

LES
PRINCIPES GÉNÉRATEURS
DU LIBÉRALISME

SUITE DE L'OUVRAGE :
LE VRAI ET LE FAUX
EN MATIÈRE D'AUTORITÉ ET DE LIBERTÉ

PAR
Le R. P. AT,
PRÊTRE DU SACRÉ-COEUR

Nisi venerit discessio primum.
II. THESSAL. II, 2.



PARIS.
LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR
43, RUE DELAMBRE, 43.

1882



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2008.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

PRÉFACE

Nous avons émis une partie de nos idées sur le libéralisme dans les deux volumes de l'ouvrage qui traite de cette question importante¹. Nous n'avons pas conscience d'avoir épuisé un sujet si complexe ; il reste encore beaucoup à dire. Nous voulons continuer ce qui est commencé.

Quand une théorie est à peu près définie, quand ses caractères généraux sont indiqués, elle se trouve placée entre les effets qu'elle produit et les causes qui l'ont produite elle-même. Nous avons décrit les effets du libéralisme ; sans nous interdire d'en parler encore, il faut maintenant découvrir ses causes.

¹ *Le Vrai et le Faux en matière d'autorité et de liberté.*
2 volumes, Cattier, éditeur à Tours.

Préciser la date de l'apparition d'une théorie dans l'école d'abord, ensuite dans les faits; nommer, quand on le peut, l'individu qui, en la formulant le premier avec courage ou avec cynisme, y attacha son nom et lui emprunta sa gloire; exposer les circonstances qui favorisèrent ses progrès, ce n'est pas encore avoir saisi ses causes génératrices. S'agit-il de la vérité: il faut remonter jusqu'au génie de l'homme qui découvre ce qu'il ne crée pas. S'il s'agit de l'erreur, l'homme a un terrible mérite, celui de la faire. C'est donc jusqu'au cœur de l'homme qu'il faut pénétrer: c'est là que l'erreur a ses racines immortelles.

Une théorie, qui est d'abord une idée, est aussi une force. Dès qu'elle est appliquée, cette force se déploie; elle a des âges, des formes successives; elle livre des combats, elle avance ou elle recule, elle succombe ou elle triomphe: ainsi elle fait son épopée, qui lui sert de contre-épreuve et décide du jugement de la postérité.

C'est à ce double point de vue que nous nous plaçons pour pousser plus loin notre étude sur le libéralisme. Nous verrons comment il sort des passions ou des faiblesses humaines, qu'il manifeste et dont il assure le règne. Nous le suivrons ensuite à travers l'histoire dans le cycle qu'il remplit et auquel il imprime sa triste marque. Ces compléments

nécessaires jetteront sur l'hérésie contemporaine un nouveau jour, très-propre à en montrer les difformités et les périls. A quelque opinion qu'on appartienne, on ne suivra pas sans intérêt cette exposition.

Nous espérons ne pas tomber dans des redites. De temps en temps nous renverrons nous-même nos lecteurs à notre premier travail, parce qu'il contient des germes qui n'ont pas été suffisamment développés, et qui trouveront dans ce cadre la place et la lumière qu'il leur faut. Nous fournirons ainsi la preuve de l'enchaînement de ce troisième volume avec ceux qui l'ont précédé.

Notre essai sur le libéralisme, honoré d'un bref de Sa Sainteté Pie IX, de glorieuse mémoire, obtint du public français, et de la part des nations étrangères, un accueil favorable. Sur sa route il rencontra la contradiction : ce n'est pas toujours un mauvais signe ; les habiles, qui lui refusaient leur sympathie, pratiquèrent la conspiration du silence ; le plus grand nombre parmi les catholiques lui accorde leur estime. Les éditions qui se succédèrent, à de courts intervalles, disent assez que l'œuvre n'est pas passée inaperçue.

Nous réveillons ces souvenirs sans aucune vaine complaisance, tout juste pour y puiser la force de continuer notre travail et l'espérance qu'on nous fera l'honneur de le lire.

Les esprits généreux nous sauront gré d'aller contre les courants qui emportent tout, à l'heure présente. Il n'y a pour nous d'autre profit que celui de dire la vérité : on sait assez qu'il n'est pas très-considérable. A moins d'appeler de ce nom l'impopularité qui s'attache à certains rôles. C'est notre avis.

INTRODUCTION

Nous donnons ici quelques nouveaux éclaircissements sur la notion exacte du libéralisme.

En traitant du libéralisme, nous avons fait l'aveu de la difficulté qu'on éprouve pour en fournir une définition nette et précise. Il y a de cela des raisons intrinsèques et extrinsèques. Les premières se tirent de la nature même du sujet, de sa complexité, des degrés et des nuances qu'il admet, des formes qu'il revêt et des dénominations qu'il prend en évoluant dans l'histoire. Les secondes découlent des conditions dans lesquelles se trouve placé le libéralisme. Ce n'est pas une erreur morte, qu'il est toujours plus facile d'analyser ; c'est une erreur vivante, qui se meut et se modifie au moins dans ses traits accidentels. Le monde s'est partagé en

deux camps autour de lui et le combat dure toujours. Les cris des soldats, la poussière qu'ils soulèvent, les pièges qu'ils tendent à l'ennemi ne permettent pas de bien voir ni de tout entendre au même instant. Il faut d'ailleurs tenir compte du manque de clarté qui est le caractère de toutes les idées nouvelles, même chez ceux qui les professent; se souvenir que le libéralisme se manifesta d'abord par des discours, par des articles de journal et par des brochures légères; qu'à cet état il n'était pas encore réduit en corps de doctrine et qu'il n'était pas facile d'en saisir les contours. On a beaucoup écrit à son sujet depuis cinquante ans: à l'heure présente, il est à peine un livre¹.

On a abusé d'une concession plus apparente

¹ A une époque récente, antérieure cependant à l'apparition de l'encyclique *Quanta cura* et du *Syllabus*, ceux des nôtres qui se disaient libéraux promettaient volontiers de donner leur *synthèse*... Ils se mirent à l'œuvre, ils travaillèrent, on peut le croire, avec ardeur; mais rien ne parut. Ce n'était pas assez de la bonne volonté et du talent pour débrouiller à cette époque le cahos de la doctrine libérale; le génie d'un saint Thomas n'eut pas été de trop: le saint Thomas libéral ne se montra point. On se borna à défendre les principes libéraux, sans les définir et sans les coordonner; on répéta ce qui se lisait longtemps auparavant dans les publications du libéralisme: que les principes modernes s'accordent avec la doctrine des grands théologiens... Le libéralisme n'eut pas le manuel qu'il avait espéré, et sa *synthèse* demeura chose à faire. (*La Synthèse libérale*, par un professeur de théologie. — Voir *L'Univers*. 20 octobre 1877).

que réelle ; et on a voulu en conclure qu'on n'a pas le droit de condamner le libéralisme, puisqu'il n'est pas défini. Chacun se souvient d'avoir été mis au défi d'en fournir sur place un exposé satisfaisant. Très probablement la bonne foi est absente chez ceux qui parlent ainsi ; il y a un art bien connu des tacticiens, qui consiste à se dérober pour n'être pas battu. Dans tous les siècles l'erreur a employé ces manœuvres ; quand elle est serrée de trop près, sous les coups, qui tombent sur elle et l'écrasent, elle s'écrie : Ce n'est pas moi¹.

Cette ruse ne saurait sauver le libéralisme. A l'origine du christianisme, la gnose dissimulait ses honteuses doctrines sous des formules abstruses ; elle avait plusieurs branches : la branche Judeo-hellenique avec toutes les bigarrures introduites par Carpocrate, Basilide, Valentin

¹ Depuis cette époque, la tentative est abandonnée des amateurs de libéralisme catholique ; mais beaucoup d'entre eux, bénéficiant de l'embarras des leurs, paraissent triompher de ce que personne n'a jusqu'à présent donné la formule primordiale du libéralisme, ni délimité la frontière qui le sépare du catholicisme. A leur jugement, tous les coups portés sur le libéralisme tombent dans le vide : ils n'atteignent rien de défini ; les condamnations réitérées, les avertissements du souverain Pontife demeurent sans effet, parce que, affirment-ils, personne ne saurait dire nettement ce qu'est le libéralisme ; ils sont tout près de certifier que le libéralisme n'existe pas, puisque la synthèse ne s'en trouve nulle part. (Ibidem.)

et les Ophites ; la branche Judeo-persique avec les variations de Saturnin, de Bardesane, de Tattien et de Marcion. Cependant les apologistes saisirent la bête à sept têtes et l'étranglèrent dans l'étreinte vigoureuse de leurs raisonnements. Plus près de nous, le protestantisme s'est divisé et subdivisé à l'infini ; toutes les sectes sorties de son sein se dévoraient entre elles ; pour les compter, pour les décrire et les distinguer l'une de l'autre, il fallait beaucoup de sagacité et plus de patience encore. Bossuet se chargea de cette besogne : on sait assez qu'il l'exécuta de main de maître.

Après cela pourquoi désespérer de réduire le libéralisme en propositions et d'en faire justice ?

S'il reste une difficulté pour bien formuler le libéralisme, elle vient du trop grand nombre de définitions que nous en possédons. Abondance ne nuit pas : mais cela gêne quelquefois. En y regardant de près, on voit que ces diverses définitions peuvent se classer sous deux ou trois rubriques ; encore même ces rubriques sont-elles susceptibles d'être ramenées à l'unité sans violence. Nous croyons être utile à nos lecteurs en dressant ici le tableau synoptique des définitions du libéralisme qui sont le plus en circulation dans la littérature contemporaine. On ne soup-

çonnera pas notre impartialité si nous les empruntons exclusivement aux auteurs catholiques ; car ils sont les seuls qui prennent la peine d'en donner¹.

Il y a des définitions de mot et des définitions de chose. Mais quand la langue est bien faite, cette distinction n'en est pas une, tant le mot représente exactement la chose qu'il exprime.

Un professeur de théologie déjà cité a publié dans *L'Univers* un travail intitulé : *La synthèse libérale*. Il définit le libéralisme « Un système

¹ On trouve dans les ouvrages des écrivains libéraux tous les éléments du libéralisme, mais non pas la formule qui les résume. Pour eux le Libéralisme c'est l'indépendance de l'individu, l'abaissement des prohibitions qui gênaient son activité, l'émancipation du passé etc. : La plupart d'ailleurs ne traitent que de la liberté politique, et ne touchent qu'accidentellement à la liberté de penser. Les plus dogmatiques, tels que Cousin, Guizot, Jules Simon, abordent la thèse de la liberté de penser en elle-même, avant d'en suivre les conséquences dans l'ordre politique ; ils ne sont pas plus précis que les autres ; mais les développements de leur doctrine répandent sur elle un jour suffisant, qui permet de la juger. Dès lors on doit moins regretter qu'ils se soient dispensés du procédé scholastique, pour laisser à leurs leçons l'ampleur de l'exposition oratoire.

Nous trouvons cependant chez M. Laboulaye un programme de libéralisme qui ressemble à une définition, quoiqu'il regarde principalement l'ordre politique : « Assurer « à l'individu l'entier développement, la pleine jouissance « de ses facultés physiques, intellectuelles, religieuses et « morales ; écarter toute entrave et toute gêne, féconder le « progrès général en multipliant les moyens d'éducation et « en les mettant à la portée du plus ignorant et du plus « pauvre : tel est le rôle de l'État. » (*Le Parti libéral ; son programme ; son avenir*. pag. 7. 8).

« de doctrine fondé sur la liberté entendue à « la façon libérale. » C'est une définition de mot qui devient une définition de chose, quand l'auteur ajoute que la liberté libérale c'est « Le pouvoir de penser et d'agir comme on l'aura voulu ; le droit de ne pouvoir être ni gêné ni « contraint par quelque puissance que ce soit. » Il applique cette théorie aux diverses branches de l'activité humaine ; de là découlent : le libéralisme politique sous le triple rapport de la souveraineté, de la loi et des formes de gouvernement, le libéralisme dans l'éducation, le libéralisme dans la piété, le libéralisme du cœur. Toutes les espèces de libéralisme, sauf le libéralisme intellectuel qui n'est qu'indiqué, sont énumérées et ramenées à l'unité du principe : les catholiques libéraux y sont compris comme représentant une tendance ou une pratique plutôt qu'une doctrine. Voici la conclusion. Le libéralisme a sa source dans une fausse notion de la liberté humaine : dans l'ordre intellectuel, c'est le rationalisme ; dans l'ordre politique, c'est l'anarchie ; dans l'ordre du sentiment, c'est la passion ; dans l'ensemble, c'est le naturalisme où la vie sans frein et sans Dieu ¹.

¹ *L'Univers*, 20, 25, 28 octobre ; 2, 3, 6 novembre 1877.

Le P. Libérateur tire la définition du libéralisme de la séparation de l'Église et de l'État : « Emanciper l'État de l'Église est le mot d'ordre du libéralisme contemporain. Il y a deux manières d'entendre cette émancipation suivant qu'elle est soutenue ou par le libéralisme absolu (suprématie de l'État sur l'Église,) ou par le libéralisme mitigé, (autonomie de l'État et de l'Église.) Pour les catholiques libéraux, ils soutiennent la séparation réciproque, non comme une vérité spéculative, mais comme une méthode pratique¹. »

Monseigneur Pie, évêque de Poitiers, trouve lui aussi la notion du libéralisme dans le séparatisme. Il expose d'abord la séparation de la raison et de la foi (rationalisme), la séparation de la nature de la grâce (naturalisme); de là il déduit logiquement la séparation de l'État et de l'Église : ce qui constitue le libéralisme. « Si l'on cherche le premier et le dernier mot de l'erreur contemporaine, on reconnaît avec évidence que ce qu'on nomme l'esprit moderne c'est la revendication du droit acquis ou inné de vivre dans la pure sphère de l'ordre naturel : droit moral tellement absolu,

¹ *L'Église et l'État*. liv. 1. chap. 1.

« tellement inhérent aux entrailles de l'humani-
« té, qu'elle ne peut, sans signer sa propre
« déchéance, sans souscrire à sa honte et à sa
« ruine, le faire céder devant aucune interven-
« tion quelconque d'une raison ou d'une volonté
« supérieures à la raison et à la volonté hu-
« maines, devant aucune révélation ni aucune
« autorité émanant directement de Dieu.....
« L'édifice du naturalisme philosophique attend
« son couronnement du naturalisme politique.
« J'appelle de ce nom le système d'après lequel
« l'élément civil et social ne relève que de l'or-
« dre humain et n'a aucune relation de dépen-
« dance envers l'ordre surnaturel¹. »

M. Charles Pécin écrit : « Naturalisme, ratio-
« nalisme, libéralisme sont, quant à la question
« sociale, trois termes qui s'équivalent ; nous les
« emploierons ici indifféremment, nous bornant
« à faire remarquer que le libéralisme se rap-
« porte plus particulièrement au système politi-
« que dont le naturalisme et le rationalisme
« fournissent les principes. La doctrine rationa-
« liste enferme l'homme en lui-même...L'homme
« trouve en sa conscience l'idée souveraine ; il
« est autonome ; la justice lui est immanente

¹ 3^e Synodale sur les principales erreurs du temps présent.
Oeuvres complètes, vol. v. passim.

« et sa liberté se donne à elle-même sa loi¹. »
C'est ce qu'il appelle la *liberté libérale*. On voit
combien cette définition se rapproche, même
quant au mot, de celle du théologien de *l'Uni-*
vers.

Ailleurs le même auteur dit : « Le principe de
« la séparation radicale de l'État et des cultes
« est le fond et l'essence même du libéralis-
« me². »

Le comte de Hemptinne reste dans le même
ordre d'idées :

« Quel est le fondement des erreurs libé-
« rales ?

« R. C'est la négation de l'ordre surnaturel
« et implicitement de l'existence de Dieu.

« Qu'est-ce que le libéralisme ?

« R. C'est la négation de l'ordre surnaturel
« appliqué à la politique : exclusion de toute
« influence religieuse des rapports sociaux,
« entière émancipation de la révélation divine.
« C'est ce qu'on appelle dans le jargon libéral
« l'État libre. »

« Qu'oppose le libéralisme aux droits de Dieu
« sur l'homme ?

¹ *Les Lois de la société chrétienne*, vol. I, liv. I, chap. IV,
pag. 47, 48.

² *Ibidem*, liv. II, chap. IV, pag. 457.

« Les droits de l'homme codifiés dans la
« célèbre *Déclaration de 1789*¹. »

Donoso Cortès, avec son coup d'œil d'aigle, dépasse pour ainsi dire la question des rapports de l'Église et de l'État, pour s'élever jusqu'aux rapports naturels de Dieu avec l'humanité. « Quant à l'école libérale, je dirai seulement « que, dans sa superbe ignorance, elle méprise « la théologie... Cette école n'est pas encore « arrivée à comprendre, et probablement elle ne « comprendra jamais quel lien étroit unit entre « elles les choses divines et humaines, quelle est « l'affinité des questions politiques avec les « questions sociales, et des unes et des autres « avec les questions religieuses, et comment « tous les problèmes relatifs au gouvernement « des nations dépendent de ces autres problèmes « qui se rapportent à Dieu, législateur suprême « de toutes les associations humaines.... L'école « libérale, on peut l'affirmer, croit en un Dieu « abstrait et indolent. Servi dans le gouverne- « ment des choses humaines par les philoso- « phes auxquels il l'abandonne, et dans le gou- « vernement universel des choses, dont il ne « daigne plus s'occuper, par certaines lois qu'il

¹ *Questionnaire politique*, n° 2: *Le Libéralisme*.

« a établies au commencement des temps, le
« Dieu de cette école est le roi de la création ;
« mais il demeure éternellement dans une au-
« guste ignorance de ce qui se passe dans ses
« royaumes ; et il ne sait absolument rien de la
« manière dont ils sont conduits et gouvernés¹. »
Il est impossible d'indiquer dans un plus ma-
gnifique langage le séparatisme comme le prin-
cipe générateur du libéralisme.

Dans un article de la *Revue catholique de Louvain*, un publiciste éminent reproduit la définition du libéralisme que M. Frère-Orban, un des chefs du radicalisme belge, donnait à la tribune au mois de mars 1877 : « Le libéralisme a
« pour but essentiel de mettre les affaires reli-
« gieuses en dehors de la politique. Le libéra-
« lisme a revendiqué les droits de l'individu, la
« liberté de conscience, doctrine purement poli-
« tique et non religieuse ; il réclame dans toutes
« les sphères de l'activité humaine la liberté
« individuelle ; c'est à ce signe qu'on le recon-
« naît. » Vous entendez dans cette voix autorisée le libéralisme belge, depuis les gauches des deux Chambres jusqu'aux journaux qui, en diffé-
rentes mesures et dans un langage varié, sou-

¹ Donoso Cortès. vol. III. *Essai sur le catholicisme*. chap. VII. pag. 271-276.

tiennent la même thèse, jusqu'aux gueux de la rue qui réalisent par leurs violences les doctrines du parlement et de la presse.

L'auteur de l'article de la *Revue catholique de Louvain* ajoute ce commentaire qui achève d'éclairer la définition de Frère Orban : « En « d'autres termes, l'homme est libre, c'est à dire « indépendant. L'intelligence ne doit subir « aucune entrave. La vérité ne lie pas plus l'in- « telligence que la morale ne règle la volonté. « La liberté de conscience implique la liberté du « langage, de l'action. La production à l'exté- « rieur, par tous les moyens qu'a découverts « le génie de l'homme, des pensées, des senti- « ments, des convictions qui l'animent, sous le « souffle de Dieu qui l'inspire, est inséparable « de cette liberté ; c'est là le droit naturel : c'est^t « là le libéralisme¹. »

M. l'abbé Jules Morel, définit le libéralisme : La doctrine de ceux qui veulent soumettre l'Église au régime du droit commun. Cette définition manque peut-être de clarté : on peut cependant en déduire très bien tous les éléments du libéralisme².

En traitant du libéralisme, nous l'avons donné

¹ *Revue catholique de Louvain*, année 1877.

² *La Somme contre le catholicisme Libéral*.

comme « Un ensemble de doctrines religieuses
« et sociales qui tendent à affranchir, plus ou
« moins, les esprits dans l'ordre spéculatif, et les
« citoyens dans l'ordre pratique de la règle que
« la tradition leur avait partout et toujours im-
« posée¹. »

Dans une note du même chapitre nous disons :
« Le séparatisme est la véritable racine de libé-
« ralisme. C'est l'idée qui représente le plus
« exactement l'erreur contemporaine. Dans cet
« ouvrage nous considérons principalement le
« séparatisme au point de vue social, en tant
« qu'il isole les institutions politiques du catho-
« licisme ; mais il a une portée plus vaste, qu'on
« peut mesurer dans le *Syllabus* de 1864 où il
« est condamné sous tous les aspects. » Au
chapitre suivant nous ajoutons : « Les libéraux
« chérissent la doctrine séparatiste ou la sécula-
« risation : c'est là comme la racine du libéra-
« lisme ; c'est pourquoi tout nous ramène à ce
« paradoxe fondamental². »

Maintenant on peut ramener les définitions
du libéralisme ci-dessus exposées à deux types
principaux. Les unes sont tirées de l'idée de la

¹ *Le Vrai et le Faux en matière d'autorité et de liberté*,
vol. 1. 2^e partie. chap. vi. pag. 497.

² *Ibidem.* vol. 1. 2^e partie. chap. vii. pag. 525.

séparation de l'Église et de l'État : telles sont celles de Monseigneur Pie, du P. Liberatore, de monsieur Jules Morel et du comte de Hamptinne. Les autres découlent du mot et de l'idée de la liberté mal comprise : telle est celle du théologien anonyme de *L'Univers*. Celles de la *Revue catholique de Louvain*, de monsieur Charles Perin et les nôtres appartiennent à la fois aux deux types.

En réalité ces définitions se valent, parce qu'elles ont le même point de départ et qu'elles aboutissent à la même terminaison. Seulement les unes suivent l'ordre chronologique de la génération des formes successives du libéralisme ; les autres renversent cet ordre et commencent par la fin : les unes sont descendantes et les autres ascendantes. Les premières vont de la rupture de l'homme avec Dieu, avec la raison, avec les dogmes révélés et le Décalogue, jusqu'à la séparation de l'Église et de l'État, quoique cette suprême conséquence soit seulement indiquée. On comprend en effet qu'on ne peut pas s'arrêter sur cette pente ; lorsque l'individu a brisé le frein de la vérité, il n'y a pas de motif pour que la société, collection des individus, demeure soumise à l'Église ministre et gardienne de la vérité. Les secondes définitions abandonnent l'ordre chronologique de

la génération des formes successives du libéralisme ; et, procédant à rebours, elles se fondent sur l'idée de la séparation de l'Église et de l'État. Or, les conséquences de cette doctrine sont faciles à saisir. L'État séparé est athée en principe ; toutes les atténuations introduites par le modérantisme, et qu'une certaine école relève avec tant de soin, ne sont que des contradictions ou des hypocrisies dont nous savons la valeur. L'État séparé ne connaît pas la vérité religieuse ; fatalement il doit accorder en cette matière toute les libertés : la liberté de conscience exprimée par la parole et par la plume, et la liberté des cultes. Mais comme tout se tient ici-bas, il ne pourra pas refuser la liberté de penser en matière politique, d'où découlent la liberté de la presse, la liberté de la tribune, la liberté de réunion, la liberté d'association, et de proche en proche la liberté de tout faire. L'État athée s'efforcera d'être rationaliste, pour rester raisonnable ; au nom de la paix sociale il parlera morale, il fera des lois, il aura des juges et des châtimens, il se préservera de l'anarchie, sans créer l'ordre ; dans ces conditions, le libéralisme devient un fait logique qu'aucune force ne pourra chasser ni des esprits, ni des livres, ni des affaires¹.

¹ *Le Vrai et le Faux*. vol. 1. 2^e partie. chap. vi. pag. 500-525.

Les définitions du libéralisme empruntées aux écrivains catholiques sont donc identiques ; ce qui suppose une idée identique autour de laquelle elles évoluent avec une certaine variété de mouvements. Cette identité c'est le séparatisme ou l'insurrection de l'homme contre Dieu et contre tout ce qui le représente ici-bas, pour se constituer dans une indépendance souveraine.

Si l'on nous opposait le nombre relativement considérable d'écoles rivales qui se livrent des combats acharnés autour du drapeau du libéralisme, nous répondrions que ces divergences ne viennent pas de la différence foncière des doctrines, mais de l'inégalité des esprits et des tempéraments. Il y a des esprits entiers qui vont jusqu'au dernier anneau de la chaîne avec intrépidité, et qui disent : Périssent le monde plutôt que mon principe. Il y en a d'autres qui ne voient pas si distinctement tout ce qui est contenu dans une idée, et qui en tout cas ne veulent pas l'appliquer aux affaires : ils ont peur des résultats et ils s'arrêtent en route. D'autres enfin abandonnent la spéculation comme inutile, et se contentent de pratiquer ce qu'ils ne croient pas. Chacun de ces groupes est susceptible de se diviser et subdiviser à l'infini : on

compte les nuances par les individus. C'est une des misères de l'erreur de ne pouvoir pas réaliser l'unité : c'est aussi son châtement.

Monsieur Charles Perin traduit l'opinion de tout le monde avec une parfaite justesse quand il écrit : « Ceux que les prudents et les modérés
« appellent les insensés, et qui ne sont en réalité
« que des logiciens plus rigoureux et des caractères plus décidés, ne s'arrêtent pas ainsi à
« mi-chemin ; ils tirent, eux, les dernières conséquences de la doctrine, et ils nous découvrent le fond de l'abîme que d'autres tiennent
« voilé sous les brouillards d'une vaine phraséologie... Le libéralisme a ses degrés, qui
« sont en proportion de la logique des esprits
« et de l'emportement des caractères ; mais ce
« qui le constitue essentiellement, c'est l'infatuation de la liberté prise pour elle-même :
« inconséquent par modération, ou conséquent
« jusqu'à l'extravagance, au fond il est toujours
« le même ¹. »

¹ *Les Lois de la société chrétienne.* vol. I. liv. I. chap. IV. pag. 57, 59.

Monseigneur Pie développe la même idée : « Mais cette œuvre du diable leur père, les faux sages de notre époque ne la conçoivent pas tous de la même façon ; ils l'embrassent et l'opèrent diversement selon les inspirations diverses qu'ils reçoivent de lui. Le naturalisme a des degrés ; absolu chez les uns, partiel chez les autres ; là

Maintenant la notion du libéralisme est fixée ; ses variantes sont expliquées ; on connaît le crime des uns, l'erreur des autres, l'inconséquence d'un trop grand nombre.

Qu'on ne dise donc plus qu'il est impossible de condamner le libéralisme, parce qu'il n'est pas défini.

« niant les principes premiers, ici écartant seulement quelques conséquences. Mais comme tout se tient, comme tout est fortement lié dans l'œuvre de Dieu, la négation des moindres conséquences fait remonter logiquement à la négation des principes. Le poison du naturalisme n'est donc inoffensif à aucun degré, il n'est supportable à aucune dose. Si les esprits moins imprégnés du venin courent moins de dangers pour leur propre compte, ils ne sont guère moins redoutables quant à la portée et aux effets contagieux de leur erreur. » (3^e *Synodale sur les principales erreurs du temps présent*. Œuvres complètes. tom. v. pag. 46.

LES
PRINCIPES GÉNÉRATEURS
DU LIBÉRALISME

LIVRE I

Du premier principe générateur du
libéralisme. — L'orgueil.

CHAPITRE I

DE L'ORGUEIL ABSOLU DE LA PENSÉE.
LIBÉRALISME NATURALISTE.

L'orgueil est un péché, le péché principe d'où sortent tous les autres¹. Il est le premier dans l'ordre logique; il est encore le premier dans l'ordre historique. On le découvre au fond de toutes les doctrines fausses, soutenues avec obstination; on le rencontre dans toutes les insurrections qui troublent la destinée des peu-

¹ Eccli. x. 15.

ples; on peut le définir : la haine de l'autorité légitime.

Le libéralisme n'accepte pas cette définition. Ce que nous appelons orgueil, lui l'appelle un droit; ce que nous flétrissons comme une passion coupable, lui le célèbre comme une vertu. La raison de ce fait est celle-ci : le libéralisme ne reconnaît aucune autorité au-dessus de lui; il procède de l'orgueil, et il reste identique à sa cause. Cette vérité n'a pas échappé aux esprits sérieux; elle est l'objet de ce premier livre, au profit de ceux qui ne l'ont qu'entrevue, ou qui n'en ont aucune idée.

Le libéralisme a plusieurs degrés : nous le prenons ici dans le sens le plus radical. Or le libéralisme intégral proclame l'autonomie de l'esprit humain; sa formule absolue se résoud dans le naturalisme pur : la voici dans toute sa crudité.

Dieu n'existe pas. Si ce qu'on nomme Dieu existe, ce n'est pas dans la forme classique sous laquelle les religions et la philosophie, devenue leur complice, ont coutume de nous le représenter. Cet être suprême et unique, parfait dans sa sagesse, dont la providence gouverne le monde, qu'on adore à genoux, qu'on invoque, qu'on remercie, qu'on craint, qu'on aime, en l'honneur duquel on bâtit des temples, à qui on offre des sacrifices, et qui s'est fait à l'aide du culte qu'on lui rend une histoire à part dans les annales de

l'humanité, cet être est une fiction. Ou bien il fait dire que Dieu n'est pas distinct de l'universalité des choses avec lesquelles il s'identifie : il est temps, il est espace, il est ciel, il est terre ; il brille dans l'étoile, il gravite dans l'atôme, il fleurit dans la plante, il broute en bondissant dans l'animal ; il est esprit, il est matière, il est humanité ; il est la liberté, il est la fatalité, il est le vrai, il est le faux, il est le bien, il est le mal, il est le juste, il est l'injuste : il est tout et tout est lui ¹.

Arrivé là, l'esprit humain s'isole dans sa superbe ; et, surveillant ses frontières — mot impropre puisqu'il n'en a pas — il nie carrément toute action de Dieu sur l'univers et sur la société ². Seul au centre du monde qu'il résume, il devient pour lui-même son principe et sa fin : il est aussi sa loi.

Dans l'ordre spéculatif, sa raison est l'unique arbitre du vrai et du faux, du bien et du mal ; il se charge, avec ses seules forces naturelles et sans secours extérieur d'aucun genre, de diriger les destinées des individus et des nations, en leur procurant une somme de félicité qui se développe toujours davantage, et dont nul ne peut assigner le dernier terme ³.

Les vérités dites religieuses n'ont pas une

¹ Syllabus. Prop. I.

² Ibidem. Prop. II.

³ Ibidem. Prop. III.

autre source que les vérités scientifiques ; elles découlent, comme la géométrie, la physique et la chimie, de la force native de la raison, qui demeure la règle souveraine d'après laquelle on peut et on doit acquérir la connaissance de toutes les vérités de toute espèce¹. Les révélations chrétiennes, mythes sacrés, poésies grandioses, chargées de la sagesse antique et des splendeurs de l'Orient, ne sont que des manifestations successives de la raison humaine, soumise à un progrès continu et indéfini, qui correspond à ses développements organiques².

Dans l'ordre pratique, l'esprit humain garde ses droits. Comme il fait sa pensée, il préside à son activité externe ; arbitre de la vérité, il l'est encore de la morale. La morale est indépendante ; elle n'a nul besoin pour faire loi des sanctions de l'autorité divine qui demeure supprimée. Les codes des nations subsistent par eux-mêmes, sans aucun égard au droit naturel longtemps réputé supérieur au droit positif : la légalité est toute la justice³.

Déarrassé d'une métaphysique surannée, l'esprit humain suit sa pente ; il ne recule pas devant les extrémités les plus honteuses. La nature est la seule réalité qui s'impose ; elle contient toutes les forces qui se déploient dans le

¹ Ibidem. Prop. IV.

² Ibidem. Prop. V.

³ Ibidem. Prop. XVI.

monde ; elle est le dernier mot de la morale ; elle est toute l'honnêteté que l'homme doit poursuivre : quand, dans son effort, il est arrivé à la fortune, et qu'il s'est plongé dans l'ivresse des sens, il a accompli sa destinée ¹.

Désormais il n'y a plus aucune distinction sérieuse entre le droit et le fait : il n'y a pas d'autre droit que le fait dans sa réalité brutale. Le devoir est un mot vide de sens, parce qu'il est un joug, et que l'esprit humain affranchi n'en accepte aucun. Tout ce qui arrive est juste : les actes les plus contradictoires se rencontrent dans l'unité du droit déterminé par le fait lui-même ². Le succès consacre tout ; l'iniquité triomphante n'est pas un brigandage : elle a la sainteté du droit ³. Ce n'est pas assez de ne pas blâmer une action quelconque, si honteuse et si criminelle soit-elle, et malgré son opposition flagrante à la loi éternelle ; elle est absolument licite et mérite les plus grands éloges, si elle est inspirée par l'intérêt général et l'amour de la patrie ⁴.

Ces doctrines sont invraisemblables à force d'être horribles. Cependant nous ne les avons pas inventées. Elles sont la condensation dans un cadre restreint des théories panthéistiques qui circulent dans un certain nombre d'écoles

¹ Ibidem. Prop. LVIII.

² Ibidem. Prop. LIX.

³ Ibidem. Prop. LXI.

⁴ Ibidem. Prop. LXIV.

de philosophie. Elles paraissent avoir reçu leur suprême forme et avoir atteint l'apogée de l'absurde, en même temps que le maximum de leur célébrité, dans les œuvres de l'allemand Hegel. Nous faisons grâce à nos lecteurs de l'exposé de son système; nous nous épargnons à nous-même un labeur ingrat, en tout cas inutile, puisque de plus courageux que nous l'ont déjà accompli. Qu'il nous suffise de dire ici que sous le nom pompeux de *l'Absolu*, et par des déductions qui lui appartiennent, Hegel reprenant le panthéisme antique et celui de ses précurseurs immédiats en Allemagne ramène à l'unité de *l'Idée* toutes les manifestations réelles et possibles de l'être : c'est la doctrine de l'identité des contraires. Ici le mot vient au secours de l'intelligence. Tout le monde sait que l'idée est un phénomène psychologique et par conséquent personnel. Puisque l'idée est la force unique que la science doit admettre, et que toutes les réalités en sortent et peuvent y être ramenées, on a, sous une dénomination qui d'abord n'est pas claire, la déification du *moi* humain, centre immobile de toutes les créations, ou plutôt de toutes les évolutions qu'il accomplit en pivotant sur lui-même. Rarement l'orgueil se donna une étiquette plus grandiose.

Nous avons emprunté les éléments de cet exposé aux Allocutions consistoriales de Pie IX et au Syllabus de 1864 qui en est l'abrégé vigou-

reux et exact ¹. En puisant à cette source nous n'allons pas peut-être au-devant des faveurs de l'opinion ; mais il y a pour notre étude d'autres profits. D'abord nous avons la certitude d'être dans la vérité historique : ainsi nous échappons au soupçon d'exagération que nous pourrions encourir auprès d'un certain nombre d'esprits prévenus. Ensuite nous avons la preuve de l'actualité de l'erreur colossale que nous exposons. Les papes ne cherchent pas querelle aux morts ; ils laissent ce soin aux hommes de l'école, chargés de les juger scientifiquement après que l'autorité doctrinale les a exécutés ; leur mission est de dénoncer les vivants qui menacent la vérité révélée ou qui la blessent : on peut donc être assuré que les esprits superbes auxquels ils s'adressent ne sont pas des fantômes. Enfin, et ceci est pour nous d'un intérêt suprême, il demeure démontré que le libéralisme absolu ou naturaliste est la cause des théories que nous avons résumées plus haut, comme il est lui-même l'effet de l'orgueil satanique dont ces théories sont l'expression. Son point de départ et son aboutissement apparaissent dès lors avec évidence, et on peut mesurer la place qu'il occupe dans nos ruines intellectuelles. Nous

¹ Alloc. *Maximam quidem*. 9 juin 1862. — Alloc. *Jam dudum cernimus*, 18 mars 1861. — Alloc. *Quibus quantisque*. 20 avril 1849. — Encycli. *Qui pluribus*. 9 nov. 1846. — Encycli. *Singulari quidem*. 17 mars 1856. — Encycli. *Qui pluribus*. 9 nov. 1846. etc.

doutons que le commun des esprits la croie si vaste.

Cependant la connexion logique du libéralisme absolu avec l'athéisme panthéistique, si énergiquement accusée dans les enseignements des pontifes romains, a été signalée par les écrivains catholiques qui ont traité cet important sujet. Aucun ne l'a fait avec plus de précision dans le fond et avec plus de netteté dans la forme que Monseigneur Pie, évêque de Poitiers : « L'Erreur, en effet, ne s'est pas arrêtée là (naturalisme rationaliste). Comme l'orgueil dont « elle est la fille, comme la haine dont elle est « la mère, l'impiété monte toujours, *superbia* « *eorum qui tē oderunt ascendit semper*. Après « tout s'il existe un Dieu distinct de la nature, « l'arrêt par lequel la philosophie interdit à ce « Dieu toute ingérence personnelle dans l'ordre « de la nature et dans la direction de la société « humaine ne sera jamais qu'un arrêt arbitraire « et contestable. Si la divinité et l'humanité « sont deux réalités différentes, en vertu de « quelle autorité celle-ci tracera-t-elle à celle-là « le cercle qu'elle ne doit pas franchir ? La base « du naturalisme sera donc chancelante tant « qu'on reconnaîtra ces deux termes respectifs, « l'être divin et l'être créé. Au contraire, l'ordre « surnaturel sera déraciné foncièrement, s'il « est établi que Dieu et la création sont un seul « et même être, et que la divinité comprend dans

« son sein l'humanité, la nature, le monde. Tel
« est le thème déjà vieilli du naturalisme alle-
« mand, naturalisme radical en ce qu'il proclame
« la nature Dieu. Et bien que notre tempéra-
« ment national ait peine à digérer un système
« aussi brutal, toute une secte qui a pied dans
« les aréopages, et qui dispose d'une partie de
« la presse, n'a pas reculé devant la tâche diffi-
« cile de rajeunir par les agréments du style,
« et de relever par le coloris et la fantaisie de
« la diction moderne cette conception suran-
« née et affadie de la philosophie d'outre-
« Rhin ¹. »

La diffusion du panthéisme dans les milieux savants, signalée par l'éminent évêque, n'est pas une question pour ceux qui suivent attentivement le mouvement des idées. Au dix-septième siècle Spinoza ne fit pas école; son erreur ne mourut pas avec lui, mais elle resta dans l'œuf. Des vulgarisateurs trop séduisants nous ont accoutumés à la regarder sans effroi ².

Le panthéisme est chez nous une variante de l'athéisme. L'athéisme pur a je ne sais quoi de sinistre qui semble effaroucher les libres-penseurs eux-mêmes : ceux qui ont du style évitent le mot en retenant la chose. Il a cependant ses

¹ Œuvres complètes : vol. v. 3^e *Synodale*. pag. 49.

² Victor Cousin : *Cours de 1828*. Leçon VIII. — Préface des *Fragments philosophiques*.

adeptes résolus. Le matérialisme c'est l'athéisme : il est enseigné dans la plupart des facultés de médecine. Le positivisme n'est guère qu'une façon nouvelle d'apprêter le matérialisme, malgré la différence du procédé et de la terminologie. Le panthéisme est le voile de l'athéisme; on préfère dire que tout est Dieu, pour ne pas soutenir que Dieu n'est rien.

Le panthéisme est dans les doctrines du temps sous différents concepts et à doses inégales : on le sent là même où il est difficile de le saisir et de le réduire en proposition. C'est le souffle panthéistique. Ici c'est le panthéisme classique, qui réalise le Grand Tout et noie l'individu dans l'océan de l'être, ou cependant il se retrouve, en s'adjuvant tous les attributs de la collectivité. Là c'est l'humanitarisme, sorte de panthéisme restreint à l'humanité à laquelle on prête une âme immense, qui rappelle l'âme du monde adorée des anciens, et dont les mouvements irrésistibles remuent la masse entière des choses. On distingue encore l'école progressiste qui part d'un principe analogue, c'est-à-dire de la Bonté originelle et indéfiniment perfectible de l'humanité, dont les développements continus, en s'accéléralant toujours davantage, réalisent la civilisation. Enfin l'autothéisme, ou le panthéisme idéaliste, ramène tout au *moi* humain : ce panthéisme n'est pas plus panthéisme qu'un autre; seulement sa forme est plus saisissante. Les re-

présentants les plus illustres de ces doctrines sont connus de nos lecteurs ¹.

De tous ces systèmes, qu'il nous suffit d'indiquer, on dégage un trait qui appartient à chacun d'eux, c'est la substitution de l'homme à Dieu. Il importe peu que l'homme soit absorbé en Dieu, ou que Dieu s'absorbe dans l'homme ; dans les deux cas l'homme est Dieu : il a donc une existence autonome. C'est le libéralisme naturaliste.

Cependant nous convenons que cette abominable philosophie n'est pas celle qui a conquis le plus d'adeptes, du moins dans la spéculation. Peu d'esprits sont capables de pousser à bout de pareilles prémisses ; peu de caractères sont assez vigoureusement trempés pour défier Dieu, pour se moquer du genre humain à force de le surfaire, et pour se décerner à soi-même une si scandaleuse apothéose. Le naturalisme philosophique, tout cru, porte avec lui son remède : il demeure le crime ou la folie d'un petit nombre d'individus monomanes, qui sont une monstruosité de notre espèce ².

¹ Pierre Fourier. — Pierre Le Roux. — Vacherot. — Littré. — Auguste Comte. — Michelet. — Lamennais. — Taine. — Proudhon, etc. etc.

² Si tous les libéraux étaient logiques avec leurs principes, il faudrait qu'ils reconnussent à l'homme le don d'infaillibilité. Mais alors il faudrait croire, comme les disciples d'Hegel, à la vérité simultanée du oui et du non, et comme eux, identifier la vérité avec l'erreur, l'être avec le non-être. Ce jargon répugne au bon sens du plus grand

« Encore que la rigueur de la logique pousse
« à passer du naturalisme politique au natura-
« lisme philosophique, l'absurdité manifeste de
« celui-ci est d'un puissant secours, au moins à
« l'esprit des foules chez lesquelles le bon sens
« a plus de force que le raisonnement. La con-
« tradiction évidente qui apparaît dans la confu-
« sion en un même être de l'infini et du fini, de
« l'immuable et du changeant, du nécessaire et
« du contingent sera un perpétuel obstacle à ce que
« l'extravagance panthéistique devienne maî-
« tresse de l'intelligence commune. En quelque
« temps que ce soit, et quelque effort qu'elle
« fasse, elle ne pourra jamais être que le triste
« privilège de quelques esprits excessifs, irré-
« ductibles dans leur erreur, qui s'étant égarés
« par hasard à accepter un principe ne recu-
« lent pas devant toute conséquence qui en
« dérive, quelque excentrique qu'elle soit ¹. »

Est-ce à dire que le libéralisme naturaliste est resté à l'état d'abstraction pure, à l'usage de quelques lettrés farouches, et qu'il n'est pas descendu, dans une certaine mesure, jusqu'aux réalités de la vie pratique? Ce serait une exagé-

nombre ; on se contente de proclamer la souveraine et absolue liberté de l'homme, sans pousser plus loin ; on se réfugie dans les formules vagues et dans les affirmations sentencieuses, sous lesquelles se dérobe l'inconsistance des idées. Tout le libéralisme sensé en est là. (Charles Perin : *Les Lois de la Société chrétienne*. liv. I, chap. IV.)

¹ P. Liberatore : *L'Église et l'État*. livr. III, chap. I. pag. 148.

ration de le soutenir. Toutes les erreurs sont métaphysiques à l'origine, et plus ou moins abstruses selon l'ordre de choses dans lequel elles se produisent. Mais l'humanité prise en bloc digère l'algèbre des idées; elle se l'assimile avec une vitesse et une perfection qui varient selon les temps et les lieux. De même que dans le laboratoire de la nature les trois règnes superposés sortent l'un de l'autre, que le minéral devient végétal et le végétal animal, ainsi une idée, surtout si elle flatte les passions de la bête humaine, passe des instituts dans le livre, du livre dans l'opinion des gens cultivés, et de là dans le jargon des masses, toujours bonnes logiciennes, qui se hâtent de faire comme elles disent, et, en demeurant inconscientes, saisissent toujours le génie de l'idée et gardent le tempérament qu'elle leur donne.

En attendant de fournir la preuve de cette vérité, quand nous étudierons le libéralisme naturaliste appliqué à la politique, on peut rapidement passer en revue les traces que l'orgueil de la pensée a laissées après lui. L'orgueil a son histoire.

Les mythes grecs et les faits bibliques, expressions parallèles et différentes d'idées égales, nous font assister aux premières révoltes de l'orgueil humain, préludes du libéralisme naturaliste; cet orgueil inoculé par le péché dans le sang de notre race, et tour à tour vaincu et

trionphant, ne devait jamais mourir entièrement.

Le mythe de Prométhée est le plus fameux et le plus profond de l'antiquité; il était dans la théologie payenne avant qu'Eschyle y eut attaché son nom. La Trilogie que le poète a mise en drame correspond à trois moments qui embrassent l'histoire du monde : la lutte, le châtement et la délivrance. Toutes les interprétations s'accordent pour voir dans la première phase la lutte de la créature contre le Créateur. La veille Dieu était seul ; la lutte était impossible ; le lendemain l'homme existait : il semble qu'il n'y avait de possible que l'amour ; déjà on prête l'oreille pour entendre son cantique monter vers le ciel. Mais avec l'homme, Dieu avait créé la liberté ; c'est elle qui s'emporte et déclare la guerre dans l'ivresse de l'orgueil. Prométhée c'est l'humanité libre, qui regarde au dessus d'elle et se sent mal à l'aise dans le cercle où elle se meut. Il rêve un monde dont il sera le roi ; il crée un homme qu'il anime de sa vie propre ; et pour cela il ravit le feu sacré dans la demeure des dieux. Il subit un échec sans se déconcerter ; il monte jusqu'au soleil ; il lui arrache un rayon qu'il apporte sur la terre, et avec lequel il continue l'œuvre créatrice qu'il a commencée. Prométhée est l'humanité éprise de sa propre raison, qui perd la tête au milieu des progrès de la civilisation et n'accepte pas les enseignements

supérieurs que lui apportent les messagers divins. La liberté lui paraît le souverain bien ; jalouse de son autonomie, elle brise tous les jongs que l'autorité veut lui imposer : elle préfère périr que se soumettre.

Le mythe des Titans encadre celui de Prométhée, qui peut-être n'en est qu'un fragment. On sait leur crime et leur supplice.

La Bible ne dissimule pas ses leçons sous le voile des symboles. Elle nous représente l'orgueil qui germe dans deux berceaux, et y infecte deux natures, la nature angélique et la nature humaine. Au ciel, l'ange s'ennuie au pied du trône de Dieu, et fatigué de son règne, il songe à lui ravir sa souveraineté. Dans l'Eden, le serpent verse le poison de l'orgueil dans le cœur de la femme : « Vous serez comme des dieux. » Ce mot fatal alluma dans les entrailles de l'humanité une passion nouvelle qui allait causer tous ses maux.

Le mythe des Titans n'est que la contre-façon du drame de Babel. La tour de Sennaar n'est pas un temple consacré au vrai Dieu ; c'est une pyramide d'orgueil que l'humanité incorrigible se décerna à elle-même : elle prenait ces précautions contre un nouveau cataclysme.

Décidément l'orgueil est vieux sur la terre. Si cette passion n'était pas venue se briser contre la croix de Jésus-Christ, il y a longtemps que le

monde n'existerait plus. Pourquoi faut-il que sa déroute ne soit pas définitive?

On sera peut-être tenté de prendre les faits que nous venons de rappeler pour des accès de fièvre; et on refusera d'élever ces exceptions fameuses à la hauteur d'une loi de l'histoire. Cependant le libéralisme athée n'appartient pas seulement au passé; dans ce cas, l'étude historique que nous venons d'esquisser rapidement ne présenterait d'autre intérêt que celui qui s'attache aux recherches archéologiques. Après deux mille ans bientôt de civilisation chrétienne, nous nous croyons peut-être garantis contre le retour possible des sauvages insurrections de l'orgueil. Mais le christianisme diminue chaque jour; la civilisation naturaliste que nous développons avec frénésie ne nous sauvera pas. Les faits sont inexorables comme les chiffres : ils sont là, tous sanglants, dans nos fastes contemporains; ils déposent contre notre optimisme : ils sont la preuve que nous poussons encore l'orgueil jusqu'à la folie.

Le Prométhée moderne a ravi le feu du ciel. Il l'a pris aux étoiles: il l'a dégagé des nuages; il l'a découvert jusque dans les couches profondes du sol, emmagasiné depuis les temps préhistoriques, caché sous l'empreinte des fougères et sous les ossements immenses des espèces perdues. S'il s'était contenté de faire de ce feu les applications que l'on sait; s'il l'avait em-

ployé à peindre des visages qui rendraient Raphaël jaloux ; à écrire le dialogue des royaumes et des continents, étonnés de se sentir si rapprochés, malgré les distances qui les séparent ; s'il l'avait utilisé pour chauffer ses hauts-fourneaux, pour faire bouillir ses marmites gigantesques et mettre en circulation ses pesantes locomotives, il aurait obéi au vœu de la nature qui demande qu'on exploite ses forces ; il aurait trouvé son profit dans ce labeur et Dieu sa gloire. Il l'a fait : mais il a gâté son œuvre. Il a ravi au ciel une autre flamme qui ne lui appartient pas, celle de sa pensée. Il a détaché ce rayon sacré de son foyer ; il l'a suspendu à son front d'argile, comme s'il en procédait ; il s'est enivré de sa propre excellence ; il s'est détourné de son principe pour se renfermer dans son étroite personnalité. Dans ces conditions, le rayon divin s'est brisé : il a cessé d'éclairer son orgueil. Cette éclipse lui a donné des mouvements convulsifs, au sein de la tempête de ses passions déchaînées.

Exemple :

A Paris il y a une littérature qui renie Dieu, qui n'admet pas la création, qui a rayé la Providence du catalogue des conceptions rationnelles et des dogmes admissibles, qui se moque de l'âme humaine, de sa spiritualité, de sa liberté et de son immortalité ; qui repousse Jésus-Christ comme un mythe, ou le ravale aux pro-

portions d'une personnalité vulgaire ; qui a pour évangile la morale facultative, qui regarde l'Église comme une tyrannie et le culte comme un reste des superstitions d'un autre âge. Cette littérature porte différents noms : elle est athée panthéiste, matérialiste, positiviste ; quand elle sort de l'idéologie pour être appliquée aux problèmes économiques et politiques, elle devient communiste, socialiste, collectiviste.

Chaque matin la presse radicale, qui ne serait pas assez révolutionnaire si elle n'était pas impie, tire des livres et des brochures l'athéisme qui y circule. C'est sans appareil scientifique, dans un argot qui déshonore la langue nationale ; tantôt bouffonne, tantôt cynique, aujourd'hui insinuante, demain rugissante, toujours hideuse, véritable tête de Méduse qui épouvante l'honnêteté et fait rongir la pudeur. Cette presse à bon marché s'étale dans les kiosques, surcharge les chemins de fer, devient dépêche pour aller plus vite encore ; à la même heure, elle porte sur tous les points du continent européen le ravage de ses négations, l'audace de ses mensonges et le crime impuni des blasphèmes qu'elle prononce et des calamités qu'elle prépare.

Cette littérature a fait un peuple : c'est le peuple libre-penseur. Mêlé à la civilisation chrétienne, il s'isole partout pour vivre de sa vie

propre ; il s'étend comme une tache ; il demeure comme une menace ; il commence à devenir un objet de curiosité recherché des monographes, toujours heureux de pouvoir, sans aller bien loin, offrir à leurs lecteurs des types qu'ils croient empruntés aux pays sauvages. Le peuple libre-penseur est un résidu malpropre, déposé par notre civilisation au fond des capitales ; il s'est formé lentement, comme se forment les amas de limon dans les remous des rivières gonflées par l'orage. Il est cosmopolite : il parle toutes les langues ; il porte tous les costumes ; il sort de toutes les conditions : le chiffonnier chargé de sa hotte y coudeie l'homme de lettres sans argent ; il peint, il sculpte, il chante dans la rue et dans les théâtres borgnes. Ce peuple est surtout ouvrier ; il est sous les combles des maisons somptueuses ; il remplit les faubourgs ; il se répand dans les banlieues ; assez souvent il campe sur le mont Aventin : de là il regarde la cité dont le bruit l'importune et dont les fêtes l'irritent. Ce peuple a perdu la raison ; il ne croit plus à la propriété individuelle qui à ses yeux est un vol : le collectivisme est son rêve ; il ne croit plus à la famille : du moins il n'en admet pas les bases chrétiennes ; il ne croit plus à l'autorité sous laquelle il se courbe sans respect et sans amour, épiant l'heure favorable de secouer son joug détesté. Croit-il en Dieu ? Il est certain qu'il vit sans Dieu. Plutarque est en dé-

faut : il a écrit qu'on trouverait plutôt une maison bâtie sans fondements qu'un peuple sans Dieu : en voici un. Celui-ci ne prie plus, ni au foyer, ni au temple dont il ne franchit pas le seuil. Il a remplacé le mariage par le contrat civil, quand il ne lui préfère pas un honteux concubinage ; il ne présente pas ses enfants au baptême : il méprise ce sacrement ; il hait le prêtre qui en est le ministre. Heureux, il s'abrutit dans l'orgie ; pauvre, il maudit son sort et il se débarrasse de la vie comme d'un fardeau. Après avoir vécu sans remords, il meurt sans espérance ; il donne son cadavre à la philosophie qui le promène comme un trophée avant de le livrer aux vers ! Où est son Dieu ?

Mais ce peuple qui vit sans Dieu, se prend-il pour un dieu ? Ceci est trop scientifique. Interrogé, il serait embarrassé pour répondre ; nous répondrons pour lui. L'individu n'a pas cette prétention : nous ne sommes pas sûrs que la collectivité n'est pas tentée de le croire. Ses courtisans ne cessent de le lui dire : pour eux le peuple est le grand Pan ; il est la source de tous les droits ; il est la raison dernière de tous les pouvoirs ; il est la fin à laquelle se rapporte toute l'activité sociale ; quand il parle il est infallible ; quand il agit il est impeccable ; dans les deux cas, il est inviolable. Sa souveraineté est un fait essentiel qui a ses racines dans la nature ; elle n'est bornée d'aucun côté : sur sa tête il n'y a

a rien ; sous ses pieds il y a tout. Il peut user et abuser de l'humanité : ses proscriptions sont des lois justes ; ses spoliations sont des actes de sa sagesse ; ses meurtres ne sont pas des crimes ; ses caprices sont des vertus. Nous décrivons ici les attributs de Dieu dont on a fait les attributs du peuple. Ce peuple n'est-il pas devenu dieu ?

On le lui dit : de temps en temps il se comporte comme si réellement il l'était. Après avoir souffert silencieusement, il se recueille dans son omnipotence, et il rend un jugement qui s'étend aux vivants et aux morts. Il se lève dans sa fureur ; alors il passe comme un cyclone sur les trônes qu'il brise, sur les palais qu'il dévaste, sur les temples qu'il brûle, sur les chefs-d'œuvre qu'il mutile et sur l'innocence qu'il égorge. C'est l'émeute. C'est la justice du peuple fait dieu, de ce Dieu qui naît dans le ruisseau, et s'y couche repu, après ses coups de main, apaisé et presque majestueux. Dans les temps modernes il remplace pour une certaine école le Dieu du Sinaï.

Ceux qui se défont des déductions logiques, et qui pensent tout bas qu'on force les idées en en tirant des calamités, peuvent maintenant reprendre les formules panthéistiques d'Hegel, et voir, à la sinistre clarté des faits, comment un système philosophique pénètre peu à peu jusqu'aux dernières couches du monde humain.

Après avoir exposé le libéralisme naturaliste dans l'ordre intellectuel et dans l'ordre moral, il nous reste à prouver qu'il viole deux lois fondamentales de la vie : la première c'est la raison ; la seconde se nomme la tradition.

CHAPITRE II

DES LOIS ESSENTIELLES DE LA PENSÉE.

LA RAISON.

La raison est un mot fameux à notre époque ; il est un des trois ou quatre mots qui reviennent le plus souvent dans le vocabulaire de nos contemporains ; ils ne le prononcent jamais sans une certaine fierté : nous ne leur ferions pas le procès s'ils le prononçaient bien. Ils le mêlent à tout, jaloux d'appliquer cette estampille à toutes leurs œuvres et d'en faire la signature de leur supériorité sur les générations qui les ont précédés. Mais ils ne savent pas ce qu'ils disent quand ils parlent de la raison ; ils ne savent pas ce qu'ils font quand ils s'en servent. Ils blasphèment ce signe divin qui resplendit en eux, et est la vraie cause de leur noblesse. Ils abusent

de cet instrument merveilleux, car ils ne l'emploient qu'à entasser des négations impies et des ruines désolantes. Ils ont peu de philosophie; aussi au milieu de toutes leurs ignorances, l'ignorance d'eux-mêmes est la plus profonde. Ce n'est pas sans tristesse, ni sans une secrète confusion, que nous ouvrons les traités des grands maîtres, pour en extraire les éléments d'ontologie et de psychologie rationnelle nécessaires à notre thèse. Des doctrines banales aux siècles de science chrétienne deviennent des nouveautés et ressemblent à des découvertes pour les libéraux auxquels nous nous adressons. Décidément ce n'est pas la foi seule qui nous quitte; la raison elle-même est en péril.

Qu'est donc que la raison ?

La raison se prend dans plusieurs sens, selon le point de vue auquel on se place. Considérée dans son objet, la raison c'est la vérité; considérée dans son sujet, la raison est la faculté de découvrir et de démontrer la vérité. Le libéralisme naturaliste confond l'objet avec le sujet, la vérité avec l'esprit humain capable de la percevoir; cette définition contient le germe de l'erreur que nous combattons ici. C'est le fatal système de l'identité du fini et de l'infini, ce rêve forcené de l'orgueil, qui revient par tous les bouts. L'orgueil vaut à Hegel des disciples qui ne l'ont jamais lu et qui ne le comprendraient pas.

Or la raison existe objectivement.

Elle est la somme des vérités générales, appelées indistinctement axiômes, premiers principes, sens commun, idées. Les idées expriment les rapports nécessaires qui découlent de la nature des choses. Saint Thomas définit les idées : « Les formes des choses qui existent en dehors « des choses elles-mêmes. Or la forme ainsi « conçue peut être considérée sous un dou- « ble rapport : on peut l'envisager comme « l'exemplaire, le type de la chose elle-même, ou « comme le principe de la connaissance qu'on « en a, parce qu'on ne connaît un objet qu'au- « tant qu'on en a la forme dans l'esprit ¹. »

Les idées présentent un certain nombre de caractères que tous les métaphysiciens ont énumérés, depuis Platon jusqu'à saint Augustin, saint Anselme, saint Thomas, saint Bonaventure, et, dans les temps modernes, tous les grands génies qui se font gloire de marcher sur leurs traces. Parce que nous ne traitons pas cette matière *ex professo*, nous sommes dispensé de lui donner les développements qu'elle comporte ; mais nous ne pouvons pas éviter d'en faire un exposé sommaire pour des motifs qui apparaîtront plus loin.

Le premier caractère des idées c'est d'être nécessaires.

¹ Sum. Theol. 1^a. 2. xv. A. I. C.

Les idées sont nécessaires en tant qu'elles sont les prototypes des choses. « Tout ce qui existe, « dit saint Thomas, étant l'œuvre de Dieu et « non pas du hasard, il faut que les idées de « tous les êtres préexistent objectivement dans « l'entendement divin et qu'elles aient servi de « modèle à tout ce qui existe ¹. »

Les idées sont encore nécessaires à l'esprit pour s'élever à la connaissance des choses. Saint Augustin cité par saint Thomas dit : « Les idées « ont une telle importance, que sans elles il n'y a ni science, ni sagesse ². » Voilà pourquoi ces idées s'appellent principes, expression qui renferme une profonde philosophie, car elle signifie que les idées sont le commencement de tout, le point de départ de toutes les déductions que l'esprit humain est capable de tirer des vérités qu'il contemple et des faits qu'il observe.

Donc les idées sont indémonstrables.

Le second caractère des idées c'est l'universalité :

Les idées constituent le fond de notre esprit : elles sont la raison générale de l'humanité. Voilà pourquoi on les trouve dans tous les siècles et chez tous les peuples. On sait cependant qu'il règne une grande variété entre les époques

¹ Ibidem.

² Ibidem.

qui forment la trame de l'histoire : la barbarie n'est pas la civilisation ; la décadence n'est ni l'une ni l'autre et ressemble un peu aux deux. A un même point de la durée, la même variété sépare les races : le climat, la couleur, l'angle facial, la langue, la religion, les formes politiques, l'art, l'industrie et le commerce, tout diffère entre elles. Mais elles se rencontrent autour des axiômes du sens commun. Les premiers principes n'ont pas de patrie : ils sont le patrimoine par indivis de l'humanité.

Le troisième caractère des idées c'est l'éternité.

Les idées, indépendantes du temps et de l'espace, le sont aussi de l'esprit humain. L'esprit qui ne les découvre pas, les fait moins encore. Ces idées existaient avant qu'il ait commencé d'être et de penser ; s'il rentrait dans le néant d'où il est sorti, les idées ne l'y suivraient pas ; elles continueraient à briller sur sa cendre. Entre les idées et l'esprit humain il y a une alliance dont on peut indiquer la date ; il n'y a pas de solidarité totale, parce que les deux termes ne se valent pas. L'esprit humain est un vase dans lequel l'éternité bouillonne et déborde.

Le quatrième caractère des idées c'est l'impersonnalité.

C'est ici le point le plus grave de la doctrine des idées. Heureusement tous les métaphysiciens

dignes de ce nom sont d'accord pour indiquer la solution du problème.

Quand la grande philosophie, toujours semblable à elle-même à travers l'histoire, a analysé les idées et déterminé leurs caractères, elle se pose cette question solennelle : Que sont les idées et où résident-elles ? Sa réponse est fameuse : Les idées sont en Dieu ; elles sont Dieu lui-même.

Dieu a laissé sa trace à la surface du monde matériel : les proportions des éléments, leur mouvement régulier, qui tend à une fin précise, trahissent sa présence : aussi les cieux chantent la gloire de leur créateur. Dieu a laissé sa trace dans l'organisme humain, dont la structure pleine de merveilles arrache le scalpel des mains du savant qui le fouille, et le met à genoux devant l'artiste qui l'a pétri avec l'argile. Mais Dieu a réfléchi ses idées dans l'entendement de l'homme ; ceci est plus qu'un vestige : c'est une image. L'irradiation de Dieu n'est tombée sur aucun être ici-bas plus abondante et plus vivante. Les cimes des montagnes reçoivent son soleil ; les mers s'enrichissent des flots qu'il leur prodigue ; la terre se charge des fruits qu'il fait germer dans son sein : seul, l'homme est illustré par la splendeur des idées de son intelligence.

C'est pourquoi les idées sont un des itinéraires les plus fréquentés pour remonter des choses à

leur principe. Les multitudes obéissent au sentiment de l'infini, sublime instinct qui ne trompe pas l'humanité. Les âmes poétiques s'élèvent jusqu'à Dieu par l'échelle diatonique des phénomènes de l'univers. Le génie suit des sentiers plus âpres mais plus sûrs : il passe par les idées nécessaires pour saisir l'être nécessaire qui les contient. C'est le chemin des aigles.

Quoique Platon soit accusé par Aristote, au II^e Livre de sa Métaphysique, d'avoir représenté les idées comme subsistantes par elles-mêmes, et en dehors de Dieu, son sentiment mérite d'être cité : « Les idées qui éclairent la raison humaine
« appartiennent aussi à l'entendement divin ;
« elles ont servi de modèle à l'ordonnateur su-
« prême pour l'exécution de ses ouvrages ; il
« les a réalisés sur l'immense théâtre de l'uni-
« vers. Les idées sont les modèles, les formes
« éternelles de tout ce qui existe ; et c'est pour-
« quoi elles ont reçu le nom d'archetypes ; la
« nature toute entière est enfermée dans ces
« essences éternelles ¹. »

Saint Thomas dégage admirablement les fragments de vérité épars dans la science antique touchant la question des idées ; et il fixe pour jamais la doctrine que les maîtres dans l'art de penser ont professée, jusqu'au moment où l'école, envahie par les systèmes, a brisé cette

¹ *Le Théatète.* — Voir aussi *Le Parménide.*

belle tradition. Donc selon le Docteur angélique, les idées sont en Dieu : elles y sont comme les exemplaires des choses créées et des choses possibles, et antérieurement à toute manifestation de vie matérielle ou intellectuelle ; elles y sont encore comme les principes de la connaissance parfaite que Dieu possède des choses créées ou possibles ¹. Or ces idées ne sont pas distinctes de Dieu ; elles participent de ses attributs dont elles ont les caractères : comme Dieu, elles sont éternelles, immuables, nécessaires, infinies dans tous les sens. Les idées appartiennent à l'essence de Dieu : c'est à cette magnifique conclusion que va aboutir la doctrine exposée plus haut.

Mais elle ne s'arrête pas là. Puisque les idées sont la mesure des choses et le principe de la connaissance que Dieu en a, il s'en suit que les idées sont la vérité, et que Dieu en qui elles résident s'appelle la vérité. Quand donc l'esprit humain se met en mouvement pour découvrir la vérité, ou il échoue en route, ou il monte jusqu'à Dieu qui est cette vérité. En effet : la vérité étant dans l'entendement quand il saisit les choses telles qu'elles sont objectivement, et dans les choses quand leur existence est conforme à l'entendement, elle est en Dieu selon ce double mode ; car en Dieu l'être et l'intelligence ne se distinguent pas ; son intelligence est la mesure

¹ Sum. theol. 1^o Q. 15. A. 3. C.

et la cause de tous les êtres et de toutes les intelligences. Il ne suffit donc pas de dire que la vérité est en Dieu : il faut ajouter que Dieu est cette souveraine et première vérité ¹.

Avant saint Thomas, on a dit peut-être autrement : on n'a pas dit mieux.

« S'il y a au monde, écrit saint Augustin, « quelque chose de plus excellent que la vérité, « cela est Dieu ; s'il n'y a rien, c'est que la vérité est Dieu lui-même ². » Ailleurs il s'écrie avec enthousiasme : « Quand j'ai trouvé la vérité, c'est mon Dieu que j'ai trouvé ³. » Alors il se met à peindre, dans sa langue abondante, cette vérité vivante et personnelle qui fait ses délices : « La vérité est belle ; les multitudes « qui l'entourent ne l'empêchent pas d'accueillir les esprits qui viennent à elle ; elle ne se « fait pas dans le temps ; elle ne quitte pas un « lieu pour un autre ; la nuit n'intercepte pas « ses rayons ; l'ombre n'étouffe pas sa puissance ; « elle ne tombe pas dans l'esclavage des sens ; « elle est à la portée de tout le monde ; elle est « sans intermittence ; n'occupant aucun point « de l'espace parce qu'elle le remplit tout entier, « elle n'est jamais absente ; au dehors elle avertit ; au dedans elle instruit ceux qui la contemplent ; elle rend les hommes meilleurs ;

¹ Sum. theol. 1^a Q. XVI. A. 5. C.

² De Libero arbitrio. Lib. II. cap. 15.

³ Ibidem. Lib. 10. cap. 24.

« mais aucune altération ne saurait l'atteindre ;
« elle n'a pas de juge, et sans elle nul ne juge
« bien des choses ¹. »

Saint Anselme de Cantorbéry reprit la preuve ontologique de l'existence de Dieu, et en la mouvant dans une forme scholastique, il y attacha son nom ².

Dans les temps modernes, Bossuet est l'écho de cette doctrine qu'on peut appeler humaine, parce qu'elle n'appartient à aucune école. « Si
« je cherche maintenant où, et en quel sujet les
« idées subsistent, éternelles et immuables
« comme elles sont, je suis obligé d'avouer un
« être ou la vérité est éternellement subsistante,
« et où elle est toujours entendue ; et cet être
« doit être la vérité même, et doit être toute vé-
« rité ; et c'est de lui que la vérité dérive dans
« tout ce qui est, et ce qui s'étend hors de lui.
« C'est donc en lui, d'une certaine manière qui
« m'est incompréhensible, c'est en lui, dis-je, que
« je vois ces vérités éternelles ; et les voir, c'est
« me tourner à celui qui est immuablement
« toute vérité, et recevoir ses lumières ³. »

Vous entendez à la fois Descartes ⁴, Mallebranche ⁵, Fénelon ⁶, de Maistre ⁷, de Bonald ⁸, Bal-

¹ Ibidem. Lib. 2. cap. 14.

² *Monologium. Prologium.*

³ *De la Connaissance de Dieu et de soi-même.* chap. iv. § v.

⁴ *Méditations.* — ⁵ *De la Recherche de la vérité.*

⁶ *De L'Existence de Dieu.*

⁷ *La Philosophie de Locke.*

⁸ *Législat. primit.* Livr. I. chap. iii.

mès ¹, Gratry ², Gerdil ³, Rosmini ⁴, anneaux lumineux d'une chaîne immense qui traverse les siècles sans se briser ; témoins éloquents d'une doctrine qui est demeurée le trésor du genre humain, et qui, en résistant à l'action des systèmes, le sauve d'une totale et inévitable ruine.

Donc la raison objective c'est Dieu.

Le libéralisme naturaliste réplique : La raison c'est l'homme.

Les conséquences qui découlent de ces deux définitions sont diamétralement opposées : elles sont la grande antithèse qui divise les esprits dans le monde moderne et explique tant d'agitations.

Puisque la raison c'est la vérité, et Dieu même, elle est la loi de la pensée humaine. On donne à la pensée humaine le nom de raison ; mais dans ce cas, la raison ne désigne qu'une simple faculté à l'aide de laquelle nous percevons la vérité ou la raison essentielle. Il ne faut pas confondre le sujet pensant et la chose pensée, pas plus qu'on ne confond le télescope avec l'astre qu'il va saisir au fond des cieux. Dire que la pensée humaine, pure faculté intellectuelle, a sa loi, c'est avancer une proposition de sens commun.

¹ *Philosophie fondamentale*. vol. II. chap. 23 et suiv.

² *Connaissance de Dieu*. ch. VIII.

³ *Institut. log. Metaph. et Ethicæ*.

⁴ *Nouvel Essai sur l'origine des idées*.

En effet : la loi signifie l'ensemble des conditions selon lesquelles s'accomplissent les fonctions d'une force, et sans lesquelles ces fonctions sont impossibles. C'est la loi qui communique à la force sa fécondité et sa beauté, et qui en assurant la régularité de ses mouvements et la similitude de ses effets, lui donne une suite et une physionomie. Si la loi de la force changeait à chaque instant, la force commencerait toujours et ne continuerait jamais : on serait embarrassé pour lui donner un nom qu'elle pût garder. Si l'on considère une force associée à d'autres forces, la loi, en réglant les rapports de ces forces entr'elles et en les maintenant dans l'unité, crée l'harmonie qui est la splendeur de l'ordre.

Ceci posé, y a-t-il dans l'univers une seule force qui n'ait pas sa loi? On admet aisément les lois de la matière ; on les admet trop de temps en temps puisqu'on pousse le respect jusqu'à les déclarer inviolables. D'abord on ne peut pas les nier, car on assiste chaque jour à leur accomplissement ; les savants en font l'objet de leurs études, et ils ne persuaderaient pas le vulgaire, s'ils essayaient de les révoquer en doute. Ces lois n'étonnent personne, car la matière est considérée comme passive et créée pour obéir. On se réjouit de leur fonctionnement régulier, parce qu'il en résulte un spectacle grandiose, et qu'il permet de compter sur le lendemain. Or quel que soit l'entêtement de l'école orgueilleuse

qui professe une doctrine contraire, les choses ne vont pas autrement dans le monde intellectuel et moral. Ici encore nous rencontrons la loi.

Au sommet de l'échelle des êtres, Dieu rayonne dans sa gloire ; il est la première force, le principe et la fin de toutes les forces contingentes, et le centre nécessaire autour duquel elles tournent ; au-dessus de lui il n'y a rien ; au-dessous il y a tout. Cependant Dieu a sa loi ; et cette loi c'est sa propre essence, qui n'est pas distincte des idées éternelles qui sont en lui. La preuve, c'est qu'il est immobile au sein de toutes les variations, captif de ses perfections et incapable de franchir ce cercle.

De quel droit la pensée humaine s'isolerait-elle au sein de ce vaste système, pour se constituer dans une indépendance contre nature ?

« L'homme physique est soumis à des lois, et il
« meurt s'il les viole. L'homme social est soumis
« à des lois, partout les mêmes quant au fond,
« et il meurt s'il les viole. Ses actions, ses pen-
« chants, ses désirs sont astreints à certaines
« règles émanées du pouvoir. La raison seule
« serait-elle indépendante ? Et si elle ne l'est pas,
« de quoi dépend-elle ?... S'il existe une loi pour
« les actions, il en existe une pour les pen-
« sées ¹. »

« L'indépendance absolue n'appartient pas plus

¹ Lammenais : *Pensées*, pag. 555.

« à l'homme dans l'ordre scientifique, qu'elle ne
« lui appartient dans l'ordre social ¹ »

Mais on admet le mot, et l'on dit : La pensée humaine a sa loi ; et cette loi, c'est elle-même. Il n'y a de changé que la formule : l'absurdité reste et le blasphème aussi. La loi, quand on la considère dans le fonctionnement de la force auquel elle préside, n'est qu'un effet ; cette loi a sa loi qui est sa cause ; or la cause est supérieure à l'effet. Alors la loi apparaît avec son véritable caractère : dans l'ordre intellectuel, elle est une idée nécessaire ; dans l'ordre moral, elle est un précepte ; dans l'ordre physique, elle est une impulsion : dans ces trois cas, le mouvement est communiqué par un être supérieur à un être inférieur. En Dieu il y a identité entre la cause et l'effet ; partout ailleurs il y a hiérarchie, parce qu'il y a distinction entre l'auteur de la loi et son sujet. La pensée humaine n'est donc pas à elle-même sa loi ; ou bien elle est Dieu. Sa loi est donc en dehors d'elle, et cette loi n'est autre que la vérité.

Est-ce à dire que nous condamnions la pensée humaine à l'inertie en face de la vérité, et que nous la réduisions à l'état de *tabula rasa*, sur laquelle on peut écrire ce que l'on veut ? Non sans doute. Nous distinguons entre l'inertie et la passivité. L'inertie c'est l'indifférence, pire que la

¹ Ventura : *La Raison philosophique et la raison catholique*.
Vol. 1. conf. 2^e pag. 121.

mort ; la passivité c'est la soumission active ou l'activité soumise, comme on voudra. Devant la vérité, la pensée humaine dépense son activité en se mettant dans les conditions requises pour établir ses communications avec elle. Après cela, la pensée humaine n'a qu'à accepter la vérité ; elle n'est jamais plus grande que lorsqu'elle se laisse baptiser dans la lumière avec humilité.

« La recherche de la vérité est le devoir par excellence du sage. » — « La fin de l'homme consiste dans la poursuite de la vérité, entreprise avec courage ¹. » — « La vérité est plus sublime que notre esprit. — « Notre liberté consiste à nous soumettre à cette vérité ². » La philosophie de saint Augustin s'impose par son évidence, et n'admet presque pas de démonstration : du reste un petit nombre de réflexions feront éclater sa justesse à tous les yeux.

La vérité est supérieure à l'esprit humain par son origine. Si elle procédait de l'esprit humain, elle aurait sa mesure, ni plus ni moins : elle naîtrait avec lui, elle mourrait avec lui ; elle partagerait ses destinées, tantôt rayonnante et tantôt défaillante, à travers les phases variables de son existence. Or la vérité n'en est pas là. Ici-bas son histoire est très-dramatique : un siècle l'adore ; un siècle la baffone ; aujourd'hui elle

¹ *Contra Academicos*. Lib. I. cap. 3.

² *De Libero arbitrio*. Lib. III. cap. 13.

gouverne le monde, demain l'erreur prend sa place et le pousse aux abîmes : ici elle a des temples ; ailleurs des gibets. Mais par dessus la poussière sanglante de la bataille humaine, la vérité plane à l'abri des coups qu'on lui porte pour l'anéantir. Elle sort des ruines et elle épouvante ceux qui s'adjugeaient la victoire définitive. « Il faut
« que la vérité se donne elle-même à l'homme ;
« elle n'est pas en lui, car il la pourrait perdre ;
« il n'a sur elle aucun empire ; elle était avant
« lui, elle sera après lui, toujours indépendante
« de ses conceptions. Quand elle se donne, il la
« reçoit ; voilà tout ce qu'il peut ¹. »

La vérité est supérieure à l'esprit humain parce qu'elle est son principe vital. Isolé de la vérité, l'esprit humain n'est qu'une force en *puissance*, une simple aptitude à devenir. C'est la vérité qui, en le visitant, le fait passer à *l'acte*, c'est-à-dire produit en lui l'intelligence ou la perception de l'union du sujet pensant avec l'objet pensé. Une lampe qui n'est pas allumée n'est qu'un projet de lampe ; c'est un appareil ingénieux auquel il ne manque aucune pièce ; cependant elle n'éclairera jamais la maison si une étincelle ne tombe pas sur sa mèche et ne la fait briller.

La vérité est supérieure à l'esprit humain parce qu'elle est la règle de ses jugements. Un juge-

¹ Lammenais : *Pensées*, pag. 543.

ment est intuitif ou discursif; dans les deux cas, il est l'affirmation ou la négation de la convenue du sujet avec l'attribut de la proposition. Si le jugement est intuitif, l'esprit affirme une vérité nécessaire, qui le dirige naturellement, sans aucun travail préalable de sa part, qu'il le veuille ou qu'il ne le veuille pas. Si le jugement est discursif, pour bâtir son syllogisme l'esprit a exprimé ou sous-entendu une vérité nécessaire d'où la conclusion découle, et sans laquelle il aurait été à tout jamais incapable de former ce jugement. La vérité nécessaire est le pont jeté sur le vide, par lequel l'esprit va d'un terme à un autre, en percevant leur rapport.

La vérité rectifie encore les écarts de l'esprit humain, quand elle ne les prévient pas. Elle trouble sa sécurité, quand devenu dupe de ses propres illusions, qui s'expliquent aisément par l'influence des sens, de l'opinion et de sa faiblesse originelle, il goûte une fausse paix au sein des ténèbres. Alors se réalise le phénomène des deux raisons, qui subsistent à la fois dans le même homme et que les métaphysiciens ont si souvent décrites. Ces deux raisons ressemblent aux deux soleils que notre œil aperçoit souvent sur la mer. Lorsque le vrai soleil réfléchit ses rayons dans les eaux profondes, il se reproduit tout entier dans son image, par moment si parfaite qu'on la prendrait pour l'astre lui-même. La raison divine est le soleil

des esprits ¹. Tant que l'esprit humain est pur, il reçoit comme un miroir limpide ses rayons salutaires : alors les deux soleils se ressemblent sans s'égaliser. Mais si les vapeurs grossières des passions enveloppent l'esprit humain, elles interceptent les rayons de la vérité, et il n'y a qu'un soleil qui éclaire une nuit plus ou moins rebelle.

Quand on passe de l'ordre spéculatif à l'ordre pratique, la vérité prend un nom particulier : elle s'appelle la conscience. La conscience est la mesure du juste : elle promulgue la loi austère du devoir ; elle est le témoin de nos actes : elle en est aussi le juge ; elle est la couronne de la vertu ; elle est l'enfer du crime : son aiguillon, qui ne s'émousse pas, empêche l'humanité de prescrire contre les décrets de l'éternelle justice.

Mais quelles sont ces vérités nécessaires qui s'imposent à l'esprit humain et en sont les lois régulatrices ?

Parmi ces vérités, il faut d'abord ranger les axiômes de l'arithmétique et de la géométrie, qui sont les fondements de la science des nombres et de l'étendue.

A la suite viennent les vérités ontologiques : les principes de contradiction, de causalité et de substance, avec les règles de la logique qui se

¹ *Erat lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.* (S. Joau. c. 1).

résumément dans celles du syllogisme. Jusque-là les esprits sont d'accord : ces vérités n'ont pas d'ennemis, parce qu'elles ne blessent l'orgueil de personne.

D'autres vérités, plus augustes sans être plus essentielles, sont moins bien traitées : c'est par la raison des contraires. Plaçons dans cette catégorie la distinction du vrai et du faux, du bien et du mal, la légitimité des facultés intellectuelles, les droits de la raison, l'autorité de l'histoire, la valeur de la conscience, l'existence de Dieu, sa providence, le culte qui lui est dû, la loi de nature qu'il a dictée à l'homme, la spiritualité de l'âme, sa liberté, sa responsabilité, son immortalité.

Dans un ordre de choses, appelé secondaire parce qu'il est hypothétique, nous trouvons l'institution de la famille, la sainteté du mariage, la propriété appuyée sur le travail qui en fait une création, et la paternité, image de Dieu sur terre, avec des prérogatives qui l'élèvent bien au-dessus de la condition commune.

Voici la société, milieu nécessaire, dans lequel l'homme naît, vit et meurt. Ici nous rencontrons encore des dogmes naturels qui commandent le respect. Au premier rang apparaît l'autorité, avec son origine divine, avec ses droits qui sont grands, et ses devoirs qui le sont davantage. L'autorité est la clé de voûte de la hiérarchie sociale qui se déroule à ses pieds, et en

manifestant sa majesté, la contient dans de justes limites qui l'empêchent de dégénérer en tyrannie. La hiérarchie sociale consacre l'inégalité des conditions ; mais dans cette inégalité germe une unité qui est l'égalité des sentiments, sorte de fédération des intérêts, combinée avec la fraternité des âmes, dans laquelle tout le monde trouve son compte.

Ceci est la somme, sans doute incomplète, des vérités nécessaires qui forment le fond de la raison humaine.

Devant cet évangile de la nature, trois partis sont possibles. Le premier, c'est l'adhésion pure et simple de l'esprit, adhésion spontanée et antérieure à tout travail de réflexion. En fait, les choses se sont passées ainsi ; en droit, elles ne pouvaient pas aller autrement car il n'y a pas moyen de faire assister un être à sa propre création, en lui donnant voix délibérative. La raison sortit des mains de son auteur tout armée des vérités nécessaires : le raisonnement ne commença que le lendemain de la raison.

Le second parti possible en face des vérités nécessaires, c'est le scepticisme. Tantôt le scepticisme désespère de la vérité totale, et alors il est absolu ; tantôt il ne désespère que d'un genre de vérité, et alors il est modéré ; ou bien il s'étend jusqu'à l'esprit lui-même, à la faculté à l'aide de laquelle il appréhende son objet : dans ce dernier cas, le naufrage des vérités néces-

saires est irréparable ; ces vérités existent, mais elles sont comme si elles n'existaient pas. Le scepticisme n'est pas toujours un crime ; il est une maladie ordinairement ; toujours un malheur : rien n'est triste comme une aspiration dans le vide. Alors même que le scepticisme arrive à la paix, cette paix est sinistre : c'est la paix des ruines.

L'attitude du libéralisme naturaliste vis-à-vis des vérités nécessaires est cynique. Il ne les accepte pas absolument, de peur de se forger des chaînes ; il ne les repousse pas en bloc et à jamais, par la crainte sans doute de se placer dans une situation négative, qui renfermerait une affirmation, et pourrait gêner ses mouvements, en fixant sa pensée. Il préfère s'attribuer les droits d'un suprême arbitrage. Parmi ces vérités nécessaires, qui ont pour elles l'humanité et dont l'éclat n'est pas obscurci par l'opposition de quelques esprits mal faits, il prend ce qui lui va, et il laisse le reste. Il fait grâce assez ordinairement aux lois arithmétiques et géométriques, et à leurs applications possibles aux sciences et aux arts. Ces lois ne l'embarrassent pas ; d'ailleurs elles ne sont pas au-dessus de sa souveraineté ; si un matin il lui plaît de les biffer par un arrêt sans appel, elles disparaîtront comme les autres. Mais il est sans quartier pour les axiômes de la raison pure, pour les principes de la religion, de la morale et pour les ensei-

gnements de la tradition. Dieu n'échappe pas à ses ostracismes.

Quand le libéralisme s'est ainsi affranchi de toutes les entraves, que met-il à la place de ses destructions ? Il pose sa propre divinité. D'après ses formules, la vérité existe pour l'esprit humain : ce n'est pas celle qu'il reçoit, mais celle qu'il fait lui-même, car il fait la vérité. Cette vérité est le produit, on pourrait dire, dans un langage qui ne serait pas impropre, la sécrétion de son activité, à peu près comme l'ambre sort de la mer, le corail du polype et la houille des entrailles du globe. La loi consiste à n'avoir point de loi. Ce qui est vrai aujourd'hui sera faux demain ; à son tour, le faux deviendra vérité ; le vice et la vertu, le juste et l'injuste, le beau et le laid sont de pures expressions grammaticales représentant des phénomènes qui ne durent pas, et qui, dans l'alchimie de la liberté sans règle et sans limite, sont la matière première des doctrines les plus contradictoires, tantôt vaincues et tantôt victorieuses, et qui se survivent par leurs métamorphoses, immortelles à force de mourir.

Nous avons indiqué les sources : on peut les vérifier. Ceux que les livres techniques pourraient effaroucher n'ont qu'à étudier la littérature dérivée, qui s'est donné la mission de vulgariser les théories ultra-libérales. S'ils sont doués de quelque puissance d'analyse, ils déga-

geront sans peine du roman, du théâtre, des travaux historiques, des discours politiques, des programmes électoraux, des leçons des professeurs, et des mœurs contemporaines, qui sont l'éblouissante manifestation des tendances signalées, cette prétention d'une partie de l'humanité de définir la vérité au gré de ses caprices. La tête éclate devant une si monstrueuse philosophie ; en écrivant son histoire nous y croyons à peine.

Derrière les livres il y a les hommes ; leurs noms sont des programmes, et ces noms sont connus. Parmi eux, il y a des morts fameux qui ont pris leurs mesures pour échapper à l'oubli ; en s'en allant ils ont laissé des héritiers de leurs doctrines, moins considérables peut être, mais plus nombreux. A l'heure qu'il est ils sont au premier plan ; ils distancent par le bruit qu'ils font et par l'influence qu'ils exercent les modérés qui s'effacent de plus en plus. Les uns sont restés dans la spéculation pure ; psychologues, moralistes, astronomes, géologues, physiologistes, ils allignent froidement leurs axiômes, et en déduisent des conséquences désastreuses sans sourciller. Ils sont les ingénieurs de l'athéisme. Leur vie s'écoule dans le silence des écoles, avec un calme olympien : maîtres vénérés tant que dure leur enseignement, on couronne leur buste de laurier au lendemain de leurs funérailles. D'autres tou-

chent de plus près par leur spécialité aux choses humaines : ils ont besoin de plus d'audace pour dévoiler leur système. Ils sont historiens, politiques, économistes, artistes, industriels, simples ouvriers. Quand ils écrivent, ils se possèdent moins ; leur style s'enflamme, il devient apocalyptique, et dans les nuages qu'il amoncelle on entend gronder l'orgueil et la haine. Ils écu-ment comme des pythonisses sur leur trépied ; ils maudissent le passé ; ils en appellent à l'avenir ; ils ne doutent pas de vaincre la tradition, d'effacer les dernières traces de la vieille civilisation, avec les religions qui la fondèrent et les formes politiques qui la firent durer. Ils portent un monde dans leur cervelle ; quand ce monde est sur le papier il épouvante, et pour se rassurer il faut croire qu'il est impossible. Cependant les esprits ne sont pas encore prêts pour leur donner la majorité dans le scrutin de l'opinion publique. En attendant un plus complet triomphe, ils sont chagrinés par les magistrats, exaspérés par les amendes et la prison ; ils promènent dans tous les exils leur existence vagabonde ; ils font retentir les capitales de leurs déclamations impies. Heureusement notre siècle charitable leur offre de fréquentes occasions de rentrer en scène. L'amnistie les ramène des lointains rivages, et les rend aux patries qu'ils ont bouleversées. Ils y retrouvent leurs laboratoires, leurs chaires, leurs journaux, leurs disciples, leurs électeurs,

leurs complices, et ils relèvent le drapeau de la libre-pensée qui la veille leur valait la police correctionnelle. Tous ensemble, Français, Italiens, Suisses, Bava-rois, Prussiens, Anglais, Belges, Autrichiens et Russes, ils se rencontrent dans des congrès périodiques ; il y tiennent les assises de l'athéisme, devant des pouvoirs tolérants et des multitudes à moitié séduites. On dirait les sorcières de la légende exécutant la ronde du sabbat, pendant une nuit noire, autour de la face grimaçante de Satan.

Cependant, « Dans le temps que l'homme oublie Dieu, qu'il le nie peut-être, Dieu rayonne dans son intelligence, dans ses idées, dans tout ce qu'il est, dans tout ce qu'il pense. C'est de Dieu qu'il tient la force de perception : la vérité objective repose sur Dieu même ; l'homme ne peut affirmer une vérité qu'elle n'ait en Dieu sa représentation ¹. » C'est dans sa main que le libéralisme célèbre ses orgies.

¹ Balmès : *Philosophie fondamentale*. Vol. II, liv. IV, chap. XXVII, pag. 313.

CHAPITRE III

DES LOIS ESSENTIELLES DE LA PENSÉE. LA TRADITION

Les vérités nécessaires ont dans le monde deux expressions : la raison individuelle, et la raison générale ou la tradition. Aristote appelle la logique un *organe* (*οργανον*) : elle est en effet l'instrument de l'esprit et comme l'organe de sa vie. Quand Bacon fonda la méthode expérimentale, il l'intitula : *Novum organum* : le titre est exact, mais un peu trop pompeux, parce que la chose n'était pas nouvelle. On peut dire avec plus de vérité de la tradition qu'elle est l'*organum* ou le grand canal par où passent les vérités nécessaires pour illuminer toutes les générations.

A proprement parler, la tradition c'est la voix de Dieu, principe des vérités nécessaires. La

voix de l'humanité lui fait écho; les siècles forment la chaîne; ils se répètent avec fidélité ce qu'ils ont entendu. Toutes les voix se mêlent dans cette voix unique, résultante de toutes les convictions, de tous les enthousiasmes et de tous les amours. On entend l'antique patriarche qui touche au berceau du monde, le prophète au regard inspiré, les sacerdocees au fond des sanctuaires, les sénats délibérants, les sages dans les écoles, les sibylles, les échevelées, les guerriers appuyés sur leur lance, les pâtres errant à travers les bruyères, les petits enfants sur les genoux de leurs mères, les multitudes dans les temples et sur les places publiques. C'est le cantique des âges qui s'élève comme une acclamation immense, et couvre les opinions solitaires des esprits singuliers.

La tradition est une loi de la vie. C'est la transmission par voie d'hérédité de la vie originelle qui, du sein de Dieu, s'épanche sur tous les êtres. Au début, les êtres n'allèrent pas à la recherche de la vie; ils n'étaient pas chargés de la faire : ils la reçurent. Toute autre doctrine, en pareille matière, n'est qu'un roman odieux. Or ce que Dieu avait mis dans un petit nombre de types, il ne lui plut pas de le répéter par une action singulière et personnelle dans chaenn des êtres qui devaient les continuer en se reproduisant à leur image. Seulement il creusa les canaux de la vie, il leur donna la pente; et la vie passa .

ainsi dans toutes les séries d'êtres qui se partageaient la création. Chaque série fut formée sur le modèle d'un syllogisme indéfini, dans lequel une proposition se déduit de celle qui précède et lui demeure attachée par un lien infrangible. Depuis les séries ou les espèces se déroulent avec harmonie, emportant avec elles la mise divine, qui trouve son immortalité dans une transmission fidèle. Dans la nature, la vie n'a pas d'autre procédé.

En conséquence de cette loi générale, l'humanité chargée des présents de son créateur les transmet avec amour. La vie physique bouillonne dans ses veines : elle la communique avec son sang, d'où sortent les générations, qui en se condensant deviennent des races, et traversent les siècles en gardant le même nom. Elle travaille : ainsi elle crée la propriété ; elle met sa signature au bas de son œuvre à côté de celle de Dieu, et pour en assurer la durée, pour qu'elle arrive à sa postérité, elle la place dans les berceaux qui la portent à l'avenir le plus lointain. La vie morale et religieuse est à la fois dans sa tête et dans son cœur, sous la double forme de l'idée et de l'inspiration. Dieu qui lui donna le sceptre de l'univers ajouta encore à sa gloire en la sacrant prêtresse. Il lui confia la mission d'enseigner les âmes, et d'être auprès d'elles le docteur infatigable et le témoin incorruptible de ses révélations. En route, elle a pu quelquefois al-

térer les doctrines et égarer les âmes : jamais elle n'a cessé de parler ; fidèle, jusque dans ses aberrations, à la grande loi de la transmission de la vie.

D'après ce plan, aucun être ne peut s'isoler dans la série à laquelle il appartient. Il reçoit et il transmet : par les deux bouts il est associé. C'est un crime ou une impuissance de ne pas transmettre : la vie retenue captive dans l'injustice proteste en murmurant. C'est une folie de ne pas recevoir : c'est se vouer au néant avant que d'être ; du moins c'est y retourner le lendemain de sa naissance.

L'homme est le fils de l'humanité qui commence par lui donner son lait, qui lui prépare plus tard le pain de la vérité, et demeure jusqu'à la fin son pédagogue nécessaire. Si l'individu ne peut pas s'isoler des termes qui le précèdent et le suivent, un peuple n'est pas d'une autre condition ; pour lui aussi il y a des peuples ancêtres, comme il y a des nations sœurs ; et à quelque degré de développement et de puissance qu'il soit parvenu, il reste dans ce cadre qui le contient et le garde. Un siècle est une collection de peuples comme un peuple est une collection d'hommes : un siècle a d'autres siècles qui sont ses aînés, et sont chargés par la Providence de lui donner ce qu'il n'a pas et de lui apprendre ce qu'il ne sait pas. Ainsi sur toute l'échelle la même loi s'accomplit invariablement : de l'hy-

sope du Liban aux grands empires d'Égypte, d'Assyrie et de Rome, la tradition continue l'œuvre divine.

En fait, l'humanité repose sur la tradition comme sur une assise inébranlable. Elle n'a pas envie de recommencer chaque matin ; elle recueille donc le travail accumulé des âges et elle en jouit avec reconnaissance : c'est un des principes du culte des aïeux.

Cette doctrine n'est guère contestée, même dans les écoles les plus avancées du libéralisme, quand il ne s'agit que d'un procédé d'art ou de métier, d'une méthode industrielle, d'un outil agricole, ou de quelque recette pharmaceutique. Est-il question des vérités nécessaires et de leurs applications à l'individu, à la famille et à la société : ici le choc des opinions a lieu ; on n'accepte pas la tradition comme une autorité intellectuelle, morale, religieuse et politique. Nous verrons plus loin sur quelles raisons s'appuie un pareil système.

Or chez tous les peuples, les grands esprits, devenus les échos de la foi générale, ont rangé la tradition parmi les moyens légitimes d'arriver à la certitude sur les problèmes qui intéressent le plus l'humanité ; ils l'ont élevée au rang d'*organe* de la vérité, plaçant au-dessus du sens particulier de chaque homme le sens commun, qui est la raison de tous.

Les Égyptiens reprochent aux Grecs de s'être écartés des vérités antiques ¹.

Socrate disait que « les anciens, meilleurs que nous et plus proches des dieux, nous avaient transmis par la tradition les connaissances sublimes qu'ils tenaient d'eux... S'éloigner de leurs sentiments ce serait s'exposer à un grand danger ². »

Platon veut qu'on ajoute foi, sans raisonner, à ce que les anciens nous ont appris touchant les choses qui concernent la religion ³.

Aristote n'est pas d'un autre avis ⁴.

Chez les Romains c'était un crime d'abandonner les doctrines anciennes; la loi des Douze-Tables ordonnait de suivre la religion des ancêtres ⁵. Cicéron est resté le plus éloquent interprète de cette loi : « Je vois que c'est le sentiment des sages que la loi n'est point une invention de l'esprit de l'homme, ni une ordonnance des peuples, mais quelque chose d'éternel qui régit tout l'univers ⁶. »

Le témoignage des orientaux est encore plus décisif sur cette matière. Le génie de ces peuples est connu aujourd'hui; leurs livres sacrés sont dans les mains de tout le monde; les Védas de l'Inde, les Zend-Avesta des Parsis, les traités de

¹ Platon : *Timée*.

² Platon : *Philebe*. — ³ *Timée*. — ⁴ *Métaphysique*. — ⁵ Cicéron : *De Legibus*. — ⁶ Item *De Legibus*.

Confucius et le Coran de Mahomet n'ont plus de mystères.

Nous ne parlons pas de la Bible, le livre de la tradition par excellence, qui répète à chaque ligne les faits primitifs, la doctrine de Moïse, et les enseignements des patriarches et des prophètes. La Bible a moulé dans cette idée féconde un peuple à part, qui vit dans l'immobilité, qui y trouve sa force, qui finit un jour par y trouver sa ruine, en abusant du principe; et qui demeure quand même une sorte de monument historique, encore vivant, pour attester à toutes les générations ce que peut la tradition bien comprise, et le respect que les individus et les nations doivent lui accorder, s'ils sont bien inspirés.

Des écrivains protestants et déistes, qui ne sauraient être suspects, ont résumé les maximes universelles de l'humanité sur la valeur de la tradition, considérée comme canal des vérités nécessaires : ils l'ont fait avec une conviction et une impartialité qui frappent les plus difficiles.

« La philosophie traditionnelle, qui ne s'appuyait pas sur le raisonnement et sur l'explication des causes, mais sur une doctrine d'un autre genre et d'une autre origine, sur la doctrine primitive transmise des pères aux enfants, me paraît avoir subsisté avant la guerre de Troie ¹... »

¹ Burnet : *Archéologie philosophique*.

« Quand les hommes se dispersèrent après le
« déluge, pour remplir la terre et en habiter les
« différentes contrées, les chefs ou les conduc-
« teurs de chaque horde transportèrent avec eux
« les principes fondamentaux de la religion et
« de la morale dans les pays où ils s'établirent ;
« ils les conservèrent au moins quelque temps,
« et ils les transmirent aux générations sui-
« vantes. Platon pensait la même chose, lorsqu'il
« disait que dans ces premiers temps le peuple
« suivait les lois et les coutumes de ses pères,
« de ses ancêtres et des anciens de la nation.
« Les moralistes de cet âge ne raisonnaient point
« comme les nôtres sur les principes de la mo-
« rale ; l'autorité leur servait de philosophie, et
« la tradition était leur unique argument ¹. »

Les peuples chrétiens ont trouvé le principe de la tradition dans le monde, altéré et faussé par le paganisme, et retourné contre la vérité dont il est le véhicule naturel ; ils l'ont repris pour leur compte. En restaurant l'antique *organum*, ils ont rendu à l'humanité un éminent service, et fondé du même coup leur grandeur, qui reste sans rivale dans l'histoire.

La tradition remise en honneur par le catholicisme, et orientée sur la vérité, n'a plus cessé d'être un principe accepté de tous chez les nations modernes. Ce principe explique leur pros-

¹ Leland : *Nouvelle Démonstration évangélique*.

périté qui devait durer aussi longtemps que lui : nous verrons ce qui arriva quand on commença à le battre en brèche. « Au surplus, quand « notre divin Sauveur établit l'Eglise son organe permanent, il ne fit que sanctionner une loi constante de l'ordre moral. Chaque nation porte un caractère distinctif : enraciné profondément, ce type est empreint dans la vie publique comme dans la vie privée, dans les lois comme dans le langage, dans les sciences comme dans les arts ; ce type en un mot sépare tout un peuple de tout autre peuple. C'est le génie tutélaire, l'esprit régulateur qui fut légué des pères aux enfants ; c'est le souffle vivant de tout le corps. Les anciens avaient personnifié cette empreinte caractéristique ; ils l'honoraient comme la divinité de la patrie, et ils lui attribuaient leurs lois et leurs institutions. L'intérêt particulier, l'égoïsme et les partis viennent-ils déranger les ressorts qui maintiennent l'harmonie dans l'ordre politique ? On découvre bientôt l'élément qui blesse le principe vital, lorsque le corps a gardé conscience de lui-même, et que le génie qui lui est propre continue de l'animer ¹. »

Le publiciste allemand parle ici comme tous les écrivains et ceux-là même qui sont le plus divisés par les préjugés de nation, de culte et

¹ Mœhler : *La Symbolique*. Vol. II, chap. V, pag. 39, 40.

d'éducation sont du même avis. Il n'y a que les libéraux d'une certaine nuance, celle à laquelle nous nous adressons dans ce chapitre, qui soient une note fausse dans ce concert de sentiments en faveur du principe de tradition. Mais cette réserve demande à être expliquée.

Les libéraux ne sont pas les premiers qui aient rejeté la tradition. Dans tous les siècles, les sectaires, qui sont leurs précurseurs, en ont fait autant : cette unanimité dans le procédé a sa raison d'être.

Les sectaires sont animés d'une double passion : la haine de la vérité, et le fanatisme des systèmes qu'ils veulent mettre à sa place. La vérité est ancienne : c'est là son caractère spécifique ; et il est glorieux parce qu'il prouve que la vérité n'est pas de main d'homme : elle vient de plus haut. Le témoin de cette vérité c'est la tradition, témoin incommode, qui s'appuie sur la prescription et qui s'appelle tout le monde. Voilà l'obstacle aux desseins des sectaires. On conçoit aisément qu'ils cherchent à s'en débarrasser, en faisant table rase de l'histoire, pour échafauder leurs prétentions dans le vide, et ouvrir une ère nouvelle. On sait avec quelle âpre volupté ils font des ruines ; ils en font dans les idées à l'aide de la fausse science, dans les esprits par une propagande infernale, dans les cœurs par le poison qu'ils y versent, dans les institutions par des coups de main périodiques qu'ils

exécutent selon les règles de l'art; quand il faut faire la guerre aux pierres des monuments, ils ne reculent pas devant le métier d'iconoclaste, pour mieux effacer la trace des vérités qu'ils détestent et des souvenirs qu'ils abhorrent.

Mais les sectaires ne tuent que pour vivre; l'instinct les avertit que vivre c'est durer. Histrions d'un jour, ils passent sur la scène qu'ils quitteront bientôt. Pour ne pas mourir tout entiers, ils ont besoin de disciples qui recueillent leurs doctrines, qui les répètent après eux, et leur assurent l'avenir par la conquête des intelligences. Pour avoir des disciples il faut des ancêtres : ils n'en ont pas; fils de leurs œuvres, ils n'ont un nom que par la singularité de leur attitude et l'extravagance de leurs opinions. Alors ils se replient sur l'antiquité, qui ne les connaît pas, et qui les repousse comme une mère repousse avec indignation les fruits adultérins qu'elle n'a pas portés. Or les sectaires, qui n'ont pas d'honneur, employent l'audace; elle leur réussit souvent auprès des multitudes. Ils sont sans titres; ils présentent de fausses écritures; ils amalgament dans un affreux syncrétisme toutes les erreurs qui ont eu cours dans les siècles, que le bon sens a stigmatisées, que l'Église a foudroyées, qui n'existent plus que dans les parchemins poudreux et dans la mémoire des hommes : de tous ces fragments ils composent un manteau et ils s'en affublent avec cy-

nisme. Cette loque qui a traîné dans toutes les fanges, et qui en a gardé toutes les souillures, devient la draperie sous laquelle ils dissimulent leur roture et leur inconsolable isolement.

Nous n'inventons rien. Les sectes qui naquirent dans les premiers temps du christianisme tirèrent leur nom de leurs fondateurs, et non pas de Jésus-Christ. C'étaient les valentiniens, les marcionites, les ébionites ; les mots expriment déjà des groupes et trahissent le besoin d'union : l'homme a peur d'être seul. Ces sectes affectaient de rester unies à la véritable société chrétienne ; elles protestaient quand on leur signifiait leur exclusion : elles voulaient hériter de l'institution antique, en lui communiquant un esprit nouveau. Elles professaient un profond mépris pour la tradition, quand elle heurtait leurs idées ; cependant elles en appelaient à la tradition dans certains cas ; non pas à la tradition catholique, mais à celle qu'elles disaient s'être conservée dans leur école ¹.

Le protestantisme est dans l'histoire la secte qui a le plus radicalement nié la tradition, et celle qui a travaillé le plus énergiquement à s'en donner une de sa façon. Après avoir proclamé l'individualisme avec frénésie, il se hâta de créer le groupe, premier rudiment de la tradition. « Examinons enfin l'établissement luthé-

¹ Klée : *Manuel de l'histoire des dogmes chrétiens*. Vol. 1, partie 1^{re}. chap. vii. pag. 164.

« rien. Les dogmes enseignés dans les sym-
« boles de la secte portent tellement l'empreinte
« du fondateur, qu'à l'instant on en reconuît
« la filiation et la parenté. Les sentiments de
« Major, de Victorin Strigel et d'autres diss-
« dents furent rejetés par une sorte d'instinct
« comme contraires à l'esprit de tout le corps ;
« et la communauté fondée par l'apôtre de Wit-
« temberg s'est toujours montrée le fidèle inter-
« prête de sa parole ¹. »

Il appartenait à Bossuet, le vengeur de la tra-
dition outragée, de chercher dans les livres et
dans les actes des prétendus réformés le dernier
argument en faveur de la thèse dont il est resté
l'incomparable champion. « Ce qu'ont entrepris
« nos réformés, pour se donner des prédéces-
« seurs dans tous les siècles passés, est inouï...
« Pourvu qu'on ait murmuré contre quelqu'un
« de nos dogmes, et surtout qu'on ait grondé
« ou crié contre le pape ; quel qu'on soit d'ail-
« leurs, et quelque opinion qu'on ait soutenue,
« on est compté parmi les prédécesseurs des pro-
« testants, et on est jugé digne d'entretenir la
« succession de leur église ². »

Les partis politiques imitent en ceci les sectes
religieuses. Le libéralisme jacobin s'est signalé
dès sa naissance par sa violence contre la tradi-
tion française, qui avait quinze siècles d'exis-

¹ Mœhler : *La Symbolique*. Vol. II. chap. V. pag. 41.

² Bossuet : *Histoire des Variations*, Livr. XI.

tence, et assez de gloire pour qu'on put espérer qu'il la respecterait, en corrigeant les abus qui s'y étaient glissés. Mais rien ne trouva grâce à ses yeux, ni la monarchie qui avait fait notre carte nationale, ni la magistrature qui s'était immortalisée par sa science et par l'indépendance de ses arrêts, ni l'armée, ni les races couronnées de prestige, ni les arts, ni les souvenirs, ni la langue, ni les noms, ni les jours, ni les mois, ni les divisions territoriales : Dieu lui-même fut aboli par décret¹. Après cette sauvage exécution, la vieille France n'existait plus. Le libéralisme jacobin était coupé du reste du monde ; et, comme épouvanté de sa solitude, il se greffa sur le farouche républicanisme de l'antiquité payenne : il emprunta des lois à Sparte ; il s'inspira du patriotisme de Rome : Brutus et Cassius inondèrent ses clubs, présidèrent ses sections, et organisèrent les émeutes. Tout fut permis à la faveur de l'esprit classique ; les crimes devinrent des vertus : les régicides placèrent leur responsabilité à l'ombre des poi-

¹ Les Français ont fait en 1789 le plus grand effort auquel se soit jamais livré aucun peuple, afin de couper pour ainsi dire en deux leur destinée, et de séparer par un abîme ce qu'ils avaient été jusque là de ce qu'ils voulaient être désormais. Dans ce but, ils ont pris toutes sortes de précautions pour ne rien emporter du passé dans leur condition nouvelle ; ils se sont imposé toutes sortes de contraintes pour se façonner autrement que leurs pères ; ils n'ont rien oublié enfin pour se rendre méconnaissables. (Alexis de Tocqueville : *L'Ancien régime et la Révolution*. Avant-propos. pag. 1.)

gnards qui avaient déchiré la poitrine de César.

Maintenant le libéralisme jacobin comptera bientôt cent ans d'âge ; il n'a cessé de se développer à travers des alternatives de succès et de revers ; les défaillances de nos contemporains l'ont bien servi. C'est pourquoi il commence à avoir une tradition : il est juste de reconnaître qu'il en prend soin. Voltaire, Rousseau, d'Alembert, Diderot et tous les encyclopédistes sont ses ancêtres ; la *Déclaration des droits de l'homme* est son évangile ; le Panthéon est son temple ; la raison est son dieu ; le peuple est à la fois son roi et son esclave ; Mirabeau, Barnave, Camille Desmoulins furent ses orateurs : l'espèce n'a pas encore péri ; Robespierre, son grand casuiste, continue de faire école ; les géants de carrefour, tels que Marat et Danton, sont restés l'idéal des tribuns de boulevard et de barricade. Il a ses anniversaires, qui vont du 6 octobre 1789 au 21 janvier 1793 ; poteaux sinistres, plantés dans son histoire pour avertir le voyageur des endroits où il y a du sang. Pour que rien ne manque à sa gloire, il a une légende militaire, écrite par la vaillance française qu'il n'a pas décréée, et qu'il a su faire tourner au profit de ses doctrines. Ainsi le libéralisme jacobin est plus qu'une idée : il est un événement considérable ; après avoir brisé la tradition, il l'a refaite pour son compte : c'est sa force de l'avoir créée ; c'est son habileté de l'exploiter.

En résumé, les sectes combattent la tradition du vrai, du bien et du juste : elles ne veulent pas de ce joug qui gêne leurs mouvements. Le libéralisme, plus impatient encore de toute entrave, se distingue par son hostilité dédaigneuse. Or les sectes se hâtent de mettre leur tradition à la place de celle qu'elles ont détruite : ainsi elles rendent un hommage involontaire à ce grand principe de la vie des individus et des peuples auquel on ne touche pas impunément. Mais leur crime est prouvé ; ce crime, c'est la révolte contre l'humanité, qui est, de droit naturel, l'institutrice de ces enfants ; c'est l'insurrection contre Dieu, auteur du monde, qui a soumis son œuvre à des lois protectrices, et ne permet à personne de déranger son plan.

Quand on parcourt les immenses espaces de l'*Agro romano*, moins désolés que certains touristes ne le disent, on longe sur une étendue de plusieurs milles des aqueducs monumentaux, dont le temps n'a pas eu tout à fait raison, quoiqu'il ait interrompu la chaîne de leurs arcs. Autrefois ils allaient chercher dans les flancs des monts Sabins des eaux salubres qu'ils portaient en triomphe dans les rues et sur les places de la Ville éternelle : ils abreuyaient le peuple-roi. Depuis que le marteau du barbare les a détruits, la grande cité a disparu : et du peuple qui remplissait sa vaste enceinte, il ne reste que l'ombre d'un nom fameux. Ses fontaines

tarissaient à l'heure même où les sources de sa prospérité étaient épuisées.

La tradition est l'aqueduc des vérités nécessaires ; elle traverse l'histoire de part en part, en distribuant ses trésors aux esprits ; sur son passage, elle entretient la vie intellectuelle et morale chez les individus et chez les peuples. Quand la tradition s'altère, ou qu'elle est méprisée, alors la fin est proche.

CHAPITRE IV

LE GÉNIE ET LA TRADITION

Une doctrine ne succombe que devant une doctrine contraire. Si le respect de la tradition est en baisse dans les temps modernes, c'est parce que les droits de la raison individuelle ont été exagérés, et que la théorie du progrès a fanatisé les multitudes.

Il est facile de prouver que le respect de la tradition bien entendu n'étouffe pas le génie, et qu'il ne s'oppose pas aux développements légitimes de la civilisation. Ainsi nous enlèverons au libéralisme des mots mal définis dont il abuse; et nous découvrirons de plus en plus la fausse position qu'il a prise en face de la vérité.

N'oublions pas le point de vue dans lequel

nous sommes encore : c'est toujours l'orgueil de la pensée, le premier principe générateur du libéralisme.

Il y a dans la tradition quelque chose d'immobile. C'est la vérité d'hier, d'aujourd'hui et de demain; elle ne manque pas de majesté : mais elle ressemble à la pétrification de l'esprit humain. La raison individuelle, arrivée à une certaine puissance, s'appelle le génie. Le génie vit de spontanéité et de mouvement : il a des coups d'aile qui le portent aux plus hauts sommets ; il tombe quelquefois au fond des abîmes : dans les deux cas, il a un grand jeu. Il semble que la tradition étouffe le génie : or ce préjugé se dissipe, si l'on analyse les éléments du génie et les conditions qui favorisent son plein épanouissement.

La tradition, prise objectivement, représente les vérités nécessaires qui existent en Dieu, et le travail accumulé des siècles s'exerçant sur ces données primordiales. On ne peut pas concevoir le génie autrement que comme une supériorité intellectuelle, qui diffère du simple bon sens par le degré, non pas par la nature. Placer le génie en dehors des lois générales de l'esprit humain, c'est en faire, non pas une supériorité, mais une excentricité. Puisque cette définition est inadmissible, il faut dire qu'entre le plus et le moins, dans une même chose, il n'y a pas d'incompatibilité.

Ce qu'on nomme dans le génie l'invention n'est pas une création : c'est une simple déduction. « Il est évident, dit saint Thomas, que relativement aux principes généraux de la raison spéculative ou pratique, la vérité ou la droiture est la même chez tout le monde, et qu'elle est également connue. Quant aux conclusions propres de la raison spéculative, la vérité est la même pour tous, mais tous ne la connaissent pas également ; car il est vrai pour tous qu'un triangle à trois angles égaux a deux droits, quoique tous ne le sachent pas ¹. »

D'après cette belle doctrine, on voit de suite la différence entre un homme de bon sens et un homme de génie. Tous les deux ont dans l'esprit les mêmes vérités nécessaires : le premier, un peu terre à terre, se contente de les comprendre, et de les appliquer dans l'occasion à ses petits calculs et à ses modestes intérêts ; le second les féconde par une sorte d'incubation dans laquelle passe le rayonnement de ses facultés ; il en tire des conclusions éloignées qui échappent au regard du vulgaire ; il établit entre des idées, qui en apparence ne se touchent par aucun point, des rapports logiques jusque-là ignorés. Voilà des découvertes qui font faire un pas au genre humain, et couvrent de gloire leur auteur.

¹ 1^o 2^o. Q. 94. A. 4. C.

Ainsi, tandis qu'un enfant assis sur les bancs du collège balbutie les rudiments de l'arithmétique et de la géométrie, et s'avance péniblement à travers la théorie de la science, avec ces mêmes axiômes un astronome calcule la parallaxe des astres : le calcul infinitésimal, dont Newton et Descartes se disputaient l'honneur, n'a pas d'autre origine.

Les vérités nécessaires que la tradition fournit ne sont donc pas un obstacle au génie ; elles sont la base de ses opérations. « Une des prérogatives du génie c'est l'intuition, c'est-à-dire la faculté de voir sans effort ce que d'autres ne découvrent que par un travail pénible et soutenu : il est encore nuit pour le vulgaire, et le soleil est déjà levé pour lui... Beaucoup de vérités très-accessibles par elles-mêmes ne se présentent néanmoins jamais qu'à certains hommes privilégiés. Ceux-ci les mettent au jour ou les signalent ; et aussitôt elles paraissent si claires, si simples, si faciles à comprendre que chacun s'étonne qu'on ait été si longtemps sans les apercevoir... Saisir une relation évidente, mais que personne ne sait voir, voilà l'un des caractères distinctifs du génie. Cette relation n'offre par elle-même aucune difficulté ; celui qui l'a découverte la montre au doigt en disant : Regardez¹. »

¹ Balmès : *L'Art d'arriver au vrai*. chap. xvi. passim.

Nous devons conclure de là que le génie n'opère pas sur le vide : le vide est stérile et asphyxiant. Le génie a sous sa main une matière préexistante qui lui est fournie par la tradition. Quand donc on parle de ses créations, on emploie un style métaphorique qui ne correspond pas à la réalité des choses. Les créations proprement dites n'appartiennent qu'à Dieu, qui, seul, visite le néant et le féconde par sa toute-puissance. Celles du génie ne sont que des découvertes, qui ressemblent à des créations, tant elles sont merveilleuses, et qui suffisent à sa gloire. Christophe Colomb n'a pas créé l'Amérique; mais il l'a découverte. N'est-ce pas assez?

Le génie ne tire pas seulement de la tradition les vérités nécessaires, qui sont une donnée divine; il y trouve encore le travail humain, dont il ne se passe pas impunément, même quand ses facultés lui assurent une incontestable supériorité sur tous ceux qui l'ont précédé. Il est digne de remarque que tous les grands hommes ont des précurseurs : rarement un seul achève quelque chose. Il y en a un qui commence; le second continue; le dernier termine. Celui-ci, plus heureux que ses aînés, recueille souvent toute la gloire et attache son nom à la découverte. Les autres restent dans l'ombre.

Ces trois ouvriers, qui se succèdent dans la même œuvre, correspondent aux trois instants qu'on découvre dans toute entreprise bien con-

duite : la conception, l'ébauche et le perfectionnement. Les antiques rhapsodes parcouraient les cités des Hellènes en exécutant des chants avec lesquels Homère devait composer son *Illiade*. Ennius commença des vers que Virgile a signés. Les moines franciscains écrivaient des cantiques en l'honneur de la Vierge et des saints, sans se douter que Dante y puiserait les matériaux de la *Divine Comédie*. Ainsi Roger Bacon, en s'occupant du télescope, de la poudre à canon et des verres grossissants, travaillait pour les savants d'un autre âge. Ainsi l'infortuné marquis de Jouffroi, en possession des secrets de la vapeur appliquée à la locomotion, mais trop pauvre pour réaliser sa pensée, laissa à Fulton le temps d'en avoir le bénéfice aux yeux de la postérité.

Il faut généraliser cette considération. En écartant les noms propres, qui souvent n'y sont pour rien, voyons comment le passé et le présent s'enchevêtrent dans l'histoire. On en trouve une preuve dans les langues, qui servent de véhicule aux idées, et sont par là même le plus fécond élément de la civilisation. Or les langues anciennes sont la source des langues modernes. Il y a du grec et du latin, à doses inégales, dans toutes les langues de l'Europe. Ces idiômes générateurs sont engendrés à leur tour par ceux de l'Orient; ainsi l'on arrive à l'origine des choses, et à cette langue mère de toutes les autres,

qui tomba comme une musique des lèvres du premier homme, et qui, en se transformant d'âge en âge et de peuple à peuple, gardera jusqu'à la fin son identité logique.

Il faut en dire autant des monuments de la littérature rédigés avec ces langues. Le génie des Egyptiens et des Hébreux passe dans celui des Grecs. Le travail grec devient par la conquête l'héritage des Romains : ceux-ci y apposent leur signature ; et ce qui échappe aux ravages des invasions devient le trésor des races chrétiennes. Virgile étudie Homère ; Cicéron se forme sur Démosthènes ; Plaute et Térence se sont servis d'Aristophane, de Sophocle et d'Euripide. En France, La Fontaine transforme Esope ; Racine et Corneille sont les disciples des anciens tragiques. Les classiques sont toujours nos maîtres.

Les arts plastiques obéissent à la même loi traditionnelle. Chaque ordre d'architecture fournit quelque élément à celui qui se développe à son côté : les sept ordres grecs ont des traits de famille qui trahissent leur commune origine ; le style roman leur a fait plusieurs emprunts. La poésie chrétienne trouva des motifs nouveaux dans les dogmes et dans l'histoire de l'Eglise : elle créa des genres inconnus auparavant. Cependant la lutte des deux sociétés ne creusa pas entre elles un abîme infranchissable : les apologistes prirent au compte de la foi tous les fragments

de vérité contenus dans la philosophie payenne; les artistes se crurent plus autorisés encore à consacrer au vrai Dieu les débris de l'art antique, dont les cultes infâmes n'avaient pas effacé la beauté. Ainsi l'art croît et se développe comme une fleur, depuis l'hypogée indienne et étrusque, jusqu'à la cathédrale chrétienne qui semble être le dernier mot du génie. Des formes disparaissent; et en mourant elles en engendrent d'autres plus parfaites. Tout se tient ici-bas : l'histoire est un tissu dont la tradition est la chaîne, et dont les siècles sont la trame.

Maintenant nous apercevons ce qui constitue le génie : la tradition et la personnalité se mêlent dans un même individu, et lui donnent une physionomie plus ou moins originale. Il est difficile de séparer par l'analyse des éléments fondus dans une unité vivante; mais il faut admettre l'influence considérable de la tradition sur le génie, principalement chez les philosophes qui exposent des doctrines, et chez les politiques qui les expérimentent sur les sociétés. Cette influence s'exerce invariablement, mais en sens contraire, selon que la tradition est vraie ou fausse; car toutes les traditions ne se valent pas. En matière de doctrine, il n'y a qu'une tradition, parce qu'il n'y a qu'une doctrine, celle que Dieu a enseignée aux hommes, et qui se transmet à toutes les générations. Seulement cette transmission ne s'est pas faite partout aussi

bien. Le grand fleuve de la vérité s'est divisé en différents canaux : ici les eaux sont demeurées limpides ; là elles sont devenues bourbeuses : nulle part la tradition n'a péri entièrement. La tradition payenne s'altéra vite : la tradition chrétienne a traversé les siècles en conservant toute sa pureté. Le principe reste.

Ceci posé, la puissance du génie de l'homme est en proportion de la valeur de la tradition qu'il suit et de la fidélité avec laquelle il la suit. Cette règle nous servira tout à l'heure à juger les génies qui se sont partagé la renommée chez les peuples anciens et modernes : déjà nous pouvons l'employer à mesurer la différence des génies qui ont professé le respect de la tradition. Dans cette catégorie il faut ranger Platon et saint Augustin.

Platon est incontestablement un homme de tradition. A part les textes décisifs cités plus haut, on peut en recueillir cent autres aussi péremptoirs dans ses œuvres : d'ailleurs les historiens de sa vie ne nous laissent aucun doute sur ce point. Après avoir suivi les leçons des plus grands maîtres de son temps, Cratyle, Socrate, Enclide, il entreprit une série de pèlerinages philosophiques. En Italie il fréquenta les pythagoriciens, et fut admis aux traditions secrètes de cette école. Il voyagea à travers l'Égypte qui gardait les archives du passé ; d'après saint Clément d'Alexandrie, il fut instruit à Héliopolis

dans la science sacerdotale; selon d'autres, il fut initié à la doctrine hermétique; plusieurs Pères de l'Église ont supposé que par son commerce avec les Juifs il n'était pas resté étranger à la connaissance des livres de l'Ancien-Testament¹.

Il est inutile d'établir que saint Augustin fut lui aussi un homme de tradition.

Maintenant si l'on compare ces deux génies, on trouve que le dernier l'emporte sur le premier. Platon présente un mélange de vérités et d'erreurs qui attriste : ses erreurs sont monstrueuses ; ses vérités sont incomplètes : elles sont des éclairs dans la nuit, et comme de pâles aurores qui annoncent à peine le jour. Il a de beaux tâtonnements et des conjectures sublimes ; mais il n'arrive jamais à la pleine lumière ; il nous a légué des doctrines équivoques sur lesquelles la postérité s'est partagée. — Saint Augustin a dégagé tous les débris de la tradition contenus dans la philosophie payenne ; il les a remis à leur place dans la synthèse de la théologie catholique. Il a illuminé tous les problèmes de la nature et de la grâce : encore aujourd'hui les intelligences marchent à la clarté de cet astre. Eût-il plus de génie que Platon ? On ne peut pas le dire. Tant qu'il fut manichéen, il le surpassa par l'absurdité de ses croyances ; Platon chré-

¹ De Gerando : *Biographie universelle*.

tien l'aurait peut-être égalé par la magnificence de ses traités; mais saint Augustin eut plus de tradition que Platon : ce fait explique bien des choses.

Passons à l'hérétique, expression du libéralisme de la pensée.

L'hérétique est souvent un génie; mais ce génie est solitaire. Il n'admet pas la tradition comme règle de foi : il lui préfère son sens personnel. Cette attitude est contre nature, parce qu'elle viole les lois générales de la vie; de plus, elle expose celui qui la prend à tomber dans d'inévitables erreurs. En soi, la raison individuelle est plus faible que la raison générale : l'orgueil, les sens, l'imagination, l'esprit de système, la précipitation, en s'ajoutant à son infirmité originelle, multiplient pour elle les chances d'erreur. La raison générale est plutôt la somme des facultés des individus que le résumé de leurs misères : sa supériorité sur la raison individuelle se conçoit comme celle des genres sur les unités dont ils se composent : en thèse générale, cette supériorité est admise de tous.

Il est vrai qu'il n'a pas plu à Dieu de conférer le privilège de l'infailibilité à l'humanité prise en masse, et en tant qu'elle est l'organe des vérités nécessaires. Il existe des preuves trop fameuses des égarements dans lesquels elle s'est jetée, et dont elle ne se serait pas relevée sans des interventions miraculeuses. Devant ces si-

tuations, nous reconnaissons et nous proclamons les droits de la raison individuelle, qui peut et doit se séparer de l'humanité, pour placer au-dessus de ses préjugés la vérité qu'elle a le bonheur de percevoir avec évidence. Mais ceci est une dérogation accidentelle, et qui ne saurait faire loi en bonne philosophie. Il existe un certain nombre de vérités nécessaires, contraires aux passions de la nature corrompue, que l'humanité n'avait aucun intérêt d'ordre inférieur à professer et à défendre contre les sectaires. Or les vérités nécessaires, altérées un peu partout, ont péri à peu près dans les civilisations absolument perdues; elles se sont conservées chez les nations restées plus fidèles à la loi naturelle; si bien qu'il n'y a pas eu peut-être une heure où l'on ait pu dire que ces vérités n'avaient plus sur la terre un seul représentant. Pour prévenir des catastrophes possibles, et pour y remédier quand elles se produiraient, la Providence avait pris ses mesures en entretenant dans l'humanité une autorité doctrinale à l'abri de toutes les défaillances. Cette économie dont la preuve est partout, et que nous aurons l'occasion d'étudier plus loin, rend l'hérétique inexcusable.

En fait, l'hérétique n'a guère réussi qu'à gâter sa gloire, en faussant ses facultés et en leur refusant des matériaux qu'elles ne pouvaient pas trouver en elles-mêmes. « C'est dans une économie sagement ménagère de l'expérience du

« passé pour les besoins de l'avenir que réside
« le secret de tous les progrès scientifiques ; et
« malheur aux générations solitaires qui n'ayant
« pas reçu l'héritage de l'enseignement, ou
« l'ayant répudié, sont contraintes de recom-
« mencer, faibles et mortelles, l'œuvre des siè-
« cles ¹. » Quand on analyse les œuvres de l'hé-
rétique, on est étonné de son infériorité. C'est
quelquefois un puissant esprit ; il a le tempéra-
ment des maîtres ; il a le regard synthétique ; sa
déduction logique est vigoureuse : on trouve la
trace de tous ces dons dans ce qui nous reste
de lui. En réalité, il n'a rien laissé. Ça et là appa-
raissent des pensées détachées qui méritent
qu'on s'y arrête ; ce sont des distractions de l'hé-
rétique, et des fragments de la vérité qui s'est
brisée dans ses mains insensées. On se demande
si l'on peut écrire une page avec l'erreur pure :
l'hérétique est la preuve du contraire. Lorsqu'il
est complètement dans le faux, il articule des
syllabes sans idées ; il édifie dans le vide des
systèmes fantastiques comme les songes d'une
nuit de fièvre, et qu'un homme en santé ne
trouve pas ; il fait des tours de force en l'air :
c'est l'acrobate de l'ordre intellectuel. Il amu-
serait la postérité par ses prestiges, s'il s'agissait
de choses moins graves ; il est plutôt une cu-
riosité qu'un génie supérieur : avec un peu de

¹ Ozanam : *Dante et la Philosophie catholique au XIII^e siècle.*

bon sens il ne se serait pas distingué du commun des mortels, et le monde ignorerait son nom.

C'est souvent la tentation des esprits vulgaires de demander au scandale une renommée que le mérite ne peut pas leur donner; de temps en temps la perversité vient en aide à l'orgueil. Si l'on sépare par un procédé d'abstraction les écrits de l'hérétique des désordres qu'il a causés et des ruines qu'il a amoncelées, on refuse de croire tout ce qu'on raconte de lui. Il faut bien se rendre à l'évidence; et alors on constate l'énorme disproportion qui existe entre sa force véritable et les effets qu'il a produits. Sa force ne lui appartient pas : elle est dans la situation, dans les doctrines accréditées, dans les fautes commises, dans les abus invétérés, dans la lassitude des masses exaspérées. Alors les catastrophes sont faciles, et il ne faut pas du génie pour les amener : la scélératesse suffit à cette besogne.

Le plus net de l'influence exercée par l'hérétique ce sont les blessures faites à la vraie tradition. Non content de la repousser pour lui-même, il l'obscurcit aux yeux des peuples qu'il plonge dans les ténèbres en les entretenant de ses découvertes. Si la tradition s'est altérée presque partout, à qui la faute? Assurément une part de responsabilité revient ici aux peuples qui n'ont pas su se préserver des aveuglements

dont la cause est presque toujours dans la corruption des mœurs. C'est surtout le crime de l'hérétique, chef d'école, ou tribun. En lui accordant des facultés plus puissantes, en projetant sur sa tête des rayons plus abondants de vérité, Dieu lui avait donné une mission : il voulait qu'il éclairât la marche des esprits, et qu'il préparât les développements de la civilisation. Cette mission est belle : elle tente les grandes natures, qui font passer Dieu et l'humanité avant les calculs égoïstes de la vanité ; plusieurs ont été fidèles à ce mandat ; aussi leur mémoire est demeurée en honneur dans les générations. L'hérétique est méprisable : on regrette que son nom soit prononcé dans l'histoire. C'est un insurgé qui a méconnu les droits de la vérité ; c'est un vandale qui a dérangé l'ordre du monde ; c'est un bourreau qui a immolé l'humanité à son orgueil.

Dans le paganisme, l'hérétique c'est le philosophe. Là les masses représentent la tradition ; lui est le partisan du libéralisme de la pensée. Il ne faut pas se faire illusion dans l'intérêt d'une thèse : en dehors de la révélation mosaïque, il y avait bien peu de lumière dans l'humanité ; cependant toutes les vérités nécessaires n'avaient pas péri ; et, selon les époques, on en découvre des traces plus ou moins pures un peu partout. « On trouve chez les anciens deux choses qui « étonnent presque également, ou plutôt deux

« doctrines si opposées qu'évidemment elles ne
« sauraient avoir la même origine : les vérités
« les plus hautes et les plus monstrueuses er-
« reurs, les préceptes les plus purs et les maxi-
« mes les plus dissolues, des croyances sociales
« et des opinions destructives de la société. Les
« unes étaient de la tradition, les autres de la
« raison ; et quand la tradition s'affaiblit et que
« la raison prit sa place, le monde s'affaissa et
« faillit s'écrouler dans l'abîme ¹. »

Le respect de la tradition est plus grand en Orient qu'en Occident. C'est la raison de la supériorité des doctrines de l'Orient, plus voisin de l'origine des choses, et plus immobile par tempérament dans la foi des ancêtres. C'est dans ses temples que les génies de l'Occident vont chercher les vérités religieuses et morales, pour les introduire dans leur patrie. L'Occident est plus mouvementé et plus inégal ; mais chez lui les vérités sont d'autant mieux conservées, qu'on remonte plus haut dans l'antiquité. En Grèce, avec les siècles héroïques apparaissent les derniers dieux, enveloppés dans les brouillards de la légende, et pourtant assez réels pour qu'on les nomme et qu'on célèbre leurs travaux. C'étaient des hommes sublimes, qui jetèrent les bases de la civilisation, non-seulement en inventant les arts utiles, mais surtout en transmettant à la

¹ Lamennais ; *Essai sur l'indifférence*. Vol. II. pag. 156.

postérité les vérités nécessaires, qui sont l'instrument de tous les progrès et la condition de toute gloire durable. Les sept Sages héritèrent de leurs maximes et de leurs vertus ; ils furent les ministres de la tradition, plus jaloux de la conserver que de mettre à sa place les fantômes éclos de leur imagination. Ils sont restés un groupe vénérable ; le cycle qu'ils ont décrit en passant dans l'histoire est resté fameux chez tous les peuples.

Mais les sophistes gâtèrent tout. A Thales, à Solon, à Bias succédèrent Gorgias de Leontium, Protagoras d'Abdère, Hippias etc. Ceux-ci jonglaient avec la vérité ; ils soutenaient avec une conviction égale, et une égale souplesse de dialectique et de langage, le oui et le non : ce jeu leur réussit ; ils ne tardèrent pas à se faire des prosélytes, et à mettre en échec l'enseignement héréditaire. Avec eux les vérités nécessaires perdirent leur caractère absolu : elles devinrent relatives, pour n'être bientôt qu'un produit de l'esprit fantaisiste. La tradition reçut un coup mortel.

Les philosophes appliquèrent la méthode des sophistes aux problèmes fondamentaux de la connaissance humaine : ils furent les pères des systèmes ; c'est à dire qu'ils se firent hérétiques en secouant le joug incommode de la tradition. A partir de ce moment, les erreurs les plus abominables s'accréditèrent. Des débauches de

l'esprit naquirent le scepticisme de Pyrrhon, le sensualisme d'Epicure, le fatalisme de Zénon, le cynisme de Diogène, le panthéisme de Parménide, et l'athéisme qui était un trait commun à toutes les écoles. Les dogmes paternels s'évanouirent : l'existence de Dieu, la création, la nature de l'homme, sa destinée sur la terre, son avenir au-delà de la tombe, le droit, le devoir, toutes ces saintes doctrines s'obscurcirent peu à peu. La tradition n'avait pour elle que les poètes et le peuple : les premiers cessèrent bientôt de croire ce qu'ils chantaient ; le second s'égara dans des superstitions grossières, sous lesquelles se cachaient des parcelles de vérité, trop altérées pour être moralisatrices ; tandis que les philosophes, ses guides naturels, devenus ses séducteurs, riaient en secret du culte qu'il rendait encore à des dieux abolis.

Cette décadence provoqua une réaction chez les esprits supérieurs, atteints comme les autres du mal qui rongeaient leur temps, mais qui n'étaient pas encore tombés si bas. Socrate réfuta les sophistes ; Platon leur opposa ses immortels traités ; Aristote fixait les lois du syllogisme si propres à découvrir l'erreur et à la confondre. Le stoïcisme était l'effort suprême, mais malheureux, de la nature humaine agonisante, qui jetait un dernier regard sur l'idéal d'où elle était descendue, et où elle ne devait pas remonter toute seule. Dans cette lutte inégale entra la

tradition et la libre-pensée, toutes les chances étaient pour l'erreur. La nuit devint si profonde que la vieille religion fut taxée d'hérésie. Socrate, condamné à boire la ciguë pour avoir professé le théïsme avec courage, fut le martyr de l'impiété triomphante. On put alors mesurer le chemin qu'avait parcouru l'esprit humain, après avoir brisé les attaches de la tradition. A cette heure solennelle, on entendit les soupirs des âmes qui appelaient un réparateur.

Malgré le bruit qu'ils ont fait, les philosophes antiques se détachent sur le fond des nationalités auxquelles ils appartiennent comme des exceptions. Ils étaient singuliers plutôt qu'originaux ; ils visaient à l'effet, autant par le manteau dont ils s'enveloppaient que par les théories qu'ils débitaient. On voulait les entendre parce qu'on n'était pas accoutumé à leurs discours ; on allait les voir dans leur jardin, ou dans leur tonneau, parce que leur physionomie était étrange ; la cause de leur célébrité était celle de leur misère : ils avaient faussé compagnie au genre humain. Sans racines dans le passé, ils ne transmirent à l'avenir que leurs conceptions extravagantes, et leur nom ridicule ; ils furent les premiers et les derniers de leur race ; la stérilité fut le châtement de leur orgueil. Les barbares les méprisaient ; les Romains les tinrent longtemps à distance : tant que dura la république, avec ses belles maximes, ses mœurs austères,

ses matrones chastes, ses consuls désintéressés, les philosophes n'eurent pas de place dans ses institutions. Ils y entrèrent plus tard pour son malheur : car il faut compter leur avènement parmi les faits qui amenèrent la décadence des maîtres du monde.

L'hérétique payen fut le précurseur de l'hérétique chrétien. Dans l'ère nouvelle, au lendemain de la restauration des traditions mutilées, au sein d'une plus grande lumière, au milieu des miracles qui éclatent de toute part, en plein mouvement des peuples poussés par un irrésistible élan vers des destinées supérieures, sous le regard de Dieu, présent sur la terre pour diriger les événements, l'hérétique devait se rencontrer encore.

La Bible l'a dessiné au burin, de façon à rendre ses traits inoubliables : c'est « une nuée sans eau » que le vent promène dans l'espace ; c'est « un arbre infructueux, deux fois mort » parce qu'il est « déraciné ; » c'est « un flot courroucé dans une mer sauvage ; c'est un astre errant au sein d'une tempête noire » ¹. Sous cette variété d'images, c'est toujours la même idée qui revient : l'hérétique est une force déchaînée, que les vérités traditionnelles ne dirigent plus, et qui s'empporte dans des écarts terribles. La littérature des Pères de l'Église est pleine de sym-

¹ S. Jud. v, 12, 13.

boles qui rendent avec une exactitude saisissante cette silhouette sinistre. Ils nous montrent ce trieur de dogmes, dévoré d'orgueil, plein de dégoût pour ce qui est ancien et de mépris pour l'autorité légitime, aveuglé par le vertige de l'indépendance, faisant des rêves d'ambition ; que les déceptions irritent, que l'ardeur immodérée de l'âme fait bouillonner comme un volcan, que l'esprit de chicane anime, et qui, ne sentant pas la disproportion des mystères avec la faiblesse de l'intelligence humaine, fausse l'Écriture, et se met en toutes choses à la place de Dieu. Les Pères flétrissent ses coupables entreprises ; ils l'accusent de « divorce », parce qu'il rompt les liens naturels de l'esprit avec la vérité, et les liens plus sacrés encore que le baptême avait formés entre lui et l'évangile ; ils le comparent à un « larron », parce qu'il vole l'héritage des âmes, qui est le dépôt des antiques croyances ; ils ne craignent pas de l'appeler « un faux monnayeur » à cause des alliages adultères auxquels il se livre, en mêlant ses propres conceptions aux pensées divines ¹.

Nous retrouverons l'hérétique sur notre chemin : il est un des grands facteurs de l'histoire ; à sa manière, il contribue à lui donner le caractère dramatique : de là l'intérêt qui s'y attache et la tristesse qu'elle nous cause. Sous des noms

¹ Klée : *Manuel de l'histoire des dogmes chrétiens*. Vol. 1. partie 1^{re}. chap. vii, pag. 162.

différents, avec des travestissements qui varient selon les temps et les lieux, c'est toujours le libéralisme de la pensée qui continue à se manifester. Les monographies donnent le trait saillant de chaque personnalité qui passe sur la scène : en attendant de les voir défilier l'une après l'autre, retenons le signalement qui les désigne toutes ensemble.

En résumé, il n'y a pas d'incompatibilité entre la tradition et le génie. La tradition dirige le génie, mais elle ne l'étouffe pas. De son côté, le génie est le témoin de la tradition ; il la formule dans ses traités ; il la chante dans ses vers ; il la sculpte dans ses chefs-d'œuvre ; il l'applique au gouvernement des nations ; non content de la prendre pour règle, il la défend contre les attaques de ses ennemis. L'hérétique, qui la méprise, conspire contre sa propre gloire : il fuit la lumière ; il vit dans un coin ; il se plaît dans le silence. Pour ne rien emprunter au passé, il tire tout de ses entrailles ; les fils qui en sortent ne forment qu'un tissu de sophismes où se prennent les esprits inexpérimentés. L'hérétique est l'araignée du temple de la vérité : il travaille à en déshonorer la belle architecture.

De peur que le libéralisme naturaliste ne se reconnaisse pas dans ce portrait, nous l'avertissons que c'est celui de son ancêtre.

CHAPITRE V

LE PROGRÈS ET LA TRADITION

Après avoir opposé le génie à la tradition, on lui oppose le progrès. C'est la même thèse : seulement dans le premier cas l'antagonisme se tire de l'individu ; dans le second il vient de la société. Sous cette double forme, c'est toujours l'esprit humain qui poursuit ses revendications au nom de la liberté.

Les partisans de la doctrine du progrès s'obstinent à représenter la tradition comme l'expression du passé. La vérité est qu'elle est l'expression du passé, du présent et de l'avenir : telle est la corrélation de certains termes qu'en touchant à un seul on les supprime tous. Ce n'est pas une moindre erreur de représenter la tradition immobile et glacée du berceau des âges. En réalité,

elle est vivante ; et les développements historiques, quand ils sont réguliers et glorieux, sont la manifestation des forces qu'elle contient, et qui sortent d'elle comme les grands fleuves s'échappent des flancs des montagnes. A défaut d'antilogie essentielle entre les choses, les sectaires se contentent du cliquetis des mots. Leurs affaires avancent tout de même : quelquefois mieux.

Le progrès, pris comme philosophie, est la doctrine de ceux qui admettent dans l'humanité un principe de perfectibilité indéfinie dont ses facultés originelles sont une explication suffisante, et dans l'histoire une série d'idées et de faits dont la valeur augmente à mesure que la série se déroule, alors même qu'ils contredisent les idées et les faits qui les précèdent, et qu'ils seront à leur tour contredits par ceux qui suivront.

Les modernes sont assez portés à croire que la doctrine du progrès indéfini est une de leurs bonnes trouvailles. Au risque de les contrister, et de leur administrer par anticipation une preuve en faveur de la tradition qu'ils dédaignent, disons que cette doctrine était professée par les gnostiques qui l'appliquèrent au christianisme naissant. Pour se débarrasser de l'unité chrétienne, si incommode à l'erreur, les uns admettaient une certaine perfectibilité par augmentation, au moyen de nouvelles révélations qui,

malheureusement pour eux, n'existaient que dans leur cerveau en délire; les autres enseignaient cette même perfectibilité par voie d'élimination, distinguant ce qui leur paraissait purement local et temporaire de ce qu'ils appelaient absolu et essentiel. D'après eux, Jésus-Christ s'était accommodé aux préjugés des Juifs, et ses apôtres, après lui, aux erreurs des Juifs et des païens. « Il aurait été réservé aux siècles « postérieurs de purger le christianisme de ces « éléments étrangers, surtout des éléments ju- « daïques, et d'affranchir l'idée éternelle, qui en « est le fond, des enveloppes temporaires qui « l'ont d'abord défigurée ¹. » Voilà la larve du système.

Ce qui appartient aux modernes, c'est le triste honneur d'avoir repris la vieille théologie gnostique, qui dormait dans la poussière des écoles, et de l'avoir formulée avec éclat, lui donnant ainsi place dans la littérature, et lui assurant une trop nombreuse clientèle, dans laquelle les dupes coudoient les pervers, comme toujours. Des écrivains protestants essayèrent de l'appliquer à la religion, pour justifier les attentats dogmatiques de la réforme; mais ils n'avaient pas assez de renommée pour la mettre à la mode ². Avec Bacon de Vérulam la doctrine du

¹ Klée: *Manuel de l'histoire des dogmes chrétiens*. Vol. I. partie 1^{re}, chap. II. pag. 64, 65.

² Ibidem.

progrès fit un pas décisif : elle franchit les bornes de la religion, pour embrasser l'ensemble des manifestations de l'activité humaine, et devint de la sorte la synthèse d'erreur la plus large qu'on eût conçue jusques-là ¹.

C'est surtout au xviii^e siècle qu'elle reçut sa forme définitive. Presque à la même heure, en Allemagne et en France, on composait sur cette donnée des traités dont l'actualité dure encore. En France, Turgot soutint avec enthousiasme le progrès de l'humanité dans tous les sens. Condorcet ouvrit aux imaginations un champ infini, et déploya devant elles le mirage d'un avenir plein de merveilles ². Madame de Staël s'embarqua dans ce courant ; et, avec une générosité de sentiments que la froide raison ne justifiait pas, pleine d'illusions auxquelles les événements de sa patrie donnaient de si cruels démentis, elle mit au service de cette doctrine son intelligence d'élite et sa plume qui a enrichi la littérature de notre siècle ³.

En Allemagne, Herder a attaché son nom à la doctrine du progrès continu dans l'humanité. Il a développé son système dans trois volumes où l'esprit philosophique revêt les formes d'une poésie grandiose : cet ouvrage est demeuré

¹ *Novum organum.*

² *Esquisse des progrès de l'esprit humain.*

³ *De la Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales.*

classique chez les ennemis de la tradition. Nous y renvoyons nos lecteurs, en les avertissant de ne pas trop chercher à mettre l'auteur d'accord avec lui-même; car les contradictions abondent dans ce syncrétisme colossal, d'où rien n'est exclu, et où fermentent ensemble des éléments disparates qu'il est difficile de ramener à l'unité. Le système de Herder c'est le déterminisme, appliqué avec une rigueur à peu près égale à la nature et à l'humanité¹.

Victor Cousin lui fit bon accueil : « Le principal honneur de Herder est d'avoir montré que tous les éléments de l'humanité se développent harmoniquement et même progressivement. L'ouvrage de Herder est le premier grand monument élevé à l'idée du progrès perpétuel de l'humanité dans toutes les directions. » Après avoir critiqué certains côtés de l'œuvre et signalé les lacunes qu'elle contient, le philosophe français devint le vulgarisateur de l'idée du progrès, et lui donna une consécration nouvelle. Son système est une sorte de déterminisme psychologico-historique. Dans la conscience, trois idées successives et enchaînées : le fini, l'infini et le rapport de l'un et de l'autre. Dans l'histoire, trois faits, qui apparaissent selon des lois fixes, et qui sont la manifestation des trois idées indiquées. De là trois époques, qui

¹ *Idées sur la philosophie de l'humanité.* — Traduction française par Edgar Quinet.

résument toute l'histoire, et qui sont caractérisées par le développement d'une des trois idées fondamentales. L'optimisme est au bout de cette théorie ¹.

La doctrine du progrès s'acclimata dans notre pays, et les esprits s'y accoutumèrent très vite. Depuis un siècle il n'y a pas un publiciste qui n'ait, directement ou indirectement, dit son avis sur cette question en vogue. La philosophie de l'histoire, ou la recherche des lois générales, ramenées le plus souvent à un petit nombre de causes, quelquefois à une seule, est devenue la manie de notre époque, pourtant si peu synthétique. C'est dans les travaux de ce genre que la plupart des écrivains modernes, les uns par conviction, les autres par soif de popularité, se sont prononcés en faveur du progrès.

On peut les ranger sous deux types, selon l'intensité de leur doctrine. Il y a les progressistes absolus, qui réduisent toutes les forces matérielles et psychiques à l'unité, et les font avancer sous l'action brutale de la fatalité. Toutes les écoles socialistes, qui ont pris le progrès pour base de leur plan de réforme, sont dans ce cas. Depuis Saint-Simon et ses congénères ², Auguste Comte ³ et M. Taine ⁴ sont les deux auteurs fran-

¹ *Cours de l'histoire de la philosophie moderne.* Tom. I. 1^{re}, 11^e, 12^e, 13^e, 14^e leçon.

² *Nouveau christianisme.*

³ Littré : *Auguste Comte et la Philosophie positive.*

⁴ *Essais de critique.*

çais qui ont formulé le plus cruellement la doctrine fataliste du progrès indéfini. — Il y a les progressistes libéraux, entre lesquels il n'existe pas mal de nuances, mais qui s'accordent à peu près à concilier la liberté et le progrès : c'est par là qu'ils se distinguent des autres.

Lamennais, après avoir plaidé à outrance la cause de la tradition, se jeta brusquement et sans mesure dans la philosophie du progrès. Pour lui, le mouvement par lequel la création, manifestation extérieure de Dieu, se rapproche éternellement de lui constitue le progrès, qui est la première loi des êtres, identique à celle de leur existence. Or l'homme seul porte en lui le germe du progrès indéfini, parce que, seul, il est personnel et libre. « La loi du progrès, déduite de l'histoire, peut être ainsi exprimée et définie : l'évolution du genre humain dans la liberté, par le développement simultané de l'intelligence et de l'amour ¹. »

Guizot croit qu'il y a une destinée générale de l'humanité, et une transmission du dépôt de la civilisation ; d'où il conclut qu'il y a une histoire de la civilisation à écrire. A la vérité, il trouve plus aisé d'étudier un développement partiel que le développement général de l'humanité dont les lignes lui paraissent difficiles à saisir. Dans l'énumération des éléments de la civilisation ou

¹ *Le Passé et l'Avenir du peuple. — Esquisse d'une philosophie.*

du progrès, il a soin de placer l'élément individuel ou moral à côté de l'élément social ou matériel ; pour lui, l'humanité n'est pas son but à elle-même : la vie présente n'épuise pas sa destinée, qui s'achève plus haut. Ces contre-poids font de Guizot un des progressistes les moins dangereux de son temps ¹.

Augustin Thierry ne traite pas la question dogmatiquement : il se borne à l'histoire politique de la France. Il en dégage une idée : le Tiers-Etat ; c'est cette idée qui se montre aux origines de notre civilisation, qui avance à travers tous les obstacles, et atteint son maximum de développement en 1830. Malheureusement, continuant à évoluer, elle produisit la catastrophe de 1848. On voit à quelle école se rattache cet honnête écrivain ².

M. Laboulaye a mis moins de mesure dans son enthousiasme pour le progrès. A ses yeux, l'humanité est un homme qui apprend toujours. La civilisation n'est pas un flambeau qui passe de main en main sans s'augmenter ; « Chaque âge
« allume une torche nouvelle à la flamme du-
« rable du passé, et s'avance en jetant sur la
« nature une clarté plus vive. » Dans l'ordre ma-
tériel les capitaux s'accumulent ; dans l'ordre in-
tellectuel les vérités s'additionnent ; en morale

¹ *Histoire de la civilisation en Europe*. 1^{re} Leçon. passim.

² *Essai sur l'histoire de la formation et des progrès du Tiers-Etat*.

les vertus se multiplient avec les leçons de l'expérience. Trop épris des Allemands, l'auteur sort de leur commerce quelque peu barbouillé de déterminisme; malgré ce qu'il y a d'absolu dans sa formule, il ne faut pas oublier qu'il est spiritualiste et amateur de christianisme: ce qui ne permet pas de l'inscrire au catalogue des fatalistes et des athées ¹.

M. Jules Simon a quelque envie de s'équilibrer entre des opinions extrêmes. Il rejette avec dédain la fantasmagorie des créations successives, qui amènent la perfection indéfinie de la matière organique et inorganique; il restreint le progrès à ce qu'il y a de libre dans la nature. Cet effort épuise son orthodoxie. Cela posé, il écarte les dogmes de la chute originelle et de la rédemption; et il décrit avec complaisance le progrès de la civilisation qui pour lui n'a pas de bornes. L'homme sort des ténèbres de la nuit; il est d'abord enfant, barbare, livré à ses instincts, impuissant contre la nature; mais de siècle en siècle, il marche par ses seules forces vers une lumière plus vive. Les décadences préparent des restaurations plus belles; les portions du tout humain tombent pour ne plus se relever; ces débris profitent à l'humanité qui est sans déclin. C'est l'hérésie progressiste dans toute sa réalité :

¹ *La Liberté religieuse.— Essai d'une philosophie de l'histoire de M. Burchou de Penhoen.*

la modération du philosophe n'est que dans le style¹.

A la suite de ces écrivains considérables par leur talent et leur réputation, et qui ont donné un corps à la doctrine du progrès, placez les professeurs de l'Université dans leurs chaires, les journalistes de tout acabit, depuis les rédacteurs de la feuille sentencieuse et gourmée jusqu'aux manipulateurs de la presse à un sou, les brochuriers, les baladins de tribune et de club, les coureurs de foires au service des sectes révolutionnaires, les porteurs d'affiches au coin des rues, les distributeurs de professions de foi démocratiques, les fabricants de livres classiques pour les collèges, les marchands d'images qui stationnent sur les places publiques, les vendeurs de contre-marques à la porte des opéras, les joueurs d'orgues qui chantent et qui quêtent sous les fenêtres, l'ouvrier qui passe le matin pour aller à l'atelier, le mendiant assis au bord du chemin : tous ces gens-là parlent progrès très-familièrement. Le mot est aussi vulgarisé que ceux de liberté, d'égalité et de fraternité ; il est le complément nécessaire de la trop célèbre trilogie. Il y a cela de commun entre tous ces termes, qu'ils ne sont pas définis ; moins ils sont compris, plus on les répète ; et ils retentissent aux oreilles d'une nation effarée, qui ne sait ni

¹ *La Religion naturelle.* 2^e Partie, chap. II.

ce qu'elle dit, ni ce qu'elle veut, ni où elle va : véritable chanson bachique qui accompagne bien l'orgie pour laquelle elle a été composée.

Mais que faut-il penser de la doctrine du progrès ?

Pour que cette doctrine fût vraie, il faudrait que le monde eût commencé par le moins pour s'élever graduellement vers le plus. Or, sous plusieurs rapports, le monde a commencé par le plus. Intellectuellement, l'homme a commencé par la lumière, c'est-à-dire par des idées claires, et non pas par la faculté pure et simple de les acquérir ; car cette faculté, en supposant qu'elle eût pu se féconder par son jeu naturel, n'aurait atteint son objet qu'après des siècles. Moralement, l'homme a commencé par la vertu, c'est-à-dire par l'équilibre de l'esprit et de la chair, en conformité avec la vision qu'il avait du beau et du bien, et des sentiments délicieux dont cette vision était accompagnée : faire sa conscience n'aurait pas été pour lui un labeur moins long ni moins cruel que faire sa pensée. Socialement, l'homme a commencé par la félicité, d'abord parce qu'il n'était pas coupable avant que d'être ; ensuite parce que, si une certaine mesure de douleur n'était pas incompatible avec son imperfection native, il répugne d'admettre que dès son berceau il ait eu à lutter et contre lui-même, et contre les éléments qui l'enveloppaient, dans

des conditions tellement inégales que le combat durerait encore aujourd'hui, sans qu'on put lui assigner un terme. L'homme-champignon, l'homme-poisson, l'homme-singe, l'homme-orphelin, l'homme-sauvage, même à l'état adulte, sont des hypothèses indignes de Dieu et indignes de l'humanité : la Bible les condamne¹ ; les traditions générales du monde les repoussent avec un ensemble qui paraît décisif à ceux qui ne sont pas de parti pris.

Sous certains rapports, on peut admettre que le monde a débuté par le moins ; et nous ne combattons pas ceux qui soutiennent cette opinion. Quand Dieu eut outillé l'homme, il ne nous déplaît pas qu'il lui ait laissé le soin d'augmenter son domaine, en découvrant des lois nouvelles, en domptant des forces indépendantes sinon hostiles, en faisant de plus larges applications des vérités conquises à la vie privée et à la vie publique ; c'est ainsi que la science se serait développée, que les arts auraient pris des formes toujours plus parfaites, et que la société se serait équilibrée sur des bases de plus en plus équitables et solides. Dans tout ceci, l'activité de l'homme ne fait que déduire la civilisation des données primitives : Dieu reste au berceau des choses. Mais les partisans du progrès ne l'entendent pas ainsi.

¹ *Genèse*, chap. 1.

Pour que la doctrine du progrès continu soit vraie, il est indispensable que les éléments dont la combinaison le prépare, et les lois qui régissent cette combinaison, soient toujours les mêmes quant au nombre et quant à l'essence; car si, dans la suite des temps, un élément nouveau s'adjoint aux éléments préexistants, alors tout change: le progrès vient d'ailleurs que de la force des choses, et de cette fermentation des facultés de l'humanité, dont on nous parle avec tant d'emphase.

Précisément le christianisme dérange par son apparition la théorie du progrès. Au milieu des siècles, quand l'empire romain a réalisé l'unité des nations, ce grand événement s'accomplit. Une nouvelle religion, qui apporte aux esprits des dogmes perdus, aux âmes une vie surnaturelle, aux sociétés des secours sur lesquels elles n'avaient pas le droit de compter, donne au monde une orientation supérieure. Le monde se relève; il franchit l'abîme sur la croix qui relie les deux rives du passé et de l'avenir; et il s'élance dans une carrière de gloire sans proportion avec ses facultés originelles. Le christianisme l'accompagne dans son pèlerinage; il est la raison dernière de sa prospérité; si bien que lorsque cette bienheureuse influence cesse ou diminue, la décadence arrive. Ce fait historique indéniable est quelque peu embarrassant pour l'école progressiste. Elle a cherché à résoudre la difficulté :

elle a prétendu que le christianisme lui-même est un effet et non pas une cause, la résultante du mélange de plusieurs doctrines philosophiques, dans lesquelles on distingue le courant oriental et le courant occidental qui opérèrent leur jonction à l'époque où Jésus-Christ prêcha son évangile, et que ce dernier eut tous les bénéfices des travaux de ses précurseurs. Nous parlerons plus loin de cette ingénieuse supposition dont la preuve reste à faire. Ici contentons-nous de répondre que le contraire est démontré par les caractères intrinsèques du christianisme, et par le fait miraculeux de son établissement. Après cela que devient le rêve du progrès indéfini par la fermentation des facultés humaines ?

Enfin la doctrine du progrès suppose que ce qui est nouveau est toujours meilleur que ce qui est ancien. Cette maxime peut avoir du vrai en détail, et selon les cas ; si on l'élève à la hauteur d'un principe, elle est fautive. Pour la défendre il faut admettre que l'humanité avance selon des lois invariables, semblables à celles qui régissent la matière. Ceux qui acceptent sans restriction un pareil système pour expliquer les révolutions de l'histoire, les changements religieux, politiques, économiques, moraux et sociaux des peuples, doivent se résigner à bannir Dieu de la scène humaine, comme d'autres le chassent de la création. Nous savons que ce sacrifice ne coûte pas beaucoup à plu-

sieurs ; il est accompagné d'une joie sauvage dont la raison demeure un mystère pour les âmes qui ont conservé quelque chose d'humain. Des deux côtés l'effet est identique : on étouffe l'action de la Providence ; on immole la liberté. — Ceux que de pareilles conséquences effaroucheraient n'ont qu'un moyen de défendre le progrès indéfini, c'est de conférer à l'humanité une infaillibilité de regard et une indéfectibilité de volonté qui la mettent à l'abri de toute erreur et de toute défaillance. Dès lors l'humanité n'a plus qu'à suivre son étoile, et à s'abandonner à son inspiration, sûre que pour elle le lendemain vaudra toujours plus que la veille. Dans ces conditions, elle est à peu près divinisée ; — ce qui s'accorde assez mal avec son histoire : — son mouvement dans les siècles est un voyage enchanté en train de plaisir. Mais nous voici dans le pays des illusions : les précipices ne sont pas loin.

En fait, le progrès indéfini n'existe pas dans l'histoire ; c'est-à-dire que le passé n'est pas relié à l'avenir par une série de mouvements ascendants. La série n'est ni rectiligne, ni curviligne, ni tourbillonnante, de manière à faire regagner à l'humanité ce qu'elle perd dans les chocs qu'elle subit et les reculades que ces chocs lui impriment : cette série n'existe d'aucune façon.

L'histoire est pleine de développements, parce

qu'elle est pleine de vie. Dans ce vaste champ d'expérimentation, où Dieu et l'homme opèrent, tantôt de concert, tantôt isolément, de temps en temps l'un contre l'autre, tout ce qu'on sème germe et fructifie : la vérité et l'erreur, le vice et la vertu produisent leurs résultats. Mais ces développements sont bornés dans le temps et l'espace. Quand une force est épuisée, elle s'arrête en attendant de mourir ; la force qui prend sa place ne continue pas son œuvre ; assez souvent elle la défait : ainsi on obtient une suite d'effets fragmentaires, entre lesquels on essaie en vain d'établir l'unité¹. S'il en était autrement, rien ne se perdrait dans l'histoire : tout s'additionnerait ; l'humanité avancerait à la manière de l'avalanche qui, en roulant sur les pentes de la montagne, recueille tout ce qu'elle rencontre en route, si bien que sa masse augmente à chaque instant.

Qui oserait le soutenir ?

Il y a du déchet dans la nature : si les molé-

¹ Il n'y a dans l'histoire que l'unité de Dieu, exprimée par l'unité de son gouvernement, qui ramène tous les événements à sa gloire. Le *Discours sur l'Histoire universelle* de Bossuet est donc, après la *Cité de Dieu* de saint Augustin, la plus large formule qui existe et aussi la seule vraie. Il est évident en effet que l'humanité est d'une seule pièce ; et de même qu'un cercle n'a pas plusieurs centres, ainsi les mouvements de l'humanité ne peuvent s'exécuter qu'autour du trône de Dieu, son principe et sa fin. La religion, qui est ici-bas l'image de Dieu, résume donc l'humanité ; son histoire est son histoire. On peut garnir la synthèse de Bossuet de plus de détails mais tous y entrent.

cules composantes ne périssent pas, les formes s'altèrent, les espèces disparaissent à travers les révolutions géologiques. Il y a du déchet dans l'humanité : le génie n'est pas héréditaire ; il laisse après lui ses chefs-d'œuvre, non pas sa puissance ; depuis trois mille ans le monde attend un plus grand poète qu'Homère. La vertu ne passe pas davantage des ancêtres à leur postérité. A des siècles d'honneur et de vaillance succèdent des siècles d'ignominie ; sur les sépulcres des héros d'indignes descendants dressent les tables des festins : cherchez les romains de la république aux soupers de Lucullus, dans les villas de Tibère, et dans le cirque où Néron, devenu comédien, provoque les applaudissements du peuple qui l'égorgera le lendemain. Qui se chargerait de prouver qu'aucune formule scientifique n'a disparu du répertoire, qu'aucun procédé d'art antique ne s'est évanoui à travers les décombres des civilisations croulantes ? Périodiquement tel peuple est rayé de la scène, emportant avec lui des secrets qu'il faudra inventer une seconde fois. On tiendra le fait pour une précieuse découverte : au fond, ce ne sera qu'un emprunt fait aux morts. Dans ce cas, on avance d'autant mieux qu'on recule davantage.

Puisque dans l'histoire le déchet des forces vitales est constaté ; puisque les plus beaux développements sont suivis de décadences qui semblent fatales, et que l'humanité emploie le

meilleur de son génie à ressusciter ce qu'elle a perdu plutôt qu'à conquérir ce qu'elle n'a pas encore, il faut reconnaître qu'aucune génération ne travaille avec les ressources capitalisées des générations qui l'ont précédée. S'il pouvait y avoir un doute en matière d'art, de science pure et de méthodes techniques, du moins en matière de philosophie et de morale, surtout en politique, la pauvre humanité recommence sans cesse ; le monde ressemble à la toile de Pénélope tissée le jour et défaits la nuit. Il suit de là que le progrès indéfini est un rêve insensé, rêve d'orgueil dans lequel l'humanité moderne se console des misères du présent par les échafaudages fantastiques qu'elle construit dans l'avenir.

La matière a ses lois : on peut les deviner et les appliquer avec profit : on ne parviendra pas à en suspendre le cours. La science contemporaine se vante de ses découvertes : elle en a le droit ; mais pourquoi n'est-elle pas plus modeste, surtout plus religieuse ? De nouvelles victoires sont réservées à son labeur, car elle explore un vaste champ. Aurait-elle par hasard la prétention de changer le mouvement des astres, de modifier l'inclinaison de l'écliptique sur l'équateur, de bouleverser les saisons et les climats, et de donner aux minéraux et aux plantes des vertus qu'ils n'avaient pas auparavant ? Que la science en prenne son parti : elle n'aura raison ni de la tristesse, ni des maladies, ni de la

pauvreté, ni de la mort. Placer un peuple devant un pareil mirage, c'est plus qu'une absurdité : c'est un crime.

S'il n'y a pas de progrès indéfini contre les lois physiques et chimiques, il y en a moins encore contre les lois de l'ordre intellectuel, moral et social. Les vérités nécessaires, dont nous avons traité plus haut, sont éternelles; elles subsistent par elles-mêmes, indépendamment des temps et des lieux; on n'en découvrira pas d'autres pour les remplacer. Le suffrage universel ne peut rien contre elles: aux coalitions des individus substituez celles des peuples et, si vous le préférez, celles des siècles: aucun ostracisme ne les effacera du livre de l'humanité. Quand donc, sur un pareil sujet, certains écrivains opposent l'avenir au passé, de deux choses l'une: ou ils sont fous, et dans ce cas ils sont dignes d'une cellule dans les petites maisons; ou ils ne sont que des charlatans vulgaires, et alors ils méritent le mépris public.

Cependant les partisans du progrès ne menacent pas également tous les ordres de vérité. Ils se sont placés sur le terrain politique et religieux; c'est là qu'ils opposent le progrès à la tradition. Ici nous pouvons faire de larges concessions à nos adversaires. En politique, nous distinguons les éléments contingents et les éléments absolus; en d'autres termes, il y a en politique des formes qui passent et des

principes qui restent. Quelle que soit la valeur des traditions particulières à chaque nation, et quoiqu'il importe beaucoup de les respecter, néanmoins ces traditions sont soumises aux conditions générales de la vie, c'est-à-dire au mouvement¹. De même qu'il y a changement de parties dans les corps organiques, qui n'en conservent pas moins leur identité; ainsi il y a des transformations nécessaires dans les institutions civiles et politiques des nations qui se meuvent dans le temps et l'espace. Le régime de la propriété varie de peuple à peuple, et chez le même peuple d'époque à époque. La famille n'est pas constituée partout de la même manière : les droits de l'époux, la condition de la femme, le sort des enfants dans le partage des biens, les règles du testament changent aussi. Dans l'ordre politique pur, qui résulte des rapports de l'autorité avec la société, les formes accidentelles sont encore plus nombreuses. Un peuple peut passer successivement de la monarchie à l'oligarchie et à la démocratie la plus avancée, nous ne disons pas sans se nuire, mais sans blesser absolument quelque vérité nécessaire. En fait, les peuples qui ont conservé avec le plus de fidélité la constitution traditionnelle lui ont fait subir à travers les siècles des modifications considérables : par exemple, la participa-

¹ *Le Vrai et le Faux en matière d'autorité*. Vol. I. 1^{re} partie. chap. xviii. pag. 341.

tion des sujets au gouvernement des affaires publiques, directement ou par délégation, a toujours été en raison directe de la diffusion des lumières dans les masses. Sur toutes les questions que nous venons d'énumérer, et sur bien d'autres qui en sont les annexes naturelles, un sage progrès peut se produire; les esprits élevés applaudissent toujours aux efforts tentés et aux succès obtenus. Voilà en quoi consiste le développement de la civilisation.

Mais il n'y pas de progrès contre le sens commun, ni contre les règles de la morale, ni contre les axiomes de la métaphysique. Il n'y a pas de progrès contre la propriété : quelque nom qu'on donne aux systèmes que la cupidité engendre et que l'envie propage, c'est le vol qui se cache sous toutes les formules nouvelles. Il n'y a pas de progrès contre le mariage, établi par Dieu même et fécondé par ses bénédictions : le divorce est interdit; la polygamie est infâme : l'adultère est un crime; le mariage civil est une impiété. Il n'y a pas de progrès contre l'ordre social, contre la hiérarchie humaine, et contre l'autorité qui la couronne et la défend. Surtout il n'y a pas de progrès contre Dieu, contre son Christ, contre son Église, contre les droits des âmes. Dieu est tout en toutes choses; il est la source de la vie universelle. Qui osera le chasser de son domaine?

Il y a donc dans l'humanité deux termes : le

passé et l'avenir; le présent est le nœud qui les relie l'un à l'autre. Ces deux termes correspondent à deux autres : la tradition et le progrès. Le vrai progrès développe la tradition; le faux progrès la méprise. C'est ce dernier que le libéralisme naturaliste vante à outrance.

L'engouement de nos contemporains pour les progrès réalisés à notre époque, engouement qui n'est pas suffisamment justifié par trois ou quatre découvertes d'un ordre inférieur, est accompagné de préjugés contre la tradition qui vont jusqu'à la haine. Les mots eux-mêmes en portent l'empreinte. On dit maintenant : la société moderne ; nous préférerions qu'on dit : la société française. Cette dernière expression est large comme notre histoire ; elle renferme toutes ses gloires. La première est un néologisme qui sent la secte, et qui, en nous brouillant avec nos origines, nous parque dans un coin orageux de nos destinées. C'est la pensée de ceux qui l'ont mise en circulation ; ils l'emploient comme antithèse : ainsi un mot devient le symbole d'une situation malheureuse. La société moderne c'est la revanche sur l'ancien régime. L'ancien régime commença le 24 mars 1615 ; il finit le 4 mai 1789 ; sa durée ne mesure pas deux siècles de notre histoire : c'est déjà trop ; mais ce n'est pas assez pour expliquer le fanatisme avec lequel on le poursuit. On lui a fait subir de rudes examens de conscience ; en réalité, il n'est en

faute que sur un petit nombre de questions. Quand on a dénoncé l'abolition des libertés publiques, qui avaient des garanties sérieuses dans l'organisation provinciale et la tenue périodique des états-généraux, l'inégale répartition de l'impôt, les excès du système de recouvrement, les corvées, l'absence de contrôle sur l'emploi des deniers publics, les lettres de cachet, et quelques autres misères de moindre importance, on est au bout du réquisitoire ¹. Si le libéralisme était honnête, il ne dépasserait pas ces chefs d'accusation, et il n'oublierait pas de signaler les circonstances atténuantes qui se rencontrent autour de ces abus. Mais il a besoin de mentir, dans l'intérêt de ses propres affaires, et aussi pour assouvir la rage qui lui mange le cœur.

Le libéralisme fait remonter l'ancien régime au baptême de Clovis. Il en veut à l'eau sainte qui, en coulant sur la tête du roi sicambre, fit de la France une nation chrétienne. Ce caractère l'exaspère, et c'est lui qu'il vise principalement en baffonnant l'ancien régime. Qu'il en ait conscience ou non, qu'il l'avoue effrontément, ou qu'il le dissimule avec hypocrisie, voilà la vérité. Il y a cent ans, l'ancien régime s'appelait le moyen âge : pure synonymie qui ne change rien au fond du débat. Voltaire siffla le moyen âge : il siffla la *Somme* de saint Thomas, les mo-

¹ De Tocqueville : *L'Ancien régime et la Révolution*.

nastères, les cathédrales, les chevaliers, les croisades, saint Louis, Godefroi de Bouillon et Innocent III. De nos jours on continue, sous un autre nom, la même lutte contre le passé, qui dure jusqu'à la Révolution française. Quelques amateurs d'antiquités, secondés par les partisans de l'art chrétien, ont demandé grâce à l'opinion pour le style gothique, pour les parchemins enluminés, pour la poésie des troubadours, et les gracieux souvenirs de la galanterie. Tout le reste est condamné par le libéralisme : tout le reste, c'est-à-dire des doctrines religieuses et sociales, les institutions, les mœurs, la foi naïve, les guerres, les traités, les grands hommes, et même les saints. C'est un anathème sans phrase, et qui n'admet aucune distinction : les plaidoiries sont sans force ; les faits n'ont pas de valeur probante ; quiconque prend en main la cause du passé est rangé parmi les esprits étroits, ennemis de leur temps, et mis à l'index sans espoir de recouvrer la faveur perdue.

Le mépris pour l'ancien régime est devenu un dogme, qui a créé une littérature et a produit une génération à part. En dernière analyse, c'est la rupture violente et injuste de l'esprit moderne avec la tradition humaine ; c'est une source de vie qui est interceptée par acclamation. C'est un suicide national.

« Quand les doctrines se perdent, on les rem-
« place par des mots, et c'est le signe le plus

« certain de l'affaiblissement de la raison dans
« un peuple ; car la raison se manifeste par une
« croyance forte en des vérités rigoureuses ; et
« la raison de Dieu n'est qu'une croyance infinie
« en la souveraine vérité, qui est lui-même. Les
« nations formées par le christianisme, les na-
« tions, si je puis le dire, intelligentes, ont peu
« d'opinions ; elles ont des principes fixes et un
« symbole invariable. Mais la société vient-elle à
« se corrompre : on essaie de créer une raison
« nouvelle, pour établir un ordre nouveau. Aux
« traditions antiques on substitue de vagues
« théories ; on oppose aux maximes consacrées
« des phrases dénuées de sens, ou qui n'ont
« d'autre sens que celui que leur prêtent les
« passions. L'esprit, inhabile à conserver, mais
« puissant pour détruire, dévaste le présent, et
« transporte les hommes dans un avenir d'illu-
« sions ¹. »

Maintenant on voit à quelle profondeur le libéralisme naturaliste plonge ses racines, les lois qu'il viole, et les catastrophes qu'il porte logiquement dans son sein.

¹ Lammenais : *Pensées*. pag. 5753-574.

CHAPITRE VI

PREMIÈRE APPLICATION POLITIQUE DU LIBÉRALISME NATURALISTE. — L'ANARCHIE

On dit généralement que les idées deviennent des faits : on dit vrai. Il semble que des idées négatives n'ayant aucune réalité substantielle devaient rester éternellement en l'air, et passer sur le monde comme des nuages vides dont on ne remarque que les formes fantastiques et les couleurs changeantes. Mais il ne faut pas oublier que le monde tient par les vérités nécessaires, et qu'il suffit de toucher à ces bases pour le renverser. Le plus puissant levier de destruction c'est le néant.

Le libéralisme absolu ou naturaliste, considéré au point de vue religieux et philosophique,

c'est plus que l'absurde, plus que le monstrueux : c'est une sorte de nihilisme dogmatique. On a peine à comprendre par où il est entré dans les esprits ; on étudie avec curiosité son invasion dans l'ordre politique et social. Il faut admettre, selon une certaine mesure, sa réalisation dans les faits : son résultat c'est l'anarchie. Avec le libéralisme absolu, un monde en projet n'existerait jamais ; un monde construit ne durerait pas cinq minutes.

Le principe vital de toute société c'est le pouvoir. L'organisme humain sort tout entier du cœur dont il est comme l'épanouissement, d'après les physiologistes ; on ne s'est pas encore avisé de le faire battre dans un corps préparé à l'avance. La préexistence de la société au pouvoir n'est pas plus soutenable, parce que sans pouvoir, il n'y a pas de société ¹. Dans les œuvres logiques tout commence par le commencement.

Mais qu'est-ce que le pouvoir ? et d'où procède-t-il, dans l'hypothèse du libéralisme absolu ? Le pouvoir est une supériorité au moins relative : c'est une manière bien modeste de le définir ; c'est là un minimum de majesté qu'on ne peut pas lui disputer, sous peine de voir s'évanouir jusqu'à son spectre. Comment naîtra cette supériorité entre des êtres autonomes, qui

¹ *Le Vrai et le Faux en matière d'autorité. Vol. I. 1^{re} part. chap. XI.*

professent une indépendance effrénée, qui n'acceptent de maître ni au ciel ni sur la terre, et qui ne sont disposés, si nous en croyons leur programme, à sacrifier à aucun intérêt l'égalité qu'ils tiennent de la nature? Entre des êtres égaux en droits il peut se rencontrer l'inégalité du mérite, comme il y a l'inégalité de la taille et de la force musculaire. Peut-être pourrait-on trouver là une source de supériorité qui résoudrait le problème. Mais outre que le mérite n'est pas toujours visible à l'œil nu, surtout au regard envieux de l'orgueil démocratique, le mérite, même proclamé, ne constituerait qu'une supériorité morale. Ce n'est pas là le pouvoir.

Les publicistes chrétiens, d'accord en cela avec la plupart des philosophes de l'antiquité et avec le sens intime des peuples, cherchent en Dieu, auteur de la nature et père des lois qui la régissent, la source du pouvoir politique ¹. Mais qu'est-ce que Dieu pour l'homme qui professe le libéralisme absolu? et qu'a-t-il à voir en pareille affaire? Si cet homme est athée tout pur, il bâtonne le nom de Dieu sur le catalogue des êtres; panthéiste, il prend carrément sa place: sublime molécule du Grand-Tout, il s'adore lui-même, et ne va pas chercher au-dehors le principe de ses mouvements; déiste, il relègue Dieu

¹ Ibidem. Vol. I. 1^{re} partie. chap. I, 1^{er}.

par delà les sphères ; il arrache de ses mains le sceptre que la théologie lui avait adjugé : ainsi débarrassé d'une royauté quelque peu gênante, il continue à suivre ses caprices souverains. Dieu est banni de la création du pouvoir politique.

Reste le pacte. C'est la dernière ressource de ceux qui ont horreur du droit divin. C'est une base bien fragile que le pacte pour le pouvoir : nous avons démontré ailleurs son insuffisance pour expliquer ce grand principe ¹. Mais on peut se demander si avec le libéralisme absolu, le pacte réaliserait, même un jour, le pouvoir sans lequel il n'y a pas de société : ici la difficulté nous paraît extrême. Le pouvoir est un droit qui ne peut appartenir qu'à un seul, ou à un petit nombre ; nous n'osons pas dire à tous, de peur de faire une supposition contradictoire dans les termes. Ce dernier cas écarté, le pacte social doit opérer une sélection dans la masse, et mettre à part et au-dessus des autres un ou plusieurs individus à qui l'on confiera la chose publique. Il y a forcément un sacrifice à accomplir ; il faut que chaque membre de la multitude renonce à une portion de sa souveraineté : c'est avec les débris des volontés particulières que sera composée la volonté supérieure et dirigeante, qui s'appelle le pouvoir. Or le libéra-

¹ *Le Vrai et le Faux en matière d'autorité*, vol. I, 1^{re} partie, chap. XII.

lisme absolu s'oppose à cet acte d'abnégation. Pour lui, la souveraineté de l'homme est un droit de nature : elle est inamissible et inaliénable ; qu'on la lui ravisse, ou qu'il la vende pour quelques pièces de monnaie, dans deux cas l'acte est frappé de nullité.

Ceux que de pareilles déductions surprendraient n'ont qu'à considérer qu'elles se tirent logiquement des doctrines exposées plus haut. Quand on n'admet pas l'autorité des vérités nécessaires, quand on méprise les enseignements de la tradition, il n'y a aucune raison pour se soumettre à un homme, même à l'homme de son choix ; parce qu'un homme, si grand soit-il, est moins qu'une idée éternelle, et moins que l'humanité séculaire.

D'ailleurs il ne faut pas oublier que pour le libéralisme le sacrifice est une hérésie en tant que dogme, et une cruauté en tant que fait. La nature, qui est souveraine, est sainte aussi ; ses aspirations sont justes ; ses besoins font loi : ils se résument dans la jouissance, qui est l'antithèse du sacrifice. Le christianisme prêche le sacrifice ; voilà l'abus ; le libéralisme prêche la jouissance : voilà le progrès. Toute la littérature naturaliste, depuis Fourier et Saint-Simon, jusqu'à Proudhon, Louis Blanc et leurs disciples, porte la trace de la haine que cette école a vouée au sacrifice sous toutes les formes : travail, salaire, pauvreté, obéissance, sont autant

de formes de sacrifice qu'elle repousse avec indignation, en attendant l'heure où elles disparaîtront de l'humanité.

Admettons pour un moment ce sacrifice de la souveraineté individuelle, quoiqu'il soit illogique. Le pouvoir existe : combien de temps vivra-t-il ? Le temps qu'il plaira aux contractants de lui accorder. Dans leur pensée, le pouvoir n'est qu'un mandat, que le mandant peut retirer à son gré. De plus, selon la philosophie naturaliste, un serment n'oblige pas ; la vieille morale en avait fait un lien ; mais depuis que l'homme a rompu avec la morale des religions, il est lui-même sa morale ; il détermine par l'usage de sa liberté le bien et le mal, comme il fixe par un acte de son intelligence le vrai et le faux. Dans ces conditions, il est évident que le pouvoir est à la merci de ceux qui l'ont fondé, et qu'il reste au-dessous d'eux. Ajoutez à toutes ces ressources le droit à l'insurrection, qui devient dans beaucoup de cas le plus saint des devoirs, et dites-nous de quel nom il faut appeler ce fantôme ridicule que le libéralisme vient de porter sur le pavois.

Le pouvoir n'est rien, ou il est armé ; il a la loi sur les lèvres, et le glaive à la main. Avec Dieu, nous comprenons la loi et ses sanctions : la loi est l'expression de sa souveraineté, qui établit l'ordre dans la nature et dans l'humanité ; la peine est l'expiation de l'outrage

fait à sa gloire, et la réparation du mal causé à son œuvre. Le libéralisme, qui nie Dieu, nie par là même la loi ; il nie le péché ; il nie la peine. Mais il s'affirme lui-même ; il est sa loi, il n'en connaît point d'autre. Quand donc la loi politique est préceptive, il s'en moque ; si elle est prohibitive, il franchit la barrière ; si elle est afflictive, il se redresse en protestant ; il crie à la tyrannie ; il demande le sang de ses bourreaux.

C'est la négation du gouvernement : c'est par conséquent l'anéantissement du plan divin dans l'humanité. L'humanité a été créée par groupes harmonieux et reliés entre eux. Le groupe vivant est plus que la juxtaposition des parties qui le composent : il est l'unité dans la pluralité ; c'est-à-dire qu'un principe unique et supérieur, en se communiquant aux parties, les ramène toutes à lui, les contient dans son attraction, les associe à son mouvement, et les fait bénéficier de tous ses succès. Ce principe c'est le gouvernement : partout où apparaît la vie sociale, elle a ce caractère. Le groupe initial et élémentaire de l'humanité, c'est la famille. Là les êtres sont plus qu'associés : ils sont engendrés. Quoiqu'ils sortent du même sang et du même amour, et qu'ils portent le même nom, ils ont cependant besoin d'être contenus par une force : c'est la paternité qui fait régner la paix parmi des frères, dont la similitude d'origine et de destinée n'em-

pêcherait pas la division. La famille vient se fondre dans un groupe plus large et plus résistant, qui est la patrie. Ici on trouve les mêmes conditions d'existence : cette famille agrandie, pour garder son sol, ses autels, ses traditions et sa gloire, ne peut pas se passer d'un maître. A son tour, la patrie prend son rang dans l'humanité, le groupe qui reçoit tous les autres, qui les porte dans son sein orageux, et ne se soutient qu'en restant soumis à Dieu, son invisible hiérarque. Sur toute l'échelle, le gouvernement apparaît comme la raison dernière des groupes humains, dont on ne conçoit ni la formation, ni la durée, ni la prospérité, en dehors de son action.

Le libéralisme absolu nie le gouvernement, c'est-à-dire la force centrale, qui est tour à tour coactive, coercitive et afflictive. Cette négation, contenue logiquement dans les principes généraux de l'école, est cyniquement formulée par ses plus célèbres écrivains. Fourier et Saint-Simon ont vieilli : citer leurs organisations phalanstériennes, établies sur l'harmonie des passions déchaînées, c'est s'exposer à ne pas convaincre des lecteurs qui croient ces théories à jamais démodées ¹. Plus près de nous, des auteurs encore vivants concluent à la suppression de tout gouvernement humain. On n'est pas surpris que

¹ Consulter Louis Reybaud : *Etudes sur les réformateurs*.

de pareils hommes secouent le joug d'une église quelconque, qui est le gouvernement des esprits dans l'ordre religieux : « Nulle religion, même
« le protestantisme, qui est la plus libérale de
« toutes, n'est compatible avec l'idéal de la dé-
« mocratie ¹. » Beaucoup de libéraux modérés pardonneraient aisément aux forcenés de l'école naturaliste de conclure à la suppression du gouvernement dans l'ordre religieux et philosophique : nous nous trouverons plus tard devant la célèbre distinction du temporel et du spirituel, et nous verrons avec quelle subtilité ils soutiennent cette mauvaise cause. Malheureusement pour leur doctrine chérie, les déductions des forcenés ne s'arrêtent pas là. Avec une logique implacable, qui du reste est indiscutable, et qui ferait honneur à leur caractère, si elle ne trahissait pas des laideurs morales d'un autre genre, après avoir aboli le gouvernement des esprits, ils abolissent celui des multitudes, qui, devenues maîtresses de leurs destinées et rebelles à toute contrainte, peuvent à leur aise obéir à leurs instincts sauvages, et dans vingt-quatre heures ramener le monde au cahos d'où il est sorti. « L'anarchie
« est, si je peux m'exprimer de la sorte, une
« forme de gouvernement ou constitution, dans
« laquelle la conscience publique et privée, for-
« mée par le développement de la science et du

¹ Vacherot : *De la Démocratie*. pag. 66.

« droit, suffit seule au maintien de l'ordre et à la
« garantie de toutes les libertés ; ou par consé-
« quent le principe d'autorité, les institutions
« de police, les moyens de prévention ou de
« répression, le fonctionnarisme, l'impôt etc.,
« se trouvent réduits à leur expression la plus
« simple ¹. »

L'idée de gouvernement ainsi anéantie, les groupes humains ne lui survivent pas un instant. La famille, la patrie, l'humanité elle-même s'évanouissent devant la philosophie radicale des anarchistes, qui ne voient dans le monde que des unités souveraines, placées en face les unes des autres, sans se toucher par aucun point. On sait assez que toutes ces institutions, et celles qui en découlent, ont été attaquées en détail et sous tous les aspects : si elles sont encore debout, ce n'est pas la faute des anarchistes : mais elles sont très-ébranlées ².

Cependant ils ne reculent pas devant les plus flagrantes contradictions. Ils ne veulent pas de gouvernement ; mais ils veulent l'association des individus et des forces ; après avoir détruit les groupes, ils les recomposent : ils tremblent devant le néant. Par quelle vertu magique obtiennent-ils cet effet sans cause ? La coaction, qui est incompatible avec la liberté, est suppléée avantageusement par la science : « Il faut, dit M. Va-

¹ Proudhon : *Correspondance*. Tom. 14.

² Louis Reyband : *Études sur les réformateurs*.

« cherot, que la science suffise à tout, à la théo-
« logie, à la morale; il faut que l'unité se fasse
« dans la société des esprits sans discipline;
« telle est la vraie autorité, la vraie loi, celle
« qui parle au fond des esprits et des cœurs ¹ ».
Proudhon fonde la paix sociale sur une sorte de
fédéralisme entre tous les intérêts sociaux : « Je
« ne vous parle pas de la substitution que j'ai
« faite de l'idée juridique du contrat au principe
« divin transcendantal d'autorité. C'est la partie
« la plus formidable de mon travail et sur la-
« quelle j'attendrai le jugement de l'opinion ². »
Ailleurs il invoque la spontanéité universelle :
« Quand la vie publique et l'existence domesti-
« que seront identifiées; quand, par la solution
« des problèmes économiques, les intérêts so-
« ciaux et individuels seront en équilibre et
« solidaires, il est évident que toute contrainte
« ayant disparu, nous serons en pleine liberté
« ou anarchie. La loi sociale s'accomplira d'elle-
« même, sans surveillance ni commandement,
« par la spontanéité universelle ³. »

Pour épuiser la doctrine du libéralisme absolu nous avons dû pousser jusqu'au bout ses plus extrêmes conséquences. Maintenant nous ne nous dissimulons pas que ce libéralisme de casse-cou a cessé d'épouvanter à force d'extra-

¹ *De la Démocratie.* pag. 63, 66.

² *Correspondance.* Tom. 14.

³ *Ibidem.*

vagance. Les esprits curieux liront cette étude avec attention; les esprits pratiques passeront outre. Ces derniers auraient tort de trop dédaigner les doctrines que nous venons d'exposer.

Les philosophes réformateurs sont des âmes en peine, que l'orgueil égare, que la douleur irrite, et que l'illusion tient en haleine. Ils vivent loin de la société; ils travaillent en chambre, sous les combles des hôtels habités par les hommes qui dirigent les affaires publiques. A cette distance, ils ne paraissent pas dangereux, parce qu'ils n'arriveront jamais au pouvoir : ils ont en effet peu de chance. Leur nom n'est prononcé qu'aux époques troublées; ils siègent quelquefois dans les assemblées parlementaires; mais ils disparaissent vite de la scène, et ils rentrent dans le silence jusqu'au jour de leurs funérailles. Il ne faudrait pas conclure de là qu'ils n'exercent aucune influence. Leurs théories subversives leur valent toujours un certain nombre d'adeptes que les magistrats surveillent et que la police comprime. Ce sont des volcans mal éteints; quand ils n'ont pas des éruptions de lave, ils lancent des tourbillons de fumée qui obscurcissent l'air.

Ce n'est pas tout. Tandis que les fanatiques se grisent de leurs théories, les histrions politiques, sans sincérité, sans amour, et souvent sans courage, les utilisent pour fasciner les mul-

titudes, pour capter leurs suffrages, et arriver ainsi à la fortune. Les histrions ont rarement du génie : ils ne possèdent pas une idée neuve ; ils n'accomplissent pas une réforme sérieuse ; ils meurent sans mériter la reconnaissance de leur patrie. Ce sont des déclassés qui crèvent d'envie au fond de l'échelle sociale ; ils n'ont pas d'ailes pour s'élever : ils ont des pattes pour grimper. Vulgaires par les sentiments comme par les conceptions, ils suppléent la vraie distinction qui leur manque par le charlatanisme de la phrase et par le cynisme des procédés. Dans les temps abaissés les histrions percent toujours ; tout les sert : les vices qu'ils ont et les vertus qu'ils n'ont pas. La modestie de leur extraction, leur pauvreté de la veille, le mensonge, les dettes, le vol, leur faste récent, les conspirations, les trahisons, les palinodies, les défaites elles-mêmes, tout concourt à leur triomphe qui un instant paraît irrésistible. Arrivés sur le faite, les histrions sont ingrats : ils nagent dans l'or ; et ils laissent dans l'indigence les champions de l'utopie dont ils ont tiré bon profit. C'est très-heureux quand, devenus austères pour garder la position conquise, ils ne jettent pas des chaînes sur les vieux os de ceux qui si souvent leur servirent de tremplin, et qui sont les pères de leur gloire.

Est-il exact de dire que les doctrines du libéralisme absolu ne sont jamais appliquées au gou-

vernement de la société? Nous convenons qu'elles n'obtiennent pas un succès immédiat ni entier ; mais nous soutenons qu'elles s'infiltreront insensiblement, dans les mœurs d'abord, dans les institutions ensuite, et qu'il est très-philosophique de prévoir leur complet développement dans l'ordre pratique. Que le bourgeois optimiste nous pardonne cette noire prophétie, qui troublera peut-être son sommeil, et empoisonnera le bon vin qu'il boit à table. En fait, et en réservant l'avenir qui ne nous appartient pas, le libéralisme absolu a gain de cause sur plusieurs points fondamentaux¹. L'athéisme résume sa théologie : l'athéisme est sorti des livres ; bientôt il sera partout : on le voit, on l'entend, on le touche à chaque coin de rue. Il a commencé par pénétrer dans l'État : il y a de cela bientôt un siècle. Longtemps contenu dans une certaine sphère idéale, combattu par de très-heureuses contradictions, qui manquaient de logique mais non pas de bon sens, à l'heure qu'il est il évolue comme un cancer à travers les chairs vives de la patrie.

¹ Il arrive un moment où la société est tellement imprégnée d'idées fausses que toutes les erreurs se propagent comme d'elles-mêmes, par la seule logique du mal, sans que les loges aient besoin d'une action actuelle. Nous avons pu nous-même, dans le courant des trente dernières années, saisir sur le fait l'élaboration dans les loges d'un certain nombre d'idées qui depuis sont tombées dans la rue. (Claudio Jannet : *Les Sociétés secrètes et la société*. Préface. pag. LXXII.)

Le libéralisme absolu professe une morale particulière : c'est la morale des sans-culottes, ces ancêtres de la pudeur révolutionnaire. Voyez où nous en sommes : lisez ce journal ordurier, feuillotez ce roman immonde, assistez aux ballets lascifs de la scène moderne ; parcourez les magasins des capitales et les kiosques de leurs boulevards : regardez et passez vite ; entrez, si vous osez, dans les bals de barrière ; fréquentez ceux du carnaval, au théâtre ; devinez les mystères du jour, qui commencent par ne plus craindre la lumière : mesurez par l'imagination ceux de la nuit ; additionnez ce que vous savez avec ce que vous ne saurez jamais : êtes-vous encore d'avis que les doctrines échevelées restent sans application ?

Religion et morale sont deux mots qui font sourire beaucoup de sceptiques dans les rangs des conservateurs. S'agit-il de propriété, la chose est plus sérieuse. Le libéralisme absolu a ses solutions sur les problèmes économiques : elles manquent totalement de charme pour les possesseurs du sol et de l'outillage industriel. Mais ceux-ci se rassurent à l'aide d'une petite philosophie qu'ils croient profonde, et dont on connaît les maximes. En se morcelant, disent-ils la richesse immobilière a vu s'augmenter le nombre de ses défenseurs ; la richesse mobilière est devenue celle de tout le monde : elle confond dans une même solidarité le gros capitaliste et la

femme de chambre qui place ses modestes épargnes. On peut ajouter d'autres considérations à cet aperçu pour embellir encore la situation de ceux qui possèdent. Mais qui croira que la paix est faite entre le capital et le travail, entre l'opulence et la misère? Les grèves succèdent aux grèves dans les bassins où l'on extrait la houille, dans les usines où l'on fond le fer, où l'on tisse le chanvre, où l'on mouline la soie. A la même heure, des congrès d'ouvriers siègent aux quatre points cardinaux du pays, et prennent des conclusions menaçantes. Des syndicats de tout nom fonctionnent dans les grandes cités, et préparent des revendications dont le temps n'a ni tempéré l'ardeur ni diminué la mesure. Dans les parlements, le socialisme a ses orateurs, qui ramènent sans cesse les problèmes ardu de la liquidation nationale, comme aux jours où florissait le phalanstère. Ici encore les doctrines extrêmes se rapprochent à chaque instant davantage de la réalité.

Quant aux dangers que le libéralisme absolu crée à l'ordre social, il faut être aveugle pour nier que, sous ce rapport, il ne soit passé de la période spéculative à la période pratique. Le libéralisme absolu ne veut pas de gouvernement : nous n'en sommes pas encore là ; cependant la formule proudhonnienne a reçu un commencement d'application, puisque les gouvernements modernes sont gouvernés par des multitudes ingouvernables. L'autorité n'est plus un

dogme, encore moins un culte : elle cesse peu à peu d'être un fait. En la voyant ramper sur la cime des vagues écumeuses, battue des vents, cherchant sa route et ne trouvant que des écueils, sans boussole et sans pilote, sombrant à chaque minute, laissant son identité au fond de la mer, et revenant à la surface sous un autre pavillon, pour continuer sa triste marche qui l'éloigne toujours plus du port ; on se demande si l'autorité est encore une force, et si elle remplit la mission que Dieu lui a donnée en la créant. Ses ennemis sont à l'œuvre ; ils l'ont garrottée ; mais sous les entraves, elle leur paraît encore trop libre : ils veulent en finir avec elle.

L'autorité dans son unité indivisible a plusieurs aspects : c'est le pouvoir dirigeant, c'est l'armée, c'est la magistrature, c'est le clergé. Voyez comme on traite toutes ces saintes images de l'autorité. Tandis que le pouvoir suprême change son titre, sa forme, ses attributs, il devient de plus en plus anonyme : bientôt il ne sera personne, parce qu'il sera tout le monde. « Ces pouvoirs particuliers bornant sur tous les « points le pouvoir général, il n'en existera « bientôt plus que le nom ; et l'on verra, chose « étrange, un Etat ou le souverain sera seul « sujet. Si le monde, comme il est certain, doit « finir, il finira de la sorte ¹. »

¹ Lammenais. *Pensées*. pag. 564.

Le pouvoir est par terre. L'armée est encore debout; voilà pourquoi il y a une patrie. Serrée autour de ses étendards, l'épée au poing, l'œil fixé sur l'étoile de l'honneur, prête à mourir pour l'ordre menacé, l'armée est la dernière beauté des nations qui tombent, et leur suprême espoir. Le libéralisme l'a condamnée; c'est son rêve de la détruire; c'est sa volupté de la démoraliser; c'est son dépit de la voir encore à son poste.

La magistrature ne trouve pas grâce à ses yeux; elle a rendu trop d'arrêts contre la révolution: il la somme de rendre des services. Il ne lui pardonne pas sa souveraineté: il va lui porter un coup mortel en la dépouillant de son inamovibilité, qui est une des conditions de son indépendance.

Quant au clergé, c'est le bouc émissaire chargé des anathèmes de la révolution. Le libéralisme absolu lui a déclaré une guerre à mort: il le désigne chaque jour à la vindicte publique; il flétrit son honneur; il gêne son action; il désole sa patience; il le livre aux bêtes. Un pareil acharnement ne s'explique que par de grands crimes ou par des vertus plus grandes encore: les crimes du clergé sont à prouver; ses vertus sont historiques. En lui vouant une haine implacable, le libéralisme absolu donne sa mesure.

D'après cette revue sommaire, il est évident

que les doctrines du libéralisme absolu font une blessure et inoculent un virus à tous les centres de la vie sociale. Il n'est donc pas permis d'en rire. Opposer l'épigramme ou la caricature à ces insanités, ce n'est pas une défense suffisante ; car tandis qu'elles circulent dans les livres et qu'elles fermentent dans les esprits, elles créent chez un peuple l'état chronique de révolution. Cet état c'est la fièvre ; il est accompagné de rêves extravagants, qui au réveil épouvantent ceux mêmes qui les ont eus ; il est coupé périodiquement par des accès furieux qui mettent un peuple au bord de l'abîme. Un malade peut-il s'accoutumer à la souffrance ? Nous en doutons. Un peuple peut-il se faire à l'état de révolution ? Nous sommes tenté de le croire. A la façon dont il vit entre deux secousses, il a l'air d'oublier les périls de la veille et de ne pas soupçonner ceux du lendemain. C'est là un jeu terrible, qui use tôt ou tard les ressorts de la constitution la plus vigoureuse.

Quand on étudie les étapes que parcourt un peuple en révolution, on est épouvanté de la vitesse de son mouvement et de la gravité de ses transformations. Une idée, qui d'abord était dans un coin d'un cerveau inconnu, fait bientôt école ; dix ans plus tard, elle a un parti puissant ; encore dix ans, et dans les comices les majorités l'acclament : une heure après elle est la loi nationale. Les sages ne s'y attendaient pas :

ils se moquaient des penseurs hargneux qui les avertissaient. Mais voici le comble. D'abord ils tournent l'idée en dérision ; dès qu'elle est devenue l'idole de l'opinion, ils se hâtent de grossir le nombre de ses adorateurs ; ils s'attèlent à son char, et ils promènent son triomphe avec un zèle d'autant plus ardent qu'il est plus jeune. Ce zèle fait sourire les uns, il indigne les autres ; il peut servir à juger ces prétendus esprits pratiques, qui n'ont pas les premiers éléments de la science sociale dans la tête, ni une étincelle de feu sacré dans le cœur, et qui se prennent pour des hommes d'Etat parce qu'ils ont de l'argent. A ces traits on reconnaît cette race d'hommes, aujourd'hui prépondérante, que l'histoire n'instruit pas, que les calamités n'éclairent pas, qui ne se trouble ni devant le ridicule ni devant la honte, qui vit de tripots et des mesquines satisfactions de la vanité, et qui s'en va aux gémonies en brassant des affaires et en courtisant des Aspasies de trottoir. Oh ! race misérable, que la verge de la révolution zèbre tes épaules d'esclave, et y imprime en sanglants caractères tous les mépris de la terre et du ciel.

CHAPITRE VII

DEUXIÈME APPLICATION POLITIQUE DU LIBÉRALISME NATURALISTE. — LE DESPOTISME.

La première conséquence du libéralisme absolu c'est l'anarchie : il la sème dans les idées ; il la commence
le despotisme.

Anarchie et despotisme : voilà des choses qui ne vont guère ensemble. L'anarchie c'est le relâchement des liens qui retiennent les individus dans l'unité sociale, poussé jusqu'à la dissolution cadavérique. Le despotisme c'est le resserrement de ces mêmes liens par la violence, qui va jusqu'à l'étranglement. Ces deux phénomènes paraissent incompatibles ; on ne s'attendait pas à les rencontrer dans le même système.

Il ne faut pas être surpris des contradictions

de l'erreur ; c'est l'opposé qui devrait nous étonner. L'erreur pure, c'est le néant, qui ne saurait être une force, pas même une formule : pour ressembler à un être, elle a besoin de quelques fragments de vérité sous lesquels elle déguise sa misère. L'erreur est souvent un crime : les contradictions fatales dans lesquelles elle tombe lui sont un châtement ; innocente, Dieu a voulu qu'elle ne pût pas les éviter, pour qu'elles lui soient un avertissement. Si l'erreur volontaire pouvait rougir, ses contradictions seraient sa confusion ; de temps en temps elles sont un calcul : elles deviennent un moyen pour atteindre une fin misérable ; alors on assiste à une logique à rebours, qui est celle des misérables.

Pour le dire en passant, il faut beaucoup défalquer de la réputation de dialectique faite aux révolutionnaires. Quelques-uns paraissaient tremés pour aller jusqu'au bout d'une déduction, si effrayante fût-elle ; et leurs écrits sont pleins de contradictions pitoyables, qui ne permettent pas de les prendre pour des esprits d'une seule pièce. Si dans la théorie ils ont paru se rapprocher de l'unité, dans l'application ils ont échoué sans gloire : non pas sans profit.

Maintenant les contradictions du libéralisme absolu ne nous surprendront pas. Mais il y a de ce fait d'autres raisons que nous voulons indiquer.

Quand on passe de l'ordre scientifique à l'ordre

pratique, tout change, et les plus résolus réfléchissent. La vie des peuples peut être troublée ; elle ne peut pas être suspendue : les peuples morts ne ressuscitent pas. Après avoir préparé l'anarchie des idées et des passions, le libéralisme l'introduit dans l'État, dans le jeu des institutions et dans les classes sociales. *Caveant consules* : c'est le cri des libéraux, qui la veille se plaisaient au spectacle de la manifestation de toutes les opinions, et au choc des forces individuelles, dont l'équilibre, selon leur philosophie, devait s'établir par la lutte. Le plus sûr moyen d'éviter l'anarchie, c'est de la prévenir. Le système préventif repose sur la tradition, c'est-à-dire sur l'application des vérités nécessaires, qui ont eu partout la préférence des peuples prospères. Ce système est définitivement abandonné ; ceux qui proposent d'y revenir sont des réactionnaires, réduits à l'impuissance par leur petit nombre, et par l'impopularité toujours croissante dont ils sont l'objet. Reste le despotisme : c'est la dernière ressource de l'ordre en péril. Que les libéraux le veuillent ou non, ils sont bien obligés d'employer ce moyen, pour ne pas sombrer dans la tempête qu'ils ont déchaînée, sous les sifflets de leurs complices et les malédictions de leurs victimes.

Il y a ici une leçon à recueillir. La liberté de l'erreur et du mal est une hérésie en théologie, une faute en politique, et un péché contre na-

ture que l'histoire n'a pas connu avant 1789¹. Tous les essais qu'on en a fait ont tourné à la ruine des peuples. Ceux qui défendent cette doctrine avec le plus de fanatisme en sont réduits à se donner à eux-mêmes les plus cruels démentis. Le monde moderne est bien malade : depuis longtemps il serait mort et enterré, si, par intervalle, on ne suspendait pas le régime de liberté illimitée auquel on l'a accoutumé. Nous prenons acte de ce fait, qui se renouvelle périodiquement sous nos yeux. Les libéraux méprisent la théologie, la raison, le bon sens des siècles, et l'avis des supériorités sociales ; enfin nous avons un témoin irrécusable contre leurs funestes principes : ce témoin c'est eux-mêmes.

Comment les libéraux parviennent-ils à constituer le despotisme ? De leurs doctrines confuses ils dégagent le principe de la suprématie de la collectivité sur l'individu, suprématie sans contre-poids, sous laquelle tout doit fléchir. Nous n'avons pas à juger de nouveau ce qu'ils appellent un principe, et que nous continuerons d'appeler un nombre, assemblage de molécules humaines, que nous respectons quand il est l'organe du vrai, du bien, du beau et du juste, que nous méprisons, à nos risques et périls, s'il est ce je ne sais quoi sans forme fixe, sans idéal, sans

¹ *Le Vrai et le Faux en matière d'autorité*. Vol. 1, 2^e partie, chap. VI-VII.

âme, qui subit stupidement toutes les impulsions qu'on lui donne. Quelque jugement qu'on porte sur lui, le tyran est trouvé : il a nom l'Etat.

L'Etat-Dieu n'est pas de création récente : c'est une idole importée, dont tout l'honneur revient aux païens. Quand les païens eurent dissipé le trésor des traditions antiques dans l'orgie de la libre-pensée, et que les dieux furent partis, ils restèrent épouvantés de leur solitude : ils ne virent rien de plus grand devant eux que la patrie, et ils l'adorèrent. Après dix-huit siècles de christianisme et de liberté, l'Europe s'est fatiguée de Dieu : elle est en train, un peu partout, de le remplacer par l'Etat. Ce travail, commencé ailleurs, est à peu près terminé en France : nous goûtons les douceurs du régime préféré de nos contemporains.

L'Etat c'est tout le monde. Si l'Etat c'est la patrie, nous acceptons cette définition : c'est celle de la patrie chrétienne. Alors en effet, malgré le préjugé contraire, l'Etat était tout le monde, car aucune catégorie de citoyens n'en était exclue ; seulement toutes les parties composantes n'étaient pas en activité, au moins de la même manière : les unes commandaient, les autres obéissaient, toutes participaient à la chose publique dans des mesures inégales. Ainsi on distinguait l'Etat de la patrie, comme on distingue dans un corps la tête des membres : l'Etat n'y perdait rien ; le citoyen y gagnait la liberté.

Le libéralisme absolu confond l'Etat avec la patrie. De peur que l'Etat dirigeant, outillé à la moderne, ne pèse pas assez sur l'individu isolé et désarmé, il l'a additionné avec la masse dirigée, qui, dans son système, devient dirigeante. Aujourd'hui toutes les parties composantes s'agitent ensemble, sans qu'on puisse clairement discerner, dans les orbes du cyclone politique celles qui impriment le mouvement et celles qui le reçoivent. On s'est accoutumé à dire que toutes remplissent ces deux fonctions à la fois ; toutes se mêlent dans l'unité d'action : on a ainsi résolu un fameux problème. Nous ne voulons pas rechercher ici si en réalité l'Etat-Dieu est tout le monde. Nous craignons bien que dans son giron il n'y ait de place ni pour les hommes indépendants, bannis de toutes les magistratures, ni pour les honnêtes gens forcés de rester dans l'ombre, ni pour les natures timides qui manquent d'aplomb et que les audacieux supplantent, ni surtout pour les chrétiens qu'on met à l'amende quand ils osent réclamer leurs droits. Heureuse ent que ces excellents citoyens paient tous les impôts, font les corvées, sont soumis au service militaire, et vont chercher dans les écoles publiques leurs diplômes avec l'argent au bout des doigts. Ainsi ces déshérités de la société moderne rentrent dans l'Etat pour en supporter les charges, sans participer à ses avantages autrement qu'en s'abritant sous les plis de son

drapeau. Mais admettons que l'Etat c'est tout le monde : nous trouvons que c'est déjà lourd.

L'Etat c'est toute chose. Le sol ne lui appartient pas encore ; l'industrie privée a ses usines ; mais il dîme la richesse nationale, en prélevant la somme énorme de quatre milliards. A la mort de Colbert, en 1683, l'Etat tout entier rendait 116, 847, 476 livres dont, la dette déduite, il restait au trésor 93, 498, 261 livres¹. Le despotisme de l'ancien régime était à bon marché : la liberté moderne est une denrée précieuse qui se paie fort cher. Aujourd'hui l'Etat vend les quatre éléments, l'air, la lumière, l'eau et le feu, à des prix peu discrets. Il célèbre les avantages de la concurrence, et il fonde d'odieux monopoles : la poudre, le tabac et les allumettes relèvent de lui des Alpes à la Manche. Les postes sont à lui ; il exploite les télégraphes ; il concède les lignes ferrées : au besoin il en construit lui-même ; il songe à racheter tous les réseaux pour se placer au centre du système, et, en commandant à la vapeur, mettre la main sur la poitrine d'un demi-million d'hommes.

C'est en effet des hommes que l'Etat se montre jaloux. Ses casernes en sont remplies ; ses cadres en contiennent le triple : s'il le veut, il peut les dilater encore, et y verser la moitié de la population virile. Cependant il n'est pas satis-

¹ Cantu : *Histoire universelle*. Vol. 16. pag. 58.

fait. Il s'est fait maître d'école, afin de mieux estampiller l'âme tendre de l'enfant. Il a institué la charité officielle, de peur que les pauvres ne lui échappent : il est distributeur de remèdes, il panse les plaies, il préside à l'agonie des mourants, il se charge d'ensevelir les cadavres. Pour atteindre à la fois toutes les extrémités, il a une armée de fonctionnaires, qui exécutent ses ordres et devinent ses désirs. Autour des fonctionnaires, placez les fournisseurs qui spéculent sur ses commandes, les pensionnaires qui attendent de lui le pain de chaque jour, les débitants dont la fortune est à sa merci, enfin ses créanciers qui détachent chaque trimestre le coupon de leurs titres de rente, et vont le présenter à ses guichets avec un respect qui n'exclut pas la crainte. Maintenant cherchez les existences indépendantes : elles sont rares ; bientôt il n'y en aura plus.

Ce vaste système de choses et d'hommes, ce bureau universel, couvert d'étiquettes et encombré de paperasses, d'où partent toutes les impulsions et où vont aboutir tous les mouvements, où l'ordre règne et d'où la liberté est bannie, où des commis remplacent les hommes d'Etat et des casiers les citoyens, où la routine tient lieu de génie, où les formules tuent les initiatives, c'est l'Etat. C'est une pyramide plus large que haute, et qui se déprime chaque jour, jusqu'à ce qu'elle arrive à l'applatissage. A sa base, la

multitude se déploie en masses compactes ; à sa cime, on aperçoit le visage fruste d'un chef presque anonyme, médaille constitutionnelle qui pense peu, qui ne parle guère, et qui tombe sur les actes publics, comme la griffe d'un notaire, pour les authentifier.

C'est autour de l'État que le monde moderne est rangé. Il est brouillé avec la majesté, et il s'incline devant la collectivité ; il ne comprend plus le beau, mais il accepte l'énorme ; l'État est son maître, son idéal, et bientôt son dieu. A ses pieds, il abdique sa foi, il dépose sa fierté, il vend son âme. Il s'est couché sous le cylindre ; il se laisse laminer, non sans une joie secrète, parce qu'il est débarrassé des supériorités. On lui a dit qu'il renaît sous un autre nom, et qu'il cesse d'être indépendant pour devenir l'État : il l'a cru, et il est devenu fou d'orgueil. Peuple imbécille, tu mérites ton sort. L'heure approche, où, sur un signe du maître que tu adores, tu courberas la tête, et tu laisseras suspendre à ton cou le numéro matricule. Tu viendras à l'hôtel-de ville, chercher ta ration chaque matin ; en la dévorant avec tes petits, n'oublie pas de mépriser tes ancêtres et de crier : Vive la liberté.

L'État l'emporte sur toute la ligne. Il est moins une force que la somme des forces éparpillées la veille sur toute la surface sociale, maintenant concentrées dans une seule main. Le despotisme

représenté par un homme est fragile ; incarné dans la collectivité, il semble invincible. Quoiqu'il soit atteint d'une faiblesse cachée, il est difficile de lui résister. La loi, l'opinion, la presse, le parlement, toutes les garanties de la liberté sont impuissantes : le monstre n'en fait qu'une bouchée. Il n'y a que l'Eglise qui reste debout.

Dans tous les siècles, la puissance spirituelle a donné de l'ombrage à l'Etat. On sait la prétention de l'Etat païen, et la façon brutale avec laquelle il ramena tout à l'unité de sa souveraineté discrétionnaire. L'Etat, tel que le conçoit le libéralisme absolu, élève la même prétention. L'Etat est la source de tous les droits : il n'y a donc pas de droit contre le sien ; sa juridiction n'est circonscrite par aucune limite¹. On pourrait croire que l'Etat, en donnant de lui-même cette définition césarienne, se renferme au moins dans la sphère des intérêts temporels : ce serait déjà intolérable. Mais il ne s'arrête pas là. L'Eglise est une puissance parallèle et indépendante, qui a action sur les consciences, et indirectement sur toutes les choses humaines : ce dualisme l'offusque ; il le déclare incompatible avec ses droits ; il y voit une menace pour la paix sociale. Rousseau reproche à Jésus-Christ d'avoir « coupé l'Etat en deux, et d'avoir causé
« les divisions intestines qui n'ont jamais cessé

¹ Syllabus. Prop. xxxix. — P. Liberatore: *l'Eglise et l'Etat*. Livr. I. chap. I.

« d'agiter les peuples chrétiens. » Mahomet lui semble un plus grand politique. « Hobbes est « le seul qui ait bien vu le mal et le remède, « qui ait osé proposer de réunir les deux têtes « de l'aigle, et de tout ramener à l'unité politi- « que, sans laquelle jamais Etat ni gouverne- « ment ne sera bien constitué ¹. » Voilà le programme de l'Etat moderne ; il en a fait des applications partielles avec un succès qui n'a pas répondu à son attente. L'essai le plus célèbre de l'histoire contemporaine c'est la constitution civile du clergé de France, déduite des *Quatre Articles* de 1682, et calquée sur les pratiques du josphisme allemand. L'Eglise devenait une branche de l'administration publique, comme la Guerre, les Finances, l'Agriculture ; elle était soumise à la même réglementation, rendait ses comptes, recevait son traitement, et prenait l'avis du directeur des cultes avant de consulter le Très-Haut au fond du sanctuaire. C'était de la violence : elle dura peu.

Les défaites de l'Etat moderne irritent son orgueil, car il est accoutumé à vaincre. Les partis politiques, découragés par une lutte inégale, ont déposé les armes et se sont ralliés l'un après l'autre. L'aristocratie, qui tint si longtemps l'Etat en haleine, n'est plus qu'un souvenir : elle n'a conservé de ses antiques privilèges que la

¹ *Contrat social*. Livr. iv. chap. 8.

distinction des sentiments et l'élégance des manières. La bourgeoisie sceptique se tient pour satisfaite avec les prébendes civiles et le partage de la tribune et des gazettes. La science est à ses cornues; la philosophie est muette; la finance spéculé à la Bourse; le négoce remue ses ballots; la synagogue chante les psaumes de David dans la langue de Marot; les consistoires s'évanouissent dans les brouillards du rationalisme. En tout cas, l'Etat est maître dans ces milieux : ses droits sont reconnus; ses ordres sont exécutés avec une précision mathématique.

Mais l'Eglise est libre, et elle veut rester telle; elle sait d'où elle vient, où elle va, quelle est sa mission ici-bas, les droits que Dieu lui a donnés et l'usage qu'elle doit en faire. Sur toutes ces questions, sa conscience est si bien informée, elle est si sûre d'elle-même, elle compte tant sur l'avenir, qu'elle n'est disposée à aucune transaction. Que l'Etat païen ait heurté de front cette Eglise descendue du ciel pour sauver l'humanité, cela se conçoit : il ne la connaissait pas. Que l'Etat moderne en fasse autant, c'est un peu plus difficile à comprendre : l'histoire est pleine de leçons solennelles dont il aurait dû profiter. Il n'en tient nul compte; et aveuglé par la haine autant que par l'orgueil, il reprend chaque matin son ingrat labour, qui en a usé tant d'autres; à tout prix, il veut absorber l'Eglise pour la gouverner. Devant ses résistances, il

songe à la supprimer : mais il ne peut ni l'absorber, ni la supprimer. Au lieu de la respecter, il préfère la persécuter : c'est un crime sans aucun profit ; s'il y en a un, il est pour la victime, indomptable dans sa douceur, fière au sein de toutes les humiliations, qui paraît succomber et qui ne meurt jamais, et triomphe du monde à l'heure même où le monde l'abandonne.

C'est un beau spectacle que celui d'une puissance désarmée, parce qu'elle est purement spirituelle, se dressant avec un courage tranquille en face de l'État moderne, appuyé sur l'opinion publique et sur la force matérielle. En défendant sa liberté, l'Église sauve celle du genre humain : elle recule indéfiniment le suprême triomphe du despotisme. Il n'y a pas d'illusion possible : l'État païen peut renaître dans l'Europe chrétienne des mêmes causes qui l'ont organisé chez les peuples anciens. Les sourires dédaigneux de nos contemporains ne nous empêcheront ni de le penser ni de le dire. Ils ont un goût décidé pour toutes les servitudes : les abaissements auxquels ils nous font assister nous autorisent à croire qu'ils peuvent se précipiter dans des hontes plus profondes encore. Décidément les âmes ne sont pas fières, quand elles ont secoué le joug de l'évangile ; les crâneries de langage ou de pose qu'elles se permettent ne sont que le masque impertinent d'une incurable lâcheté.

Nous avons épuisé la première forme du libéralisme, que nous avons appelé le libéralisme naturaliste ou absolu. Nous l'avons vu débiter par l'indépendance effrénée pour aboutir à un despotisme sans limites ; lâcher la bride à tous les instincts sauvages de l'humanité, et étouffer dans une savante centralisation les droits de la liberté, y compris ceux de l'Église, expression auguste de la vérité de Dieu et de la dignité de l'homme. Maintenant nous comprenons pourquoi le libéralisme absolu peut être défini par le phénomène qui est son point de départ, c'est-à-dire la licence, ou par celui qui est son point d'arrivée, c'est-à-dire le despotisme : ces deux bouts se rejoignent et forment le cercle dans lequel il tourne fatalement. A force d'évoluer l'erreur découvre une logique à son usage. Hegel a poussé la folie de la pensée jusqu'à l'identité des contraires : c'est la plus grande monstruosité de la philosophie. Le libéralisme absolu rend cette doctrine concrète en l'appliquant à la société : il n'y a rien de pire en politique.

CHAPITRE VIII

DE L'ORGUEIL MITIGÉ DE LA PENSÉE.
LIBÉRALISME RATIONALISTE.

Le libéralisme absolu ou naturaliste ramène tout à une unité panthéistique, qui a une double expression : au-dedans, le moi humain avec ses passions souveraines ; au-dehors, l'État avec son organisation écrasante.

Le libéralisme modéré ou rationaliste a pour principe une sorte de dualisme aux frontières indécises, qui le deviennent bien davantage dans la pratique, et qui portent deux noms célèbres : la raison et la foi. Le libéralisme modéré accepte, au moins en théorie, les lois de la raison et leur application logique à l'ordre intellectuel, moral et social. Il croit à la distinction du vrai et du faux, du bien et du mal, du beau et du laid. C'est ainsi qu'il se sépare du libéralisme absolu ou naturaliste. A ce point de vue, il est d'une

correction à laquelle nous rendons hommage. Ne lui parlez pas de la liberté de l'absurde. « La
« vraie liberté, celle qui fait de l'homme une
« image Dieu, c'est la liberté réglée, dominée,
« sanctifiée, réalisée par la loi morale. Voilà la
« vraie force, une force employée au bien; voilà
« l'action véritable, une action juste. Il en est de
« même du sentiment... Il faut que la volonté
« discipline les idées sous la loi du vrai, il faut
« qu'elle les enchaîne dans un ordre juste,
« qu'elle s'attache à ce qui est éternel et rejette
« ce qui ne vaut rien. C'est à cette condition que
« l'esprit a conscience et possession de sa force,
« et qu'au lieu de dépendre de tout ce qui l'en-
« toure, il arrive en se dominant à dominer tout
« le reste. La loi, ou, si l'on veut, le droit, est
« donc nécessaire à la personne humaine, à la li-
« berté humaine pour la constituer; et la liberté
« à son tour, soit dans l'ordre de la pensée, soit
« dans l'ordre de l'action, ne va pas sans le droit.
« Le droit et la liberté apparaissent ensemble
« dans la conscience humaine ¹. »

Mais là se borne la soumission du libéralisme modéré. Pour cette école la raison est tout; au-delà il n'y a rien d'obligatoire. La raison porte en elle-même les vérités premières d'où découlent toutes les autres; au besoin, elle les trouve dans la tradition humaine qui les conserve et les

¹ Jules Simon : *La Liberté de conscience*. pag. 272.

transmet, et assure ainsi au monde une lumière suffisante pour accomplir ses destinées. Avec ces matériaux, fécondés par l'observation des faits, la raison crée la science, qui va de conquête en conquête, réalisant ainsi un progrès continu qui est sa gloire.

La philosophie est la reine des sciences : elle fournit à toutes les axiômes et la méthode, instrument de toutes les découvertes. Quand elle se spécialise, la philosophie est la science des lois de la raison ; ainsi elle aborde les plus grands problèmes qui intéressent l'humanité. Dieu, l'homme et le monde constituent le triple objet de ses investigations : il n'y a pas de question qui ne soit réductible à un de ces trois termes ; il n'y a pas d'intérêt qui n'ait avec eux un rapport au moins indirect ; le passé, le présent et l'avenir s'y rencontrent à la fois. Or pour résoudre ces problèmes, la philosophie n'a pas à tenir compte des doctrines religieuses qui circulent dans l'histoire, qui ne cessent jamais d'être actuelles sur quelque point de l'espace, et qui se donnent comme des révélations surnaturelles ¹. Ces doctrines, qui divisent les esprits, dont l'authenticité n'est pas prouvée, dont le sens n'est pas fixé, ne sont pas en tout cas des éléments scientifiques, parce qu'elles ne relèvent pas de l'observation, et qu'elles échappent aux formules

¹ Syllabus. Prop. XIV. Litter : *Tuas libenter*, 21 déc. 1863.

abstraites de la métaphysique, soit qu'elles les dépassent par leur hauteur, soit plutôt qu'elles ne puissent pas y contenir, faute de vérité. « Il est de
« l'essence de la philosophie de se tenir dans le
« domaine de la démonstration, parce qu'elle est
« fondée sur la raison et sur la liberté. Tout ce
« qui ne peut être directement démontré, tout
« ce qui ne résulte pas immédiatement d'un
« principe n'existe pas en philosophie; et réciproquement, la philosophie elle-même n'existe
« pas pour tout esprit incapable de suivre un
« raisonnement ¹. »

Pour défendre ses immunités contre les prétentions de la religion révélée, le libéralisme rationaliste a employé successivement plusieurs méthodes. Dans le dernier siècle, il nia crument la révélation, sa possibilité et sa réalité historique. Il mit peu de diplomatie dans ces attaques; il ne dissimula ni la passion dont il était animé, ni le but qu'il poursuivait. Il cria au mensonge et au charlatanisme à propos des prophètes et des apôtres; l'Église catholique, héritière de leurs doctrines, ne fut pas mieux traitée. De nos jours, il existe encore une philosophie violente, qui attaque de front la révélation chrétienne, qui la représente comme l'antithèse de la raison humaine, qui la dénonce comme un obstacle au développement de la perfection de l'homme, et

¹ Jules Simon : *Le Devoir*, 4^e Partie. chap. iv. pag. 420.

se contente de la déclarer inutile dans le mécanisme social, quand elle est de bonne humeur ¹.

Michelet est le type assez ressemblant des libéraux que nous voulons désigner. Si le nom de Dieu ne se rencontrait pas de temps en temps dans sa philosophie, si Dieu n'y était pas donné comme la sanction de la morale et la dernière raison du devoir, nous l'aurions rangé parmi les libéraux absolus et athés. A un cran inférieur, il reste un ennemi acharné du christianisme. Tel de ses pamphlets est tristement célèbre ; son libéralisme impie et révolutionnaire est mis en corps de doctrine dans d'autres livres sortis de sa plume ². Son imagination exubérante, ses aperçus échevelés, son style dithyrambique trahissent un esprit peu équilibré. Tout le monde ne le prend pas au sérieux : ce qui n'empêche pas qu'il ne soit un très-redoutable champion de la libre pensée.

Edgar Quinet l'égale pour l'impiété, et le dépasse dans l'attaque. C'est un sectaire de la pire espèce, plein d'une haine satanique, et qui méprise le procédé, comme une dissimulation indigne de lui. Dans *Ahasverus* il lance l'anathème au catholicisme ; il ne veut pas le noyer dans le

¹ Syllabus. Prop. vi. Alloc. *Maxima quidem*. 7 juin 1862.

² *Histoire de la Révolution*. Voir la préface. — Dans l'introduction lire : *La Religion au moyen âge*. — Au parag. 5 : *Les Libres penseurs*.

sang, de peur de lui tailler un manteau de pourpre : il préfère l'étouffer dans la boue, avec l'espoir scélérat de le déshonorer en le tuant. Cette nuance a son prix. La révolution a applaudi, quand ce soufflet est tombé sur la face du Christ¹.

Par ces échantillons qu'on juge de l'école.

Depuis ce temps, le libéralisme intolérant s'est largement répandu dans les rangs de la jeunesse française, et dans le reste de l'Europe. Aujourd'hui il fait partie des programmes de l'enseignement officiel; il sera bientôt obligatoire pour le baccarauléat. Dans les lycées de l'État, il y a peu de maîtres d'étude qui n'aient un pavé à la main pour en frapper la religion. C'est une épidémie; c'est même un métier; c'est du pain : presque de la gloire. Sur toute la ligne, ces libéraux, quelquefois savants, toujours pervers, concluent à l'incompatibilité des enseignements de l'Église avec les intérêts de la civilisation². La politique révolutionnaire se charge de l'application de ces sauvages doctrines.

A côté, il y a une espèce de libéralisme mitigé qui s'y prend autrement pour résister aux empiétements de la révélation. Il a découvert qu'en réalité la philosophie et la religion ne sont

¹ Consulter du même auteur : *La Révolution. — La Critique de la révolution.*

² Syllabus Prop. XI. Alloc. *Quibus quantis que.* 29 Avril 1849.

pas des forces différentes, et qu'entre elles il ne peut exister aucun sérieux antagonisme : elles sont égales ¹. « La religion est une doctrine philosophique fondée sur l'autorité ? » C'est une façon nouvelle de dépouiller la religion de son caractère surnaturel, et de la réduire aux mesquines proportions de la raison pure. C'est le système des équivalents : ils étaient déjà connus en chimie ; désormais la métaphysique aura les siens. Cette tournure plaît à beaucoup d'esprits hostiles au catholicisme, parce qu'elle atteint le but en sauvant les apparences du respect.

De là la doctrine de l'évolution. En philosophie, l'évolution, sans changer les essences ou les idées, qui sont invariables, modifie les formules qui les expriment, et ajoute l'unité de langage à l'unité des choses. Ceci est le résultat d'un travail sourd, que l'esprit humain exécute presque à son insu, qui fait qu'une époque est caractérisée par la foi spontanée, une autre par la réflexion, et qu'elles semblent avoir deux symboles, tandis qu'en réalité elles professent les mêmes principes. On reconnaît là le mythisme allemand préparé à la française ³. Cette philosophie ramène toutes doctrines révélées à une

¹ Ibidem. Prop. VIII. Alloc: *Singulari quidem*. 9 déc. 1834.

² Jules Simon : *La Liberté de conscience*.

³ Cousin : *Cours de l'histoire de la philosophie moderne*. Tom. II, 2^e leçon. pag. 29, 30, 31.

science rationnelle, et les faits bibliques aux lois ordinaires de la nature ¹. La manœuvre est dénoncée par un témoin peu suspect : « Je n'ignore
« pas qu'aujourd'hui la philosophie se réconci-
« lie solennellement avec le christianisme, en ce
« sens qu'elle veut l'absorder dans son sein, le
« convertir à sa propre substance, ou plutôt
« l'envahir comme une partie légitime de son
« empire. Elle ne le nie plus ; elle ne le combat
« plus ; elle fait pis : elle le protège ; elle s'em-
« pare de chacun de ses dogmes pour en faire un
« théorème. Mais véritablement qui sera dupe
« de l'embûche ² ? »

Qu'importent les formes successives que prend le libéralisme rationaliste ? Qu'il soit brutalement négateur ou transformiste, haineux ou appriivoisé, sincère ou perfide, il est l'antithèse de l'ordre surnaturel, qu'il ruine pour régner à sa place, dans une indépendance à peu près absolue.

Une conséquence grave découle de ces prémisses. Puisque l'ordre surnaturel n'existe pas, les doctrines de la foi ne sauraient être imposées à l'esprit humain. Nul ici-bas n'a qualité pour dire à un homme : Crois ; qu'il soit roi, qu'il soit pape, individu ou société, qu'il emploie la persuasion ou la force, ce droit ne lui appartient pas. Ainsi s'évanouit la notion d'une église char-

¹ Syllabus. Prop. vii. Encycli. *Qui pluribus*. 9. nov. 1846.

² Edgar Quinet : *Allemagne et Italie*. Tom. II.

gée par Dieu de définir, de défendre et, s'il le faut, de venger son évangile. C'est un aspect particulier de la lutte de la liberté contre l'autorité; nous n'avons pas besoin d'indiquer comment cette question se rattache à tout l'ensemble de l'hérésie libérale.

Donc la philosophie ne relève d'aucune juridiction externe. Elle est sa propre loi; si elle s'égaré, c'est à elle de rectifier ses erreurs. L'Église n'a rien à voir dans ses affaires, qui échappent par leur nature à son influence; elle ne peut pas user de censures, ni lancer l'anathème, encore moins édicter des peines. La philosophie est une voisine avec laquelle elle doit vivre en paix, en laissant au progrès le soin de combler ses lacunes et d'augmenter les richesses de son travail¹. On ne manque pas de tirer de l'histoire des souvenirs exploités depuis deux siècles, et que le libéralisme ne se lasse pas de reproduire. L'église romaine, qui a usurpé la mission de diriger les esprits en définissant les doctrines, a souvent compromis la théologie sans rendre service à la philosophie. Des décrets demeurés célèbres tendaient à étouffer les développements de la science; et ils auraient eu ce résultat, si le génie en possession de la vérité n'avait pas puisé dans sa conscience le courage du martyr. Au bout de cette tirade, on voit se dessiner la

¹ Syllabus. Prop. xi. Litter *Gravissimas*. 11 déc. 1862.

tête de Galilée sous les ombrages de la villa Médici ¹.

Le préjugé contre une église enseignante et dirigeante n'est pas uniquement le fait des libres-penseurs, brouillés avec l'ordre surnaturel ; il est partagé par des écrivains beaucoup plus rapprochés de la vérité religieuse, qui méconnaissent les conditions dans lesquelles cette vérité a été manifestée, et d'où dépend son succès sur les sociétés humaines. Ils croient à la divinité de Jésus-Christ ; plusieurs croient à l'inspiration de la Bible, au baptême et à la grâce. Mais pour s'unir au Dieu fait homme, et boire aux sources de vie intellectuelle et morale qu'il a ouvertes sur le monde, ils ne veulent aucun intermédiaire ; ils prétendent découvrir la vérité et non pas la recevoir ; ils aspirent à la vertu : ils la réaliseront dans un effort solitaire. Le christianisme est pour eux un rapport personnel et libre de la conscience avec Dieu. Nul n'a le droit d'assister à ce colloque intime du Créateur avec la créature.

Cependant ces mêmes libéraux admettent la société des âmes. La religion, qui est pour eux un fait purement individuel, leur paraît à d'autres points de vue un puissant et fécond principe d'association. En décomposant l'idée de religion, ils trouvent là des dogmes qui doivent

¹ Ibidem. Prop. xii. Litter ; *Tuas liberter.* 21 déc. 1863.

être connus de tous les hommes, des préceptes qui sont obligatoires pour tous puisqu'ils le sont pour un seul, enfin des promesses qui sont aussi la consolation de tous. De cette communauté de besoins intellectuels et moraux, pour le présent et pour l'avenir, ils tirent la société religieuse : de là ils concluent encore à la nécessité d'un gouvernement des esprits. Pas plus que la société civile, la société religieuse ne peut subsister une heure sans gouvernement : le gouvernement proclame la vérité commune, lien de la société ; il promulgue les préceptes, et tient la main à leur exécution. Ne dirait-on pas qu'ils rebâtissent pierre par pierre l'Église qu'ils ont détruite ?

Mais l'illusion ne dure pas jusqu'au bout. Il s'agit de savoir comment se forme le gouvernement nécessaire de la société religieuse : il résulte d'un pacte, comme pour la société civile. Ceux que des affinités dogmatiques et morales rapprochent arrêtent les lignes de la constitution à laquelle ils veulent se soumettre : ils choisissent parmi les plus dignes les chefs qui présideront à son fonctionnement. Ici les facultés humaines, mises en fermentation par le principe de la sociabilité et poussées vers l'unité par un instinct irrésistible, font tous les frais. Dieu n'est pour rien dans l'organisation de cette société des esprits, qui se distingue d'une société coopérative quelconque uniquement par les intérêts

d'un ordre plus élevé qui en relie tous les membres.

Telle quelle, cette société des esprits, si laborieusement enfantée, effarouche le libéralisme, qui demande, non sans quelque logique, comment on peut concilier un gouvernement avec l'indépendance absolue dont l'homme jouit en matière de religion. Ici les écrivains dont nous analysons la doctrine font un tour de force : ils essayent de démontrer que l'essence d'un gouvernement ne réside ni dans la juridiction, ni dans l'emploi de la violence ; mais dans un ensemble de moyens propres à découvrir la vérité, à formuler les devoirs, et à les insinuer ensuite dans les esprits qui les acceptent librement. Ce principe, qui est l'idéal de la société civile, d'autant plus parfaite qu'on y commande moins et qu'on n'y punit guère, vaut aussi pour la société religieuse, qui, par sa nature, ne doit pas user de coaction.

Quelle est donc cette coaction qu'on interdit à la société religieuse, et qu'on reproche si amèrement à l'Église catholique ? C'est ici que le libéralisme effréné de nos publicistes orthodoxes apparaît sans voiles. L'enseignement officiel et obligatoire des dogmes est un genre de coaction ; l'emploi de la force en est un autre ; ils les placent sur la même ligne, en ajoutant que la première est essentielle à l'Église catholique, tandis que la seconde n'est qu'un abus acciden-

tel, dont la responsabilité pèse autant sur les princes que sur l'Église. L'enseignement officiel et obligatoire des dogmes, c'est la négation des droits de raison individuelle ; c'est la prétention de transmettre les croyances de haut en bas, en refusant à chacun la faculté de les examiner pour son compte. Mais aucune idée ne pénètre dans l'intelligence humaine, si d'abord elle n'est pas acceptée ; ce qui demande un examen préalable. D'aucune façon on ne peut prévenir l'action de l'intelligence individuelle dans le fait d'adhérer à une croyance. Un gouvernement, quel qu'il soit, même religieux, ne peut donc prétendre qu'à gouverner les actes extérieurs de l'homme ; la pensée et la conscience lui échappent : cela est du domaine de la liberté.

L'Église catholique a voulu faire directement le contraire : c'est son erreur et son crime. Elle a entrepris de gouverner la pensée humaine, la liberté humaine, les mœurs privées, les opinions philosophiques et religieuses. En même temps qu'elle règle les actes extérieurs et qu'elle châtie les infractions à la loi morale, elle saisit l'homme par le dedans : elle poursuit le péché jusqu'à sa source ; elle s'adresse à ce qu'il y a de plus intime, de plus libre, de plus rebelle à la contrainte, de plus sacré enfin dans la nature : la conscience.

A ces signes on reconnaît le libéralisme protestant, dans lequel le christianisme et la révo-

lution entrent par parties presque égales. Il a bonne envie de se séparer de la libre-pensée, qui est l'impiété absolue; mais il ne parvient pas à éviter cette société compromettante.

Guizot est resté à notre époque son plus illustre défenseur ¹.

D'autres publicistes, d'un tempérament moins dogmatique, paraissent admettre une autorité enseignante en matière de religion. Leur libéralisme se borne à refuser à cette autorité le droit de coaction ou l'emploi de la force, soit pour imposer la doctrine, soit pour réduire au silence les dissidents. La langue libérale est vague et ondoyante comme la philosophie dont elle est l'expression : on craint toujours de ne pas saisir la pensée d'une certaine école, qui s'efforce de concilier les extrêmes, et de fondre une théorie préférée avec un reste de respect pour l'institution chrétienne.

M. Laboulaye est un de ceux qui font éprouver des impressions diverses, et laissent dans le doute touchant la parfaite orthodoxie de leurs opinions. Mais il faut prendre les écrivains par leur bon côté, jusqu'à preuve évidente d'erreur. Traitant de l'autorité en matière de religion, il distingue deux sortes d'intolérance, une intolérance théologique et une intolérance civile; la première, toute spirituelle, n'est que la juridiction, acceptée

¹ *Histoire de la civilisation en Europe*. 5^e Leçon. pag. 131-148.

d'ailleurs, que l'Eglise exerce sur les fidèles ; la seconde, purement temporelle, est l'envahissement de la conscience par la force ; elle transforme le prêtre en magistrat et l'apôtre en persécuteur : voilà l'abus contre lequel le libéralisme de M. Laboulaye proteste très-énergiquement ¹. La distinction est moins correcte qu'on ne pense : nous ne l'admettons pas. Cependant elle peut servir à dégager le libéralisme de M. Laboulaye et à en tracer les lignes.

Au milieu des innombrables variétés que présente la grande hérésie contemporaine, il importe de saisir les types autour desquels on peut distribuer les groupes. C'est le seul moyen de savoir avec qui l'on a affaire.

Dans les chapitres suivants nous réfuterons les différentes formes de libéralisme rationaliste que nous venons d'exposer.

¹ *La Liberté religieuse*. Préface, pag. 5.

CHAPITRE IX

L'ORDRE SURNATUREL EST LA LOI DE LA RAISON HUMAINE

L'ordre surnaturel est un monde, un monde idéal d'abord, ensuite un monde réel dans le temps et dans l'espace ; c'est-à-dire qu'il est une sublime philosophie et une histoire miraculeuse. Il porte un nom fameux : c'est le christianisme ; il est un foyer de lumière, une source de vie morale, une organisation supérieure de l'humanité, jetée dans un moule nouveau pour en sortir transfigurée, et aboutir à des destinées sans proportion avec sa nature, et qu'elle ne pouvait ni désirer ni conquérir.

L'ordre surnaturel ainsi défini est un concept qui ne contient aucun élément illogique. Ici nous nous adressons à des spiritualistes ; nous

avons le droit de penser qu'ils croient à l'existence de Dieu, à la création, à l'âme humaine et à la Providence. Ces dogmes constituent la religion naturelle, dont ils se glorifient d'être les disciples : tels quels, ils suffisent pour établir le commerce de Dieu avec l'homme. Ce fait est fécond en conséquences.

Puisque les libéraux rationalistes admettent la création, ils n'ont pas de peine à se représenter ce premier instant, qui ouvre les rapports de Dieu avec l'homme. Pour que le corps humain apparut sur la terre, Dieu dût pétrir l'argile que la veille il avait tirée du néant ; pour allumer la flamme qui resplendit aux yeux de l'homme, il lui fit l'aumône d'un regard ; pour animer ses muscles et faire mouvoir ses membres, il lui inspira le souffle de la vie : cette vie c'était l'âme, image de Dieu même, abrégé de ses attributs, qui allait faire penser la tête, réveiller les palpitations de l'amour, et commencer le drame grand et terrible de la liberté.

Mais l'œuvre divine n'était pas terminée. L'âme existait ; elle était là, associée à des organes prêts à la servir ; instrument merveilleux, dont les cordes déjà tendues allaient rendre le son de l'infini : il ne manquait que le coup d'archet. La faculté attendait l'idée, parole intérieure, qui en passant par les lèvres produit la parole extérieure, mélange de matière et d'esprit d'où sort l'éloquence. Et cette idée d'où vien-

dra-t-elle? combien de temps se fera-t-elle attendre? L'idée ne pouvait venir que de Dieu, père des intelligences et source de toute vérité. L'idée ne pouvait pas attendre; car en attendant, elle ne serait jamais venue, ou elle ne serait arrivée que sur la tombe de l'humanité : c'était trop tard¹.

Jusque là nous sommes à peu près d'accord avec les libéraux spiritualistes. La raison humaine est une création; mais c'est une création à part, dans laquelle tout n'est pas contingent. En tant que faculté ou puissance de percevoir la vérité, la raison n'a pas de préexistence : Dieu l'a tirée du néant; considérée dans son objet, c'est-à-dire dans l'idée qu'elle contemple, la raison n'est pas créée : elle est une participation de la raison de Dieu. Ceci n'est pas une simple poésie empruntée aux légendes antiques. Parce que ces conclusions philosophiques concordent avec la narration de la Bible, elles ne seront pas, pour ce motif, dédaignées de nos contradicteurs; ils aiment assez la vérité pour la prendre partout où ils la trouvent; et ils n'ont pas sans doute le malheur d'être jaloux de Dieu; car ils savent qu'en lui volant sa gloire on ne travaille pas au profit de l'homme, qui est sa créature, et dont il ne faut pas faire son rival.

¹ Liv. I, chap. II.

Maintenant voici la conséquence qui découle de ces prémisses : le commerce de Dieu avec l'homme, qui a commencé au jour de la création, ne finira plus. Dieu a parlé à l'homme une fois ; il lui a dit les vérités nécessaires, dont il ne saurait se passer un instant, et qu'il ne pouvait pas trouver tout seul : il les lui redira sans cesse, en restant avec lui dans un rapport logique, qui est la loi de sa pensée. L'homme a offert à Dieu le premier acte d'adoration : cet acte se continuera de siècle en siècle, parce que le Créateur et la créature sont unis par un rapport qui suppose la souveraineté d'une part et la dépendance de l'autre ; ce rapport constitue la religion naturelle ; il est non moins essentiel que le rapport logique. On peut donner à ce face à face de Dieu avec l'homme, par lequel s'ouvre l'histoire, le nom de révélation¹. Mais nous ne sommes pas encore arrivés à l'ordre surnaturel.

Par révélation on entend, dans la langue de la théologie moderne, une communication de doctrines et de préceptes surnaturels, faite selon

¹ L'antiquité chrétienne a entendu par *révélation*, d'après le langage de l'Écriture, la manière dont Dieu se manifeste dans la nature, et aussi dans l'existence et dans la conscience de l'homme ; puis la communication plus spéciale des vérités divines, des œuvres et des conseils de Dieu, telle qu'elle a été donnée aux prophètes et par eux au peuple hébreu, et telle qu'elle est consignée dans les Livres saints ; enfin la venue du Christ et l'établissement du royaume de Dieu dans ce monde. (Klée : *Manuel de l'histoire des dogmes chrétiens*. Vol. I. 1^{re} partie. chap. I. pag. 23. 24.)

un mode extraordinaire, à des hommes choisis, et chargés d'en être les organes officiels auprès des sociétés¹. Nous cherchons en vain ce qui s'y oppose. Le commerce de Dieu avec l'homme est admis : pourquoi ne deviendrait-il pas toujours plus intime ? La création de la raison humaine n'a pas épuisé la vérité, qui est infinie, et dont le rayonnement de plus en plus puissant peut tomber sur cette raison bornée et en dilater les horizons. Au dogme de l'existence de Dieu rien n'empêche d'ajouter celui de la Trinité. Avec le dogme de l'immortalité de l'âme ne peut-on pas promulguer ceux de la résurrection des corps et de la vision béatifique qui le complètent ? la loi morale n'est-elle pas susceptible de sublimes accroissements ? pourquoi après avoir été la règle de la vertu ne serait-elle pas celle de la sainteté ? d'autre part, pourquoi la raison refuserait-elle de se laisser porter au-dessus d'elle-même ? pourquoi n'accepterait-elle pas une philosophie supérieure, au risque d'avoir à remplir des devoirs plus redoutables ? Nul n'a le droit de se détruire : on en convient assez généralement ; par analogie, nul n'a le droit de s'amoindrir, pas même de s'immobiliser. Nous recevons la vie ; nous ne la faisons pas : quand la vie nous visite, il faut l'accepter. Ainsi les communications divines peuvent suivre une progression dont nul ne saurait

¹ Ibidem. pag. 25.

assigner le dernier terme : la vérité et l'amour ne s'arrêtent jamais.

C'est une erreur doublée d'impiété et grosse de périls de mettre entre Dieu et l'homme l'infranchissable barrière des lois de la création. Après tout ces lois dépendent de celui qui les a posées. Nous savons que dans leur fond il y a de l'algèbre et de la métaphysique, choses qui n'admettent pas de dispense ; mais l'élément fatal se concilie en elles avec l'élément contingent qui demeure à la merci de Dieu. Quoique les mouvements des astres soient mathématiques, ces mouvements ont commencé : ils peuvent s'arrêter. Les vérités nécessaires sont la vie de l'esprit humain : des vérités d'un autre ordre, qui ne les contredisent pas, peuvent se superposer à elles et devenir le couronnement de la science. Dieu peut faire un miracle dans la nature ; donc il peut faire une révélation, qui est un miracle dans le monde des idées. Quant à mettre Dieu au-dessous de son œuvre, c'est creuser sa tombe au pied de son trône ; c'est le traiter comme le vers à soie qui s'ensevelit dans son cocon : cette prétention ne supporte pas l'examen ¹.

La possibilité de la révélation établie, nul n'a le droit de demander pourquoi un jour Dieu se

¹ Pour la thèse du Miracle, nous renvoyons aux apologistes anciens et modernes, qui l'ont traitée avec de grands développements. Le but de notre travail ne nous permet pas d'aller au-delà de cette indication.

décida à la réaliser. Dieu, qui est le maître de son plan, était en présence d'un double système : il pouvait prendre pour base de son œuvre la nature ou la grâce. Dans le premier cas, après avoir doué l'homme d'intelligence et de liberté, il pouvait le laisser déployer ses facultés au soleil de notre univers, faire sa destinée qui n'aurait pas dépassé un certain niveau, moissonner en chemin la gloire ou la honte qu'il aurait semées ; et, puisqu'il était trop grand pour mourir tout entier, lui préparer par-delà la vie présente, dans quelque planète réservée, un jardin planté d'arbres, arrosé par des eaux vives, et embaumé par le parfum des fleurs. La vertu aurait trouvé là sa récompense : un Tartare creusé à quelque distance aurait reçu les contempteurs de la loi morale et les fléaux des sociétés.

Mais Dieu avait sur l'homme un dessein plus élevé. Après l'avoir admis à son commerce, à travers les axiômes de la raison, ce qui établissait la première communication du fini et de l'infini, il décida de le porter par une série d'ascensions graduées jusqu'à la gloire de la vision béatifique, dans un ciel à côté duquel l'Elysée des poètes n'est qu'un rivage désolé. C'est la transfiguration de l'homme : l'image de Dieu imprimée dans ses facultés deviendra de plus en plus resplendissante ; la lumière débordera de son âme comme d'un vase trop plein, et inondera la chair elle-même, dans un voisi-

nage avec Dieu que les pressentiments de la nature ne pouvaient pas même soupçonner.

Voilà la fin.

Elle demande impérieusement un ensemble de moyens qui portent l'homme à la hauteur de ses destinées. S'il ne connaissait pas cette fin, comment pourrait-il l'atteindre? S'il la connaissait, et que l'essor lui manquât pour s'élever jusque-là, le désespoir naîtrait de son impuissance et le malheur de sa gloire. La révélation, seule, pouvait établir la juste proportion des choses, et préparer l'avenir en augmentant les richesses intellectuelles et morales du présent.

« Il faut répondre qu'il a été nécessaire pour le
« salut de l'humanité qu'il y eut une science
« fondée sur la révélation, indépendamment des
« sciences philosophiques, qui sont le résultat des
« investigations de la raison humaine; parce que
« l'homme se rapporte à Dieu comme à une fin
« qui surpasse la portée de la raison, d'après
« ces paroles d'Isaïe : *L'œil n'a pas vu sans vous,*
« *ô Dieu, ce que vous avez préparé à ceux qui vous*
« *aiment.* Or il faut que l'homme connaisse
« préalablement la fin avec laquelle il doit mettre
« en rapport ses actions et ses intentions. Par
« conséquent, il a été nécessaire au salut de
« l'homme que Dieu lui fit connaître par révé-
« lation ce qui est au-dessus de la raison hu-
« maine ¹. »

¹ *Sum. theolog. 1^a Q. I. A. I. C.*

Ce qui est nécessaire existe. Donc la révélation existe; la philosophie la devine, l'histoire la prouve. C'est un grand fait que celui-là.

Adam est le premier confident de Dieu. Innocent, il a une science des choses qui dépassait de beaucoup la portée naturelle de sa raison; coupable, Dieu lui révèle la théologie de la chute et de la réparation. Une dogmatique nouvelle commence, où germent les espérances du monde futur. En perdant la félicité, Adam reçoit la vérité surnaturelle; le proscrit l'emporte dans son exil; et sous la tente du désert, il la raconte à ses enfants qui la transmettent à leur postérité.

Avec Abraham la révélation surnaturelle se localise et prend un corps : elle devient une tribu, en attendant d'être un peuple. Le Sinaï est le théâtre de la seconde révélation. Sur ce pic perdu dans les sables de l'Arabie, Dieu dicte à Moïse la loi de nature, effacée du cœur de l'homme; il déchire devant son regard le voile des mystères, et il le charge de répéter à Israël ce qu'il a entendu. A partir de ce jour, Dieu habite avec les hommes : il fait d'une nation son tabernacle; il se mêle à ses destinées, il rédige ses lois, il sacre ses princes, il suscite ses héros, il prépare ses victoires, il console ses défaites, il refait son prestige évanoui. Ce Dieu, inconnu à Memphis, à Sparte, à Athènes et à Rome, est adoré à Jérusalem.

Jérusalem est la patrie des voyants. Les

voyants sont des figures presque étranges, dont on découvre vite la beauté. Ils habitent les hauteurs et les grottes sauvages : le Carmel, l'Hermón, le Thabor, témoins de leurs extases, entendent leurs cantiques et répètent leurs gémissements. Ils quittent leurs retraites pour avertir les rois, pour gourmander les peuples, pour foudroyer le paganisme, et sonner les funérailles de Babylone, de Tyr et de Sidon. L'Esprit divin les anime ; et les vibrations de leurs lèvres deviennent des oracles. Tous tiennent à la main la harpe messianique ; ils exécutent des variations sur un même motif sublime ; tournés vers l'avenir, ils annoncent Celui qui est l'attente des nations. Leurs accents sont divers : David chante sur son trône, Isaïe sous les lambris dorés du patricien, et Amos appuyé sur sa houlette, derrière son troupeau ; mais leurs voix qui se mêlent forment un accord parfait. En passant par leur bouche, l'ordre surnaturel dont ils sont les hérauts garde toujours sa profondeur à la fois douce et terrible ; cependant à mesure qu'il se déroule, il projette des clartés plus vives. Chaque voyant semble hériter des révélations de la veille ; plus heureux que son précurseur, il transmet le dépôt sacré à un autre, qui en voit encore mieux les lignes, et éprouve dans le voisinage plus intime de la réalité des tressaillements qui se trahissent dans son style. Tandis que les voyants écrivent sous la dictée de l'Esprit d'en haut, les peuples répètent

ce qu'ils ont entendu ; ils gâtent souvent la vérité ; mais leurs altérations ne l'anéantissent pas : les religions les plus grossières en gardent quelque trace ¹. A la même heure, l'écriture et la parole conservent le trésor de la révélation, et le portent avec fidélité à l'humanité qui l'espère.

Ce n'est que la préface. Peu à peu les voyants se taisent ; les sibylles sont muettes sur leurs trépieds ; un calme profond s'établit sur la terre ; on n'entend ni le bruit des dissensions civiles, ni le choc des armées sur les champs de bataille : sous le sceptre d'Auguste, l'humanité semble se recueillir.

Voici Jésus-Christ.

Jésus-Christ est le grand révélateur. Les voyants n'étaient que ses ombres ; les apôtres ne seront que ses échos. C'est un révélateur et non pas un simple philosophe ; il codifie la théologie de l'infini et non pas les maximes de la sagesse humaine ; il n'est pas éclectique, car il aurait recueilli de rares paillettes d'or dans le torrent des antiques doctrines ; il n'est pas syncrétiste, car en additionnant des erreurs, il n'aurait élevé qu'un monstrueux édifice ; dans les deux cas, il ne se serait pas assez distingué du commun des grands esprits, et sa gloire ne serait pas justifiée. Mais ni l'éclectisme ni le syn-

¹ Gaiet : *La Bible sans la Bible*.

crétisme ne pouvaient contenir sa pensée, qui déborde de toute part par-dessus les systèmes humains. Jésus-Christ est neuf : voilà pourquoi il étonne ; si la révolution qu'il a accomplie est la plus considérable dont parle l'histoire, c'est encore pour ce motif.

Jésus-Christ révélateur dicta aux esprits des dogmes, qui en s'enchaînant ont formé le symbole catholique : *Somme* merveilleuse, où chaque ligne est un abîme, où chaque mot fait penser, et qu'on peut sonder sans jamais en trouver le fond. — C'est le surnaturel spéculatif.

Il déduisit de ces dogmes une morale qui devait être la loi des volontés, comme le symbole sera celle des intelligences. Cette morale, douce au cœur, car l'amour la résume, est cruelle aux passions qu'elle n'épargne pas : elle aboutit à la mort mystique, dont la croix demeure le redoutable emblème. — C'est le surnaturel pratique.

En annonçant cet idéal obligatoire, que les plus hardis n'avaient pas même soupçonné, Jésus-Christ fascina l'humanité et l'épouvanta tout à la fois. Il vint à son secours, en versant dans ses facultés des énergies inconnues auparavant, qui la rendirent capable de se tenir au niveau de ses nouvelles destinées. C'était une autre création. Désormais l'humanité restaurée a un berceau qui s'appelle le baptême, un aliment qui est l'eucharistie, une thérapeutique qui est

la confession. Par ces canaux la sève divine circule, elle baigne l'humanité, elle la fertilise : elle lui communique une vie supérieure, d'abord cachée, qui se trahit bientôt par ses effets : ces effets étonnent ceux qui n'en connaissent pas le principe. — C'est le surnaturel sacramentel.

Cependant Jésus-Christ vit son succès dans l'avenir ; il considéra le groupement des âmes qui allait s'opérer autour de sa religion : en conséquence il organisa la société spirituelle. A la base il plaça son sacerdoce, chargé de continuer son œuvre quand il aurait lui-même disparu de la scène. Dans sa pensée, ce sacerdoce devait être un magistère, une sacrifice, une souveraineté. — C'est le surnaturel social.

L'ordre surnaturel, dont nous venons d'énumérer les éléments dans cette rapide analyse, existe. Il est plus qu'une idée : il est un fait, un fait ancien, dont les racines s'enfoncent jusqu'à l'origine des choses, un fait sans solution de continuité, car ses développements remplissent les siècles, un fait cosmopolite, un fait mêlé à tous les faits, un fait que les uns adorent, que les autres maudissent, mais que tous reconnaissent, même quand ils ne l'acceptent pas. C'est la main-mise de Jésus-Christ à qui l'humanité appartient deux fois, à titre de création et à titre de conquête.

Maintenant voici la question. L'ordre surnatu-

rel est la loi du monde. Nous demandons aux libéraux rationalistes sur quels motifs ils s'appuient pour garder vis-à-vis de cette loi une attitude indépendante, dont les nuances vont du froid respect à la haine sourde. Dans la situation intermédiaire qu'ils ont prise sur l'échiquier des doctrines, ils opposent leur spiritualisme aux libéraux naturalistes, et leur rationalisme aux disciples de l'évangile : ils se croient sages et ils ne sont qu'inconséquents. Leur fin de non-recevoir est de tout point inadmissible.

Pour le moment ne parlons que des doctrines.

Les libéraux rationalistes ne manquent pas de formules pour s'autoriser à repousser l'ordre surnaturel. Ces formules sont des axiômes de secte, qu'on pose et qu'on ne démontre pas.

Les plus résolus soutiennent que l'ordre surnaturel implique contradiction, en d'autres termes qu'il est absurde. — Y a-t-il contradiction entre le fini et l'infini ? Quand on admet la coexistence de l'un et de l'autre, on est tenu d'expliquer comment ils se comportent lorsqu'ils sont en présence — le cas n'est pas rare — comment le fini sort de l'infini et cependant s'en distingue ; comment l'infini s'épanche sur le fini, et lui reste uni, dans l'acte de la création, dans le gouvernement providentiel, et jusque dans la pensée, l'acte le plus intime de la vie personnelle. Si l'ordre surnaturel n'est qu'une

manifestation plus complète de Dieu, qui était déjà connu par la raison, le moyen d'établir qu'il y a contradiction entre le moins et le plus, par exemple entre les termes d'une progression arithmétique ou géométrique? Nous avons appelé révélation la première parole que Dieu adressa à l'homme : le mot nous plaît. Depuis, Dieu a continué à parler, ajoutant ainsi une révélation à une autre. Où est l'absurdité?

Plusieurs rejettent l'ordre surnaturel au nom de la science. — Quel est le sens de ce moyen de cassation? Quelquefois cela signifie que la science ne s'occupe pas de l'ordre surnaturel : elle a son objet propre, qui se compose des phénomènes, des lois qui les régissent et des causes qui les produisent. Le minéralogiste remue des cailloux, le botaniste collectionne des plantes, l'entomologiste épingle des insectes ; tandis que l'anatomiste dissèque des cadavres, que l'économiste rédige les règles de la production et de la consommation, et que le politique étudie le manie-ment des esprits, ou l'art difficile de contenter tout le monde à la fois. Ils n'ont aucun souci de l'ordre surnaturel ; ils ne le nient pas, ils ne l'affirment pas : ils l'ignorent. Cette science dédaigneuse a la vue courte. Comment est-elle parvenue à ne pas rencontrer Dieu, même dans sa spécialité? D'abord les lois physiques ne suffisent pas pour expliquer tous les phénomènes ; ensuite il y a des questions d'origine, qui font partie de la

science, quoiqu'on dise ; et des causes finales, qu'on n'en séparera pas sans faire violence à la nature des choses : les unes et les autres s'expliquent mal sans l'ordre surnaturel ¹.

On bien on veut dire que l'ordre surnaturel n'est pas scientifique, parce qu'il ne peut pas être étudié d'après les procédés techniques de la méthode, et qu'en ne peut pas arriver à la certitude. — Nous avons distingué plus haut l'idée du fait ; or à ce double point de vue, l'ordre surnaturel est compréhensible et par conséquent scientifique. Dans l'ordre surnaturel, l'idée n'est pas nécessairement un mystère auquel la raison pure ne puisse pas atteindre. Il existe une secrète liaison des choses, par laquelle on va du monde inférieur au monde supérieur ; c'est cette liaison que le génie sait trouver, et qui l'aide à aplanir les voies par où les intelligences abordent l'ordre surnaturel. Telle idée que le génie lui-même n'aurait jamais découverte, parce qu'elle dépasse la portée naturelle de ses facultés, est parfaitement démontrable. Ainsi s'est formée la grande philosophie des Pères de l'Église et des scholastiques, moitié théologique, moitié rationnelle, qui, dans son ensemble, repose sur l'accord de l'ordre surnaturel et de l'ordre logique.

Lorsque l'idée est absolument impénétrable ;

¹ Jules Simon : *La Religion naturelle*. 4^e Partie. chap. II. pag. 355.

lorsque par ses dimensions colossales, qu'aucun regard d'homme ne peut embrasser, elle paraît difforme c'est-à-dire absurde, même alors l'ordre surnaturel ne cesse pas d'être scientifique. Autour du noyau obscur il y a un cercle de lumière par où la raison peut le prendre : ce cercle c'est le système dont le noyau obscur fait partie. Quand un système a des éléments bien liés, qu'il est solidement fondé, que ses origines sont authentiques et glorieuses, que ses effets sont constatés, il s'impose. Eh ! qu'importe que par certains endroits il nous dépasse ? L'astronome trouve très-scientifique de prendre Saturne par son anneau ; quoiqu'il ne puisse pas en analyser le centre, il n'a jamais eu la pensée de le rayer de la liste des astres connus. Il est tout aussi scientifique de saisir l'ordre surnaturel par son extériorité, quand le dedans se dérobe.

L'ordre surnaturel est encore un fait, et par ce côté surtout il est scientifique. L'existence de Jésus-Christ se prouve comme celle d'Alexandre. La question de sa divinité, qui semble appartenir exclusivement à la dogmatique, relève aussi des lois de la critique : Jésus-Christ peut être discuté comme Zoroastre et Mahomet, et par les mêmes procédés. L'évangile est un livre comme les autres : il a quatre versions concordantes ; il fut d'abord rédigé sur parchemin et traduit bientôt dans toutes les langues : il est tiré désormais à des millions d'exem-

plâtres. Il contient des prophéties; la prophétie se compose de deux faits : une prédiction et un événement; il est rempli de miracles : le miracle est encore un fait, composé de deux autres, qui se succèdent dans un ordre inverse à celui de la nature. Des faits, encore des faits, toujours des faits: y a-t-il au monde quelque chose de plus positif et de plus tangible? Que l'histoire ouvre ses enquêtes; qu'elle prête l'oreille à tous les échos du passé; qu'elle interroge la poussière, qu'elle fasse parler les morts, les pierres des palais et le marbre des temples: le surnaturel ne craint pas l'épreuve; mais qu'on cesse de nous répéter qu'il n'est pas scientifique.

Faut-il prendre au sérieux cette étrange accusation que l'ordre surnaturel est un obstacle aux progrès de la science? Elle est formulée si énergiquement par les libéraux, et si souvent répétée, que nous sommes contraints de nous y arrêter. D'après eux, la science est essentiellement progressive : la liberté est la condition de ses conquêtes. L'ordre surnaturel représente l'immobilité; il la produit en condamnant la liberté. La science emploie l'induction, qui va du particulier au général, de l'effet à la cause : c'est la méthode d'invention. L'ordre surnaturel ne connaît que la déduction, qui va du général au particulier, du principe au fait : c'est la méthode de démonstration; elle suppose la vérité acquise et ne la cherche pas. Le moyen âge étonne par sa

stérilité et sa fécondité : saint Thomas a dépensé une force extraordinaire pour aboutir à de bien petits résultats. Que manqua-t-il à ce génie et à son siècle? La liberté ¹.

Le catalogue des grands hommes que le christianisme a produits, dans les lettres, les sciences et les arts, est une réponse trop facile pour que nous nous en contentions. — *A priori* il est impossible que l'ordre surnaturel s'oppose au progrès de la science; l'analyse découvre dans ces deux forces deux lumières inégales, qui doivent s'additionner, et ne peuvent pas se combattre : il n'y a qu'une vérité. Il faut ensuite distinguer entre les sciences morales et les sciences naturelles ou d'observation. Les premières sont une partie intégrante de l'ordre surnaturel, qui résoud le problème des êtres intelligents et libres, qui explique leur origine, leur destinée, leurs rapports, leurs droits, et leurs devoirs. Qu'a-t-on dit, et que peut-on dire en cette matière qui ne soit éminemment dans la Bible? On peut gâter ces sciences : les philosophes s'y appliquent chaque jour avec frénésie; on ne les perfectionnera pas; dans l'infinie variété des applications possibles, la vérité morale est immobile. Les secondes marchent avec le temps et le travail de l'homme : elles ne marchent pas seules; car l'ordre surnaturel dirige l'effort du génie; il l'é-

¹ Jules Simon : *La Liberté*. 4^e Partie. chap. II.

claire en respectant sa liberté ; c'est un service qui mérite la reconnaissance et non pas le dédain. Qu'à une époque de l'histoire les sciences naturelles se soient attardées dans un traditionnalisme outré : on peut en convenir, sans préjudice pour l'ordre surnaturel, qui n'est pas responsable des erreurs de l'homme. Mais pourquoi ériger un accident en principe ? ne peut-on pas soupçonner la bonne foi de ceux qui emploient ce procédé de polémique ? Quant à saint Thomas, l'exemple est malheureux : tous les philosophes que le libéralisme a enfantés depuis trois cents ans, liés ensemble et mis dans le plateau d'une balance, ne pèsent pas la moitié de sa *Somme*.

Les libéraux rationalistes opposent encore à l'ordre surnaturel la théorie de l'évolution : c'est la doctrine du progrès appliquée à une question spéciale. Donc l'humanité a deux âges, l'âge religieux et l'âge philosophique, qui correspondent à l'enfance et à la maturité ; à ces deux âges, elle croit les mêmes vérités, sous des formes différentes ¹. — Nous serions curieux de savoir à quel moment de l'histoire l'humanité cesse d'être enfant pour commencer à devenir adulte. Chez les Romains, le jour où l'adolescent déposait la prétexte pour revêtir la toge virile était célébré par des fêtes de famille. Il vaudrait la peine de décréter des réjouissances publiques,

¹ Liv. I, chap. v, chap. viii.

quand l'humanité accomplit le même cérémonial. Nous craignons fort que ce moment fastidieux ne soit précisément celui où il a plu à un penseur superbe et ingénieux d'inventer cet expédient d'un nouveau genre, pour se débarrasser de l'ordre surnaturel, qui gênait les voltiges de son imagination fantaisiste. Quoiqu'il en soit, c'est bien tard pour tirer cette ligne de démarcation entre le passé et le présent, entre l'ère des religions et l'ère de la philosophie. Le christianisme en particulier est peuplé de grands hommes, qui, d'après la théorie que nous combattons, appartiendraient à l'enfance du monde, et n'auraient vécu que d'inspiration ou de foi spontanée, au milieu de symboles poétiques, suffisants pour leurs facultés encore tendres et naïves. Songez donc que ces esprits naïfs portent les plus beaux noms de l'histoire ; c'est saint Augustin, saint Thomas d'Aquin, Albert-le-Grand, Roger Bacon, Kepler, Copernic, Pascal, Bossuet, Racine, Fénelon etc. Ils ne cultivèrent pas la réflexion. La réflexion commence avec Voltaire ; elle continue avec tous les génies malfaisants qui ont suivi sa ligne, et dont notre époque, trop fertile en cerveaux détraqués, a recueilli l'héritage et termine le crime. Ces fables sont débitées avec solennité, et en bon style, dans nos instituts, aux applaudissements d'une jeunesse enthousiaste. *Risum teneatis, amici !*

Ce n'est pas tout. Si l'évolution est progres-

sive, la philosophie, forme nouvelle de la religion, doit présenter une somme de vérités qu'on ne saurait demander à l'ordre surnaturel, trop jeune pour porter de si beaux fruits. Qu'on nous indique donc ces vérités merveilleuses dont on ne trouve aucune trace dans le catéchisme, et qui doivent circuler en abondance dans les manuels de la libre-pensée. Si l'évolution est simplement le travail de dépouillement qui s'opère dans l'ordre surnaturel, on a le droit de trouver dans le rationalisme toutes les vérités théologiques transformées ; on comptera les papillons par les larves. Mais il s'en faut que cette métamorphose s'opère sur toute l'échelle dogmatique. Les splendeurs de la théodicée catholique sont remplacées par un déisme mesquin et sec, qui nomme Dieu tout juste, sans dire le premier mot sur sa nature intime ; qui l'établit au sommet de la création, solitaire et désœuvré, et fait graviter l'humanité sous son regard, selon des lois inflexibles. L'anthropologie catholique, avec ses vues profondes sur notre espèce, dont elle explique les grandeurs et les misères, la chute et la réhabilitation, s'efface devant un cours de psychologie expérimentale et rationnelle, à l'usage du baccalauréat, qui traite de la spiritualité de l'âme et de son immortalité, et arrive haletante au bout de ces problèmes à moitié résolus. La morale évangélique n'est pas mieux traitée ; quand on lui a emprunté les

trois ou quatre articles du Décalogue qu'on pratique même chez les Patagons, et des fragments de sa charité qu'on accommode à la moderne, on lui laisse tout le reste; l'humilité, la chasteté, l'abnégation, la résignation, et le don de soi poussé jusqu'à l'héroïsme sont des vertus incomprises, si elles ne sont pas tournées en ridicule. La grâce, cette irradiation directe de Dieu sur l'homme, ce secours de chaque instant, aussi nécessaire à nos facultés que le soleil aux plantes, est une vieille doctrine à laquelle on supplée par la haute culture civilisatrice. Le remède à nos maux est en nous-mêmes; il s'agit de le connaître et de savoir s'en servir. Dès lors on peut couper les communications artificielles que l'Église a établies entre le ciel et la terre. La prière est l'unique sacrement du culte philosophique : encore est-elle rejetée par plusieurs.

Nous cherchons avec douleur l'économie du christianisme dans la théorie de l'évolution. Au lieu des transformations promises, nous ne constatons que des négations radicales : nous n'admettons pas les premières; nous protestons contre les secondes. L'œuvre du Christ sort de l'alambic rationaliste amoindrie et défigurée. Sous le voile d'un faux respect, le libéralisme l'abaisse à sa taille; en la dépouillant de ses caractères, il lui enlève toute son efficacité. Le plan ne manque pas d'habileté; mais il n'est pas digne d'une école

sérieuse. En politique nous n'aimons pas le savoir-faire sans conscience ; en philosophie nous méprisons l'adresse sans conviction.

Est-ce que l'ordre surnaturel serait par hasard facultatif ? Pas plus que l'ordre logique que les libéraux regardent comme obligatoire. Ils n'admettent pas le droit à la folie ; on ne saurait leur reconnaître le droit à l'impiété. Le fondateur de l'ordre surnaturel n'a pas caché sa prétention : il a voulu être la loi de la pensée, la loi de la volonté, la loi des actes privés et des actes publics, la loi des individus et la loi des sociétés. L'ordre surnaturel est cela et tout cela. Cette manière de poser la question est très-catégorique, et ne laisse pas place au doute.

Et comment l'ordre surnaturel serait-il facultatif ? Il représente dans l'histoire le maximum du travail divin. Après l'avoir ébauché dès l'origine des choses, Dieu le prépare pendant quatre mille ans ; il déploie un luxe de moyens qui sortent des procédés ordinaires de sa providence ; le monde n'avait jamais assisté à de si fréquentes communications. Non content de multiplier les ministères exceptionnels et de les accréditer au bruit des miracles, Dieu met lui-même la main à l'œuvre : il meurt. Après cela, ce grand effort irait aboutir à la création d'un sublime idéal, que les âmes regarderont avec sympathie, comme on contemple dans un musée un chef-d'œuvre d'art, et dont elles s'éloigneront pour

vaquer à leurs affaires et suivre le cours de leurs passions? Cette conclusion est un outrage à la sagesse de Dieu, qui proportionne les moyens à la fin, et dans ses opérations externes se propose nécessairement sa gloire et le salut de l'humanité. Mais si l'ordre surnaturel est facultatif, quelle gloire Dieu tirera-t-il d'un établissement qui demeure en projet, abandonné aux caprices de l'opinion, estimé des uns et méprisé des autres, et qui ne parviendra jamais à s'incarner dans les faits psychologiques ou sociaux.? de son côté, quel profit en retirera l'humanité, qu'on ne sauve pas avec des caresses mais avec des préceptes, et qui a besoin qu'on lui fasse violence pour rentrer dans la vérité qu'elle a perdue, et sous le joug d'une morale avec laquelle elle est brouillée? Il est manifeste que la rédemption n'aurait été, dans ces conditions, qu'un misérable avortement : le lendemain l'humanité serait retombée dans un état pire que la veille. D'ailleurs nous ne serions pas fâché de savoir comment on peut construire un monde sans lois, c'est-à-dire sans ordre, sans stabilité et sans avenir; et, en supposant qu'on ne veuille pas se passer de lois, ce qu'il faut entendre par lois facultatives, qui ressemblent extrêmement à des lois qui ne sont pas des lois, ce qui est le comble de la facétie.

On fait contre l'ordre surnaturel une dernière objection que nous avons réfutée d'avance

par les considérations que nous avons exposées précédemment ; et à laquelle nous voulons répondre plus largement, car elle résume mieux que tout le reste le génie du libéralisme rationaliste. Ce sera le sujet du chapitre suivant.

CHAPITRE X

L'ORDRE SURNATUREL EST LA LOI DE LA RAISON HUMAINE (SUITE)

Donc les libéraux rationalistes s'échappent en disant que l'ordre surnaturel, dont ils admirent la beauté, n'est pas nécessaire à la raison humaine, qui fournit des éléments suffisamment puissants à ceux qui savent l'exploiter pour accomplir leur destinée. Suivons-les sur leur propre terrain ; et voyons s'ils se passent aussi aisément qu'ils le disent des influences de l'ordre surnaturel.

La raison humaine est bornée naturellement : elle ne peut percevoir qu'une certaine mesure de vérité ; elle ne peut réaliser qu'une certaine quantité de vertu. Ceci découle de son caractère de créature contingente, renfermée nécessairement entre des lignes qu'elle ne peut pas fran-

chir; ce n'est là ni un crime ni un malheur : c'est un fait. Il existe par delà l'objectif normal de la raison humaine des réalités mystérieuses, qui constituent des mondes dans lesquels elle n'entrera jamais avec ses seules ressources. Elle a de ces réalités un pressentiment vague, qui la rend rêveuse et mélancolique; elle étouffe dans le cercle étroit qu'elle parcourt, comme un captif qui tourne autour des murs de sa prison. Le besoin de l'infini qui la tourmente fait sa grandeur et son supplice ¹. Pour guérir de ce mal sublime, elle n'a à sa disposition que deux remèdes : l'abrutissement ou la foi religieuse. L'abrutissement répugne à beaucoup de libéraux rationalistes, qui ont conservé une teinture de spiritualisme, qui ont de la délicatesse dans le tempérament, de l'esthétique dans le goût, et qui ne veulent pas de la paix à ce prix. La foi religieuse effarouche leur orgueil; le malaise est leur châtement, et pourtant ils s'y résignent. Quelle étrange passion ! ils ont soif de la vérité, et plutôt que de l'emprunter au dehors, ils préfèrent rester dans leurs ténèbres. Quand ils font de la science, ils n'ont pas horreur des instruments à l'aide desquels ils lisent dans les profondeurs de la matière, pour y saisir les formes ca-

¹ Toute la philosophie était dans un trou où l'on manquait d'air, et où mon âme, récemment exilée du christianisme, étouffait. (Jouffroy : *Nouveaux mélanges : De l'organisation des sciences philosophiques.*)

chées et les mouvements de la vie à l'état le plus rudimentaire. En philosophie, ils ne savent braquer sur l'inconnu qu'un pauvre syllogisme, au bout duquel ils s'aperçoivent eux-mêmes : ce tableau est assez ordinairement dépourvu d'intérêt.

Non-seulement la raison humaine est bornée, mais elle est blessée. Ceci est une donnée théologique que les libéraux rationalistes rejettent peut-être comme une pétition de principe. Nous serions gêné pour pousser jusqu'au bout cet aperçu fondamental, si la blessure de la raison n'était pas sensible ; et si sur ce point les traditions des peuples et la pensée des grands hommes n'étaient pas d'accord avec la science sacrée. Le souvenir de la déchéance de l'humanité à l'origine des choses est impérissable : il s'est transmis de race en race, et de génération en génération ; toutes les cosmogonies en gardent quelque trace ; toutes les mythologies l'ont conservé en l'altérant. Depuis ce jour, l'humanité est infirme ; sa tête est détraquée, sa volonté est vicieuse, ses sens sont insoumis : c'est un débris vivant de l'œuvre divine. Le déluge a exercé ses ravages sur l'écorce du globe et jusque dans ses entrailles ; le péché a promené les siens à travers les facultés de l'humanité. Tous les moralistes ont vu notre misère : ils l'ont décrite avec des accents divers. Job et Salomon s'abandonnent à des tristesses singulièrement éloquentes, en touchant à ce douloureux sujet ; Jé-

rémié assis sur les ruines du temple n'a pas des lamentations plus poignantes que celles qu'ils poussent en remuant les ruines de l'humanité. Le bon sens des païens, si troublé par les systèmes, avait ses moments lucides. Ovide a saisi la contradiction qui éclate entre la rectitude de sa raison spéculative et la dépravation des instincts auxquels il obéit. Horace a des mots sentencieux à travers ses chansons pour boire ; l'épicurien fait place au sage, qui se souvient un instant de sa dignité brisée, et bientôt après noie son chagrin dans l'ivresse. Il était réservé aux moralistes chrétiens, éclairés d'une lumière supérieure, d'analyser mieux que personne la misère de l'humanité. La philosophie railleuse s'est exercée sur ce thème trop fameux ; et à sa façon elle a dit des vérités qu'il ne faut pas dédaigner. A côté de ceux qui rient, il y a ceux qui pleurent ; là où Montaigne distille son scepticisme, non sans quelques boutades de bon sens et d'ingénieuse bonhomie, Pascal est bien près du désespoir, et il le communique à ceux qui lisent ses *Pensées* ; Molière siffle les vices au théâtre ; tandis que La Rochefoucaud analyse avec humeur les travers de notre nature. Tous ces écrivains nous rendent justice ; ils nous irritent à force de vérité : mais les blessures qu'ils font à notre amour-propre ne sont pas le moindre signe de notre misère.

Par suite de cette déchéance, l'humanité, privée par sa faute de la lumière de la révélation

primitive, s'est trouvée au-dessous d'elle-même, incapable d'atteindre, avec un succès suffisant, aux vérités nécessaires placées dans le rayon de son activité, et plus incapable encore de pratiquer des devoirs élémentaires, qui la mettent au-dessus de la bête, et lui sont indispensables pour accomplir sa destinée. En un mot, l'ordre naturel est compromis si on l'isole de l'ordre surnaturel : l'humanité, qui veut se passer de la révélation, ne sauve pas même sa petite philosophie.

La révélation donne à la raison humaine une certitude qui lui manque désormais sur les questions fondamentales. C'est une hérésie philosophique de nier la légitimité de la raison comme instrument de connaissance ; c'est une erreur théologique de soutenir qu'elle peut arriver à la certitude absolue sur tous les points. La raison déçue peut encore faire de l'arithmétique avantageusement ; elle sera moins heureuse en matière de religion et de morale. Ici commence la région brumeuse ; ici le sol tremble et se dérobe sous les pas des investigateurs les plus intrépides ; c'est la région des passions et du doute ; l'esprit cherche la vérité, le cœur la craint : telle est l'explication des phénomènes que nous analysons. Mais la révélation vient au secours de la raison désorientée, qui s'avance à tâtons et ne palpe que des spectres. Car la révélation ne contient pas uniquement les vérités

surnaturelles, que la raison ne peut ni découvrir ni tout à fait comprendre ; elle garde le trésor des vérités nécessaires, qui sont le fond même de la raison, sa lumière naturelle, et qui ne sauraient périr, ou seulement s'obscurcir, sans qu'elle ne devint folle. Ainsi quand les écoles radotent, la révélation luit au sein des ténèbres : c'est elle qui empêche le bon sens d'abandonner le monde¹.

Le secours que la révélation apporte à la raison humaine dans l'ordre intellectuel s'étend à l'ordre moral. La révélation fournit la claire notion du devoir, en établissant avec une absolue certitude le vrai rapport de l'homme avec Dieu, avec ses semblables et avec lui-même. Or la notion du devoir n'est què le premier élément de la vertu : le second c'est la force. Ici la lutte est inégale entre l'idéal et la nature humaine : celle-ci est vaincue le plus souvent. C'est un spectacle navrant, quoique grandiose, de voir le sage antique aux prises avec le mal, et succombant à ses faiblesses, qui semblent plus puissantes que sa volonté. Sans vouloir établir ici la théorie du destin, que tout condamne ; sans prétendre enlever au païen toute responsabilité sous l'influence délétère de la civilisation dont il était l'artisan et la victime, il faut reconnaître qu'à mesure qu'il s'éloignait des saines traditions et des pratiques paternelles, il était très-mal préparé pour réali-

¹ *Sum. theolog.* 1^a Q. 1. A. 1. C.

ser l'honnêteté naturelle, dont sa conscience languissante lui inspirait encore le sentiment. Ici la révélation vient en aide à l'humanité, en lui indiquant des sources supérieures de force morale, où elle peut se retremper, pour regarder le devoir en face, avec des chances de s'élever à son niveau et de s'y tenir glorieusement. La vertu, qui n'est qu'un nom pour la philosophie, est un fait avec la révélation, un fait éclatant, presque vulgaire, tant il s'est reproduit ; et qui demeure, par sa simplicité même, et par sa beauté accessible à tous les esprits, l'argument décisif en faveur de l'ordre surnaturel, celui que les apologistes opposent à la libre-pensée avec le plus de confiance, et dont la valeur ne s'use pas.

Le doute est inévitable en dehors de la révélation. Le doute est déjà une désolante conséquence du libéralisme rationaliste ; mais le mal ne s'arrête pas là. Le doute est un état violent auquel l'esprit humain ne se résigne pas. « Dans
« toute révolution d'idées, le scepticisme trouve
« sa place ; il vient pour détruire et survit à sa
« victime, mais il ne peut tenir longtemps. Nous
« avons besoin de croire, parce que nous savons
« qu'il y a de la vérité. Le doute est un état qui
« ne peut nous plaire que comme l'absence
« d'une fausse croyance dont nous nous sentons
« délivrés. Cette satisfaction goûtée, nous aspi-
« rons à une nouvelle croyance ; le faux détruit,
« nous voulons le vrai. Or s'il est facile, l'esprit

« d'examen une fois né, de détruire ce qui est
« faux, il ne l'est pas, le faux démontré, de trou-
« ver ce qui est vrai. Mille systèmes s'élèvent.
« Le parti vainqueur, uni pour abattre, se par-
« tage pour rétablir¹. » Si l'esprit humain éprouve
ce cruel embarras quand il est placé entre l'er-
reur vaincue et la vérité désirée ; que sera-ce au
lendemain de sa révolte contre la vérité, en pré-
sence du vide qui le tourmente et dans lequel il
ne peut pas s'acclimater ! Mais vaille que vaille,
il a besoin de s'agenouiller devant un autel : le
vrai Dieu perdu, il court aux idoles.

C'est l'heure où l'esprit humain, affranchi des
incompréhensibles vérités de l'ordre surnaturel,
embrasse avec frénésie les incompréhensibles
erreurs de la philosophie. Il renie un Dieu per-
sonnel, et il adore la nature inconsciente ; il re-
jette la création, mais il admet la doctrine de l'é-
manation ou de la matière préexistante ; il se
moque du dogme de la Providence, pour se
courber sous la loi du progrès fatal ; à la doc-
trine de la spiritualité de l'âme il préfère un
sensualisme abject, à la vertu la jouissance, à
l'immortalité le néant. Il trouve dans ses propres
abaisssements je ne sais quelle âcre volupté ; et
dans la désolation qu'il fait autour de lui une
satisfaction d'orgueil ; qui demeure un mys-
tère et qui glace d'effroi.

¹ Jouffroy : *Mélanges philosophiques* : — *Comment les dogmes finissent.*

Nous avons déjà vu l'état lamentable de la philosophie chez les anciens, quand le fil de la tradition se fut brisé, et que la raison émancipée put se mouvoir tout à son aise à travers les systèmes¹. Cette philosophie a son histoire faite ; le jugement de la postérité est rendu ; il est inutile d'ouvrir à nouveau sa tombe et de remuer ses ossements². Nous rappelons seulement à ceux qui l'ont oublié, et nous disons à ceux qui ne l'ont jamais su que c'est le christianisme qui nous a délivrés de la philosophie païenne, en réfutant ses monstrueuses doctrines, et en flétrissant les maîtres trop fameux qui les professaient. Cette lutte célèbre, commencée à l'Aréopage³, dura quatre cents ans avec des chances inégales. Le dernier mot resta à l'évangile, qui est devenu, grâce au sang des martyrs et à l'éloquence des Pères de l'Eglise, la philosophie du monde régénéré⁴.

Pendant quinze siècles la philosophie est demeurée prospère en Occident. Il y eut alors une raison chrétienne, qui, en gardant son autonomie scientifique, ne dédaignait pas la lumière de la révélation. C'est la raison chrétienne qui

¹ Chap. iv.

² De Gerando : *Histoire comparée des systèmes de philosophie*.

³ Act. xvii. 22.

⁴ Villemain : *Tableau de l'éloquence chrétienne au 15^e siècle*.

a valu à la France la philosophie du xvii^e siècle. Malgré quelques ombres, elle est un glorieux patrimoine que nous ferons bien de conserver avec soin ; mais il est compromis¹. Le libéralisme rationaliste, fatigué sans doute de notre supériorité, nous rejeta brusquement en arrière et nous ramena au paganisme. La chute de la philosophie, en plein christianisme, est un fait considérable, et digne de fixer l'attention des penseurs qui ne sont pas de parti pris. Nous exposerons l'apostasie de la raison chrétienne dans la partie historique de cet ouvrage : aujourd'hui nous nous bornons à en prendre acte, à l'appui de la thèse que nous venons d'établir.

Cependant nous devons signaler tout de suite deux caractères de notre situation intellectuelle. D'abord c'est la quantité des erreurs qui sont en circulation dans le monde moderne. Le statisticien dépourvu de méthode ou d'esprit de synthèse, pour ramener toutes les formes de l'erreur à un petit nombre de types, perd vite son sang-froid au milieu de ce déluge. Il n'y a pas de vérité qui ne soit entamée, ou par les amoindrissements qu'on lui fait subir, ou par les antilogies radicales qu'on lui oppose. La discussion est partout, et partout on entend le choc de doctrines qui se heurtent à d'autres doctrines,

¹ Ventura : *La Raison philosophique et la Raison catholique.*

de front ou de biais. Nous voulons bien tenir compte du bruit de la publicité, de la puissance des moyens de vulgarisation qu'on emploie, du plus grand nombre d'individus initiés à la science haute, basse ou moyenne, et devenus juges plus ou moins compétents des questions qui passionnent et partagent nos contemporains. Nous ne négligeons pas davantage le fait de la division du travail et les résultats de l'analyse, qui, en séparant les éléments des choses, multiplie les étiquettes sans augmenter proportionnellement les réalités distinctes. Toutes ces circonstances mises en ligne de compte, nous persistons à nous effrayer de la quantité d'erreurs que nous constatons. En parcourant les siècles chrétiens, on ne trouve à aucune époque un pareil stock d'idées avariées. Le catalogue des hérésies que le protestantisme enfanta au xvi^e siècle pourrait, seul, soutenir la comparaison avec celui de nos erreurs. Ces hérésies ont chez nous des représentants : celles dont on ne parle plus n'ont disparu que devant l'indifférence religieuse. Nous avons ajouté à ce triste héritage les déductions logiques que nous avons su en tirer.

Nos erreurs, déjà si menaçantes par la quantité, le sont bien davantage par la qualité. La foi nous quitte : la raison la suit. La distinction entre ces deux ordres d'idées sera bientôt une chose inutile, puisque tout aura péri dans un même

désastre. Ceci est suffisamment prouvé par l'étude que nous avons faite des doctrines sauvages du libéralisme naturaliste ¹. En y renvoyant nos lecteurs, nous convenons que la négation des premiers principes de la raison pure, de la morale et de l'ordre social est demeurée le crime d'une école qui n'a pas encore conquis l'Europe chrétienne et conservatrice. Mais sans oublier ce que nous avons dit, preuves en main, sur les applications partielles de ces doctrines à l'ordre pratique ², il importe de considérer qu'autour d'elles il y a un rayonnement qui atteint ceux-là mêmes qui les condamnent; d'où il suit que la raison publique est en danger. La folie n'est-elle pas un cas pathologique plus fréquent dans notre siècle? Que les aliénistes répondent. Il ne faut pas préjuger la question par les vastes établissements qu'on bâtit sur tous les points du territoire, pour y recueillir les victimes de la folie; ni par les traités toujours plus nombreux que la science rédige sur ce triste sujet. On pourrait dire que cela prouve uniquement la préoccupation plus vive de notre époque pour une infortune quelque peu délaissée. Nous croyons savoir cependant que les statistiques renferment des chiffres lugubres, et décisifs sur la matière. On explique cette épidémie par les bouleversements sociaux si fré-

¹ Chap. II.

² Chap. VII.

quents de nos jours, par l'esprit d'entreprise, les jeux de bourse, la rapidité vertigineuse de la locomotion, l'état précaire de la famille, le déclassement, et les désespoirs qui suivent d'inévitables échecs dans l'arène de la libre concurrence : il y a bien d'autres causes au mal terrible qui nous ronge. Qu'on veuille bien mettre en rang utile l'obscurcissement de la foi, et l'affaiblissement de la raison publique qui en est inséparable. Cette indication sera peut-être utile au médecin spécialiste ; elle apprendra à ceux qui l'ignorent que ce n'est pas impunément que l'esprit humain s'insurge contre l'ordre surnaturel, pour s'isoler dans son orgueil.

Nous ne voulons pas omettre ici l'examen de la philosophie spiritualiste, dont la prétention à se passer de l'ordre surnaturel semble plus fondée, et qui pour ce motif rentre dans notre sujet.

La philosophie spiritualiste est le meilleur titre du libéralisme rationaliste ; mais elle ne rachète pas tous ses péchés. Cette philosophie est l'asyle d'un certain nombre d'esprits fins et délicats, brouillés avec le catholicisme ; elle distingue les dilettanti révolutionnaires de la canaille d'école ou de club, qui marche sous le même étendard. Les parcelles de vérité qu'elle mêle à ses nombreuses lacunes, la simplicité de son cadre, la clarté de ses expositions, la modération de son langage et l'élégance de son procédé expliquent

son succès dans une classe intermédiaire de la société. Elle donne de la considération à ceux qui la professent : on dit d'un homme qu'il est savant ou éloquent, honnête et patriote ; quand on veut le louer jusqu'au bout, on ajoute qu'il est spiritualiste. Au fond c'est peu.

La philosophie spiritualiste n'a pas été en Europe, en France en particulier, un progrès proprement dit : nous sommes de ceux qui n'admettent guère de progrès en matière de philosophie. Elle fut une réaction salutaire contre l'athéisme et le sensualisme qui, depuis Bayle et Condillac, avaient prévalu un peu partout ; et un retour salutaire à une partie des saines maximes de la raison chrétienne. Rendre aux esprits les dogmes perdus de l'existence de Dieu, de la Providence, de la loi morale et de l'immortalité de l'âme : ce fut là un immense service, dont la société empoisonnée par les doctrines contraires ressentit les heureux effets ; ainsi elle retrouva le chemin de ses véritables destinées. On doit de la reconnaissance aux écrivains courageux qui résistèrent à un mouvement funeste, et vengèrent la nature humaine des abaissements auxquels la condamnait une science égarée. La philosophie spiritualiste compte encore maintenant une nombreuse clientèle, qui peut-être s'éclaircira dans un avenir peu éloigné. Nous tenons M. Jules Simon pour un de ses plus illustres représentants.

M. Jules Simon est tout entier dans trois de ses traités, intitulés : *La Religion naturelle*, *La Liberté* et *Le Devoir* ; il y est avec ses qualités et ses défauts. Si ces traités portaient la signature de Plutarque ou d'Épictète, nous les admirerions. Sous plusieurs rapports ils sont de vrais chefs-d'œuvre, où l'on trouve l'orthodoxie la plus correcte unie à des sentiments élevés ; et où domine la note du respect à l'endroit des choses religieuses. Les questions fondamentales de la philosophie y sont largement exposées, selon les plus pures doctrines de la grande tradition humaine. Ici le lecteur avance avec d'autant plus de satisfaction, qu'il sent sous ses pieds la terre ferme de la vérité et non pas la cendre des systèmes. M. Jules Simon adore le Dieu classique ; il croit que le monde vient du néant et qu'il gravite vers l'éternité ; il décrit admirablement l'âme humaine avec toutes ses facultés : les aspirations qu'il lui prête sont bien celles que nous portons en nous. Et puis, que de belles pensées sur le besoin de Dieu, sur les consolations de la prière, sur la foi en la Providence ! quelles savantes analyses des passions ! comme le triple amour de soi-même, de l'humanité et de Dieu est magistralement fouillé, à des profondeurs où la raison pure ne pouvait pas, ce semble, pénétrer ! quels accents sublimes l'idée du droit et de la justice arrache à l'auteur ! Écrivain de premier ordre, toujours artiste, M. Jules Simon s'élève souvent jusqu'à la plus haute éloquence.

Les qualités qui resplendissent dans les œuvres que nous étudions ne font que rendre plus saisissantes et plus douloureuses les misères qui s'y mêlent. On est d'abord péniblement impressionné devant l'obstination de l'auteur à s'isoler de l'ordre surnaturel, qui s'offre à lui à chaque feuillet de l'histoire, qui l'inonde et l'envahit de toutes parts, tandis qu'il rédige ses conceptions rationalistes. C'est ici le trait distinctif de son école. Le païen perdu dans la nuit de l'erreur marchait à la clarté vacillante de sa raison, comme le mineur se sert de sa lampe de sûreté dans les sombres galeries où il fait jouer sa pioche. En plein christianisme, quand le soleil des intelligences brille au firmament, refuser de lui emprunter sa lumière, c'est un phénomène qui ne laisse pas que de surprendre. On rit encore de Diogène qui alluma sa lanterne à midi pour aller à la recherche d'un homme : cette plaisanterie ne manquait ni de sel ni de sens. Prendre cette lanterne fumeuse à la main, et courir après des vérités qu'on ne saurait découvrir, et qui sont partout, depuis dix-huit siècles, c'est un peu ridicule : dans l'espèce c'est odieux.

Aussi que d'erreurs semées comme l'ivraie dans les mêmes sillons où germe le bon grain ! Dans les traités de M. Jules Simon il n'y a peut-être pas une page, du moins il n'y a pas un chapitre qui résiste à la critique de la raison chrétienne : l'histoire est mal interprétée, quand

elle n'est pas faussée; la logique est blessée; la nature humaine crie sous le sophisme qui l'enlace et l'étouffe, et réclame la liberté de ses mouvements. Comment admettre l'infranchissable muraille qui sépare la philosophie de la religion; devant laquelle un esprit maniaque s'arrête, tandis que l'âme passe par dessus, sollicitée par un attrait irrésistible? quel est ce Dieu qui a créé le monde et qui ne peut qu'admirer son œuvre sans y toucher? pourquoi répandre tant de poésie sur la prière, si la prière n'est qu'une élévation de l'âme vers Dieu, et non pas une demande; ou si cette demande systématiquement restreinte ne laisse pas monter jusqu'au ciel la plainte totale du malheureux? quelle est cette religion qui comporte à peine un culte extérieur et ne saurait jamais aller jusqu'au culte social, suprême expression des besoins de l'âme humaine? La négation de la chute originelle fait de l'homme un profond mystère; et les contradictions dont il est rempli restent sans explication. La triple négation de la résurrection des corps, de l'éternité des peines, et des récompenses basées sur la vision de Dieu, embrouille singulièrement le problème de la destinée, en appauvrissant les solutions chrétiennes. La suppression du miracle rend difficile l'étude des faits historiques; elle heurte les instincts les plus délicats et les plus impérissables de l'humanité¹.

¹ « On dit que la religion naturelle ne donne à l'homme ni

Quand les orreurs de M. Jules Simon ne sont pas des négations absolues, elles sont des lacunes qui ne déparent pas moins sa philosophie. Il les avoue lui-même sans trop d'embarras, tant il lui plaît de rester dans les bornes du pur raisonnement ¹. Ces aveux deviennent des sourdines mises, avec beaucoup d'art, à des négations qui pourraient paraître trop criardes, et sortir du ton modéré et respectueux que l'auteur s'est imposé. Il n'a pas plus de goût pour l'erreur totale que pour la vérité entière. L'éclectisme, qui ne fut pour ses corréligionnaires qu'un mot de ralliement, est pour lui une méthode : c'est son tempérament. Il nie aussi crûement que possible le christianisme en tant que religion surnatu-

« un symbole ni une table de la loi. C'est calomnier à la fois « la raison et la liberté. On reproche encore, sans plus de « justice, à la religion naturelle de n'offrir à l'homme, au- « delà de cette vie, qu'un avenir incertain... Une objection « plus sérieuse peut-être, parce qu'elle est moins radicale, « consiste à soutenir que la religion naturelle manque de pré- « cision dans ses dogmes. Elle prouve l'existence de Dieu et « l'immortalité de l'âme ; mais elle ne nous éclaire pas com- « plètement sur la nature de Dieu et sur les conditions de « la vie future. Il est vrai ; mais ces limites qu'on nous re- « proche sont les limites mêmes de l'intelligence humaine... « Que parle-t-on, en présence de tels dogmes, de vague et « d'incertitude ? » (*La Religion naturelle* : 4^e Partie, pag. 372, 373, 375, 376).

Les réponses de l'auteur aux objections qu'il se pose sont loin d'être concluantes.

¹ « La philosophie étudie tous les faits, commente tous « les principes, ne néglige aucune circonstance ; mais sur « beaucoup de points essentiels où les données lui manquent, « elle se sent inachevée, hésitante, incomplète. (*Le Devoir*, 4^e Partie, pag. 415, 416). »

relle ; il ne lui fait pas toujours grâce de son persiflage ; mais qui comptera les révérences qu'il lui tire et les compliments qu'il lui adresse, tandis qu'il se promène autour de l'édifice, trop magnifique pour être dédaigné. Pour se tenir en équilibre entre deux extrêmes, il se livre à une gymnastique d'esprit quelque peu amusante ; et qui trahit, avec les prodigieuses ressources de son talent, une souplesse de caractère et une richesse de teintes qui le rendent sans égal dans ce genre. Il n'est brouillé avec personne ; ses traités sont des hôtelleries où les noms les plus disparates se rencontrent — nous ne disons pas qu'ils s'entendent — malgré sa bonne volonté de les voir s'embrasser. Kant, avec sa *Religion dans les limites de la raison*, y coudoie saint Luc ; l'auteur du *Livre des Rois* se croise avec Plotin et Jamblique ; on est moins étonné que Cicéron, Mallebranche et Bossuet émettent des avis quelquefois concordants. Avec ces éléments contraires, il arrive tant bien que mal à une unité qu'il appelle la religion naturelle. Pour être juste, il faut dire qu'il la pare de toutes les séductions que l'élévation de la pensée et l'éloquence du cœur peuvent y ajouter. Le sentiment religieux est très développé chez lui : depuis Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre, le rationalisme n'avait pas produit une âme plus pieuse. Nous croyons qu'ici encore M. Jules Simon est allé plus loin que ses précur-

seurs : chez lui la sensibilité arrive à l'onction ; la conclusion philosophique s'exhale de ses lèvres en forme de prière ; elle a des ailes comme la colombe mystique, et elle s'envole jusqu'au ciel.

Avant de finir cette étude, nous demanderons à l'auteur de *La Religion naturelle*, du *Devoir*, et de *La Liberté*, de régler ses comptes avec la révélation qu'il a éconduite si poliment de sa philosophie. D'où a-t-il tiré les doctrines, qu'il gâte çà et là, mais qu'il expose avec une très-réelle supériorité, quand on compare ses travaux à ceux d'Aristote et de Senèque ? a-t-il plus de génie que ces maîtres ? Il est permis d'en douter, sans manquer aux convenances. Est-il le fils d'un siècle mieux traité par la Providence que l'antiquité païenne ? Peut-être approchons-nous de la solution. Entre l'Académie illustrée par Platon et l'Université de France, dont M. Jules Simon est une des plus purés gloires, il y a le christianisme, qui a pénétré dans toute l'économie des sociétés humaines. Quand un milieu est créé par une force souveraine, les plus puissants en subissent les influences, quelquefois à leur insu. M. Jules Simon est le fils du baptême : il a été bercé sur les genoux de l'Eglise catholique ; il a bu son lait, il a mangé son pain. N'a-t-il rien gardé de son éducation première ? dépend-il de nous de nous débarrasser, à vingt-cinq ans, de ce que notre mère nous a donné ? Paris, qui

dévore tant de convictions et flétrit tant de vertus, n'a pas toujours raison des instincts religieux qu'on apporte de la province. Les réminiscences chrétiennes foisonnent dans les livres de M. Jules Simon. Qu'on relise ses pages sur l'expiation, sur la prière du matin et du soir, sur le bon propos, sur l'examen de conscience, sur la pensée de la présence de Dieu, sur les funérailles, sur les anniversaires nationaux, sur les actions de grâce que les peuples rendent au Très-Haut. Avec ces échantillons, et d'autres passages qu'on recueille à pleines mains, on jugera si M. Jules Simon est aussi étranger au christianisme qu'il le prétend ; et si sa philosophie peut être présentée comme le résultat de la raison pure, afin d'étayer la thèse de la libre-pensée, en démontrant que l'ordre surnaturel, malgré ses grandeurs, n'est pas indispensable à l'écrivain pour rédiger une belle doctrine, ni à l'homme pour atteindre sa destinée ici-bas et par delà le tombeau.

En définitive, le libéralisme rationaliste est au fond l'anti-christianisme, c'est-à-dire une révolte contre l'ordre surnaturel, qui est devenu la loi des esprits au même titre que l'ordre logique : aucun euphémisme de langage, aucune grâce de sentiment ne sauraient changer cette triste réalité. L'impiété du libéralisme rationaliste se complique d'ingratitude. Il rompt avec l'ordre surnaturel, après lui avoir emprunté ses richesses ; non con-

tent de se composer une parure avec ses larcins, et de se complaire dans sa bonne mine, il soutient qu'il ne doit rien à personne, et qu'il jouit de l'héritage de la raison humaine. Mais il se trahit à chaque pas ; impuissant à cacher, même à grand renfort de formules, la haute provenance des produits qu'il étale. Chose étrange ! il ne parvient pas à sauver la raison du naufrage autant qu'il l'espérait. En évitant les plus grands écarts, il cotoie toujours les abîmes, et il y descend quelquefois ; sa philosophie mal assortie n'a pas de caractère nettement accusé ; il a la prétention d'être la première école du monde, et il n'est que le vestibule de la véritable.

Quelle est sa valeur comme moyen d'attaque ? A ce point de vue, il n'est pas sans mérite, et le danger qu'il présente est sérieux. Le libéralisme absolu a des conclusions plus entières ; il a plus de corps, il fait plus de bruit, il a prise sur les masses. Le libéralisme rationaliste est dépourvu de ces ressources : ses partisans en conviennent, non sans quelque mélancolie. Aujourd'hui le salon n'est pas un théâtre assez large : le temps n'est plus où il faisait les renommées et créait les courants de l'opinion. La scène est ailleurs ; le salon n'est qu'une loge du haut de laquelle on assiste à la comédie moderne, sans être culbuté par le gros public. Les délicats s'y trouvent bien : les ambitieux y sont mal à l'aise, car ils sentent que la

direction des esprits et des choses leur échappe. Malheureusement le libéralisme rationaliste n'est pas sans influence sur la classe moyenne qui, par bon goût, se préserve encore de certains entraînements. Cette classe compose une aile de l'armée de l'ordre : c'est l'aile qui plie ordinairement, et qui volontiers tourne ses coups contre ceux qui combattent le même combat. Cette situation douloureuse, toujours décrite et jamais améliorée, est en partie le résultat du système que nous venons d'exposer. Jusqu'où va pourtant une mauvaise philosophie ¹!

¹ Les applications politiques du libéralisme rationaliste seront développées au II^e Livre de cet ouvrage.

CHAPITRE XI

L'ÉGLISE EST L'ORGANE DE L'ORDRE SURNATUREL

Les libéraux rationalistes, qui n'admettent pas l'ordre surnaturel, repoussent une église chargée de l'enseigner et de l'appliquer à l'humanité. « Il y a nécessairement dans une religion un « symbole clair et précis pour le dogme, une « église organisée et puissante pour la disci- « pline, un culte régulier dont toutes les prati- « ques sont définies. En philosophie, il y a au- « tant de symboles que d'écoles ; et ces symboles « manquent trop souvent de précision et de « clarté ; il n'y a ni église, ni hiérarchie, ni « discipline ; il ne peut y avoir de pratiques dé- « terminées ; car les prémisses manquent pour « les établir, et l'autorité manquerait pour les « faire exécuter ¹. »

¹ Jules Simon : *Le Devoir*. 4^e Partie, pag. 416.

Les libéraux rationalistes n'admettent pas une église ayant l'autorité dogmatique. « L'autorité « n'est rien en philosophie : elle est tout en religion. La philosophie nous provoque à discuter et à juger, et la religion nous l'interdit¹. » Ils ne reconnaissent pas davantage une église dirigeante. « La religion naturelle, parce « qu'elle suppose partout une intelligence maîtresse d'elle-même, un cœur qui trouve en lui « seul assez de ressources pour s'attacher à Dieu « et pour l'adorer, ne met rien entre Dieu et « l'homme. Elle ne nous donne, pour nous protéger et nous soutenir, ni une cérémonie ni « un maître². » Ils ne veulent pas même d'une église en tant qu'elle est la société des âmes, et à ce titre assujétie à une réglementation quelconque, comme toutes les corporations. « Il n'y « a pas d'autre lien entre ceux qu'unit une « même croyance que cette croyance même, « tant qu'elle subsiste. Il n'y a point d'autre inégalité entre eux que celle du talent et de la « vertu. En un mot, la religion naturelle n'a « ni prêtres, ni églises; elle ne comporte pas « d'affiliation; elle n'a pas même ce genre d'association qui n'est qu'un contrat entre les associés, et qui suppose une œuvre commune, « un danger commun, tout au moins un secret³. »

¹ Ibidem. pag. 415.

² Item : *La Religion naturelle*. 4^e Partie. pag. 379.

³ Ibidem. 4^e Partie. pag. 388, 389.

Il suit de là que la religion naturelle est incompatible avec le culte public. « Il faut donc
« le reconnaître : aucune église, aucune com-
« munion ne peut être fondée sur la religion
« naturelle, ni en dehors de l'Etat, ni sous les
« auspices de l'Etat. Le culte philosophique peut
« être manifesté extérieurement ; mais il ne peut
« jamais avoir un caractère public ¹. »

A première vue, il semble qu'il règne une certaine logique dans le système des libéraux rationalistes ; si le surnaturel n'existe pas, à quoi bon une église ? Cependant ils ont à répondre à des difficultés assez embarrassantes.

D'abord faut-il appeler du nom de religion la pure croyance à deux ou trois dogmes fondamentaux, qui peut aboutir à la rigueur à un culte sensible, et qui n'a d'autre expression que la prière privée, ou certains actes accidentels de la vie publique, tels que la distribution des drapeaux et les devoirs rendus aux morts ? — Il n'y a pas de religion sans sacrifice. Ceci n'est pas une donnée simplement théologique ; l'histoire témoigne qu'en dehors du christianisme, dans tous les temps et chez tous les peuples, les sacrifices ont été usités, comme la suprême manifestation des sentiments de foi, de reconnaissance et d'amour des créatures intelligentes envers le Créateur. La matière des sacrifices fut par-

¹ Ibidem. pag. 403.

tout et toujours empruntée à la nature : les fleurs, les fruits, les animaux, l'homme lui-même, étaient offerts sur les autels. Comme nous n'écrivons pas un traité de la religion, nous ne ferons pas remarquer aux libéraux rationalistes la profondeur des anciens rites, qui correspondent si bien aux besoins de l'humanité, faite de chair et d'esprit, et qui vit de foi et de symboles. Mais nous leur demanderons quel est le sacrifice qu'ils offrent à Dieu : la fumée de leurs laboratoires, ou mieux encore les belles tirades de leur faconde sur les chaires des instituts ne seraient-elles pas par hasard les seules victimes qu'ils immolent en l'honneur du Très-Haut? si la philosophie est le dernier mot de l'esprit humain, pourquoi ne se contentent-ils pas de la cultiver avec enthousiasme? d'où leur vient ce goût pour la religion naturelle dont ils n'acceptent pas les lois traditionnelles? y a-t-il dans ce nom sacré une musique qui flatte leur oreille? veulent-ils se faire illusion, et combler avec un mot le vide qu'a laissé après elle la chose sainte évanouie? est-ce un reste de pudeur? craignent-ils de choquer trop violemment l'opinion d'un siècle malade, dont l'apostasie n'est pas encore consommée? La crainte n'est pas philosophique.

Que dire ensuite d'une religion sans culte public? La question ne laisse pas que d'être désagréable aux libéraux, qui repoussent le culte et

avouent les inconvénients de sa suppression. Une religion métaphysique n'est pas une religion : en tout cas elle n'est pas pour l'homme : on peut prier sans formules ; on peut honorer Dieu sans cérémonial ; mais l'âme est mal à l'aise ; elle étouffe, et sa dévotion court de grands risques. Quand l'idée religieuse est égale à l'idée philosophique, même alors elle s'en distingue par les modes qu'elle revêt pour agir avec plus de puissance. L'idée philosophique ne s'adresse qu'à l'esprit ; l'idée religieuse s'adresse à l'homme tout entier. Or prenons l'homme tel qu'il est ; ne mettons pas à sa place un être systématique, tronqué, et fabriqué tout exprès pour servir la cause du libéralisme. Eh bien ! l'homme vrai n'est pas un pur esprit : il est intelligence, il est amour, il est imagination, il est chair. Il faut que le culte, qui contient l'idée religieuse et qui la fait rayonner, corresponde à tous ces côtés de notre nature ; il faut qu'à l'heure même où l'homme adore il éprouve des émotions ; et que s'élançant vers l'infini il appréhende par tous ses sens, derrière le voile des pompes sacrées, l'invisible mystère auquel il a voué sa foi. Le catholicisme l'a ainsi compris ; c'est pourquoi tandis qu'il impose aux esprits des dogmes sublimes, il déploie devant eux les splendeurs de son culte incomparable. On n'a pas encore prouvé que les saintes mélodies, les sons majestueux de l'orgue, le parfum de l'encens et l'odeur des cierges bé-

nits aient préjudicié au génie de ses théologiens.

On a justement reproché au calvinisme d'avoir dépouillé le christianisme de sa poésie, en réduisant le culte à des proportions mesquines et à des formes austères. La libre-pensée est plus radicale : elle biffe le culte public, pour ne laisser subsister que les abstractions de la science, le seul aliment qu'elle trouve digne de l'âme humaine arrivée à l'âge philosophique. Nous doutons fort que les esprits les plus distingués puissent goûter longtemps les douceurs de ce régime ; ou bien derrière leurs théories ils cachent mal la profonde indifférence dont ils ont atteints en matière de religion. Mais comment cette religion naturelle pourrait-elle suffire aux multitudes, qui ne sont pas encore assez métaphysiciennes pour digérer des idées pures, et y puiser la force morale, si nécessaire pour endurer une destinée cruelle ? Il y a beaucoup de démocrates parmi les libéraux : nous leur recommandons cet aspect du problème.

Ces étranges docteurs vont encore plus loin, toujours au nom de la liberté. La religion naturelle, qui n'a pas d'hostie, qui n'a pas de culte, ne peut pas même être une société : c'est le comble de l'extravagance. Une idée quelconque, si elle ne meurt pas dans le cerveau qui l'a conçue, devient nécessairement un principe d'association. Dès qu'elle est exprimée par la parole,

elle est attaquée par les uns, elle est défendue par les autres : le groupe humain se forme autour d'elle ; si elle vaut quelque chose, elle vivra, elle fera du bruit, elle laissera une trace, elle fondera un peuple, une tribu, une cité, un institut, un congrès, un bureau. A tous ces degrés, l'idée s'incarne dans l'association : c'est ainsi qu'elle procède en politique, dans l'industrie, dans la science, partout et toujours. Par quel renversement des lois de la vie, l'idée religieuse serait-elle condamnée à germer en silence dans les facultés de l'individu ? l'individu ne pourra donc jamais communiquer sa foi à son voisin, celui-ci à un troisième ; et il sera interdit à ces âmes fraternelles de se serrer autour d'un même symbole, de le chanter ensemble dans le temple, et d'en tirer du courage pour le présent et des espérances pour l'avenir ? l'idée la plus féconde aurait ici-bas la pire des conditions ? celle qui, mieux que toute autre, résume l'humanité, son origine, ses aspirations, sa dignité, sa destinée, n'aurait jamais l'honneur de saisir cette humanité réduite en poussière ? au lieu de la prendre en bloc, elle ne pourrait la gouverner qu'en parcelles ?

Non-seulement ce système fausse la vraie nature de la religion, mais il lui enlève toute son efficacité. L'association fait la force. En religion l'association nourrit la foi, développe les vertus, soutient l'ardeur de l'âme aux prises avec les tenta-

tions dont la vie est pleine. Que deviendront les soldats du devoir, perdus dans l'océan humain, sans direction, sans bons exemples, sans consolation? Si quelque philosophe peut rester humble et chaste, modéré dans la jouissance, et calme dans le malheur, à l'aide de la pensée de Dieu considéré dans un axiôme ou dans la lumière scintillante d'une étoile, nous savons que les âmes faibles sombreront dans l'orage, parce qu'à l'heure du péril elles ne sauront où se prendre. Heureusement l'humanité proteste contre la religion individuelle ; car elle a toujours adoré par masses compactes. L'idée religieuse est le lien principal de la plupart des nationalités qui se sont formées dans son sein ; c'est l'association religieuse qui a été le noyau de toutes les autres. Ce fait historique n'admet presque aucune exception ; et donne un formel démenti aux rêveurs d'académie, qui créent le monde au fond de leur cabinet, et le jettent dans un moule de convention, sans s'assurer auparavant s'il veut y entrer ¹.

¹ M. Jules Simon fait ici des aveux incomplets, à travers lesquels on peut lire l'angoisse d'une belle intelligence qui se débat dans l'erreur. Il cherche, sans succès, à combler les vides désolants que la religion naturelle laisse derrière elle. « Il ne nous reste à chercher que le cuite. Disons-le d'abord, « sans détour, c'est ici que la religion naturelle ne donne « pas à l'humanité tout ce que l'humanité lui demande ; car, « inventer un culte, cela ne se peut, et nier l'utilité d'un « culte, cela ne se peut davantage. Quoi donc! ne ferons- « nous que poser la question, et déclarer notre impuissance?... « S'il n'y a pas dans la religion naturelle les éléments d'un

Encore une observation à l'adresse des libéraux rationalistes.

Prenons au sérieux leur religion naturelle. Le caractère fondamental de cette religion c'est la liberté. Ils en bannissent l'autorité sous toutes les formes : pas de temple, pas de prêtre, pas de culte, pas d'organisation sociale; chasseront-ils, avec la même intolérance, l'autorité des mères et des maîtres? L'homme commence au foyer domestique; il s'achève à l'école. Les mères sont des prêtresses dont les maîtres continuent la mission. Comment empêcher les mères et les maîtres de semer des dogmes dans l'intelligence de l'enfant, et de graver des lois morales sur la table vivante de son cœur? L'éducation fera de l'enfant un esclave, et le silence une brute. Devenu homme, il se débarrassera difficilement des préjugés qu'il aura sucés avec le lait ; d'autre part, s'il attend ses vingt ans pour choisir une religion, il s'expose à arriver à cet âge avec une raison incomplète. Comment en effet trier les idées, exciter les unes par le langage des signes et par la parole, et laisser les autres à l'état de purs possibles? Tout se tient dans l'homme, et son développement ne s'opère pas d'une manière fragmentaire : la vie monte et s'épanouit

« culte régulier et complet, peut-être trouverons-nous, par
« une recherche humble et sincère, quelques pratiques
« utiles à recommander, quelques conseils à donner pour la
« vie intérieure, des indications à défaut d'une règle. » (*La Religion naturelle*. 4^e Partie, pag. 377-378.)

dans l'unité. Nous constatons ici des influences contre lesquelles les libéraux rationalistes se hâteront sans doute de protester, parce qu'elles nuisent à la spontanéité des facultés de l'enfant, et qu'elles l'empêchent d'entreprendre la conquête des vérités dogmatiques et morales; autant de choses qu'ils revendiquent très-fièrement, comme le plus bel apanage de l'activité humaine. Là où Dieu n'a pas à intervenir autrement que par les lois générales de la nature, là où l'Eglise est une étrangère, l'humanité doit s'écarter, pour ne pas gêner le travail mystérieux et fécond de la liberté. Qu'est-ce à dire? Nous voilà donc ramenés aux doctrines insensées de l'*Émile*. Les libéraux acceptent-ils cette conséquence quelque peu ridicule et abandonnée aujourd'hui? Ils gardent un silence prudent; mais ils répondent par leurs œuvres, car ils proscrivent l'enseignement chrétien de leurs écoles. Ils ont inventé des maîtres sans religion : où trouveront-ils des mères sans Dieu?

Que l'erreur est cruelle pour ceux qui l'em brassent! elle les condamne à un labeur inglorieux et stérile. Les libéraux rejettent l'ordre surnaturel au nom de la philosophie, et leur philosophie est misérable; ils secouent le joug de l'Eglise, pour se retrancher dans la religion naturelle; sans s'apercevoir que cette religion, telle qu'ils la font, n'en est pas une. Que de déboires pour des esprits élevés, surtout s'ils sont sin-

cères! Mais la liberté est si belle, qu'elle n'est pas achetée trop cher au prix de la vérité, du bonheur, et même de son âme, quand on croit en avoir une.

Passons aux libéraux supranaturalistes ¹.

Ils ont vis-à-vis de l'Eglise une attitude aussi incorrecte que celle des rationalistes : en revanche, elle est beaucoup moins logique. En effet, ils admettent la révélation, dont le texte est dans l'évangile ; ce texte est très-gênant, car il contient la preuve irréfragable de la divine institution de l'Eglise, chargée par le Christ d'enseigner, de sanctifier, de gouverner, au besoin de châtier l'humanité, initiée par le baptême à la vie chrétienne, et devenue par ce simple fait la conquête du divin rédempteur. Il n'y a pas d'exégèse au monde qui leur offre un échappatoire de quelque valeur scientifique ; si le texte n'était pas décisif, le grand commentaire des siècles lui donnerait la lumière qui lui manque. Ainsi il n'y a pour eux qu'une façon de se délivrer d'une autorité incommode : c'est la révolte.

Les publicistes que nous visons dans cette étude avaient assez de génie pour suppléer le

¹ Ce titre ne désigne guère que les protestants orthodoxes. Peut-être faut-il leur adjoindre certains libéraux sans étiquette, qui habitent les frontières indécises de la foi et du rationalisme, et qu'on ne sait sous quelle rubrique classer, parce qu'ils n'appartiennent tout à fait à aucune école.

texte scriptural. De temps en temps le plan divin apparaît de lui-même ; car on peut conclure de la nécessité des moyens à leur réalité historique. Quel est le philosophe, quelque peu homme d'Etat, au courant des choses humaines chez lui et chez les autres, qui ose sérieusement révoquer en doute la nécessité d'une autorité religieuse, autrement dit d'une église ? Les partisans d'une religion positive le peuvent moins encore.

L'homme est un être enseigné. L'enseignement divin est un fait admis de ceux à qui nous adressons. Cet enseignement devait être authentiqué, car le texte pouvait périr ; il devait être interprété, car il est profond, difficile et exposé aux chicanes de l'erreur ; il devait être défendu, car les passions allaient lui déclarer la guerre ; enfin il fallait en diriger les développements, car il en est susceptible dans son immobilité même. Voilà des fonctions redoutables, qui supposent un magistère. Parmi les libéraux, les uns le confèrent à la multitude, les autres à l'individu : deux manières différentes de s'en passer.

L'homme est encore un être sanctifié ; c'est-à-dire qu'il est soumis aux influences divines, qui se mêlent à ses facultés, pour en guérir les infirmités et en prévenir les écarts. Ces influences s'exercent dans le commerce direct de l'homme avec Dieu, qui se rencontrent dans la prière ; elles s'exercent plus puissamment par l'action des

formules sacrées, des rites symboliques, qu'on trouve dans toutes les religions positives, et qui dans le christianisme ont une dignité et une vertu exceptionnelles, puisqu'elles constituent les sacrements, et qu'elles aboutissent au sacrifice de l'autel. Ici encore il faut des mains plus pures que celle du vulgaire. Les sacrificateurs se rencontrent partout; le sacerdoce du peuple, de récente création dans l'histoire, va de pair avec sa souveraineté : s'il n'est pas plus près du ridicule.

Enfin quand les esprits se sont unis dans une même foi, et qu'ils se sont courbés sous les mêmes bénédictions, ils forment une société, qui tantôt se confond avec la société civile et tantôt s'en distingue, qui la domine ou se laisse dominer par elle, mais qui garde au milieu des situations les plus variées une incontestable originalité. La société religieuse ressemble, sous plusieurs rapports, à toutes les sociétés : elle repose sur le triple pouvoir, législatif, exécutif et judiciaire. L'ordre est à ce prix. L'Eglise existant sous la forme sociale, comme son nom l'indique, a créé sa hiérarchie, en tirant une ligne de démarcation entre le pouvoir sacerdotal et les simples fidèles, qui sont les sujets de cette cité. De la sorte l'homme, qui est un être enseigné et sanctifié, est encore un être gouverné. Cette exposition sommaire suffit pour le but que nous poursuivons ¹.

¹ La thèse de l'institution divine de l'Eglise est largement

Les libéraux de l'école de Guizot, ces insulaires de l'ordre surnaturel, perdus dans l'océan des systèmes, qui se croient à l'abri du naufrage sur le rocher tremblant où ils ont abordé, orthodoxes vis-à-vis des libres-penseurs, et libéraux par rapport à l'Eglise qui possède la véritable orthodoxie, ne peuvent pas se résoudre à accepter l'autorité en matière de religion ; ils la repoussent comme un joug odieux. Ici ils invoquent les droits de la raison humaine avec autant d'âpreté que les libéraux rationalistes ; leur inconséquence est flagrante. La doctrine révélée, assez souvent tempérée par l'exégèse philosophique, n'est pas à leurs yeux une doctrine despotique ; c'est à la condition qu'ils la liront à livre ouvert, guidés par une lumière que leurs ancêtres appelaient l'inspiration, et qui n'est plus pour leur postérité que la fantaisie de l'esprit personnel. Si la doctrine révélée a un organe, aussitôt elle les irrite ; ils se redressent ; ils s'exclament au nom de la liberté. Comme si l'enseignement était la contrainte ; comme si la persuasion était la violence ! A ce compte tout enseignement serait despotique ; et il faudrait supprimer les plus respectables, ceux qui ont jeté dans les habitudes de l'humanité les racines les plus profondes.

traitée par les théologiens, depuis saint Augustin jusqu'à Bossuet et au P. Perroac. Nous renvoyons nos lecteurs à ces grands travaux qu'il nous suffit d'indiquer dans cet ouvrage.

On conçoit aisément que lorsqu'il s'agit de l'autorité doctrinale on exige des garanties ; en matière aussi sainte on ne se confie pas au premier venu : les garanties fournies par l'Église sont exceptionnelles. Or les libéraux ne distinguent pas entre autorité et autorité ; en religion ils n'en veulent d'aucune sorte. Leur haine s'adresse au principe lui-même, que leur argument attaque jusqu'à sa racine, pour en finir plus vite avec lui. Ils ne savent donc pas ce que coûte la vérité ! Ils gagnent le pain à la sueur de leur front ; la vérité est plus chère encore : elle demande du sang. Mais ni la sueur, ni le sang ne suffisent pour trouver la vérité surnaturelle ; elle vient de Dieu ; Dieu seul peut la communiquer. Pourquoi donc s'obstinent-ils à se passer de lui, ou de ceux qu'il a envoyés ? Eux du moins sont gens de lettres ; ils ont du talent et du loisir pour étudier ; qu'ils regardent à leurs côtés ce charbonnier qui n'a ni l'un ni l'autre ; et que par pitié pour le pauvre peuple, ils laissent s'approcher le héraut de la vérité, qui vient au nom de Dieu, pour promulguer son symbole et sa loi.

Les libéraux en question n'ont pas horreur de la prière ; ils adorent, ils remercient, ils demandent ; ils admettent jusqu'à un certain point leur insuffisance, et ils attendent d'en haut ce qui leur manque. Dans la vie privée rien ne menace la liberté de leur âme, qui peut à son aise déployer ses ailes et prendre son essor.

dans l'infini : le droit de prier est imprescriptible. Maintenant supposons que le sacerdoce s'interpose, qu'il recueille les pensées, les sentiments, les désirs, les gémissements, les repentirs, les craintes et les espérances de tous ; qu'il condense dans son âme la grande âme d'un peuple agenouillé, qu'il lui prête sa voix, qu'il l'emporte tout entier vers le ciel ; en quoi la liberté a-t-elle été violée ; et quel préjudice la médiation du sacerdoce a-t-elle causé aux individus ? A cette supposition ajoutons-en une autre qui n'est pas plus difficile. S'il plaît à Dieu d'attacher sa grâce à des formules, à des rites, à des symboles, à des fonctions officielles, qui peut l'empêcher ? Cette économie, qui ne manque ni de philosophie, ni de poésie, ni surtout d'efficacité, a été exposée et justifiée par les maîtres de la science sacrée ; elle est déduite de la Bible que les libéraux supranaturalistes ont à la main, et dans laquelle ils ne savent pas lire : nous renvoyons nos contradicteurs à ces travaux. Pourquoi n'accepterait-on pas un pareil régime ? La liberté n'a rien à voir ici : à moins qu'elle ne réclame contre Dieu même, et qu'elle ne prétende lui imposer ses voies et ses moyens.

La forme sociale de la religion n'effarouche pas les libéraux supranaturalistes. Ils ont assez de bon sens pour conclure à la nécessité d'un gouvernement qui maintienne l'ordre dans le

groupe des esprits reliés par le lien d'une foi commune. Jusque-là nous sommes d'accord. La divergence d'idées commence lorsqu'il s'agit de déterminer la nature du gouvernement spirituel. Les libéraux le réduisent à une pure direction morale, dépourvue de toute sanction : il n'est pas une juridiction proprement dite ; de même qu'il ne saurait imposer une doctrine à l'esprit, il ne peut pas atteindre la conscience par une loi ; l'esprit et la conscience ne relèvent que de la liberté. — L'Eglise a la prétention d'être un gouvernement dans le sens rigoureux du mot ; comme elle est la règle de foi, elle est la règle des mœurs ; elle préside aux sentiments intimes et aux actes extérieurs qui en sont la manifestation. Elle est armée pour se faire obéir : d'une main elle tient l'anathème, qu'elle lance sur les rebelles ; de l'autre elle porte les clefs qui ouvrent et ferment le ciel. Ce pouvoir peut paraître exorbitant : il n'est que sublime. Ceux qui s'en effrayent ne savent pas voir l'ombre de Dieu qui se projette sur l'Eglise, et en explique la majesté surhumaine. Où est donc le despotisme ?

Nous avons affaire dans ce chapitre aux libéraux modérés et conservateurs, qui ne confondent pas la loi avec le despotisme, ni l'ordre avec l'oppression, et qui sont des partisans convaincus du triple pouvoir législatif, exécutif et judiciaire. Pourquoi ne veulent-ils pas dans la

société spirituelle des éléments de gouvernement qu'ils défendent dans la société civile ? Ils font valoir la différence des deux sociétés : cette différence, fondée sous plusieurs rapports, ne justifie pas les conclusions qu'ils en tirent. Des deux côtés il y a des hommes à régir ; et quoique le but à atteindre ne soit pas le même, et que les moyens employés ne soient pas identiques, il faut tenir un compte sérieux de ce fait capital. Non, les libéraux aveuglés par leurs préjugés ne triompheront pas de la nature des choses : ils ne démontreront jamais qu'une définition dogmatique, imposée à la foi des fidèles, soit une tyrannie ; ils ne seront pas moins impuissants pour établir que le gouvernement spirituel, en s'étendant aux actes externes et sur la conscience elle-même, soit un attentat à la liberté individuelle.

Reste la contrainte, autre genre de coaction plus odieuse encore.

En dehors des catholiques, il y a trois personnes sur lesquelles l'Église exerce son action : l'enfant, le païen et l'hérétique. L'enfant né dans le sein du christianisme est acquis à l'Église, qui se hâte de lui communiquer la vie surnaturelle, en lui conférant le baptême. Y a-t-il abus ici ? la liberté de l'enfant est-elle violée ? C'est aux libéraux que la question s'adresse. S'ils répondent affirmativement, nous leur demanderons ce qu'il y a à faire dans l'espèce. L'enfant

n'est pas libre : veulent-ils attendre sa majorité, et le laisser arbitre dans le choix d'une religion? Les inconvénients du système ont été étudiés ailleurs¹ : nous n'y reviendrons pas. Quant à consulter l'enfant d'un jour, autant vaudrait prendre l'avis des individus la veille de leur naissance : un congrès de purs possibles, votant sur la question de l'être et du non-être, est la chose du monde la plus divertissante. C'est à tel point que les générateurs les plus libéraux en prennent leur parti, et se décident à ouvrir les portes de la vie à ceux qu'ils n'ont pas consultés auparavant, au risque de blesser leur liberté ; le tout, dans l'intérêt de l'espèce, que trop de respect pour des droits encore à venir pourrait compromettre. L'Église se conforme sur ce point aux habitudes générales : ce qui suffit pour la mettre à l'abri des attaques du libéralisme.

Elle est plus maltraitée quand il s'agit de son apostolat chez les païens. Cependant son procédé est connu depuis dix-huit siècles : rien n'indique qu'elle soit disposée à en changer. La parole, la prière et le sang, fécondés par l'action concomitante de l'Esprit divin, sont les seules armes qu'elle emploie pour conquérir les âmes à l'évangile, et dilater les frontières du royaume du Christ. Le libéralisme s'accommode-t-il, oui ou non, de ces moyens héroïques, qui laissent entière l'indépendance des âmes, placées en face de la vérité

¹ Chap. XII.

révélée et de l'Église qui leur ouvre son sein maternel? Nous croyons qu'il les approuve. Eh! bien, qu'on sache que l'Église n'en connut jamais d'autres ¹. Il y a des faits historiques qui semblent contredire cette assertion, et qu'on nous oppose avec le secret espoir d'embarrasser notre apologétique. On dit et on écrit que Charlemagne poussait les Saxons au baptême à coup de plat de sabre, et qu'il les faisait jeter par milliers dans les eaux glacées de l'Elbe, pour simplifier la besogne des missionnaires. On répète encore que les rois catholiques d'Espagne, vainqueurs des Maures, firent la paix à des conditions anti-libérales, qui plaçaient ces malheureux dans l'alternative de devenir chrétiens ou de repasser la mer, pour s'en aller professer à leur aise les maximes de Mahomet aux rives africaines. Il serait facile d'ajouter d'autres anecdotes à celles-

¹ Qu'il nous suffise de citer ici le canon 57^e du quatrième concile de Tolède qui condamne la loi du roi de Sisebut par laquelle il était ordonné aux Juifs, sous des peines très graves, d'abjurer le judaïsme et d'embrasser la religion chrétienne : « Dieu, disent les Pères, prend en pitié qui il « veut. Le salut se donne au choix libre de la volonté et non « à la contrainte. La forme de la justice s'applique par une « acceptation consentie ; car de même que l'homme, trop « docile aux insinuations du serpent, s'est perdu par le mou- « vement de son libre arbitre ; ainsi, à l'appel de la grâce « divine, l'homme se sauve, en croyant, par la libre conver- « sion de son cœur. Il faut donc ménager leur entrée au « sein de l'Église, non par l'emploi de la force, mais par la « persuasion, en leur laissant le plein exercice de la vo- « lonté. » — (Guyot : *La Somme des conciles*. pag. 375.)

Le canon 8^e du second concile de Nicée est encore plus for- mel. (Ibidem. pag. 461.)

ci. — On répond que l'authenticité des faits allégués est loin d'être établie. Il faut se défier des historiens modernes, et des couleurs qu'ils donnent à leurs récits, surtout quand il s'agit de l'Église. De plus, lorsque la substance du fait est certaine, les circonstances du fait le sont beaucoup moins : interpréter les événements à distance, avec des points de vue nouveaux, sans tenir compte du degré de civilisation de l'époque à laquelle ils se rapportent, ni du milieu dans lequel ils se sont produits, ni de plusieurs accidents restés obscurs, et qui sont néanmoins des éléments du problème : c'est s'exposer aux illusions d'une fausse perspective, et aux jugements injustes qui en sont la conséquence. Mais nous pouvons admettre que tout s'est passé comme on le dit ; et qu'un zèle mal entendu a quelquefois fait violence à la liberté humaine, en précipitant de force des individus dans une société dont ils n'acceptaient pas la divine mission. L'Église est ici hors de cause ; ses principes sont libéraux, dans le sens raisonnable de cette expression ; elle n'est pas responsable des abus commis en son nom : elle ne les a jamais canonisés.

Le cas est un peu plus délicat pour l'hérétique, placé vis-à-vis de l'Église dans une situation particulière. C'est un déserteur, qui dans sa fuite a emporté des lambeaux de l'héritage du Christ, et qui élève autel contre autel, au nom de l'évan-

gile dont il fausse le sens. En tant que puissance spirituelle, l'Eglise ne dispose contre lui que de l'arme de l'excommunication. Les libéraux rationalistes eux-mêmes, M. Jules Simon en tête, et d'autres libéraux, qui pour être chrétiens n'en sont peut-être que plus libéraux, par exemple M. Laboulaye, admettent la légitimité de l'excommunication ecclésiastique, en vertu du droit naturel qui appartient à tout corps constitué de rejeter en dehors de son sein les éléments capables de compromettre sa vitalité¹. Mais l'Eglise est allée plus loin. Appuyée sur l'Etat chrétien, elle a frappé l'hérétique de l'excommunication civile, dont les effets, variables selon les temps et les lieux, s'étendaient à la liberté, aux biens et même à la vie. C'est la question de la liberté de conscience qui revient ici tout entière. Nous n'avons pas à la traiter². Nous voulons seulement dégager de cette épineuse controverse un fait capital, à savoir, que l'Eglise n'a jamais refusé à l'hérétique que le droit de prêcher librement l'erreur, et de lui donner un corps par le culte public. En d'autres termes, l'Eglise, impuissante à saisir dans l'âme du rebelle le mystère de sa pensée, songeait à préserver de la contagion les peuples restés en masse fidèles à son enseignement : où donc est son crime ? Quant à faire rentrer de

¹ Jules Simon : *Le Devoir*. 4^e Partie. pag. 417. — Laboulaye : *La Liberté de conscience*. pag. 5.

² *Le Vrai et le Faux*. 2^e partie, chap. III, VIII, X.

force le rebelle dans le giron de la foi, nous affirmons, sans crainte d'être démenti, que cette méthode de conversion répugne à son génie ; parce que, semblable à Dieu dont elle est l'épouse, elle ne veut que des adorateurs en esprit et en vérité.

Ici nous devons aux libéraux une plus large explication : nous voulons qu'elle soit aussi loyale que possible. Donc nous convenons que l'Eglise, non contente de réduire l'hérétique propagandiste et surtout l'hérétique armé, se tourna vers l'hérétique abstentionniste, et travailla à le convertir à la religion qu'il avait abjurée. Parmi les moyens qu'elle a employés il faut ranger la contrainte ; cet aveu ressemble à une défaite : que les libéraux ne se hâtent pas d'en triompher. L'histoire témoigne en effet qu'une certaine contrainte vis-à-vis de l'hérétique est une tradition dans l'Eglise ; c'est-à-dire qu'elle est une doctrine et une pratique. La doctrine a été enseignée par les conciles ¹, par les papes ², par les évêques ³, par les docteurs et par les théologiens de tous les siècles ⁴. La pratique résulte des lois des empereurs et des princes chrétiens ⁵, qui ont

¹ Concile de Carthage, an. 404. — 4^e concile de Tolède, an. 633.

² Saint Léon à l'empereur Léon. — Saint Grégoire à Patrice évêque d'Afrique.

³ Saint Augustin : *Lettres à Vincent et au comte Boniface*.

⁴ Saint Thomas : *Sum. theolog.* 2^a — Bellarmin : *Des Laiques*.

⁵ Code Théodosien. — Code Justinien. — Ordonnances des rois de France.

mis leur puissance au service des saints canons, pour débarrasser la société des dissidents qui en menaçaient la foi et en troublaient le repos. Ce principe admis, il faut voir dans quelle mesure, et avec quel tempérament, il était appliqué. Or les mêmes monuments qui établissent le fait de la contrainte, prouvent qu'elle n'alla jamais qu'à obliger l'hérétique d'entendre les instructions du clergé catholique. C'était l'opinion générale que cette assistance forcée n'était pas incompatible avec la liberté bien entendue. Dès qu'il s'agit d'un acte plus intime de religion, et qui suppose une foi sincère, tel que la confession ou la communion, la contrainte cesse d'être un moyen d'apostolat : cette règle ne supporte aucune exception.

L'usage de la contrainte était accompagné d'une modération toute chrétienne; l'exhortation y avait plus de place que la menace; la peine, réduite à l'amende ou à d'autres châtimens pareils, n'arrivait qu'en désespoir de cause. On tenait compte des dispositions de l'hérétique et de la situation des esprits; souvent la loi restait lettre morte, quand on sentait que son emploi ne serait pas médicinal. Il s'en faut de beaucoup que l'accord fut parfait entre les princes et les évêques, et entre les évêques eux-mêmes, quand il fallait résoudre la question d'opportunité. La plupart penchaient vers les voies de douceur, comme plus conformes à l'esprit de l'évan-

gile; et le plus souvent leur sentiment prévalait. Saint Augustin a varié sur ce point. Plus près de nous, Bossuet tient tête à Basville, intendant du Languedoc, et aux évêques de Mirepoix, de Nîmes, de Rieux, de Montauban, qui étaient plus enclins aux voies de rigueur. Ce grand homme ne renie pas la tradition; mais il la tempère; il y introduit des distinctions, qui réduisent à peu, pour ne pas dire à rien, l'usage des droits de la société chrétienne sur l'hérétique. Les libéraux, qui connaissent si bien leur Basville, et qui ne lui épargnent pas les épigrammes¹, feront bien de relire la correspondance de Bossuet; ils verront que son génie, pour être moins tendre que celui de Fénelon, a cependant des nuances qu'on ne soupçonnerait pas chez lui².

Nous plaidons les circonstances atténuantes; peut-être sans succès. Le principe de la contrainte reste; cela suffit pour que les libéraux gardent leur attitude dédaigneuse. Ainsi ils prouvent qu'ils ne comprennent pas une société chrétiennement constituée. L'accord des deux puissances leur paraît contre nature; le spirituel et le temporel ne se touchent par aucun point; leur concours, dans un même but social, est à leurs yeux un affreux despotisme, sous lequel les peuples gémissent ou se débattent; quand en réalité

¹ Laboulaye : *La Liberté de conscience*. pag. 16, 38.

² Lettres à M. de Basville, à M. de La Broue, évêque de Mirepoix, etc.

on n'entend que la protestation de quelques esprits forts, du moins dans les grands siècles. Ils ont assisté comme nous à la prospérité de la république de l'Equateur, dont la constitution ne reconnaissait que des citoyens catholiques. Ce petit Etat, qui semblait une relique des vieux âges, pouvait leur expliquer le bonheur des Etats gouvernés autrefois selon les maximes du droit chrétien. Ce tableau les a fatigués ; et ils ont préféré l'effacer de la carte du monde moderne avec le sang de Garcias Moreno.

Les libéraux ne saisissent pas mieux la liberté, dont ils parlent sans cesse, et que quelques-uns pratiquent beaucoup moins. Qu'ils sachent donc que l'usage le plus respectable de la liberté consiste souvent à renoncer à cette liberté même : c'est sur ce sacrifice qu'est fondée la société chrétienne. Le pacte qui conférait aux deux puissances le droit de contrainte était accepté de tous ; chacun s'armait contre lui-même, en armant l'autorité, afin de mieux s'assurer la victoire sur des passions violentes, et sur l'opinion quelquefois égarée : cette victoire s'obtenait par la crainte du châtement. Encore aujourd'hui le monastère chrétien, asyle de tous les héroïsmes, est soumis au régime de la contrainte, que nous pouvons appeler volontaire. Lacordaire se soumettait aux verges : au besoin il aurait franchi le seuil du cachot, si son Ordre l'y avait condamné. Et pourtant ce moine sublime, aussi fier qu'élo-

quent, avait le sentiment de la liberté. Les libéraux n'ont rien à dire contre la contrainte en matière civile : pourquoi la flétrissent-ils en matière de religion, dans une société chrétienne ? Nous les mettons au défi de donner de cette différence de voir une raison vraiment philosophique.

Les libéraux connaissent-ils l'homme dont ils défendent ici la cause ? On leur reproche d'être des esprits abstraits : nous partageons l'avis commun, parce que nous constatons à chaque instant la justesse du blâme qu'on leur inflige. L'homme, tel qu'il est, a besoin d'être aidé, même pour arriver à la foi. La parole est une lumière ; l'amour est une attraction ; la grâce invisible est un moteur tout-puissant ; cependant ces forces demeurent souvent sans effet, quand il suffirait de la plus légère menace pour les rendre triomphantes. Nous ne parlons pas de l'homme de lettres, tel que l'ont fait les principes de 89 ; nous ne pensons pas même à l'ouvrier moderne, enivré de sa propre excellence : ici le remède serait pire que le mal. Mais quand donc cesserons-nous de chercher en nous-mêmes l'idéal humain ? Nous arrivons un peu tard pour poser en modèles : nous sommes au moins étranges en ayant l'air de croire que nous avons découvert la véritable humanité. Or l'homme réel, surtout l'homme du peuple, et le peuple est partout la majorité, a besoin de se-

secours pour pratiquer une religion qu'il a abjurée, — qu'on n'oublie pas l'hypothèse — et dont plusieurs causes l'éloignent. Il est indécis et flottant; l'indifférence, le respect humain, les pressions de l'opinion, les menaces des sectaires, l'influence de la famille, l'arrêtent à la porte du temple : une légère contrainte le mettrait en mouvement. La contrainte échouera contre l'hérétique résolu, à l'âme fière et intrépide; Bossuet ne veut pas qu'on en use dans ce cas¹; elle décidera les lâches et en poussera plusieurs à des calculs odieux : ces inconvénients sont probables mais partiels. La masse reviendra à la pratique de la foi; la contrainte sera pour elle le commencement de la sagesse : la grâce de Dieu fera le reste. La philosophie se trompe quand elle pense que ces deux éléments ne sauraient se combiner.

L'erreur des libéraux sur la nature de l'homme en engendre une autre touchant l'efficacité du châtiment. Si l'homme était un pur esprit, il faudrait le nourrir de métaphysique; s'il était tout sentiment, on réussirait à le gagner en lui versant des flots d'amour. Mais chez lui la raison et le sentiment sont associés à des organes, qui subissent leur action et leur renvoient leur réaction; d'où il suit que la vérité pénètre dans son âme par plusieurs portes : on peut la mettre au

¹ Bossuet : *Correspondance*. Lettre à M. de La Broue, évêque de Mircepoix.

bout d'un argument, au bout d'un bâton. L'Écriture sainte, qui connaît l'homme, a préconisé cette dernière méthode¹; la tradition humaine, très-uniforme sur ce point, et qui pèse d'un grand poids dans cette question, se prononce en sa faveur. Assurément il y a de l'audace à soutenir une pareille thèse en face du libéralisme moderne : c'est débiter des paradoxes pour recueillir des sourires de mépris. Aujourd'hui le monde est plein de professeurs de dignité humaine, occupés à préparer l'apothéose de notre espèce. Ils ont aboli les anciens traitements, qui avaient formé tant de grands caractères ; ils les ont remplacés par les moyens moraux, souvent si immoraux, et dont la stérilité le dispute au ridicule. Ils ont fait une loi qui interdit de frapper trop rudement les ânes, et une autre qui défend de toucher à un cheveu du gamin qui entre dans la vie. Les pères sont désarmés au foyer domestique ; les maîtres ont les mains liées au fond de leurs gymnases. Les uns et les autres, chargés d'élever une bouillante jeunesse et de la préparer aux nobles devoirs de l'avenir, ne disposent que des plus belles maximes du stoïcisme, pour aiguillonner la paresse des enfants, pour réprimer l'intempérance de leur langue, et dompter la fougue de leurs passions naissantes. Tout au plus s'ils peuvent, sans violer les règle-

¹ Prov. xxix, 15.

ments, prendre en leur présence une attitude sévère, garder un silence significatif, et lancer un regard qui tombe comme la foudre sur la tête des plus mutins : encore même ne faudrait-il pas abuser de ces procédés, qui ne sont pas empreints d'un respect suffisant. Nous en sommes-là : on sait assez les résultats qu'a donnés cette pédagogie de fraîche date. Les politiques ont appliqué le même système au gouvernement de la société : il est notoire, quand on n'est pas un sectaire intéressé à dire le contraire, qu'il n'a profité qu'à la révolution. L'homme réel n'est pas ce qu'on le fait. L'Eglise l'a mieux compris, et elle l'a traité en conséquence. Elle n'a pas horreur du châtement : elle l'a mêlé dans une juste proportion à l'enseignement dogmatique, à la culture morale, à toutes les industries de son zèle, à toutes les délicatesses et à toutes les inspirations de son amour. Elle entend le respect de l'homme mieux que personne, car elle sait son prix et sa destinée : elle n'accepte pas les leçons du libéralisme, parce qu'elle a le droit de lui en adresser. Elle ne s'en est pas plus mal trouvée : les succès qu'elle a obtenus l'autorisent à croire à la valeur des moyens qu'elle a employés ¹.

Enfin les libéraux ne tiennent pas assez compte du génie de l'Eglise. L'Eglise est une mère ;

¹ Saint Augustin : *Lettres*, 88, 96, 185.

cette expression est pour eux purement métaphorique : en réalité elle est tout un programme. L'autorité politique octroie la liberté à ceux qui la lui demandent, pour qu'ils en jouissent à leurs risques et périls. Cette autorité ne cherche qu'à dégager sa responsabilité ; mais elle est sans entraves ; elle ne voit devant elle que des citoyens ; elle ne connaît que des droits : le sien et celui d'autrui ; ces droits, souvent hostiles, se regardent et se limitent mutuellement. Voilà la vie civile. L'Eglise est une mère ; elle ne se contente pas de respecter le droit des âmes : elle veut les sauver ; le salut est le droit le plus sacré des âmes : pour elles le droit de se perdre n'existe pas. Avec une pareille préoccupation, l'Eglise ne saurait se renfermer dans les lignes de la procédure libérale, assister froidement au désastre, et s'en désintéresser sous prétexte que son droit est épuisé. Le droit des mères n'est jamais épuisé ; il est réel, même quand il semble violer la liberté. A leur tribunal toute autre jurisprudence est absurde ; leur cœur bondit par dessus les arrêts prohibitifs ; elles vont jusqu'au but de leur amour héroïque ; et à ceux qui leur reprochent d'abuser de leur droit, elles montrent le sein qui a porté des enfants qui périssent, et qu'elles veulent sauver à tout prix. Est-ce une douce poésie que nous débitons ici pour amuser nos lecteurs et égayer les sceptiques ? Nous prétendons dire des choses sérieuses et qui résistent à l'analyse. Nous courons grand risque de

n'être pas compris ; mais ce n'est pas une raison pour se taire ¹.

Ces considérations prouvent que l'Église et la liberté ne sont pas une antithèse : on peut donc être soumis à l'Église et aimer la liberté. Les libéraux, qui choisissent entre ces deux termes, dont l'incompatibilité leur paraît hors de doute, sont convaincus d'erreur. Au lieu d'accuser l'Église de tyrannie et de plaindre ses victimes, ils feraient sagement de voir si en secouant son joug ils n'ont pas courbé la tête sous un autre plus humiliant ; et s'ils ne méritent pas la pitié ou l'indignation de ceux qui savent leur histoire. Nous offrons de les aider dans cet examen de conscience.

¹ « La nature donne au père le droit de gouverner son fils ;
« et elle donne au fils le droit d'être gouverné par son père ;
« c'est une autorité également nécessaire à celui qui l'exerce
« et à celui qui la subit. Toute doctrine qui, sous prétexte
« de liberté, désarmera le père et affranchira l'enfant, aura
« pour effet de détruire la liberté de l'un et de l'autre ; car
« elle ôtera à l'un et à l'autre son droit et sa nature. Jules
Simon. (*La Liberté*. Vol. 1. 2^e partie. chap. 1.)

Si M. Jules Simon appliquait ces belles maximes à l'Église, il ne serait que logique. Son merveilleux bon sens l'avertit que le libéralisme tuerait la famille, et par là compromettrait la société civile. L'Église est la famille des âmes, et sa prospérité n'importe pas moins aux intérêts de la société civile. Devant ce rapprochement le bon sens du philosophe s'éclipse.

CHAPITRE XIII

L'ÉGLISE DES LIBÉRAUX

L'église des libéraux c'est la franc-maçonnerie. Nous n'inventons ni le nom ni la chose. Les manuels de la secte, qui paraissent avec l'approbation des grands-orient, appellent la franc-maçonnerie tantôt une religion, tantôt une église. Quand par hasard ils lui refusent le titre de religion, cela signifie qu'elle n'est pas une religion positive, basée sur des dogmes transmis par voie d'autorité ; mais elle reste la religion de la nature, appuyée sur les principes purement rationnels. La franc-maçonnerie, qui professe la souveraineté du but, et qui ne recule pas devant les moyens propres à l'obtenir, non contente d'usurper un titre sacré, pour faire illusion aux naïfs et aux simples, s'efforce de le

justifier en introduisant dans son organisation tout ce que ce titre contient logiquement d'idées, de formules, de pratiques, de symboles, de devoirs : elle ne néglige pas même la terminologie, afin de pousser jusqu'au bout le calque sacrilège de l'œuvre divine.

Ceci n'est pas un phénomène nouveau : on le rencontre vingt fois dans l'histoire. Peut-être y a-t-il quelque nouveauté dans la grandeur de l'effort déployé, et dans le succès trop certain qui a été obtenu. A ce point de vue, le phénomène mérite de fixer notre attention, surtout en pleine crise libérale ; à cause du contraste qu'il établit entre les doctrines à l'ordre du jour et les pratiques qui se répandent de plus en plus dans les rangs des esprits soi-disant indépendants.

L'ordre des matières nous oblige de scinder notre étude sur la franc-maçonnerie. Nous ajournons au livre suivant l'exposé de son plan général, et la description des caractères externes par lesquels elle essaie de remplacer sur la terre la véritable Eglise. Ici nous détaillerons la partie religieuse et cérémonielle de son organisation, plagiat sans vergogne des choses saintes, (etc.) qu'elle aurait dû respecter, et parce que Dieu les a instituées, et parce qu'elle les poursuit de son mépris ou de sa haine. Ce point de vue suffit à notre tâche ; puisque nous voulons montrer dans quelle contradiction tombent les libéraux, qui ne

veulent pas de l'Eglise, et s'en vont prendre du service sous la discipline des loges.

Donc l'église maçonnique a d'abord ses temples. A part le temple de l'univers, au milieu duquel elle a placé le Grand-Architecte, à part le temple idéal, qui a été démoli par le Christ, que le vrai maçon travaille à reconstruire, et qui n'est autre chose que le triomphe de la libre-pensée sur la superstition, elle possède des temples de pierre, qui sont le rendez-vous de ses adeptes. C'est là qu'elle tient ses assemblées et qu'elle célèbre ses solennités. — Déjà nous nous éloignons des procédés chers à la philosophie. — Elle a son *Credo* dont nous ferons connaître ailleurs les articles; disons ici qu'ils ne sont pas discutés, mais imposés à la foi aveugle de ceux qui prétendent à l'honneur de la maçonnerie. — Elle a sa morale, digne des dogmes dont elle découle : cette morale indépendante de Dieu, de son évangile, même de la raison, est esclave de la nature, dont elle suit les impulsions et dont elle justifie les hontes. — Elle a ses mystères : c'est une véritable mythologie, écrite avec des phrases, avec des signes, avec des chiffres cabalistiques, avec des gestes ; elle est cachée derrière des voiles qui pendent des voûtes, et qui ne se déchirent devant l'adepte que lorsqu'il a adoré ce qu'il ne connaît pas, et qu'il s'est lancé dans un abyme dont il ignore le fond. — L'église maçonnique a sa hiérarchie : le niveau, ce célèbre symbole de l'é-

galité qu'elle place parmi ses dogmes les plus chers, n'est qu'un simulacre vide de sens. Elle se divise en prêtres et en fidèles ; et entre ces deux catégories très-inégales, elle tire une ligne de démarcation, qui les rend presque étrangères l'une à l'autre. La hiérarchie, déjà dessinée par les grades qu'elle confère, s'accuse davantage dans le groupement des loges, distribuées en circonscriptions autour de puissantes unités ; elle apparaît dans toute sa réalité, quand on voit sa vaste économie résumée dans un seul homme, le plus souvent innommé chez les profanes, qui n'habite jamais la même patrie, et qu'on peut appeler le pape de la maçonnerie.

Cette église a ses initiations, véritables baptêmes qui se répètent à chaque nouveau grade conféré à l'adepte, et qui finissent par imprimer à son front l'ineffaçable caractère de la *Bête*, trait distinctif du Frère parfait. A un moment donné, l'initiation devient plus solennelle, sinon plus auguste : ce n'est plus un baptême, c'est une ordination où l'adepte est revêtu de pouvoirs supérieurs, au moyen de formules sacrées, et par la porrection des instruments symboliques à laquelle le Vénérable procède très-gravement. — Cette église dresse des autels au fond de ses sanctuaires retirés ; sur ces autels elle offre des victimes ; elle se plaît à voir couler leur sang. C'est la messe maçonnique, où rien ne manque,

pas même la communion, qui se compose d'une horrible mixture, et qu'on administre à l'adepte au bout d'une truelle pour lui donner du cœur, car en réalité il vient d'assister à la répétition du meurtre. Autour de ces autels se déploient, pendant le silence des nuits, toutes les pompes du culte extérieur, reconnu utile et même nécessaire dans le conseil des hauts grades, parce qu'il correspond aux besoins de la nature de l'homme : à peu près comme disent les théologiens catholiques, quand ils exposent cette doctrine dans le traité de la Religion. On y trouve tous les éléments du culte de nos temples : les ornements, les fleurs, les cierges, l'encens, les cantiques, les symboles, un cérémonial volé comme tout le reste, et qui ne recule devant aucun détail superstitieux : il prescrit en effet les génuflexions, les prostrations, les inclinations de tête, l'élévation des yeux, l'extension horizontale des bras, et des grimaces pour lesquelles les loges peuvent réclamer un brevet d'invention. Un culte si complet suppose des fêtes. L'église maçonnique a son calendrier, calculé sur les signes du zodiaque, et dans lequel les solstices, expression du plus brutal panthéisme, sont honorés à l'égal des grands saints de l'Ordre.

Si tous ces éléments ne suffisaient pas pour justifier le titre d'église que prend la maçonnerie, et que, sous quelques rapports, nous ne lui disputons pas, qu'on se souvienne des devoirs

qu'elle impose à l'adepte, et que celui-ci promet d'accomplir sous la foi d'exécrables serments. C'est la forme autoritaire qui constitue essentiellement une église, par opposition à la philosophie qui, d'après l'école rationaliste, consiste dans la liberté de penser. Ici cette forme abhorrée s'accuse avec une énergie qu'elle n'a nulle autre part ; on ne la fait pas assez connaître en l'appelant autorité : on sait qu'elle est un affreux despotisme.

Cette rapide esquisse de l'église maçonnique, qui serait très-incomplète si nous avions la prétention de donner un traité sur la matière, contient toutes les lignes nécessaires au but que nous voulons atteindre dans ce chapitre ¹.

Maintenant remettons en scène le libéral révolutionnaire, ou simplement rationaliste, avec qui nous avons affaire. Assez ordinairement il est enrôlé dans la franc-maçonnerie, avec un grade plus ou moins élevé : nous avons le droit de lui demander compte de sa conduite. Le lecteur n'a pas oublié que le libéral ne veut pas d'église ; il secoue superbement ce joug, indigne d'un esprit éclairé et d'une âme qui s'appartient. Quand il n'est pas un féroce sectaire, il le passe aux bonnes gens ; c'est le *nec plus ultra* de sa modération. C'est pourquoi on ne le rencontre jamais dans un

¹ Nous avons emprunté les détails auxquels nous faisons simplement allusion à l'ouvrage du P. Deschamps : *Les Sociétés secrètes et la société*. 2. vol. grand in-8°.

temple catholique ; il rougirait de se mêler aux femmes et aux enfants, surtout d'y coudoyer les paysans et les ouvriers, dont il ne recherche la société qu'à l'approche des élections. S'il y va, c'est officiellement, caché sous la toge du magistrat ou sous la simarre du professeur ; en attendant qu'une loi ardemment désirée délivre l'Etat et ses fonctionnaires d'un certain nombre de traditions surannées. Quand il s'égaré dans le lieu saint, c'est en artiste ou en archéologue : il montre à un étranger les curiosités de la ville ; ou bien il marche derrière un cercueil pour remplir un devoir de la vie civile ; un jour il s'est risqué jusqu'à devenir le parrain d'un nouveau-né : on sait assez qu'il ne savait ni marcher, nise tenir, ni surtout réciter son symbole. En le voyant, on devine vite qu'il n'est pas chez lui ; cependant il foule la terre qui porta son berceau. — A la loge il est plus à son aise. Il est fidèle au rendez-vous : le travail, la fatigue, le respect humain, rien ne l'arrête. Aussi avec quelle noble fierté il s'avance du parvis de l'apprenti au sommet du sanctuaire où s'assoit le grand maître ! Il traverse successivement toutes les chambres symboliques, la noire, la rouge, tapissées d'emblèmes funèbres et couvertes de terribles maximes, avec des plafonds azurés et constellés, et des colonnes qui parlent par leur nombre et la forme triangulaire qu'elles affectent. Là il est avec ses pairs ; le vulgaire est dehors ; il se croit affranchi de tous

les préjugés. Malgré tout il est dans un temple.

Notre libéral est essentiellement personnel; il a horreur de croire : il veut voir. La foi est un mot dédaigné; la raison est sa foi: il n'en connaît point d'autre. Ne lui parlez pas des dogmes catholiques, ni de leur origine, ni de la splendeur qu'ils projettent dans leur obscurité même; il se contente des dogmes philosophiques, quand il ne préfère pas les rayer tous de son symbole, pour embrasser un abject naturalisme. — Voyez donc ce champion résolu de libre-pensée dans l'ancre ténébreux de la maçonnerie. Tout à l'heure il déchirait de ses mains forcenées le bandeau de la foi; maintenant il a sur les yeux le bandeau des premiers grades, qu'on a noué derrière sa tête, et qu'il garde tant que dure l'initiation. C'est le symbole des doctrines que lui impose sa nouvelle religion. C'est une véritable profession de foi, qu'il émet à genoux, et à haute voix, devant l'assemblée des Frères, ne sachant pas même la valeur des mots qu'il prononce, ni la signification des signes qu'il exécute.

Volontiers il parle morale. Il ne tarit pas sur la morale évangélique dont il vante la supériorité. En sa considération, Jésus-Christ trouve grâce au tribunal de ce pédant, qui se garde bien de pratiquer les maximes dont il est épris; du moins il les trie sur le volet; il retient les plus commodes,

et laisse les autres aux victimes de la superstition. — En revanche il s'abandonne à la morale maçonnique. Il réduit la débauche en formule : ainsi il ressuscite le type démodé du disciple d'Epicure, ce fils de la matière, cet artiste de l'orgie, qui demande au vin et à l'amour des joies inavouables. Quand la police ne s'en mêle pas, ses excès font rougir la civilisation.

Le libéral est baptisé. Provisoirement il consent à présenter ses enfants aux fonts sacrés, pour ne pas contrister la piété de sa femme ; mais il a le regret de ne pouvoir pas se débaptiser. Il essaie en devenant païen par ses œuvres ; il croit en venir à bout en allant demander le baptême à la loge. Il se soumet, sans rire ou sans rougir, au plus grotesque cérémonial : il permet au Frère terrible de lui bander les yeux, de lui découvrir le sein, le bras gauche et le genou droit, de lui mettre une pantoufle au pied gauche, de lui passer autour du cou une corde dont il tient l'extrémité ; dans cet accoutrement, il va frapper trois fois avec violence à la porte du temple et demande à entrer. Qu'on lui propose d'aller s'agenouiller à la porte d'une église, un dimanche matin, en pénitence de ses péchés ! Théodose le fit : lui est incapable d'imiter cette magnanimité ou seulement de la comprendre.

Il est l'ennemi déclaré du culte en général, et

du culte catholique en particulier. C'est l'homme de l'idée pure et de la formule nue ; il ne voit dans le culte que des momeries, quand il n'y soupçonne pas le honteux trafic des marchands du temple. Il raille l'eau bénite, le scapulaire et le chapelet ; il offre des cierges à ceux qu'il méprise ; ne lui parlez ni de croix ni de bannière ; surtout ne l'invitez pas à une procession. Depuis le jour de son mariage il n'a pas assisté à la messe ; on ne l'a plus vu à genoux devant un confessionnal, ou assis au pied d'une chaire : il ne déroge à ses habitudes que pour écouter en aristarque l'éloquence d'un orateur célèbre ; encore moins l'a-t-on surpris, à Pâques, mêlé aux heureux convives du banquet eucharistique. — Que n'est-il donné aux profanes de considérer, à travers la brèche d'une tapisserie ou par une porte entr'ouverte, ce libéral superbe aux grands anniversaires de l'église maçonnique, quand le soleil passe sur les solstices, ou que les grades sont conférés aux initiés après des épreuves suffisantes ! Tour à tour sacristain, maître des cérémonies, orateur et introducteur, Frère terrible, premier chevalier, il allume des flambeaux, il dispose des sièges, il veille à l'entrée du temple, il gémit dans une chambre obscure, il présente le compas, la pierre cubique, le tablier, la truelle, l'équerre, et tout l'attirail symbolique des loges. Tantôt il se met à genoux, tantôt il se prosterne ; maintenant il prie, main-

tenant il pleure ; tout à coup il prend un glaive, et le dirige en silence vers la poitrine de l'initié qui franchit un degré nouveau. Ce qui étonne, c'est qu'il accomplisse sérieusement les fonctions qui lui sont assignées. En voyant ce maçon évoluer dans son sanctuaire avec tant de dévotion, on aurait peine à reconnaître le libéral de la veille, qui déversait le sel de ses plaisanteries sur les pompes du culte catholique, autrement majestueuses que les scènes carnavalesques que nous venons de décrire.

Il ne lui manque qu'un ridicule, celui de revêtir la blanche tunique, et de prendre la ceinture et la chasuble, pour célébrer les mystères maçonniques. On peut se donner le plaisir de le surprendre dans l'exercice de son sacerdoce. Ceux qui ne pourront pas pénétrer dans les loges n'ont qu'à lire les rituels de l'Ordre pour se convaincre que nous n'inventons rien. Le voilà donc hiérophante, lui que le prêtre catholique fait écumer de rage, qu'il ne cesse de poursuivre dans les journaux, à la tribune, dans les clubs, [et qu'il traite avec un dédain suprême, s'il professe un rationalisme modéré. Le sacerdoce de la nature n'a pas d'autre autel que l'autel de la liberté ; il ne brûle, en l'honneur de l'Architecte de l'univers, que l'encens de la pensée personnelle. A la loge il est remplacé par un sacerdoce positif ; celui-ci est classique : il a ses doctrines, sa liturgie et ses fonctions pé-

riediques. Prenons acte de cette anomalie .

Le libéral ne veut pas être enseigné. Il ne croit qu'à la science, parce que la science s'acquiert et qu'elle ne s'impose pas : elle est une conquête et non pas une révélation. Cette prétention ne l'empêche pas de siéger à la loge, quand il est Vénérable, et de dérouler avec une majesté bouffonne les doctrines maçonniques, transmises par les siècles, enveloppées sous des hiéroglyphes qu'il interprète devant les initiés, et qui ne sauraient être discutées sans profanation. Quand il n'est pas dans les hauts grades, regardez-le agenouillé devant le Très-Sage, répondant humblement aux questions qu'on lui adresse, comme autrefois, assis sur les bancs de l'école, il récitait naïvement la page d'histoire sainte ou de catéchisme que le curé de sa paroisse lui avait donné à apprendre par cœur.

Enfin et surtout, le libéral aime la liberté. C'est au nom de la liberté qu'il a secoué le joug des préjugés, qu'il hait l'ancien régime, qu'il déteste les rois, qu'il prépare les révolutions, qu'il les fait dans la rue, qu'il déclame contre la religion, qu'il abat les croix, qu'il ferme les temples, ou qu'il reste chez lui. — La liberté est-elle pour lui un programme ou un vain mot ? qui peut le dire ? Mais il est sûr qu'à la loge il la trahit. Voici l'heure où il fait ses serments redoutables : nous sommes tenté de dire qu'il prononce ses vœux de religion. Les vœux de religion

ont été abolis par la Constituante comme contraires à la nature. Depuis ce temps, la philosophie n'a cessé de déclamer contre les vœux. Loyola est exécré pour avoir introduit l'obéissance passive ; on ne lui pardonne pas de traiter ses disciples comme des bâtons et des cadavres. Ce thème célèbre est inépuisable : les écrivains de la révolution tirent de là depuis cent ans et plus ; heureux de pouvoir exploiter ce lieu commun, quand leur verve haletante menace de tarir et de compromettre leur vogue et leurs revenus. Or les vœux abolis par la loi renaissent dans les serments de la maçonnerie. Le libéral, arrivé au dernier degré de l'initiation, subit les suprêmes épreuves. Il est amené, à travers divers appartements, au pied d'un autel sur lequel est assis le Vénérable ; là, la tête courbée sous une épée, il écoute un discours despotique ; il jure de garder le secret de l'Ordre, de ne pas sortir de ses cadres sans permission, et d'obéir à ses chefs d'une obéissance absolue et sans réserve, même des droits de la conscience et des lois divines et humaines. En cas d'infidélité, il se dévoue aux peines es plus cruelles : il veut avoir les lèvres brûlées, la main coupée, la langue arrachée, la gorge tranchée : son cadavre sera pendu, etc. ¹. Ainsi il accomplit un acte d'abnégation, qui serait héroïque s'il n'était pas honteux et scélérat. Il renonce à ses

¹ P. Deschamps : *Les sociétés Secrètes et la société.*

convictions, à son honneur, à son indépendance, à sa vie, à sa cendre, à son âme, pour se mettre à la merci d'un maître qu'il ne connaît pas. Au baptême, le chrétien renonce à Satan, à ses pompes et à ses œuvres ; il ne renonce pas à Dieu, ni au vrai, ni au beau, ni au bien. Le religieux renonce à l'orgueil, aux sens, à sa volonté propre ; il conserve la meilleure portion de lui-même, avec la liberté des enfants de Dieu ; son âme est à lui : il la garde avec respect ; son cœur lui appartient : il le cultive en silence pour l'humanité qu'il aime et qu'il veut sauver à tout prix. Le maçon libéral s'abdique sans dignité, sans humilité, sans amour pour personne, excepté pour l'inférieure église dont il devient le suppôt. O libéral, ne nous parle plus de liberté !

Quelle contradiction ! Assurément le cas n'est pas nouveau : l'iniquité ne sût jamais que se donner d'éclatants démentis. Mais de temps en temps les contrastes deviennent plus choquants. Le passage de la vérité à l'erreur s'opère souvent par degrés insensibles ; alors l'erreur n'obtient pas d'emblée la forme d'antithèse, parce qu'elle n'est pas achevée. Ici les mots se heurtent autant que les idées : on appelle la liberté despotisme, et le despotisme liberté ; on blasphème avec frénésie la liberté chrétienne, et on se courbe avec enthousiasme sous le despotisme maçonnique. Les replis du cœur humain contiennent la raison de

cette extravagance. C'est la logique du mal, qui s'avance par des voies tortueuses, en obéissant aux lois de la concupiscence, vers un but misérable. Ceci explique bien des choses ¹.

A quels abaissements, grand Dieu ! l'homme ne peut-il pas s'abandonner, sous l'influence d'une idée fausse et d'un cœur corrompu ! Placé entre l'église catholique et l'église maçonnique, le libéral n'hésite pas à préférer cette dernière. Pourtant quelle différence entre les deux ! L'église catholique a des origines authentiques ; elle est descendue du ciel sur le berceau du monde, pour présider à ses destinées ; elle est la pensée de Dieu et le plus beau rayon de son amour. L'église maçonnique a des origines incertaines et suspectes : elle se donne comme l'expression moderne des antiques mystères : cette impure noblesse lui est disputée ; on lui accorde qu'elle descend des gnostiques, des manichéens, et des templiers : qu'elle se glorifie à son aise de pareils ancêtres. L'église catholique a un passé : on découvre sa trace en comptant les bienfaits dont elle a comblé la société. L'église maçonnique a le sien ; on la suit dans l'histoire à l'odeur de corruption qu'elle exhale, à la lueur des in-

¹ Voilà donc un nombre considérable d'hommes qui pratiquement vont se trouver séparés de l'Église ; qui renoncent à ses sacrements, et qui peu à peu satisfairont le besoin religieux, naturel à l'homme, par les paroles grotesques et les cérémonies ridicules des loges. (M. Claudio Jannet : *Les Sociétés secrètes et la société*. Préface pag. LXIV.)

cendies qu'elle allume, et à travers les fleuves de sang qu'elle répand. L'église catholique est la cité des saints : la fleur de l'humanité est à elle ; les hommes de génie, les âmes magnanimes, les caractères héroïques lui font cortège dans les siècles ; chez elle on est en bonne compagnie. L'église maçonnique a une clientèle d'une autre qualité. Tous les rêveurs en quête de théories irréalisables, tous les fous habiles dans l'art d'échafauder l'absurde, les épicuriens, les envieux, les ambitieux, les faillis, les flétris de l'opinion et de la loi, les pervers de tout rang, rois égarés par la flatterie et la débauche, philosophes perdus dans le libertinage de la pensée, écrivains sans pudeur, soldats sans patriotisme, prêtres en rupture de ban avec les saints canons, embaucheurs, proxénètes voués à l'infâme trafic du vice : voilà dans quelles catégories l'église maçonnique se recrute. Qui pourrait le nier ? Elle-même revendique toutes les célébrités de l'erreur et du crime : le paganisme lui a fourni des contingents superbes, tirés des temples, des écoles et des antichambres des césars ; le moyen-âge lui envoya ses sectes révolutionnaires, ses alchimistes et ses faux-monnayeurs ; la renaissance tous les insurgés de la science, ses réformés, ses novateurs, et ses humanistes bourrés de grec, de latin et d'orgueil. Notre temps a achevé sa gloire et décidé de sa prépondérance, en élargissant ses cadres avec des hommes dont on sait le nom et

dont on connaît la légende. Depuis plus de cent ans il n'y a pas un seul malfaiteur public qui ne soit inscrit sur ses catalogues. C'est dans cette caverne que le libéral, échappé du giron de l'église catholique, va chercher un asyle contre la superstition et la tyrannie.

Il faudrait être bien aveugle pour ne pas voir ici le châtimeut de l'orgueil, premier principe générateur du libéralisme. On ne viole jamais impunément les lois de la nature ; on ne touche pas à l'ordre surnaturel sans se nuire. Dieu se venge en se retirant du libéral, qui ne veut plus de lui ; il l'abandonne à sa faible raison ; et il le regarde avec une ironie cruelle rouler sur toutes les pentes, jusqu'à ce qu'il arrive au fond de la honte : ce prélude de sa justice fait trembler ceux qui en sont témoins. L'humanité, qui est moins sérieuse, ne prend pas toujours les choses par le grand côté. Tandis que Dieu frappe l'orgueil en l'aveuglant, elle le châtie par ses éclats de rire. Et comment ne pas rire en regardant le libéral troquer la liberté des enfants de l'Eglise contre la tyrannie des conspirateurs maçonniques !

LIVRE II

Du second principe générateur du libéralisme. L'esprit fragmentaire.

CHAPITRE I

LA SYNTHÈSE

La synthèse est un procédé logique et une forme des choses. Dans le premier cas, elle est la contre-partie de l'analyse qui résoud en leurs éléments constitutifs les formes qu'elle même trouve faites, ou qu'elle se charge de créer : dans ce sens, la synthèse est un état intellectuel, qui consiste dans la faculté plus ou moins puissante de percevoir clairement les rapports, médiats et immédiats, existants entre les idées abstraites ou entre des réalités concrètes. La synthèse s'entend encore des rapports établis de fait dans la forme des choses. De là, la synthèse subjective ou la vision de l'unité ; et la synthèse objective ou l'unité existante.

Dans ce livre nous voulons montrer comment le concept libéral des choses est fragmentaire, c'est-à-dire sans synthèse. Ceci nous fournira l'occasion de décrire l'appauvrissement que la raison publique a subi à notre époque. Nous étudierons ensuite les œuvres du libéralisme ; et nous aurons le secret de leur fragilité, en constatant qu'elles manquent, elles aussi, de synthèse, c'est-à-dire de cohésion dans les parties.

L'unité est le fondement de l'esprit humain. Si l'idée de l'unité n'était pas en nous, au moins d'une manière confuse et inconsciente, nous ne pourrions en acquérir aucune autre. Si nous n'avions pas la faculté de ramener toutes nos pensées à l'unité, nous cesserions d'être raisonnables, et nous serions incapables de rédiger une proposition. Notre activité se ressentirait de cette lacune ; si elle ne s'immobilisait pas, nos entreprises aboutiraient au chaos ; nous n'aurions pas même la sûreté de l'instinct. L'unité est encore la base des choses matérielles et spirituelles ; visible ou cachée, elle est au fond de tout.

Cette doctrine appartient à la grande tradition philosophique ; tous les hommes de génie, païens et chrétiens, sont d'accord sur ce point.

Il est digne de remarque que tous confondent l'unité et l'être. Par là ils prouvent suffisamment que l'unité est le point de départ néces-

saire de tout ce qui existe, et la condition rigoureuse de la durée des choses. Perdre l'unité, c'est cesser d'être : la mort n'est que la dissolution de l'unité. De là cette conclusion, que l'esprit humain gravite autour de l'unité : l'aimer est sa loi ; la découvrir ou la faire, c'est sa gloire.

Platon est le plus grand philosophe de l'antiquité, parce qu'il a pressenti mieux que d'autres l'unité des choses. Après avoir parcouru le monde des phénomènes sensibles, voyant que là tout est dans un flux perpétuel, ne rencontrant nulle part l'uniformité et la stabilité dont son esprit était avide, il pénètre dans le monde des idées. « Ce monde est le domaine propre de
« la raison, comme la nature phénoménale est le
« domaine des sens ; de là dans la raison un or-
« dre de notions qui correspondent au monde su-
« périeur, et qui nous mettent en rapport avec lui :
« ce sont les idées » ¹. Nous avons vu ailleurs où Platon trouve la substance des idées ². C'est assez dire que sa théorie des idées est un traité de l'unité.

Cette belle doctrine, plus ancienne que Platon, et qu'il nous a transmise, non sans quelque mélange d'erreur, à moitié dégagée des ombres des siècles sensuels, ne pouvait pas périr. Le génie chrétien l'a reprise en sous-œuvre ; il l'a purifiée

¹ *Le Theatete. — Le Parménide.*

² Liv. I. chap. II.

des souillures païennes; et il l'a achevée, en l'illustrant des clartés de la lumière évangélique.

Saint Denys l'aréopagite, si voisin des écoles grecques, n'est dépassé par aucun autre sur cette question : lui aussi confond l'unité et l'être. « Il
« n'y a pas d'être, écrit-il, qui ne participe à
« l'unité. Mais comme tout nombre participe à
« la monade, tellement qu'on dit *une* paire, *une*
« dizaine, *un* demi, *un* tiers, *un* dixième, ainsi
« toutes choses, et chaque partie de chose, parti-
« cipent à l'unité; et ce n'est que parce qu'il est
« un, qu'un être quelconque existe. Et cette unité
« cause de tout, mais antérieure à toute unité et
« à tout multiple, elle détermine tout multiple
« et toute unité. Car il n'y a pas de multiple qui,
« par quelque endroit, ne soit un. Ce qui est
« multiple en ses parties est un dans sa totalité.
« Ce qui est multiple en ses accidents est un
« dans son sujet. Ce qui est multiple en nombre
« ou en puissances est un dans l'espèce. Ce qui
« est multiple en processions est un dans le
« principe. Et pas un être n'existe qui, d'une
« façon ou d'une autre, ne participe à l'unité de
« celui qui, dans l'unité absolue, anticipe toutes
« choses, et toutes choses ensemble et malgré
« leur opposition. Et sans l'unité il n'y aura pas
« de multiple; mais il y aura unité sans mul-
« tiple, de même que la monade précède tout
« nombre multiple. Et si vous supposez toutes

« choses unies à toutes choses, toutes formeront
« l'unité dans la totalité. ¹ »

Saint Augustin ne distingue pas l'unité de la forme ou de l'être. « Toute la vertu de la forme, « dit-il, dérive de l'unité. A proprement parler, « on n'obtient une forme qu'en réduisant les éléments à l'unité. La raison en est bien simple, « c'est que le principe de toute forme est l'unité « suprême ². »

« L'unité, d'après saint Thomas, n'est autre « chose que l'être à l'état indivis ; d'où il suit « que l'unité est identique à l'être. En effet : « l'être est simple ou composé ; l'être simple est « indivis de fait et de droit ; l'être composé « n'existe pas, tant que ses parties sont divisées, mais seulement lorsqu'elles sont réunies, « et qu'elles constituent et qu'elles réalisent le « composé. Par là on voit clairement que l'être « de chaque chose consiste dans l'indivision. « Voilà pourquoi comme chaque être garde son « essence, ainsi il conserve son unité. ³ »

Les métaphysiciens modernes ont puisé aux sources que nous venons d'indiquer ; et ils ont continué dans la littérature chrétienne l'exposition de la doctrine de l'unité. Bossuet en fait de belles applications aux sujets théologiques, qu'il a coutume d'étudier à la lumière des idées

¹ *Des Noms divins*, chap. xiii.

² *Sur la Genèse*, c. 10.

Sum theolog. 1. Q. xi. A. 1. C.

pures ¹. Leibnitz est plein d'harmonie ². Fénelon tire de l'idée de l'unité une des plus fortes preuves de l'existence de Dieu ³. De nos jours, Jacques Balmès, dans ses remarquables analyses psychologiques et ontologiques, dégage la loi de l'unité des facultés de l'homme : il s'en sert pour arriver à Dieu, mettant en présence deux synthèses vivantes mais inégales, celle qui pense et celle qui est pensée ⁴.

L'unité, qui occupe la première place dans l'économie des choses, et que les maîtres développent dans leurs traités avec tant d'enthousiasme, est la source de la beauté et de la force. « Dans tous les arts, dit saint Augustin, ce qui « plaît c'est la convenance ; avec la convenance « tout est beau. Mais la convenance suppose la « proportion et l'unité, qui résultent de la si- « militude des parties égales ou de la gradation « des parties inégales ⁵. » Ailleurs il donne à son idée la forme concrète, et il la montre incarnée dans les faits : « Telle est la vertu et la puis- « sance de l'intégrité et de l'unité, que la mul- « tiplicité de ce qui est bien plaît encore, lorsque « tous ces biens convergent et se rencontrent « dans une unité qui les renferme tous. L'uni-

¹ *Sermon sur l'Unité de l'Eglise. — Discours sur l'Histoire universelle.*

² *La Monadologie. — De l'Harmonie préétablie.*

³ *Traité de l'existence de Dieu. 2^e Partie. chap. III. chap. V.*

⁴ *Philosophie fondamentale. Vol. I. livr. I. chap. IV, V, VI.*

⁵ *De la Vraie religion. chap. 32.*

« vers tire son nom de l'unité qu'il possède ¹. »
Après avoir trouvé l'unité dans le monde de la matière, saint Augustin la cherche dans le monde des esprits : « Pensez à l'unité, et voyez si elle n'est
« pas le principe du plaisir que vous goûtez
« quand vous êtes au sein d'une multitude. Voilà
« que par la grâce de Dieu vous formez en ce
« moment une assemblée nombreuse. Qui vous
« supporterait, qui vous résisterait, si vous n'étiez
« pas animés d'un même sentiment ? d'où vient
« la paix qui règne dans les multitudes ? Donnez-
« moi l'unité, et je ferai un peuple : brisez
« l'unité, il n'y aura plus que la foule. Qu'est-
« ce que la foule ? C'est une multitude sans or-
« dre ². » L'Eglise lui apparaît comme l'unité
idéale ; aussi elle surpasse en force et en beauté
toutes les formes créées. Sur ces paroles : *Elle*
lui répondit tandis qu'elle déployait sa puissance,
il ajoute : « Vous avez déjà entendu plus haut
« cette sublime réponse ; la voici : *J'assemble-*
rai les peuples, je confédérerai les royaumes ;
ainsi je créerai une grande unité qui rendra
gloire à Dieu. Donc la réponse de l'Eglise au
» Christ sort du sein de l'unité. Quiconque n'est
« pas dans l'unité ne peut pas faire écho à sa
« voix. Car le Christ c'est l'unité : à son tour,
« l'Eglise est une unité ; et elle ne répondrait pas

¹ Sur la Genèse contre les manichéens. chap. 21.

² Sermon 103.

« aux invitations du Christ si elle n'était pas une
« unité ¹. »

Voilà donc les principales synthèses que le génie découvre : l'univers physique, la société humaine, et l'Eglise, qui est la résultante du commerce de la société humaine avec Dieu. La doctrine de l'unité est déjà plus qu'une abstraction pure, exposée aux dédains des esprits positifs ; elle est tangible dans les noyaux ou centres de vie qui se partagent le monde. Mais ces synthèses ne sont elles-mêmes que des reflets, car elles sont imparfaites : d'abord parce qu'elles admettent la composition, ce qui en fait de simples agrégats ; ensuite parce qu'elles sont plusieurs, ce qui leur enlève le bénéfice de la suprême unité.

C'est pourquoi le génie ne s'est pas arrêté en si bon chemin : il s'est élevé jusqu'à Dieu, qui est l'unité par excellence, et la source de toute unité existante. Saint Augustin, que nous ne nous laissons pas de citer sur une question si délicate, ne veut pas qu'on se contente de l'unité dont on trouve des vestiges dans le monde des corps ; il va jusqu'à nier que cette unité en soit une. « Quel est celui qui découvrira dans les
« corps une parfaite proportion et une absolue
« similitude ? La proportion vraie, la vraie simili-
« tude, l'unité totale et primordiale, ne saurait

¹ *Exposition du psaume 101. Sermon 2.*

« être contemplée avec les yeux de la chair, ni à
« l'aide d'aucun autre sens ; elle est un pur intel-
« ligible, qui ne tombe que sous le regard de l'âme.
« D'où viendrait en effet la proportion qui éclate
« dans les corps, et comment prouverait-on
« qu'elle est très-inférieure à la parfaite propor-
« tion, si cette dernière n'était pas perçue par l'es-
« prit ? » L'unité, que saint Augustin ne trouve pas
dans les corps, est plus sensible dans les âmes.
L'âme humaine, avec sa simplicité, s'en rapproche
davantage ; la société, groupe immense d'âmes
simples, y participe aussi ; l'Eglise, société pure-
ment spirituelle, en a reçu une empreinte plus
profonde. En dernière analyse, l'unité parfaite
n'est qu'en Dieu.

Saint Thomas tire la même conclusion, et il
ajoute que l'unité de Dieu est le principe de
toutes les unités créées : « On voit que tous
« les êtres sont coordonnés les uns aux autres,
« car ils sont hiérarchisés. Mais dans une si
« grande diversité, ils ne sauraient se ranger en
« ordre, si un principe unique ne les ramenait à
« l'unité. Or le nombre est beaucoup mieux ré-
« duit à l'unité par un seul que par plusieurs,
« car en soi l'unité engendre l'unité ; le nombre
« au contraire ne la produit que par accident,
« en tant que les éléments sont fondus dans une
« certaine unité imparfaite. Comme donc le pre-

« mien être est parfait, et cela essentiellement
« et non par accident, il faut que ce premier être,
« qui ramène tout à l'unité d'où naît l'ordre, soit
« unique. Cet être c'est Dieu ¹. »

Maintenant ne soyons plus étonnés de l'instinct invincible qui pousse l'esprit humain vers l'unité; cet instinct est identique à celui qui le pousse vers la vérité, vers la vie, et vers Dieu; car, au fond, l'unité c'est tout cela. Cette orientation est la preuve de sa noblesse originelle; si elle est quelquefois son martyre, elle est toujours sa gloire: jusque dans les défaites de ses désirs impuissants. L'homme qui n'est pas tourmenté, implicitement ou explicitement, du besoin de l'unité n'est pas encore un homme, ou il a cessé de l'être; il n'est qu'une ébauche, ou il est une ruine.

L'unité est la passion du philosophe. Il veut connaître; mais il n'assigne aucune borne à sa connaissance; il est en face de l'infini; et il aspire à le mettre en formule. Quand il a étudié les phénomènes, il en cherche la loi, pour s'élever ensuite jusqu'à la cause. Il étend ses investigations de l'atôme aux étoiles: il crée la faune, il compose la flore, il casse le caillou, il fond le fer, il analyse l'eau, il pèse l'air, il fixe la lumière, il dirige l'électricité. Après cela il saisit les rapports qui existent entre toutes ces sciences, et il arrête

¹ *Sum theolog.* 1^{re} Q. xi. A. 3. C.

les lignes de sa synthèse. Bacon a considéré toutes les branches du savoir humain comme les rameaux d'une même tige. Leibnitz, qui était obsédé par le rêve d'une langue universelle, a écrit : « Je voyais que la géométrie, ou la philosophie de l'étendue, conduisait à la philosophie du mouvement, et la philosophie du mouvement à la science de l'esprit ¹. » La passion de l'unité a fait tourner les têtes : elle a engendré des erreurs graves. Pour ne pas admettre Dieu, qui est l'unité suprême, des hommes supérieurs se sont égarés dans leur orgueil, et ils ont inventé des unités monstrueuses : ils sont les pères de ces tristes systèmes qui s'appellent l'identité, le panthéisme, et l'autothéisme, dernier produit de la science d'outre-Rhin : nous ne mettrons pas sur la même ligne la monadologie de Leibnitz, cette hypothèse brillante et contestable, qui honore son auteur. Les écarts du génie en cette matière sont bons à recueillir : car ils attestent très-éloquemment que l'unité est le besoin impérieux de l'esprit humain, puisqu'il s'en fabrique une fausse, quand il n'arrive pas jusqu'à la véritable.

L'artiste est comme le savant : il poursuit l'unité. Les lettres de l'alphabet, les couleurs de sa palette, les notes de son piano, les dessins de ses cartons, les formes idéales qui germent dans sa

¹ *Exposition de la doctrine de Leibnitz sur la religion. — Lettre à Arnaud: pag. 417.*

pensée comme des fleurs, sont les éléments d'un tout qu'il pressent, qui souvent lui échappe comme un spectre moqueur, et que de temps en temps il fixe dans une réalité sublime. L'Illiade d'Homère, le Laocoon, la Transfiguration de Raphaël, Saint-Pierre de Rome, sont des unités immortelles.

Les législateurs ont fait de leurs codes les moules d'où sortent les peuples, ces unités vivantes, qui prennent possession du temps et de l'espace, qui écrivent leur histoire avec leurs vertus ou leurs vices, et laissent derrière elles leurs services, ou la trace sanglante de leurs ravages.

Les conquérants ont toujours rêvé la monarchie universelle, une unité entre les deux pôles, pour essayer si ce piédestal irait à leur taille. Quand Alexandre eût entendu Aristote disserter sur la pluralité des mondes, il se mit à pleurer, en songeant qu'il n'en avait pas encore conquis la moitié d'un : lui aussi avait le mal de l'unité.

L'unité est le tourment de tout ce qui vit. Les âmes mystiques, qui prient et qui gémissent au fond des solitudes, qui se détachent du monde, qui planent sur ses faux biens qu'elles méprisent, et sur ses plaisirs dont elles ont horreur, aspirent, elles aussi, à l'unité. Quand l'amour la crée, sur les débris de toutes les passions domptées, et dans le recueillement parfait de toutes les fa-

cultés ramenées à l'état harmonique, elles s'arrêtent satisfaites, parce qu'elles y goûtent la paix, qui est son plus doux fruit. « Celui qui « trouve tout dans l'unité, qui rapporte tout à « l'unité, et qui voit tout dans l'unité, peut avoir « le cœur stable et demeurer en paix avec « Dieu ¹. »

Telle est la puissance d'une idée-mère ; elle rayonne dans tous les sens ; elle se mêle à toutes les manifestations de la vie ; elle exerce son influence dans les sphères les plus différentes. L'unité est une idée-mère.

La doctrine de saint Thomas, exposée plus haut, est particulièrement remarquable, parce qu'elle est un excellent résumé de ce qui précède, et qu'elle est féconde en conséquences pratiques. Le lecteur devine les rapports nombreux et intimes qu'elle a avec l'ensemble des choses humaines ; les applications que nous en ferons aux principaux problèmes agités de nos jours les rendront encore plus évidents. Ceux qui nous accuseraient de les noyer dans la métaphysique verront que nous ne sommes pas loin des réalités contemporaines ; et ils nous pardonneront les jalons que nous plaçons sur notre route.

¹ *Imitation de J. C.* Livr. 1. chap. 3.

CHAPITRE II

LA SYNTHÈSE DU BIEN

Le Verbe, l'Eglise, et l'humanité chrétienne sont les éléments de la synthèse du bien; dans ces trois termes nous trouvons le principe, l'organe, et l'objet ou la matière de cette synthèse.

Le Verbe est le commencement de tout. C'est le Verbe qui ouvre l'évangile selon saint Jean; le philosophe, qui creuse le mystère des choses, devrait remonter jusqu'à lui, s'il était jaloux de donner à sa science une base solide; l'historien, qui étudie les faits du passé, et qui les groupe avec méthode, ferait sagement de ne pas le négliger. C'est pourquoi les grands penseurs chrétiens, qui nous ont enseigné à chercher l'unité au-dessus des phénomènes variables de la créa-

tion matérielle, et même spirituelle, non contents de la découvrir en Dieu, pénètrent audacieusement dans les abîmes de sa vie intime, et nous montrent le Verbe comme la première unité engendrée du Père, et devenant l'idée d'après laquelle sont réalisées toutes les unités inférieures. Déjà on ne peut pas, sans injustice et sans impiété, nier que le Verbe ne soit la synthèse des choses, puisqu'il a créé les mondes, et qu'il continue de les porter dans le creux de sa main, en restant dans leur fond comme la raison dernière de leur beauté et de leur persévérance dans l'être. Saint Augustin a écrit : « Celui qui confesse que toute substance, sans « exception, aspire à l'unité afin d'être tout ce « qu'elle est, et s'efforce, dans la mesure de sa « puissance, de rester identique à elle-même, « cherchant son rang et sa place, selon les lieux, « les temps et sa constitution, afin d'arriver à « un équilibre d'où dépend son salut; celui-là « doit convenir aussi qu'un même principe a « présidé à la formation et à la distribution de « chaque être, quelles que soient sa forme et sa « valeur respective, par l'intermédiaire d'une es- « sence égale et semblable à lui, unité qui cor- « respond à la sienne, d'où elle sort, et à la- « quelle il est relié par les liens d'un très-pur « amour¹. »

Or le Verbe s'est fait chair. L'unité vivante et personnelle, cachée dans le sein de Dieu, s'est manifestée : elle s'appelle Jésus-Christ. Jésus-Christ est la grande synthèse. Il ne peut pas être effacé de l'ordre intellectuel, parce qu'il est le premier des intelligibles, l'idée source de toutes les idées. Il ne peut pas être chassé de l'ordre réel, parce qu'il remplit l'histoire, dont il est tout ensemble la substance, la loi et le but. Il va de la terre au ciel ; en étendant ses bras il touche aux deux extrémités du monde, et rien n'échappe à son action. Ceux qui croient en lui aperçoivent clairement la place qu'il occupe dans l'économie des choses ; il est toute leur philosophie : ils voient en lui la cause première et la fin dernière de tout ; ils marchent à sa lumière ; ils lui demandent la solution de tous les problèmes, et le remède à tous leurs maux ; sa royauté est leur consolation ; son triomphe définitif est leur espérance ; en attendant, ils baisent avec enthousiasme ses pieds ensanglantés par les épines du chemin qu'il parcourt en combattant.

Ceux qui nient Jésus-Christ sont dans un terrible embarras ; plus ils le fuient et plus ils le rencontrent. S'ils déchiffrent un papyrus, ils y lisent son nom ; s'ils remuent la poussière des morts, les morts leur parlent de lui ; sous les débris des temples, sur les pierres brisées, sur l'exergue des monnaies, dans les symboles de

l'art, dans les langues des peuples, dans leurs lois, dans leurs traditions, dans leurs fêtes, dans leurs abaissements, dans leur relèvement, partout et toujours, c'est le Christ qui s'obstine à leur apparaître, pour déconcerter toutes leurs prétentions et donner le démenti à leurs systèmes. C'est en vain qu'ils lui arrachent le nimbe de la divinité et qu'ils l'abaissent à leur taille ; dans le Christ, l'homme tout seul les épouvante encore, parce qu'ils n'avaient jamais rencontré un homme pareil. Qu'il soit dieu, qu'il soit homme, il est puissant : il a créé la civilisation, il la pénètre, il la dirige : voilà pourquoi ils sont inconsolables. S'ils lui disputent la personnalité pour en faire un mythe, leur profit n'est pas grand ; car ils sont en présence d'une force, et de quelque nom qu'on l'appelle, il faut compter avec elle ; pour éviter un nom propre, ils se condamnent à un mystère de plus : mystère cruel pour leur orgueil, parce qu'il est à la fois un mystère et une défaite. L'orgueil explique leur aveuglement, qui les empêche de voir la vérité dans les faits les plus incontestables ; le dépit explique leur haine, qui s'acharne sur les pas du Christ, pèlerin des siècles, qui organise des conspirations pour arrêter ses envahissements, qui en définitive lui prépare, par quelques succès éphémères, plus apparents que réels, des lendemains radioux ; et cause à ses auteurs des déceptions qui en convertiraient d'autres,

moins pervertis par les sophismes de secte, et moins atteints par la corruption du cœur.

Jésus-Christ est synthèse parce qu'il est Dieu : en devenant homme, il a rendu ce caractère encore plus saisissant. En lui l'infini et le fini se rencontrent et s'unissent sans se confondre. Le fini, c'est-à-dire l'humanité et la nature qui est sous ces pieds, était relié à l'infini, c'est-à-dire à Dieu, par le lien infrangible de la création ; ce lien n'empêchait pas la distance : l'infini et le fini se regardaient : ils ne se touchaient pas. Jésus-Christ les rapproche ; il les associe dans l'unité de sa personne ; il demeure leur nœud ; et au centre de tout, portant tout par sa vertu suprême, il resplendit dans sa majesté tranquille, restaurateur d'une synthèse qui s'était dessinée au commencement, que le péché avait compromise, et qu'il vient élever au plus haut degré de perfection.

Jésus-Christ est la synthèse de l'ordre intellectuel ; car il est le foyer unique d'où procèdent la raison et la foi, ces deux formes inégales qui résument la vérité. Jésus-Christ est la raison qui éclaire l'humanité. Il y a des génies qui ont illustré les siècles, en créant la science, en inventant les arts, en rédigeant les codes, en organisant les sociétés, en présidant à la paix et à la guerre, et qui sont restés couronnés de gloire dans la mémoire des générations enthousiastes. Ces grands hommes ont un ancêtre,

qu'ils ne connaissent pas toujours, et contre lequel ils ont souvent tourné leurs facultés ingrates; cet ancêtre, c'est Jésus-Christ. Il pensait dans Socrate affirmant l'unité de Dieu, et mourant pour sa doctrine; il se reflétait dans l'âme d'Aristide, et l'ornait des vertus qui lui valaient l'ostracisme de ses concitoyens; il rendait Desmothène éloquent, Sophocle pathétique, et Thémistocle magnanime; il donnait à Numa la sagesse; il faisait des héros des Scipions, et de César le plus fameux capitaine de son temps.

Jésus-Christ, qui est la raison universelle, est encore le maître des révélations ¹. Verbe de Dieu, il le traduit mieux que la philosophie: il en découvre les aspects inconnus, il en mesure les profondeurs insondables, dans une langue qu'aucune lèvre n'avait parlée avant lui. C'est le germe d'Israël, qui sort lentement de son principe, et augmente d'âge en âge la majesté de ses enseignements. Il se montre discrètement dans le drame de l'Éden; il visite la tente des pasteurs; il se joue sous les chênes de Membré; il passe comme un glaive dans l'Égypte obstinée, au pied de ses pyramides; il ébranle le Sinaï en posant son pied sur ses cimes; il se repose dans le temple de Sion, en attendant de naître à Bethléem et de mourir au Golgotha. En route il remplit l'âme des patriarches de gémissements et

¹ Livr. I. Chap. X.

d'espérance; il fait Moïse ; il inspire les prophètes. Il se réserve pour la fin. Il achève le mot commencé depuis quatre mille ans : ce mot, écrit partout et partout répété, s'incarne dans la Bible, qui demeure le monument de Dieu et des hommes, au sommet duquel se dresse Jésus-Christ, dont la tête éblouissante projette deux rayons de lumière, qui s'appellent la raison et la foi.

Jésus-Christ est encore la synthèse des temps. Il est au passé, au présent et au futur. Il est le pivot sur lequel tourne le plan divin; il est le motif de la création : l'humanité n'est que l'étoffe dans laquelle il taille son manteau royal. Les temps préhistoriques, que les savants modernes se plaisent à fouiller, sont peuplés d'hypothèses; Jésus-Christ est peut-être la seule réalité authentique qu'on y rencontre ; son nom est le premier prononcé dans les cieux; il est le premier que la terre entende. On ne le voit pas encore et on l'adore; on dessine ses traits, on célèbre ses vertus, on chante ses victoires, on accomplit sa loi. Cependant son berceau voit accourir les pâtres et les rois; sa croix est le rendez-vous des civilisations de l'Orient et l'Occident, qui se pressent pour contempler son agonie. En quittant la scène, il laisse son testament ; et depuis dix-neuf siècles, ce testament, qui unit et divise à la fois, est demeuré l'arène dans laquelle se décide la destinée des peuples.

Quelle était donc la mission de Jésus-Christ? Il est venu faire la synthèse de l'humanité, c'est-à-dire recomposer son unité brisée, en rappelant aux races dispersées et ennemies qu'elles ont la même origine, qu'un jour elles ont parlé la même langue, et qu'elles doivent se rencontrer au bout de leur carrière dans le sein de leur Créateur. Il prépare l'humanité à l'unité de la gloire par l'unité de son baptême : véritable creuset où elle laisse ses souillures et ses divisions, et d'où elle sort refondue avec la même foi et le même amour. Il pousse encore plus loin son dessein ; il resserre les liens de l'unité humaine, jusqu'à faire des âmes individuelles, et des peuples eux-mêmes, les éléments d'un grand tout vivant, dont il reste le chef, qu'il anime par un influx vital, et qui devient dans l'histoire ce que, selon le style hardi de la théologie, on appelle son corps mystique. Après s'être fait homme, Jésus-Christ se fait humanité, et cela sans métaphore ; en évitant de tomber dans le panthéisme, il entre avec le monde intellectuel, moral et social, dans un rapport si étroit, que désormais il circule comme le sang dans les organes, dans les artères et les veines de l'humanité. Cette humanité reconquise, et étonnée de sa défaite, proteste d'abord dans les bras de l'amour ; mais elle finit par prendre conscience de son nouvel état, et par s'enivrer de son hymen avec le Rédempteur ; alors elle chante son

épithalame : « Je vis ; mais non, ce n'est plus moi qui vis ; c'est Jésus-Christ qui vit en moi¹. »

Ce n'était là qu'un programme. A la façon des maîtres, Jésus-Christ se contenta d'en tracer les lignes générales, et il laissa à l'Eglise le soin de le remplir.

Après Jésus-Christ, l'Eglise est la plus belle synthèse connue. A vrai dire, elle n'est qu'une incarnation de l'Homme-Dieu, qui laisse voir ses attributs sous cette forme nouvelle ; elle est sa main étendue dans les siècles, pour saisir le monde et le ramener à lui. C'est pourquoi l'unité est son grand caractère.

D'abord elle est unique. De même qu'il n'y a en Dieu qu'un seul Verbe, unité essentielle et prototype de toutes les autres, ainsi l'Eglise est l'expression unique et suprême de cette unité. L'Eglise est la conception primordiale de Dieu ; c'est vers elle que convergent tous les faits de son gouvernement ; Dieu n'a rien voulu en dehors d'elle ; en créant l'humanité il la fit Eglise. L'identité de cette Eglise apparaît en traits lumineux, à travers la variété des noms qu'elle porte,

¹ Galat. 11-20.

Dans les deux Testaments Jésus-Christ apparaît clairement comme synthèse. On peut rapprocher les passages suivants : Sagesse. vii, 27. — Aux Colossiens. i. 16, 17, 18, 19, 20. — Aux Romains, v, 18. — I. Aux Corinthiens, x, 17. — XII. II. — S. Matthieu. xxiii. 8, 9. — S. Jean. xvii. II, 21, 22, 23.

des formes qu'elle revêt, et des circonstances auxquelles elle correspond dans sa longue durée.

Ensuite l'Eglise est une. L'unité lui vient du principe même qu'elle porte dans ses flancs : il n'est autre que la présence de son fondateur, devenu son époux, qui lui a promis par serment de la suivre jusqu'au bout du monde et jusqu'à la fin des siècles. Son influence mystérieuse met en ordre tous les éléments qui la composent ; L'unité du dedans se reflète dans la constitution de l'Eglise. Dans cette unité totale on trouve : l'unité théologique, qui a pour formule un symbole accepté de tous ; l'unité d'action, grâce à un code de morale respecté de ceux même qui le transgressent ; l'unité de vie, puisée à la source des mêmes sacrements ; enfin l'unité sociale, réalisée par une monarchie qui trouve son frein dans sa sagesse, et mise par privilège à l'abri de l'erreur. Cette unité s'est dilatée dans l'espace ; elle a traversé les âges ; elle a subi les chocs les plus redoutables ; elle a eu à résoudre les problèmes les plus difficiles ; elle a ressenti des crises intestines capables de la dissoudre mille fois, si elle n'avait été qu'une œuvre humaine ; cependant elle est encore debout sous le regard de ses ennemis étonnés. Un pareil spectacle ne s'était jamais rencontré.

L'unité est la raison dernière de la force et de

la beauté de l'Eglise : Dieu est la raison dernière de cette unité. « Comment n'y pas retrouver
« le profond mystère de l'unité engendrant
« perpétuellement la pluralité, qui elle-même
« constitue son unité perpétuellement ? com-
« ment ne pas voir que nous sommes là au con-
« fluent universel des choses humaines et des
« choses divines ? comment ne pas reconnaître
« dans cette monarchie si extraordinaire la repré-
« sentation de celui qui, vrai Dieu et vrai homme,
« est l'unité et la pluralité, la divinité et l'huma-
« nité indissolublement unies ? La loi occulte, se-
« lon laquelle a lieu la génération de l'un et du
« multiple, doit être la plus haute, la plus uni-
« verselle, la plus excellente et la plus mysté-
« rieuse de toutes les lois, puisque Dieu a voulu
« que toutes choses fussent sous son empire, les
« choses humaines comme les choses divines, les
« créées comme les incréées, les visibles comme
« les invisibles ¹. »

Avec sa grande unité, image de l'unité invisible du Verbe, l'Eglise pouvait travailler efficacement à réaliser sur la terre la synthèse du bien, qui n'est autre chose que le règne social de Dieu. Elle s'y emploie avec un zèle qu'aucun obstacle ne décourage. En entrant dans le monde, elle accusa son dessein avec une netteté

¹ Donoso Cortés : *Essai sur le catholicisme, le libéralisme et le socialisme*. Livr. 1. chap. III.

dont les plus résolus furent surpris ; et qu'au lendemain du fait accompli beaucoup de gens sont tentés de taxer de témérité : ce dessein c'était la restauration de toute chose par Jésus-Christ. Songer à ramener tout à ce type souverain, c'était une folie : la folie triompha. Après trois siècles de combats, pendant lesquels l'Église inonda l'empire romain du sang de ses enfants, la synthèse du bien s'accusa par des résultats inespérés ; elle ne cessa de se développer par les mêmes moyens qui l'avaient commencée. Juifs et païens, Grecs et barbares, vainqueurs et vaincus, broyés ensemble dans la catastrophe de l'univers qui s'écroule sous les coups répétés de la Providence, s'entassaient les uns sur les autres avec un désordre apparent ; ils entrent en fusion au feu de la même colère ; et quand tous ces matériaux sont réduits, à force de tourments, à une même masse homogène, l'Église se hâte de les marquer du sceau de Jésus-Christ ¹.

Au moyen âge, la synthèse du bien était établie dans l'Europe chrétienne, autant que les conditions de la vie présente le permettaient. Il

¹ Assurément cette période est traversée par des moments de troubles violents ; cependant dans l'ensemble elle apparaît avec un caractère qui la domine : *l'établissement d'un ordre social chrétien*, c'est-à-dire d'une société qui proclame sa volonté d'unir toute chose dans une puissante synthèse, et de faire de la vérité absolue la base de son organisation. (Claudio Jannet : *La Réforme sociale*. (Revue. 15 février 1881.)

est facile d'énumérer les éléments que l'Église apporta à cette œuvre.

En ce temps-là, les intelligences, égarées par les philosophes païens, qui avaient abusé de leur talent et de leur prestige, erraient sans boussole à travers des systèmes absurdes et contradictoires. L'Église leur fournit un criterium de certitude, à l'aide duquel elles se frayèrent des voies nouvelles : ce criterium c'est la foi. Si étrange que paraisse à première vue ce point de départ des connaissances humaines, il se justifie par les effets. La foi, qui sauve la raison des périls du doute, et la met en possession des vérités nécessaires, base indispensable de toute investigation ultérieure, lui laisse d'ailleurs tout son jeu dans l'étude des phénomènes et des lois qui les régissent ; elle respecte sa liberté dans la recherche des causes et des rapports qui existent entre les divers ordres d'idées et de faits : sphère immense, dans laquelle la raison peut se mouvoir à l'aise, et, quand elle est puissante, s'élever par des coups d'aile jusqu'à la synthèse des sciences. C'est cette synthèse que l'Église favorisa.

Les écoles qu'elle fonda alors s'appelèrent des universités : mot nouveau et très-significatif, car il indiquait que l'antique alliance des sciences était rétablie. Dans ces écoles, elle enseigna les sept arts libéraux, ce qui est encore une formule d'universalité. Elle les groupa autour de

la théologie, dont elle fit une espèce de reine, qui payait les services des sciences vassales par les lumières dont elle éclairait leurs travaux. La théologie gouvernait les esprits; elle ne les opprimait pas.

Sous l'influence de ces institutions, le génie chrétien se développa en synthèse. Alors apparurent les *Sommes*, monuments peu ornés, mais grandioses, qui émergent du sein des ténèbres grossières de l'époque féodale, et provoquent encore aujourd'hui l'admiration des juges compétents. Alors saint Thomas d'Aquin composa la *Somme théologique* et la *Somme aux gentils*; saint Bonaventure écrivit l'*Itinéraire de l'âme vers Dieu*, et Vincent de Beauvais le *Spéculum*; Alexandre de Hales, Duns Scot, Jean de La Rochelle marchaient sur les traces de ces maîtres éminents. Leurs œuvres offrent sans doute des lacunes; mais il convient d'en parler sans trop de dédain; telles quelles, elles sont l'honneur du génie chrétien. A côté d'elles, malgré les prétentions de l'orgueil moderne, des livres rédigés en meilleur style font pâle figure; ils restent mesquins quand même, parce qu'ils sont analytiques. Le caractère synthétique passa de la science à la littérature, et de la littérature à l'art. La *Divine Comédie* est plus qu'un poème: elle est l'encyclopédie des connaissances humaines au XIII^e siècle. Les cathédrales sont plus que des temples; elles sont des *Sommes* en

pierre, dans lesquelles Dieu et l'homme se rencontrent, et où est béni le mariage de la raison et de la foi. L'unité est la condition de la science, de la littérature et de l'art.

En politique, l'Eglise rétablit l'union du sacerdoce et de l'empire. Le principe n'était pas neuf : on le trouve appliqué chez tous les peuples, aux époques les plus reculées de l'histoire, et jusque dans les âges de décadence ; ce qui prouve que ce principe est une loi de la nature. Le paganisme en avait abusé : l'empire avait subordonné le sacerdoce à son autorité ; il l'avait déshonoré dans une dépendance servile ; et au lieu d'écouter ses avertissements, il l'avait rendu complice de ses excès, en lui arrachant de sacrilèges apothéoses. L'Eglise remit tout à sa place : elle ne toucha pas à l'autonomie respectives des deux puissances ; elle ne les posa pas sur deux lignes parallèles, situation absurde en doctrine et impossible en pratique ; elle les unit comme l'âme et le corps sont unis. La puissance spirituelle garda le rang que sa supériorité lui assignait : elle fut le moniteur des rois ; la puissance temporelle garda le sien : en gouvernant les intérêts humains, elle fut le bras des pontifes. Ainsi s'organisa l'unité sociale, cette loi nécessaire des nations prospères, qui explique mieux que toute autre chose leur durée, et à laquelle elles ne peuvent pas renoncer sans blesser leur génie, et sans précipiter leur ruine.

La restauration de l'unité sociale, d'après les maximes du christianisme, date de Constantin; avec saint Louis elle atteint son apogée.

Après avoir réglé les rapports des deux puissances, l'Eglise régla ceux des particuliers.

La famille était déshonorée et déchirée par le double fléau de la polygamie et du divorce : la femme, sans dignité et sans droit, était à la merci de passions capricieuses ; l'enfant, rangé parmi les lots à l'heure des séparations, ne pouvait être adjugé à l'un des deux époux sans être à moitié orphelin, et privé d'une tendresse indispensable à son éducation. L'Eglise remédia à cette situation désastreuse, en proclamant l'unité et l'indissolubilité du mariage, qui furent le frein de la férocité sensuelle de l'homme, et la garantie du respect et de la protection que la nature assure à la femme et à l'enfant. C'est l'unité qui fait la famille.

Les peuples étaient en travail de formation ; les plus avancés se composaient de tronçons mal soudés et très-disparates, qui bouillonnaient ensemble dans une effrayante confusion. Les classes se regardaient avec colère un peu partout : le plan providentiel est rarement accepté avec résignation. Alors le problème des classes se compliquait de celui des races, différentes de langage, de religion et de tempérament, et qui ajoutaient à tous ces antagonismes naturels celui de la victoire et de la défaite. L'Eglise adou-

cit tous les contrastes ; elle calma les haines ; elle rapprocha les cœurs, en proclamant la charité. Le riche et le pauvre, le prince et le sujet, le maître et le serviteur, la victime et le bourreau, toutes les inégalités sociales cessèrent de se faire la guerre, du moins avec l'acharnement de la veille. La paix s'établit peu à peu ; elle était le fruit de l'unité des âmes dans un même sentiment sublime.

L'Église fit une belle application de cette loi au monde du travail, en créant la corporation. Déjà elle avait tiré de l'évangile le monastère, cette forme admirable de l'association volontaire, où la prière, l'amour et le sacrifice portent la vie à une hauteur plus qu'humaine, et où le travail lui-même, sans échapper à la réalité vulgaire, s'idéalise par la beauté des motifs qui y président. Le monastère demeura une exception réservée aux natures exceptionnelles. La corporation, plus semblable à la famille civile, réunit des forces que l'éparpillement aurait paralysées ; elle mit d'accord des intérêts que l'isolement aurait pu brouiller ; elle appuya l'une contre l'autre des destinées exposées aux froids calculs de l'égoïsme ou aux mauvaises inspirations de la faiblesse écrasée par la concurrence. Le patron et l'ouvrier se rencontrent dans la corporation, qui, sans être exempte d'inconvénients, assura la concorde des travailleurs pendant des siècles. Quand on a goûté d'un

autre régime, on peut mieux apprécier celui de la corporation chrétienne, et rendre justice à l'Église de qui l'Europe tient ce bienfait.

Toutes les unités que nous venons de décrire, et que nous aurions pu détailler encore, ne sont que les parties d'une unité plus large, que l'Église avait conçue, et qu'elle s'efforça de réaliser. On sait le nom de cette unité fameuse : c'est la chrétienté. La confédération des peuples dans l'unité de gouvernement avait été essayée à plusieurs reprises ; on peut voir dans l'histoire les moyens employés et les résultats obtenus par les héros de l'antiquité. Ces entreprises, qui ne manquaient pas de grandiose, même quand le crimé s'y mêlait, obtinrent rarement un succès vaste et durable. Dans le plan divin, ces préludes préparaient les voies à Jésus-Christ, roi des siècles, qui devait à son tour réaliser son unité, la seule digne de ce nom, parce que, seule, elle sera entière et durable. Les faits accomplis prouvent la vérité de cette doctrine : les faits à venir continueront la démonstration.

L'Église mit la main à ce prodigieux édifice. Après avoir baptisé une nation, elle en baptisa une seconde, ensuite une troisième ; elle éleva la croix par-dessus les frontières ; et en groupant autour de ce signe triomphal, dont les bras sont étendus vers les quatre points cardinaux, toutes les unités qui avaient cru à sa pa-

role, elle proclama que désormais il n'y avait plus ni castes, ni races, ni civilisés, ni barbares, mais un seul peuple formé de tous les autres, dont Jésus-Christ sera le chef, dont l'évangile sera la loi, et qui n'aura d'autres limites que celles du monde habité. La chrétienté était faite. Dans l'orbite de cette unité, les nations se meuvent librement. Chacune garde son autonomie politique, sa langue, ses codes, ses gloires, ses arts ; toutes obéissent à une même autorité supérieure, qui règle les intérêts communs de tous les confédérés, et protège leurs droits quand la force les menace. Le pontife romain et l'empereur sont les deux pôles sur lesquels tourne l'axe des nations chrétiennes : leur concorde fait la fortune de ces nations ; leurs divisions les mettent à deux doigts de leur perte. Charlemagne et Othon-le-Grand, Grégoire VII et Innocent III mêlent leur génie et leurs vertus dans ce dessein, le plus magnifique que l'humanité ait jamais conçu ; ils en résument la majesté ; après Dieu, ils en ont toute la gloire.

Voilà la synthèse du bien considérée dans ses lignes générales. Au XIII^e siècle, qui marque dans nos annales le point culminant du règne social de Jésus-Christ, l'Église avait versé dans ce cadre à peu près l'Europe entière ; le reste de l'univers commençait déjà à y entrer : les conquêtes de l'évangile devaient le dilater indéfiniment. Alors tout était chrétien : la famille, l'é-

cole, la science, l'art, la politique, les mœurs, le travail, la richesse et la pauvreté. On sait assez la bienheureuse influence que le principe chrétien exerça sur toutes les forces sociales que nous venons d'énumérer ; a quelque opinion qu'on appartienne, on est contraint par l'évidence d'en convenir : on laisse aux ignorants et aux hommes de mauvaise foi des négations qui ne résistent pas à l'examen. Dans cette splendide synthèse, il y avait place pour beaucoup de misères : la liberté était réglée ; elle n'était pas étouffée ; elle s'emporta souvent en des écarts lamentables ; elle engendra des abus ; elle entassa des ruines. La critique philosophique s'est exercée mille fois sur l'organisation chrétienne du moyen âge, qui blesse notre orgueil, et contredit nos maximes en matière de science et de gouvernement. Mais les désordres qu'on relève dans l'organisation chrétienne des peuples ne lui font rien perdre de sa valeur. Ces désordres sont le résultat des faiblesses de l'humanité ; elles ne sont pas la conséquence logique de l'organisation qu'on attaque ; sans elle, les peuples auraient été pires : on l'a bien vu quand ils sont parvenus à s'en débarrasser.

L'œuvre de l'Église a duré plus longtemps qu'aucune autre forme sociale, parce qu'elle avait en elle-même un principe de vie supérieure. Au xvi^e siècle, le protestantisme lui porta le premier coup ; le traité de Westphalie l'enta-

ma plus profondément encore. Les rois résistèrent cependant ; l'amour des peuples resta fidèle. Bientôt la philosophie démoda pour toujours le saint empire romain ; et alors les cabinets de l'Europe, emportés par le courant des idées triomphantes, se liguèrent contre lui ; par leurs erreurs et leurs crimes, ils préparèrent la voie à la révolution, qui rasa le chef-d'œuvre des siècles, et s'installa à sa place, pour commencer une ère nouvelle qui dure encore, et dont nous sommes les témoins malheureux, quand nous ne devenons pas ses complices illusionnés. L'impiété a effacé partout les glorieux vestiges de la synthèse chrétienne ; elle ne l'effacera pas de la mémoire des hommes : surtout elle ne la remplacera par aucun système qui la vaille.

CHAPITRE III

LA SYNTHÈSE DU MAL

Comme le bien, le mal a voulu faire sa synthèse. Après des succès considérables, il poursuit sa fatale entreprise. Ici il faut surtout constater l'aspiration.

Le mal n'est pas un être. Il faut donc éviter tout parallélisme entre le bien et le mal, en les élevant l'un et l'autre à la hauteur d'un principe. L'hérésie manichéenne écartée, reste le satanisme, qui n'est pas un principe essentiel, mais une force accidentelle, dont il faut tenir compte pour expliquer la synthèse du mal.

Le satanisme est une doctrine et un fait. La doctrine appartient à l'enseignement catholique ; le fait est du ressort de l'histoire.

Or, d'après l'enseignement catholique, la nature

angélique est la première création de Dieu, création supérieure à l'humanité, comme elle lui est antécédente ; et qui, soumise comme elle à l'épreuve de la liberté, gâta par orgueil sa destinée, et fut précipitée du royaume de la lumière dans l'éternelle gehenne, où elle expie un crime irréparable.

L'ange déchu s'appelle Satan. On connaît son équipée : en voici la signification. Tandis qu'il cherche à s'asseoir sur le trône de Dieu, il songe à devenir une synthèse. Dieu exerce sur toutes les créatures une action souveraine ; cette action est la conséquence nécessaire de son caractère de cause première, qui lui appartient exclusivement, et qu'au un être contingent ne peut lui disputer. Satan, devenu le rival de Dieu, rêvait l'empire de l'univers. Il déploya ses facultés sur la matière et sur le monde des esprits ; il essaya de les ramener autour de lui, pour leur imprimer le mouvement et présider à leurs destinées¹. Telle est la théologie de Satan.

Maintenant voyons ses manifestations historiques.

Satan, prince du mal, a brisé la synthèse du bien. Il a séduit l'humanité ; ainsi il a troublé les rapports de la créature avec le Créateur. Il a divisé la création elle-même : chez

¹ *Sum. Theolog.* 1^a Q. 63. A. 3. C.

l'homme l'accord des facultés a cessé ; dans la nature les éléments, jusque-là soumis à leur roi légitime, se sont déchaînés ; le ciel et la terre ont brusquement interrompu leur commerce d'amour ; le ciel n'épanche plus ses trésors ; la terre ne lui renvoie pas l'encens de sa prière. Le chaos a pris la place de l'unité. Satan s'empare de ses débris, et essaie d'échafauder un monde à son profit. Depuis ce jour, sa trace est partout, de plus en plus profonde ; ceux qui ne savent pas son nom se courbent sous son prestige.

D'Adam à Jésus-Christ le monde appartient à peu près à Satan. Le monde avait commencé par la lumière et par l'innocence, car Dieu avait visité son berceau. Les saintes vérités ne s'altèrent pas tout de suite ; les mœurs se ressentirent d'abord d'un pareil voisinage. Bientôt la décadence s'accusa pour ne plus s'arrêter ; chose étrange ! elle est contemporaine des premiers développements de la force humaine. Alors en effet les nationalités se fondent, appuyées sur la victoire, qui met à la merci des plus audacieux les masses dépourvues d'organisation. La civilisation prend des formes nouvelles par le progrès des sciences, des arts et des habitudes. La matière s'embellit entre les doigts du génie ; elle s'épanouit en cités opulentes, qui baignent leurs pieds dans les grands fleuves ; elle devient temple, palais, statue ou pyramide ; elle a la

grâce, la majesté, la solidité, avec des proportions qui accusent la hardiesse des plans ; ces plans ne sont pas entièrement détruits : trente siècles n'ont pas eu raison de toute leur grandeur, qui resplendit jusque dans leurs ruines.

Les choses de l'esprit suivent le même cours. Les idiomes se polissent et s'enrichissent ; les branches du savoir se multiplient ; les bardes créent des poèmes ; l'éloquence remue les auditeurs par ses accents. Cependant les institutions se perfectionnent ; on rédige les codes ; la paix se couronne des fruits du travail ; la guerre moissonne des lauriers sur les champs de bataille : les héros apparaissent à côté des sages, qu'ils éclipsent bientôt. Le monde se couvre d'une végétation d'œuvres admirables ; la sève humaine éclate à la fois par tous les pores, et devient luxuriante. Qui croirait que nous décrivons la parure d'une morte ? En effet, l'humanité était à terre, dévorée par la corruption de son progrès matériel.

Voici la vieille Egypte. C'est la mère des nations ; elle sort la première des ténèbres, et son nom est inscrit avant tous les autres aux fastes de l'histoire. Elle possède de précieux fragments de la sagesse qui a péri partout : elle en fait la base de son gouvernement, qui sert de modèle à l'Orient. Le Nil fertilise ses plaines ; les palmiers et les obélisques poussent dans ses sables ; les sphinx, taillés dans le granit, se dressent immo-

biles sur leurs socles énormes; l'écriture hiéroglyphique se dessine sur les papyrus et sur les dalles des hypogées profondes; c'est la langue mystérieuse qui garde la gloire des Pharaons, comme la bandelette embaumée conserve leurs momies dans leurs sépulchres gigantesques. Malgré tant de splendeurs, la civilisation de l'Égypte est satanique. L'esprit du mal se cache dans son naturalisme panthéistique : Osiris et Isis, Horus et Anubis, Typhon et le grand Sérapis, le bœuf Apis, et les oignons sacrés sont les masques sous lesquels il se fait adorer.

L'Assyrie, avec ses trois empires, ne vaut pas davantage. Ses origines se perdent dans la nuit des âges : Assur et Nemrod jettent les fondements de sa puissance; Ninus et Sémiramis dilatent ses frontières jusqu'à la Bactriane et à l'Indus; elle soumet l'Égypte; elle humilie Jérusalem. Babylone, la reine de l'Euphrate, est mollement étendue dans son enceinte immense; elle montre avec complaisance ses cent portes de bronze, ses remparts, ses tours, et ses jardins suspendus, une des merveilles du monde. Ninive, sa sœur de gloire et sa rivale en beauté, se mire dans les eaux rapides du Tigre. Mais ni le génie de ses rois, ni les succès de ses armes, ni la magnificence de ses cités, ne sauvent l'Assyrie d'une fatale décroissance; elle tombe dans le sang; elle se roule dans l'orgie. Baal et Astartée gâtent son histoire. Sardanapale l'énerve

dans des étreintes voluptueuses; Nabuchodonosor achève de l'écraser, en dressant sur sa poitrine haletante la statue cynique de son orgueil. Ici encore Satan est Dieu.

C'est le tour de la Perse d'occuper la scène et d'y tenir le premier rang. Le pays d'Iram fait bonne figure dans la galerie des nationalités illustres. Avant Cyrus, ses dynasties presque fabuleuses se succèdent avec éclat; après Cyrus, elles font du bruit encore. Il y avait là une grande race, apte aux choses de la paix et aux choses de la guerre, ingénieuse, active et souple, qui dura jusqu'à Alexandre, et fit gagner au héros macédonien, par sa fière attitude, la renommée qu'il conquit en la soumettant à ses lois. Mais Zoroastre lui inocula le satanisme. Déjà superstitieuse sous les mages adorateurs du feu sacré, elle se prosterna devant Ormuzd et Ahriman. Que ne se contenta-t-elle d'aimer son soleil et ses nuits translucides, sous un climat privilégié? pourquoi se forgea-t-elle des idoles avec des rayons et des ombres? Elle était atteinte de la démence qui faisait le tour du monde.

Avec les Grecs la civilisation se raffine en Occident, tandis qu'elle reste stationnaire en Orient, dans la Chine fermée, dans l'Inde aux extases bouddhiques, et au pays des grandes herbes, chez les pasteurs qui parcourent les steppes du Thibet supérieur. L'immobilité orientale demeure plus fidèle aux traditions, sans éviter

les altérations doctrinales et la corruption qui en est la triste conséquence. Le progrès occidental, en portant les peuples plus près de la beauté de la forme, ne fait qu'illuminer les monstruosités de leur mythologie et les hontes de leur luxure. L'imagination des Grecs, cette enchanteresse qui transfigure tout ce qu'elle touche, semble se fatiguer d'enfanter des chefs-d'œuvre. A travers les chœurs des tragédiens, l'éloquence des orateurs et les miracles de l'art plastique, elle jette à foison ses dieux et ses déesses, impurs produits de ses rêves dérégés. Le vrai Dieu n'existe plus ; on ne sait son nom ni à l'Académie, ni au Lycée, ni au Portique, ni à l'Aréopage. Dans le vide affreux que ce Dieu avait laissé en partant, le peuple le plus spirituel de l'univers éleva un autel avec cette inscription, qui ressemblait à une épitaphe : « *Au Dieu inconnu.* » Ce peuple connaissait mieux Jupiter et Junon, Mercure, Vénus, Apollon. Ces dieux représentèrent d'abord les forces de la nature ; bientôt l'idolâtrie cessa d'être cosmique pour devenir psychologique : l'homme adora ses facultés : il divinisa jusqu'à ses passions ; et l'adultère, l'orgueil, le vol, le mensonge et l'ivrognerie furent honorés dans des temples en marbre de Paros. La poésie leur dédia des vers ; la statuaire cisela leurs symboles ; la peinture exécuta sur la toile le drame de leurs amours ; la beauté y vint offrir le sacrifice de sa pudeur ;

on vit le génie courber, sans conviction, sa tête chargée de pensées, et les héros de la république ternir leurs services et leur gloire dans les cérémonies d'un culte infâme. Jamais le mal n'avait obtenu de pareils triomphes. Pourtant ils n'étaient pas les derniers.

Tout l'olympé des Grecs, composé des oripeaux des siècles rafraîchis par les grammairiens, passa dans le panthéon de Rome. Rome conquiert des provinces et des dieux ; elle déclara les dieux de bonne prise, et les traita avec les égards dus à leur rang. Tous ces immortels, venus des plus lointains rivages, formèrent un sénat dont l'influence augmenta à mesure que celle des pères conscrits diminuait. Ils devaient être absorbés à leur tour. Quand le monde connu fut réduit à l'unité, il sortit de cette unité colossale une tête qui la résuma : c'est l'imperator. Il se donna comme l'expression suprême du sénat et du peuple ; il se revêtit de leurs prérogatives ; il s'appela de tous les noms ; il exerça toutes les fonctions. C'était le grand Pan couronné. Quand il eut absorbé l'État dans sa vaste personnalité, il ne lui restait qu'à se déclarer dieu. Il osa. Il fut adoré ; et si de temps en temps il montait au Capitole pour remercier les dieux, c'était une visite de courtoisie à des confrères en retraite dont il voulait bien reconnaître l'antique noblesse. La synthèse du mal existait.

La synthèse païenne ne doit pas être comparée à la synthèse chrétienne. Elle était la collection de toutes les erreurs, de tous les vices, de tous les crimes, et de tous les désordres que le péché a produits sur la terre ; jusque-là elle n'avait que l'unité négative. L'unité vraie lui vint d'un autre côté : elle était une incarnation de Satan, dont l'imperator n'était que le suppôt. Si l'on étudie anatomiquement le corps mystique de Satan, on trouve que les peuples forment son ossature ; les philosophes, les prêtres et les rois sont ses principaux organes ; il ment par les oracles ; il prophétise par les sibylles ; il fait des miracles à l'aide des magiciens : les mystères sont ses fêtes, l'univers est son temple, et les âmes ses dupes. La synthèse païenne n'est qu'un *fac simile* : mais elle a détruit le plan divin¹.

Pour trouver un autre essai de synthèse satanique, il faut franchir dix-huit siècles de civilisation chrétienne, et arriver à la franc-maçonnerie. En fondant la synthèse du bien par l'établis-

¹ La conception du satanisme, ou l'incarnation de Satan dans l'humanité, remplit les Écritures et les Pères. Les dieux des nations sont appelés des démons. (Psau. xcvi. 5). Satan, qui est une personne, est pris dans le sens de collectivité : détruire Satan, c'est confondre ses partisans, réfuter ses doctrines, anéantir ses institutions, arrêter son influence. (Rom. xvi. 20. — Hebr. ii. 14.) Voir sur ces passages et autres les *Commentaires* de Cornélius à Lapide. Vol. 18. pag. 243. Vol. 19. pag. 374.

Les Pères conçoivent l'Antechrist comme la somme des impiés qui troublent la société humaine. « Hunc hominem « peccati, idest Antechristum, intelligit, non certam per-

sement de son Église, Jésus-Christ n'enleva pas à l'esprit du mal toutes ses positions ; il n'a pas cessé de les lui disputer ; et à l'heure qu'il est il le poursuit encore sur tous les rivages du monde qui sont restés dans les ténèbres de l'erreur. Il s'était taillé sur la carte un royaume magnifique, qui touchait à toutes les frontières ; et n'était nulle part plus florissant que dans la vieille Europe, ce centre des nations, autour duquel gravite toute l'économie de l'histoire. C'est là que la papauté a établi son siège ; là que sont nés les premiers peuples chrétiens, là que les rois sont devenus les soldats de Dieu, là qu'ont germé les saints : de là sont parties toutes les grandes initiatives, qui ont répandu partout avec la parole et le sang la bonne nouvelle de l'évangile. C'est sur cette portion de l'héritage de Jésus-Christ que l'esprit du mal a tenté un retour offensif. Après l'avoir préparé dans l'ombre, avec

«sonam, sed totam multitudinem impiorum christo contrariam. « (August. Lib. xx. de Civit. Dei. xix.) *Mysterium hic idem est quod figura et typus Antichristi, ejusque summæ iniquitatis; tota enim iniquitas et omnis peccatorum colluvies videbitur esse collecta in Antichristo et in regno ejus... q. d. Nero et similes tyranni jam eodem spiritu aguntur et operantur quo agetur Antichristus ipse, totius iniquitatis caput et princeps; ac proinde ejus mysterium, idest figura et typus et præcursores sunt.* (Chrysost. Ambros. August.) *Necesse est ut Nero et similes, quasi typi et figuræ præcurrant ipsum Antichristum, ipsum que quasi parturiant.* (A1selmus). — Voir le *Commentaire* du même auteur sur l'Épître aux Thessaloniens. II. 3.

une persévérance digne d'une meilleure cause, il a épié l'heure propice, et il s'est mis résolument à l'œuvre. Il y a environ cent cinquante ans qu'il a déployé son suprême effort ; cette date indique suffisamment à quel ordre d'idées et de faits il se rattache. Encouragé par les résultats obtenus dans un milieu trop favorable, il continue sous nos yeux ses ravages ; sans qu'on puisse, humainement parlant, assigner la limite où ils s'arrêteront. La franc-maçonnerie est son instrument.

Or la franc-maçonnerie a tous les caractères d'une synthèse, autant que le mal peut la réaliser.

La première chose qui frappe chez elle, c'est qu'elle vise la synthèse chrétienne. Elle sent qu'il y a là une grande force, la seule qu'elle regarde comme un obstacle sérieux à ses desseins ; en conséquence elle veut la détruire pour se mettre à sa place. Ceci n'est pas un simple pressentiment, ni une déduction logique ; le programme est imprimé. « Notre but final est celui de Voltaire et de « la Révolution française : l'anéantissement à tout « jamais du catholicisme, et même de l'idée chrétienne qui, restée debout sur les ruines de « Rome, en serait la perpétuation plus tard¹. »

« La notion de la subordination de la société « civile à une loi divine positive est le principe

¹ *Les Sociétés secrètes et la société*, Préface, pag. cv.

« que la révolution voudrait détruire à fond dans
« l'âme des peuples. Cette négation est son
« essence¹. »

« La révolution consiste essentiellement dans
« la négation de cette coordination des choses,
« de cette subordination de toutes les actions
« humaines à leur fin dernière. Elle met les
« droits de l'homme à la place de la loi de Dieu ;
« et, par un renversement radical de l'ordre, pose
« l'homme comme sa fin à lui-même².

« Cette expression d'*humanité*, avec le sens
« équivoque qui lui a été donné depuis un siècle
« et demi, est, comme une douzaine d'autres
« néologismes, à la fois le voile et le véhicule de
« l'erreur. Ce mot est employé par des milliers
« d'hommes dans un sens confus sans doute ;
« mais toujours cependant comme le nom de
« guerre d'un certain parti pour un certain but,
« qui est l'opposition au christianisme positif. Il
« ne signifie pas seulement l'être humain par
« opposition à l'être bestial, pas seulement un
« ensemble de pensées, d'aspirations et de rap-
« ports dignes de l'homme, mais aussi l'être
« humain *seul*, en opposition au christianisme³. »

Voilà qui est radical, ou si l'on veut synthétique, dans l'ordre de la destruction. En détaillant ce plan abominable, on voit encore plus clairement le but de la franc-maçonnerie.

¹ Ibid. pag. xxi. — ² Ibid. livr. 1. chap. 1. pag. 2. —

³ Ibid.

D'abord elle en veut à l'idée même de Dieu. En 1789 sa formule était purement philanthropique ; en 1854 elle devient déiste : elle admet l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme ; en 1877 elle est athée¹. Elle a la haine de toute religion révélée, et de Jésus-Christ auteur de la révélation chrétienne : c'est la signification du coup de poignard dont l'initié au grade suprême frappe le crucifix². Elle en veut à la papauté, sous le vain prétexte de venger la mort de Jacques Molay, grand maître de l'Ordre, condamné au feu par Clément V³. On devine ce que devient la morale. Y a-t-il une morale possible quand Dieu est aboli, et que l'âme humaine est dépouillée de ses facultés et de ses espérances ? D'ailleurs la franc-maçonnerie professe crument le matérialisme et le panthéisme ; avec de pareilles doctrines il n'y a plus de morale. Aussi elle approuve le suicide⁴, le mensonge, le vol et l'homicide, quand ils sont utiles⁵. Si donc elle parle encore de devoirs envers Dieu, envers le prochain, et envers soi-même, ces mots sont vides de sens. La morale de la franc-maçonnerie est toute entière dans le but qu'elle poursuit : l'affranchissement de l'homme de toute dépendance, la liberté et l'égalité pour tous. Il n'y a guère qu'un devoir,

¹ Ibid. chap. II. pag. 115-120. — ² Ibid. pag. 82. — ³ Ibid. pag. 87. — ⁴ Ibid. chap. 3. pag. 142. — ⁵ Ibid. pag. 190 et suiv.

qui consiste à obéir passivement à la secte et à garder son secret.

Après le christianisme, c'est le tour de la société ; la base détruite, l'édifice qu'elle supporte doit s'écrouler. La franc-maçonnerie commence son vandalisme par la famille. Elle établit le mariage civil ; elle proclame le divorce ; elle met les époux sur le pied de l'égalité absolue ; elle ne distingue pas les enfants naturels des enfants légitimes ; elle brise tous les liens de subordination ; elle arrache le sceptre des mains des pères ; elle leur enlève les enfants pour les confier à la tutelle de l'État, chargé de présider à leur éducation¹.

La propriété, qui est le berceau de la famille, partage son sort. La religion n'a rien à voir dans la question : la morale moins encore ; la propriété est un simple fait économique : née de la force, la force peut la défaire ; usurpation de l'activité individuelle sur le droit de la communauté, elle fera retour à son unique et légitime maître, qui s'appelle tout le monde. Ainsi sera rétablie l'égalité primordiale entre les hommes, jetés sur le sein de la terre, leur commune mère, pour boire à ses mamelles, et s'enivrer ensemble en partageant fraternellement les mêmes richesses.²

En politique la franc-maçonnerie anéantit le

¹ Ibid. chap. iv.

² Ibid. chap. vi.

principe d'autorité par la déclaration des droits de l'homme, qui contient l'indépendance absolue de l'individu, sans autre frein que la force brutale, et sans autre limite que la résistance d'autrui. Elle s'acharne surtout contre la monarchie, cette forme supérieure de l'autorité, que les siècles ont consacrée presque partout, et qui justifie par ses services, malgré des excès regrettables, la faveur dont elle a été l'objet de la part des peuples. Ainsi elle déchaîne des révolutions périodiques, qui enlèvent au monde moderne la stabilité avec la sécurité du lendemain ; et mettent ses destinées aux mains du plus grand nombre, toujours intéressé à troubler l'ordre, pour butiner à travers les tempêtes de l'anarchie la gloire accumulée des siècles¹.

La patrie elle-même ne trouve pas grâce à ses yeux. Les malheurs qu'elle lui cause n'assouvisent pas son implacable rage ; elle anéantit jusqu'à son nom, en effaçant de la carte cette unité sublime, découpée dans le vaste ensemble de l'univers, avec ses frontières, son soleil, son génie, sa langue, ses victoires et ses chefs-d'œuvre ; cette unité que les héros ont créée, que Dieu a bénie, et qui s'abrite derrière le cœur de ses enfants, toujours prêts à mourir pour elle. A cette sainte chose, qui s'appelle la patrie, elle préfère le cosmopolitisme, bizarre amalgame de toutes les races, alchimie contre nature, dont elle ne par-

¹ Ibid. chap. 7.

vient pas à faire un être, en la décorant du titre pompeux d'humanité¹.

S'il y a des synthèses de destruction, nous venons d'en esquisser une : Dieu, Jésus-Christ, sa doctrine, la papauté, la morale, la famille, le mariage, la paternité, la propriété, l'autorité politique, l'ordre, la liberté, la patrie, tout succombe sous les féroces nivellements de la franc-maçonnerie. Ces ruines épouvantent. « Si de pareils desseins pouvaient se réaliser, la révolution serait vraiment maîtresse du monde, et le règne de Satan remplacerait celui de Jésus-Christ². »

Or la franc-maçonnerie n'a pas prétendu faire un désert, pour s'y coucher comme dans une tombe, et s'endormir sous la poussière du vieux monde. Elle se dresse sur le terrain déblayé ; rivale heureuse de l'Église du Christ, elle aspire à la remplacer dans le gouvernement de l'humanité. Elle sait que l'unité est la condition du succès ; en conséquence elle cherche à s'en fabriquer une, qui ressemble au moins à l'unité catholique, si elle ne peut pas l'égaliser entièrement. Satan lui sert de point de ralliement ; c'est lui qui discipline ses bandes en les fanatisant. Cette unité, telle quelle, en amène une autre qui est l'unité dogmatique. Celle-ci est faite avec des débris de systèmes : depuis les impures doctrines des gnostiques, jusqu'aux absurdités manichéennes, et à

¹ Ibid. — ² Ibid. Préface. pag. cvii.

toutes les transformations que ces hérésies ont subies à travers les écoles, on trouve un peu de tout dans le *Credo* maçonnique. Cependant ces doctrines aboutissent à la liberté des passions, c'est à dire à l'indépendance absolue de l'homme vis à vis de Dieu.

L'unité dogmatique amène l'unité de gouvernement. L'organisation maçonnique est savante : elle l'est jusqu'au despotisme ; nous l'avons suffisamment décrite. Les groupes, distribués par nations ou par provinces, se rencontrent et dans une seule main, que l'enfer connaît et que la terre ignore, et qui contient dans le devoir, autant qu'elle le peut, des éléments mêlés, venus un peu de partout, avec des orgueils, des haines des convoitises qu'il n'est pas aisé de satisfaire. Ce qui est un péril pour l'ordre devient souvent un moyen d'unité. La secte développe dans les cœurs un sinistre enthousiasme, en leur promettant la victoire et le butin. Elle tient entre ses doigts une lyre dont chaque corde est une concupis-
cence : avec cette musique elle enivre ceux qui l'écoutent. D'ailleurs les mailles de son réseau sont douées d'une certaine élasticité ; elle laisse du jeu aux caractères ; pourvu qu'à l'heure du combat elle puisse les serrer en faisceau, et que l'unité, qui lui manque pour édifier, lui soit assurée quand il s'agit de faire des ruines.

Ainsi constituée, la franc-maçonnerie se répand au dehors ; elle touche à tous les intérêts et

les frappe à sa marque. Elle a sa politique ; elle conseille les rois quand ils sont dociles ; elle les fait trembler s'ils lui opposent de la résistance. Elle s'accommode de la monarchie, quoiqu'elle préfère la république, pourvu que la monarchie la favorise. Elle s'assure des majorités dans les parlements : elle infiltre sa doctrine dans les codes ; elle déclare la guerre, et signe la paix ; elle est la raison dernière d'événements qui changent la face du monde, et auxquels le vulgaire assiste sans savoir comment cela s'est fait. Après avoir rédigé les lois, elle veut les appliquer : elle se cache sous l'hermine du magistrat, et force la justice à servir ses intérêts. Elle fonde des écoles, neutres, ou laïques, ou franchement athées ; l'étiquette varie selon les besoins de la situation : en réalité ces écoles sont anti-chrétiennes. Elle a sa littérature, ses traités de morale civique, ses romans, ses vaudevilles, ses livres d'histoire. Cette littérature circule dans les journaux, dans les cabinets de lecture, dans les bibliothèques populaires et les étalages des chemins de fer. On la trouve dans les brochures à bon marché, dont le colportage, qui est à ses ordres, remplit les cabarets, les casernes et les ateliers. La chanson est une forme de la pensée qu'elle ne dédaigne pas : avec ses joyeux refrains, elle répand des poisons dans l'âme des masses, et y détermine des lésions mortelles. L'imagerie vient à la rescousse, et achève par les yeux le mal commencé avec l'esprit.

La franc-maçonnerie ne néglige rien pour affermir son empire. Elle pénètre successivement dans tous les centres de la vie sociale. Elle se plaît dans le monde du travail ; c'est là qu'elle trouve le plus d'écho, et que ses racoleurs ont leurs meilleures journées. Elle est représentée dans les conseils d'administration des sociétés industrielles ; elle a sous la main les contre-maitres ; elle désigne dans les quartiers ses orateurs, chargés d'irriter les intérêts, de brouiller le patron et l'ouvrier, de poser les questions des salaires, des heures de travail, et autres, qui ont coutume d'amener les grèves : quand ces grèves éclatent, elle se hâte d'en profiter, en offrant des secours aux agitateurs faméliques. C'est là qu'elle prépare les élections, qu'elle dirige ses batteries déloyales contre les candidats conservateurs, qu'elle distribue son argent, et qu'elle impose ses bulletins ; c'est de là qu'elle part tout armée à l'heure du combat ; ainsi elle remporte des victoires dont les honnêtes gens paient les frais.

Les travailleurs sont la plus nombreuse clientèle de la franc-maçonnerie : aussi elle la soigne. Elle se préoccupe des vétérans de l'usine ou du chantier, des malades, des veuves et des orphelins : on y pensait avant elle. La charité n'est pas une de ses inventions ; mais elle s'est aperçue qu'elle était une force ; et elle a essayé une contre-façon. La philanthropie est sa charité à elle ; elle y met très-peu de cœur ; mais la réclame

lui profite ; on croit à sa pitié, qui se traduit le plus ordinairement par des impôts odieux et des subventions municipales, prélevés sur les propriétaires qui pratiquent l'épargne et se laissent exploiter.

Nous pourrions pousser plus loin cette analyse. A quoi bon ? La difficulté ne consiste pas à dire où est la franc-maçonnerie, mais où elle n'est pas. Le monde moderne lui appartient. Il n'y a qu'une place dont elle n'a pas pu forcer les barrières : c'est l'église catholique. Elle a songé à corrompre sa hiérarchie : elle a cherché à s'asseoir sur le siège de saint-Pierre : rêve insensé et scélé-rat, qui se brisera éternellement contre la parole du Christ : « Ils ne prévaudront pas. » C'est le secret de la haine qu'elle a vouée à la papauté.

Après avoir réalisé la synthèse des intérêts, la franc-maçonnerie veut se donner celle de l'espace. Malheureusement on ne peut pas nier sa trop grande diffusion. Ses loges couvrent les deux hémisphères, tantôt affichées, tantôt cachées sous des titres qui sont des mots de passe, partout vivantes et vivaces ; et, malgré des alternatives de prospérité et de décadence, à peu près indestructibles sur le sol où elles ont jeté de profondes racines. Elle n'a pas encore l'universalité des personnes ; les statistiques les plus favorables ne lui donnent pas plus de huit millions d'adeptes¹.

¹ *Les Sociétés secrètes et la société* : Préface. pag. LXXVI et suiv.

Elle est donc une minorité. Combien cependant elle est effrayante, lorsqu'on songe qu'au dix-septième siècle on en trouve à peine des traces ; et que c'est un problème de savoir si Spinoza et Bacon de Vérulam avaient de lointaines attaches avec les sectes écrasées par les lois de leur époque, et dont la défaite était voisine de l'anéantissement. Quel chemin elle a parcouru dans un siècle et demi ! que de dupes elle a entraînées, que de victimes elle a faites ! que de monstres-elle a vomis !

La franc-maçonnerie aspire encore à la synthèse des siècles. Elle s'est composé une généalogie qui n'est peut-être pas exempte de quelque sentiment de vanité ; néanmoins elle n'a pas usurpé toute la gloire qu'elle s'adjuge. Elle a des ancêtres. Où sont-ils ? et qui dira leur nom ? comment compter les anneaux du serpent qui s'avance en rampant sur son ventre, qui décrit à travers les âges une ligne tortueuse, et dégorge sur son chemin sa bave impure, mortelle à ceux qu'elle atteint ? Au milieu de tant d'éléments sans cohésion logique apparente, son identité n'est pas d'abord sensible ; on peut cependant la dégager. Que son berceau ne soit pas dans les mystères d'Éleusis ou de Delphes, c'est possible ; du moins ses origines sont anciennes. En naissant, elle était la métamorphose d'une autre forme du mal : elle a duré, en se modifiant sans doute ; mais en conservant un fond d'invariable perversité.

La franc-maçonnerie, synthèse moderné du mal, couva longtemps sous terre. Parce qu'elle a la prétention d'être une église, elle est jalouse de posséder l'unité, la catholicité et la perpétuité. Ces notes qui distinguent la société du Christ de toutes ses rivales. Elle n'a pas le même goût pour la visibilité. Après plus de mille ans d'existence, elle n'a pas encore posé la première pierre de sa cathédrale en plein soleil. Lorsqu'elle met son enseigne au frontispice de ses loges, elle veille à la porte, de peur d'être devinée. Oiseau crépusculaire, elle dort le jour et n'opère que la nuit. Elle aime les ténèbres ; elle appelle le silence à son aide, comme les larrons et les homicides. Elle parle une langue de convention, elle s'enveloppe dans ses symboles, et déconcerte ses fidèles, pour ne révéler ses desseins qu'aux plus avancés. Elle a ses raisons pour se cacher : elle craint la conscience humaine ; dans les siècles heureux, elle craint la loi. Si les temps lui sont propices si elle a des complices dans les écoles, dans les armées, dans les ateliers, et surtout dans les gouvernements, elle se risque dans une demi-lumière, quelle croit pouvoir supporter : elle s'affirme à moitié. Un secret instinct l'avertit qu'un peu trop de publicité pourrait la perdre ; et, maîtresse du monde, elle ne le dirige qu'en se masquant. Au moment où nous écrivons ces lignes, elle se nommetout haut : c'est un signe qu'elle a vaincu.

La synthèse maçonnique est devenue un monde. Ce monde est conçu en dehors des lois générales de l'humanité ; il contredit toutes les idées reçues ; il anéantit toutes les traditions. Ce monde, commencé depuis longtemps, fit son apparition avec la Révolution française. Tocqueville, qui a écrit sur cette révolution des choses justes, mêlées à d'autres qui le sont moins, remarque que « la Révolution française n'a pas « eu de territoire propre » et que « son effet « a été d'effacer en quelque sorte de la carte « toutes les anciennes frontières... Fouillez « toutes les annales de l'histoire, vous ne trou- « verez pas une seule révolution politique qui « ait eu ce même caractère : vous ne le retrou- « verez que dans certaines révolutions reli- « gieuses... La Révolution française est donc « une révolution politique, qui a opéré à la ma- « nière et qui a pris en quelque chose l'aspect « d'une révolution religieuse¹. » Ce rapproche- ment semble indiquer que l'éminent publiciste va découvrir la cause du phénomène ; mais il s'arrête à moitié chemin. Le développement de la Révolution française tient, selon lui, à ce fait qu'elle s'adressait à l'homme plus qu'au citoyen ; et qu'en proclamant des idées communes à toutes les races, elle ne pouvait pas manquer de provoquer un intérêt général. Il y a du vrai dans

¹ *L'Ancien régime et la révolution*, chap. III.

cette considération : seulement elle est incomplète. Si par un côté la Révolution française devait exciter l'enthousiasme de tous les pays ; par un autre elle devait provoquer une répulsion universelle. Sa rapide diffusion suppose que le terrain était préparé à l'avance : il l'était en effet. Il faut donc conclure que la Révolution française, malgré quelques rares idées bonnes qu'elle contenait, fut l'œuvre de la franc-maçonnerie, qui se chargea de l'inoculer à tous les peuples. Les faits le prouvent.

La révolution, synthèse satanique dans les siècles chrétiens, n'est encore qu'une ébauche. Elle évolue savamment, combattue par l'Église qui lui dispute les esprits, tantôt avec avantage et tantôt avec perte. Si sa marche ne doit pas être arrêtée, après une période que Dieu seul peut mesurer, elle amènera la décadence complète des nations. Alors le monde appartiendra à l'Antechrist, dernière et suprême synthèse du mal.

CHAPITRE IV

INCOMPATIBILITÉ DES DEUX SYNTHÈSES. CARACTÈRE FRAGMENTAIRE DU LIBÉRALISME

Le bien et le mal sont en présence, séparés par l'infini ; et entr'eux aucun rapprochement n'est possible. Ils ne sont pas égaux par l'âge : le bien a pour lui l'éternité ; le mal est un phénomène accidentel du temps ; le bien, qui n'a pas commencé, ne saurait cesser d'être ; le mal, pur possible, réalisé un jour par la liberté humaine, peut être anéanti. Le bien est une substance ; le mal n'est qu'une négation : subsistant dans le bien lui-même, sans lequel on ne le conçoit pas, et qui en fait une force, il est une privation de l'être et non pas un mode de l'être, ce qui coupe court à tous les essais de fusion. Ici nous touchons à l'essence des choses : il faut

s'arrêter avec respect devant sa majesté immobile, ou se décider à perdre la tête.

L'incompatibilité métaphysique du bien et du mal retentit dans l'histoire et y produit la guerre. La guerre a sa grandeur, qui console des tristesses qu'elle cause, et des ruines qu'elle accumule. Que les âmes sensibles en prennent leur parti ; elles ont le droit de déplorer la guerre et de lui préférer la paix ; mais sur la planète qui nous porte, la guerre est fatale ; l'humanité prélude à ses destinées : elle doit gagner sa gloire. Après tout, il y a pire que la guerre : c'est une fausse paix.

Dans l'histoire, les époques troublées sont les plus fréquentes : les époques de paix sont l'exception ; elles ressemblent à des armistices entre deux batailles. De toutes les raisons que les philosophes rendent de ce fait — et en détail elles sont nombreuses, — une des meilleures et des plus profondes, c'est l'incompatibilité du bien et du mal. Il est vrai que souvent les bons sont aux prises ; leurs démêlés ne sont ni les moins longs ni les moins sanglants. Alors ce ne sont pas les synthèses qui se heurtent ; ce sont les personnalités : l'erreur et l'intérêt expliquent les malentendus. D'ailleurs la vertu a ses degrés ; elle admet souvent le mélange du mal, circonstance qui s'explique par le caractère complexe de notre nature. Ici encore c'est la loi de l'antagonisme du bien et du mal qui se vérifie ; le cas confirme la thèse.

Selon que le bien est triomphant ou que le mal l'emporte, l'histoire présente des périodes florissantes ou des âges de décadence. Le bien est la condition de la prospérité des nations ; rien ne le supplée, ni les arts, ni les sciences, ni la richesse, ni le luxe. La gloire des conquêtes cache à peine leur misère ; en supposant que la victoire s'attache encore au char des nations égarées par les sophistes, pourries par la jouissance et brouillées avec Dieu.

Le mal a des effets contraires : il aveugle, il endort et il tue. Les noms que ses courtisans lui donnent n'y changent rien : qu'il s'appelle progrès, liberté, droits de l'homme, morale indépendante, civilisation, philanthropie : sous toutes ces étiquettes on découvre le même principe, le mal, qui se fait diplomate quand il n'ose pas se montrer de face ; et, à l'aide de ces travestissements, mine les assises du monde, et prépare les catastrophes.

Ce qui fait que ces contrastes ne sont pas très-saisissants, au moins au regard des observateurs superficiels, c'est que rarement le bien ou le mal remportent l'un sur l'autre des avantages tellement décisifs que l'élément vaincu soit anéanti. Vaincu, le bien proteste ; il affirme son droit ; il en appelle à la justice de Dieu, et il attend son heure. Dans la même situation, le mal ne se rend pas ; il ronge son frein ; il exhale sa rage ; il se retire dans son antre ; et il épie le moment de reparaitre sur

la scène avec profit: Dans les deux cas, le dualisme subsiste; le bien et le mal se combinent dans des proportions variables; c'est la proportion qui décide des siècles, et du nom qu'ils portent dans l'histoire. Si les contrastes s'adoucissent, ils ne s'effacent pas : l'antagonisme du bien et du mal est immortel. On est heureux de le constater, pour affermir ses convictions, pour espérer encore quand le monde vieilli semble tomber, et pour accorder quelque estime à la pauvre humanité, qui se montre si souvent digne d'un sentiment tout opposé.

Donc il faut écarter rondement tout système d'interprétation qui tendrait à chercher des disputes de mots là où il y a des disputes de choses, ou à expliquer l'antagonisme par les circonstances de temps, de lieu et de climat, par l'ignorance des esprits, par la grossièreté des mœurs, et par les passions des sacerdoxes et des princes. Ces causes, énumérées avec complaisance, rendent compte de l'antagonisme de détail : elles ne jettent aucun jour nouveau sur l'antagonisme radical qui se rencontre partout et toujours. On sent là l'intérêt d'école, et non pas l'amour de la vérité. Au risque de passer pour ferrailleur, nous demandons qu'on n'arrache pas le glaive des mains de notre génération, par respect pour la sainteté de l'histoire, et pour que nous soyons capables de défendre ce qui nous reste de principes de foi et d'honneur.

En face des deux synthèses du bien et du mal, le libéralisme a essayé d'une troisième, qui n'est ni l'une ni l'autre, et qui contient des matériaux empruntés à l'une et à l'autre. Cette attitude dessine très-clairement le génie du libéralisme, et peut fournir une définition, qui n'est pas l'unique, à ceux qui prétendent qu'il n'en existe aucune¹. Pour nous, nous établissons ce parallèle afin de mettre en relief un des caractères fondamentaux du libéralisme, qui est l'esprit fragmentaire. Ce caractère, que nous allons tenter de dégager du vague de son expression, est cause et effet tout ensemble du libéralisme. Cette particularité ne nous enlève pas le droit de le classer parmi ses principes générateurs.

Le libéralisme est fragmentaire par nature ; il tend à dissoudre les unités existantes et à empêcher celles qui sont en voie de formation. Comme la synthèse va de la pluralité à l'unité, qu'elle saisit les rapports des choses, et les ramène toutes à ce qui leur est commun, à un centre où elles s'unissent, et où elles sont contenues par la force de la logique ; ainsi le libéralisme va de l'unité à la pluralité ; il brise les rapports essentiels des choses ; il fuit le centre où il étouffe, pour gagner la circonférence où il trouve de l'air et de l'espace, afin de se déployer à son aise et d'exécuter ses évolutions capricieuses.

¹ Introduction.

On sait en effet qu'il déteste la contrainte et qu'il a horreur de la loi ; le jour où il serait soumis à un principe, il ne serait plus lui-même. Quant à croire que le libéralisme, livré à son propre mouvement, arrivera à l'unité par la division et à l'ordre par l'anarchie, c'est au moins une naïveté. Autant vaudrait soutenir que les vingt-quatre lettres de l'alphabet, jetées dans un sac et multipliées mille fois par elles-mêmes, pourraient bien composer l'Illiade d'Homère. D'ailleurs si par ce chemin le libéralisme aboutissait par hasard à l'unité ; c'est-à-dire à la vérité, obligé de s'arrêter devant le résultat obtenu, il s'ensevelirait dans son triomphe.

Le libéralisme est fragmentaire : sa formule en est la preuve. Cette formule renferme au moins deux termes, le bien et le mal, le vrai et le faux, qui se heurtent partout ailleurs, et tendent à s'équilibrer chez elle, mais sans succès. À ces deux termes on peut en ajouter deux autres, qui expriment l'absolu et le relatif, et qui, dans la célèbre controverse que nous étudions, portent le nom de thèse et d'hypothèse ; ces expressions partagent le libéralisme en deux hémisphères rivaux, qui ne se touchent par aucun point, si ce n'est par des responsabilités qu'on ne peut éluder d'aucun côté. Enfin n'oublions pas que la thèse et l'hypothèse sont susceptibles d'un fractionnement indéfini, correspondant à la philosophie, au tempérament,

à l'honnêteté, à l'âge, à la position de chacun de ceux qui les acceptent. Alors l'unité fuit toujours plus loin devant le penseur qui la poursuit dans le champ du libéralisme.

La pluralité est si bien un élément constitutif du libéralisme, que là où elle n'existe pas le libéralisme l'importe. La pluralité ne naît pas toujours de la nécessité, du malheur des temps, des faits antécédents qui s'enchaînent pour la rendre inévitable ; c'est une fantaisie du libéralisme, et assez souvent son crime ; il l'impose à ceux qui n'en ont pas besoin, et qui la repoussent ; il fait des victimes sur les débris des unités qu'il détruit.

Le libéralisme, fragmentaire par tempérament et dans son idée fondamentale, ne l'est pas moins si on le considère dans le temps et l'espace. Dans le temps, il est isolé : il ne se rattache à aucun système connu ; il n'a servi de base à aucune institution célèbre : on ne nomme pas, avant la Révolution française, une civilisation qui soit sortie de lui comme de son principe. Ici c'est le bien qui a régné : là c'est le mal, avec toutes ses variétés et toutes ses contradictions, qui ne lui enlevaient pas son caractère satanique. Là où régnait le bien, le mal était interdit ; là où le mal prévalait, il frappait le bien d'ostracisme. L'intolérance est la loi de l'histoire. Le libéralisme a changé tout cela : il a dit au bien de respecter le mal, et au mal de supporter le bien. On prétend que c'est une découverte : c'est in

contestable ; on ajoute que c'est un progrès : des esprits sérieux croient le contraire ; la doctrine leur donne raison, et les événements ne justifient que trop leurs sévères arrêts. Nous avons étudié la question ailleurs¹. Ici nous avons à constater que le libéralisme est une nouveauté : c'est grave. En physique et en chimie on peut se passer d'ancêtres. En morale et en politique il en faut.

Le libéralisme n'a pas de lointaines origines ; il cherche à se dédommager de la majesté des siècles, qui lui manque, par celle de l'espace qu'il travaille à conquérir. Depuis cent ans il gagne du terrain ; nul ne peut dire que l'avenir lui appartient. Il opère sur des sociétés énervées ; il rencontre dans les passions humaines des connivences qui le favorisent singulièrement : cependant il ne s'établit pas sans peine. Le vieux monde se défie et s'obstine dans sa méthode traditionnelle ; le monde moderne ; ainsi nommé parce qu'il est novateur, souffre cruellement de ses essais ; le libéralisme pose beaucoup de questions qu'il ne peut pas résoudre ; il ébranle, il renverse ; il ne met rien à la place. Aussi il divise les esprits, et il est encore à l'état de controverse. Son histoire orageuse se déroule au milieu des réactions violentes que ses excès provoquent ; il ramène le despotisme chaque matin ; et on

¹ *Le Vrai et le Faux en matière d'autorité et de liberté.*
2^e Partie.

s'étonne justement de ces résultats, quand on songe qu'il est né pour combattre le despotisme, qu'il impute à l'ancien régime, au delà de ce que permet la vérité des faits.

De quelque côté qu'on envisage le libéralisme, son caractère fragmentaire apparaît avec évidence. Impuissant à créer sa synthèse, il n'a qu'un parti à prendre : se rallier à une des deux synthèses qu'il ne peut pas fondre dans la sienne. Mais la synthèse du bien le repousse : celle-ci passe de l'unité, qui ne s'accommode d'aucun mélange, et qui est incapable d'aucune concession : en entrant dans le giron de la sainte unité, il devrait laisser à la porte la moitié de lui-même. L'église, qui est la plus haute expression de cette unité, et qui en est la gardienne vigilante, lui a signifié par l'organe de ses pontifes qu'il était en dehors du dogme, et qu'il n'obtiendrait jamais ni son visa ni ses bénédictions¹. La synthèse du mal, implacable dans la poursuite de la fin, se montre souple dans le choix des moyens. Elle a donc fait bon accueil au libéralisme ; elle a poussé la complaisance jusqu'à prendre son nom, et adopter ses maximes et son vocabulaire. Grâce à cette adoption, le libéralisme a pris des proportions colossales, et menace de tout envahir. Mais que ses partisans ne s'y trompent pas : entre les mains du mal, le libéralisme n'est qu'un

¹ Syllabus de 1864.

instrument ; il a subi des mutilations honteuses ; il dévore les démentis cruels qu'on lui infligé ; il est intolérant, despotique, larron, séditieux, menteur, impie et même assassin. Il a perdu sa dualité qui le rendait fragmentaire, pour revêtir une unité qui n'est pas la sienne ; cette unité l'enveloppe et l'enserme dans une étreinte qui lui arrache quelquefois des cris. Dans ces conditions, le libéralisme s'est divisé contre lui-même : ici il accepte son servage, à cause des bénéfices qu'il y trouve ; là il secoue les chaînes, pour vivre dans son honnêteté relative, en restant fidèle à son programme. Il demeure acquis qu'il ne ressemble à une synthèse qu'en s'absorbant dans un tout qui le domine : s'il est isolé, c'est à dire lui-même, il n'est qu'une mosaïque.

On peut mesurer maintenant la misère du libéralisme, placé dans son vrai jour, et réduit à sa plus simple expression. Ceux qui en font une doctrine, se contentent d'un mot. Ce mot est sonore et retentit à tous les échos de la publicité, dans les écoles, dans la presse, à la tribune, et jusque dans les œuvres des maîtres. Ce mot est tout le bagage de certains réformateurs : puissance d'un mot, quand ce mot sort de toutes les bouches à la fois ! Ceux qui le disent avec conviction font preuve de légèreté d'esprit ; ceux qui le disent par calcul sont des charlatans ; ceux qui en font une arme de combat, pour bouleverser les patries, et renverser le christia-

nisme, afin de régner à sa place, sont des pervers.

Il y a une école pour laquelle le libéralisme n'est qu'un expédient. Nous écartons du débat la question pratique. Évidemment il faut tenir compte des situations, et ne pas jeter la pierre, du fond de son cabinet, aux hommes mêlés aux événements, et aux prises avec les difficultés des gouvernements modernes ; qui cherchent à tirer parti pour le bien du libéralisme, en regrettant qu'il soit la loi de leur siècle. Nous écrivons un livre qui passe par-dessus les têtes des individus, et ne considère que les principes. À ce point de vue, nous pouvons avancer, sans blesser de légitimes susceptibilités, que le libéralisme d'expédient est une triste nécessité des temps. C'est une tente-abri, composée de pièces mal cousues, que la caravane des nomades, plus ou moins révolutionnaires, plante le soir pour y dormir une nuit, et qu'elle lève le matin pour faire une autre étape dans un pays où l'on n'arrive jamais au repos. Les nomades n'ont plus de patrie ou n'en ont jamais eu. Citoyens du désert, ils errent à l'aventure, et finissent par trouver quelque charme dans le changement de paysage, et dans les incidents doux et terribles qui marquent leur itinéraire. Est-ce là le sort que le libéralisme réservait aux races affranchies du christianisme, et en rupture de ban avec les

bonnes traditions ? Quoi qu'il en soit, ceux qui vivent sous un pareil régime, sont tenus d'être modestes ; ils ne sauraient, sans être ridicules ou odieux, outrager nos antiques institutions, ou plaindre ceux qui maintenant encore refusent de goûter les bienfaits de leur utopie. Voir le mieux dans le pire est le propre des myopes ou des sectaires.

La misère du libéralisme apparaît dans toutes les sphères de l'activité humaine, sous la forme fragmentaire. En philosophie, il enfante les systèmes, en abolissant les vérités premières, en s'insurgeant contre la tradition, en affaiblissant le prestige des maîtres. Alors les cerveaux fermentent : les philosophies pullulent ; mais la philosophie est morte. En religion, il engendre les hérésies et les schismes ; il s'empare des Ecritures, que dans sa présomption il interprète à sa manière, quoique la compétence lui manque ; irrévérent envers l'autorité, il discute ses titres, il conteste ses droits, il surveille ses actes, il prend note de ses faiblesses, il soulève contre elle l'opinion, jusque-là soumise et affectueuse. En politique, il suscite des partis et sème les révolutions.

Dans tous ces désordres, il y a quelque chose de commun, c'est le morcellement. Nous ne nions pas la part qui revient aux passions humaines : l'orgueil, la haine, la corruption du cœur, et le goût inné pour le mal expliquent les commotions

qui remplissent l'histoire. Mais l'idée précède toujours l'acte ; or l'idée qui préside aux perturbations est tantôt fausse et tantôt incomplète. L'idée incomplète ressemble fort à une idée fausse : elle l'est en réalité ; mais elle ne l'est pas dans son fond ; elle est mutilée, parce qu'elle n'est plus dans son véritable rapport avec une autre idée dont elle est inséparable, et avec laquelle elle forme un même système. C'est ce cas spécial qui est l'objet de notre étude.

Le docteur Alzog remarque avec une grande sagacité que le libéralisme hérétique brise l'harmonie des facultés de l'homme avant de déchirer l'unité sociale. Cette réflexion mérite d'être citée : « L'hérésie, comme la première faute du « chef de la race humaine, brise l'unité, rompt « l'harmonie des puissances intellectuelles de « l'homme ; elle divise la grande communauté « des chrétiens, l'Église *une*, en sectes nom- « breuses, dont chacune exprime une des puis- « sances spirituelles de l'homme, d'après laquelle « il conçoit et juge particulièrement le christia- « nisme. L'imagination prédomine dans les « conceptions des gnostiques ; la raison seule « dans les opinions des ebionites et des princi- « paux antitrinitaires. Ces conceptions partielles, « si contraires à l'esprit chrétien, qui, en régéné- « rant l'homme, renouvelle et harmonise toutes « ses puissances, un égoïsme sans frein, un orgueil sans bornes, telles furent les causes qui

« séparèrent les membres du corps de l'Église¹. »

On peut en dire autant de tous les libéralismes.

A la place des synthèses détruites on trouve des spectres de synthèse, comme si l'esprit humain, épouvanté de son œuvre, et toujours épris d'unité, voulait ressusciter ce qu'il a tué, du moins s'en donner l'illusion.

Quand les systèmes philosophiques, en se multipliant, ont épuisé toutes les formes possibles de l'erreur ; du spectacle de leurs contradictions, de la lassitude des âmes ; et du désespoir des penseurs, il sort un système nouveau qui les résume tous : c'est le syncrétisme ; il caractérise les époques vieilles et stériles, qui ne pouvant plus produire ni se résigner aux antilogies existantes, croient arriver à la vérité en additionnant des erreurs, et à l'unité en entassant des débris qui se repoussent. Les alexandrins, placés entre Platon et l'évangile, et sollicités par ces deux attractions, ont donné leur nom à ces amalgames.

En matière de religion, les indépendants qui ont démoli la théologie catholique, en préférant leurs conceptions fragmentaires à l'enseignement constant et universel, puisé aux sources pures par l'autorité des pontifes et la foi des

¹ *Histoire universelle de l'Eglise*. Vol. 1. 1^{re} période 2^e partie. chap. III.

peuples, se réfugient dans la Bible, pour arrêter les progrès de la dissolution dont ils sont cause. Si la Bible devient un champ de bataille où les sectes s'entregorgent, ils appellent à leur secours la religion naturelle. Mais cette base ne tarde pas à manquer sous leurs pieds, et ils glissent dans toutes les confusions de la libre-pensée. De temps en temps un autocrate remplace le pape dont ils ne veulent pas. Ce pontife à cheval les jette pêle-mêle dans les cadres d'une église nationale : c'est la seule unité possible au sein de l'anarchie.

En politique c'est encore plus grave, parce que l'ordre est indispensable à la vie des nations. Les partis qui ont déchiré l'unité travaillent, sans le vouloir, à la recomposer. Leurs discordes appellent un despote, qui arrive toujours à son heure et est le bienvenu. L'unité n'est nulle part, ni dans les théories, ni dans les sentiments, ni dans l'armée, ni dans le sénat, ni sur la place publique. Le despote prend sa cravache ; il charge vigoureusement les émeutiers, et il les chasse de toutes leurs positions. Le lendemain l'unité est rétablie : c'est l'unité dans le silence, sous la botte du maître.

Maintenant si on regarde de près les synthèses de l'erreur, on constate qu'elles se rapprochent d'autant plus de l'unité, qu'elles n'atteignent jamais, que le libéralisme d'où elles sortent est plus absolu. A ce point de vue, le libé-

ralisme modéré est moins près de l'unité, parce qu'il renferme plus de contradictions, mais des contradictions flottantes, qui ne sont reliées par aucune idée supérieure et génératrice. Le libéralisme absolu a des négations radicales, d'où l'on peut tirer toutes les erreurs possibles : c'est un genre d'unité. De plus, il ne s'arrête pas en chemin : il pousse à bout ses déductions ; il se précipite vers des conséquences qui épouvantent les esprits timides et se résument dans le néant : c'est encore une façon d'unité. On voit où réside sa supériorité. Il renonce à opérer la fusion des deux synthèses du bien et du mal ; il rompt brusquement avec la première, et gravite vers la seconde, avec laquelle il se confond plus ou moins. Donoso Cortès a écrit ce qui suit sur Proudhon, le plus vigoureux logicien de la révolution : « Si l'on jette les yeux sur la théorie rationaliste, d'où sortent toutes ces affirmations « contraires, on voit que le rationalisme est, de « tous les péchés, celui qui ressemble le plus « au péché originel ; comme lui, il est une erreur « actuelle et toutes les erreurs en puissance ; par conséquent dans sa vaste unité « il comprend et embrasse toutes les erreurs, et « elles se trouvent unies en lui, nonobstant leur « contradiction réciproque ; car les contradictions « mêmes sont susceptibles d'une sorte de « paix et d'union, quand une contradiction plus « haute vient les envelopper. Dans le cas pré-

« sent, le rationalisme est cette contradiction
« qui résoud toutes les autres dans son unité
« suprême. En effet, le rationalisme est en même
« temps déisme, panthéisme, humanisme, ma-
« nichéisme, fatalisme, scepticisme, athéisme ;
« parmi les rationalistes, le plus rationaliste et
« le plus conséquent de tous est donc celui qui
« est en même temps déiste, panthéiste, hu-
« maniste, manichéen, fataliste, sceptique et
« athée¹. »

Il nous reste à étudier le caractère fragmen-
taire du libéralisme en détail, en parcourant
successivement l'ordre intellectuel, l'ordre mo-
ral et l'ordre social. Ce que nous en dirons s'ap-
pliquera à toute espèce de libéralisme, mais
conviendra particulièrement au libéralisme mo-
déré, parce qu'il représente mieux le génie de
l'erreur que nous combattons.

¹ Œuvres : Vol. III : *Essai sur le catholicisme, le libéralisme et le socialisme*. livr. II. pag. 302.

CHAPITRE V

CARACTÈRE FRAGMENTAIRE DU LIBÉRALISME DANS L'ORDRE INTELLECTUEL

Nous avons déjà dit que la synthèse et l'analyse sont deux procédés de l'esprit humain, qui s'exercent en sens contraire dans l'acte de la connaissance, et concourent cependant à produire le même résultat. Il y a un très-grand péril à les isoler. L'homme étant ce qu'il est, s'il veut dépasser sa nature et n'employer que la synthèse, il s'expose à tomber dans l'idéalisme ; alors la réalité des choses lui échappe. S'il se renferme dans l'analyse, devenu positiviste, il ne remue que des atômes, qu'il ne parvient pas à fixer et à serrer dans un système.

Quoique la synthèse et l'analyse soient inséparables de fait, cependant selon que l'une ou

l'autre prédomine, on a deux tempéraments intellectuels : la synthèse, portée à une certaine puissance, constitue le génie ; l'analyse est l'attribut du sens commun : son plus grand développement ne dépasse pas les limites du talent. Nous avons défini le génie : la faculté de percevoir rapidement et clairement les rapports éloignés des choses, qui échappent à la portée des esprits ordinaires ¹. Ici nous devons signaler la conséquence qui découle de cette définition. La voici : le génie peut posséder numériquement moins d'idées que le vulgaire ; mais ces idées sont profondes ; elles sont les éléments de toutes les autres ; pour mesurer leur fécondité, il suffit de se livrer à une déduction logique, bien conduite et poussée jusqu'au bout. On a donc beaucoup de substance sous un petit volume : c'est la forme qu'affecte la vie quand elle dort dans ses germes. Ce principe a dirigé les métaphysiciens catholiques, saint Thomas en particulier, dans la description de la hiérarchie des êtres intelligents et dans leur distribution en groupes.

Au sommet de l'échelle, saint Thomas place Dieu, parce « qu'en Dieu la plénitude de la con-
« naissance intellectuelle est renfermée dans une
« seule chose, à savoir, dans sa propre essence
« par laquelle il connaît tout. » C'est ce qu'on

¹ Livr. I. chap. IV.

appelle la science transcendante, qui ne peut pas exister en dehors de Dieu. Quand on descend les degrés de la création « on ne trouve cette plénitude intellectuelle, dans les êtres spirituels, « que d'une manière plus imparfaite et moins « simple. Ainsi, les choses que Dieu connaît par « un seul moyen, les esprits inférieurs les connaissent par plusieurs ; et plus les moyens de « connaître sont nombreux, moins est élevée « l'intelligence qui est obligée d'en faire usage.» Ce principe sert à différencier les créatures intelligentes et à leur assigner leur rang. L'ange vient après Dieu ; sa nature se subdivise encore en chœurs inégaux, qui ont chacun leur nom, et se superposent dans l'intervalle qui sépare le ciel de la terre. « Par conséquent, plus l'ange est « élevé, et moins nombreuses doivent être les « espèces par lesquelles il peut saisir l'universalité des choses intelligibles. Il faut donc par là même que ces formes soient plus universelles, puisque chacune d'elles s'étend à un « plus grand nombre d'objets.» Dans l'humanité, la même loi s'applique. Les esprits se partagent en trois classes : il y a les esprits supérieurs, « ceux dont l'entendement est plus fort, et qui « peuvent comprendre beaucoup de choses sans « qu'il soit nécessaire de leur donner de longues « explications. » Ils composent l'aristocratie des nations ; on leur [doit les chefs-d'œuvre de la littérature et de l'art, les grandes découvertes

qui ont changé la face du monde, et des services dont la mémoire est immortelle. A côté, « il y a des hommes qui ne peuvent saisir la « vérité, à moins qu'on ne la leur explique en « détail, en s'arrêtant sur chaque chose, ce qui « résulte de la faiblesse de leur intelligence. » C'est le vulgaire. Entre ces deux extrémités placez le talent, puissance qui tient à la fois de l'une et de l'autre, et vous aurez la statistique des esprits qui se partagent la société¹.

Maintenant à combien de genres peut-on réduire les rapports possibles ou réels qui existent entre les idées ou dans les choses? Nous avons affirmé et prouvé précédemment la possibilité et la réalité de deux ordres d'idées et de choses : l'ordre logique ou naturel, et l'ordre extra-logique ou surnaturel : l'un est l'objet de la raison ; l'autre est l'objet de la foi. Nous n'avons pas à revenir sur cette question épuisée. Mais il importe de mettre dans son plein jour une troisième vérité, trop incomprise de nos contemporains, c'est à savoir, l'union de l'ordre naturel et de l'ordre surnaturel dans un troisième ordre qui les résume, et qui s'appelle l'ordre chrétien. L'ordre chrétien laisse subsister la distinction des deux ordres dont il se compose : il n'en admet pas la séparation. L'ordre naturel est un *suppositum* nécessaire sur lequel se greffe l'ordre sur-

¹ 1^a. Q. 55. A. 3. C.

naturel; il n'est pas plus permis de toucher au premier qu'au second : ici les erreurs se valent, et les ruines qu'elles font sont égales. Mais le système qui consiste à croire aux deux ordres d'idées et de faits, et à les isoler, ne produit pas un moindre désastre.

Puisqu'il y a un ordre chrétien, il existe une science chrétienne, qui se distingue de la science laïque par le procédé et par l'objet qu'elle embrasse. La science chrétienne n'est pas exclusive : elle demande la vérité au ciel aussi bien qu'à la terre; elle ne se renferme pas dans ce que la science laïque nomme sa spécialité : elle aborde l'étude de toutes les idées qui circulent, et de tous les faits qu'elle rencontre dans l'histoire. La science chrétienne est donc un faisceau de forces, ramenées à une vigoureuse et féconde unité. Quand cette unité fait place au dualisme, que ce soit par la négation radicale d'une des forces constituantes, ou par son isolement, on sait assez ce qui arrive. Ce qu'on ne sait pas, c'est l'influence funeste que cette méthode exerce, non-seulement sur les connaissances acquises de l'esprit humain, mais sur le tempérament le l'esprit humain lui-même, considéré comme faculté de connaître.

Le libéralisme, en supprimant les rapports des choses, a brisé la synthèse chrétienne. En même temps il a engendré dans les esprits une maladie, qu'on peut appeler la maladie frag-

mentaire, et qui n'a pas peu contribué à son développement, car il ne gagne rien à être étudié avec des vues d'ensemble. La rupture, plus ou moins radicale selon les cas, des esprits avec la synthèse chrétienne est déjà pour eux une cause d'affaiblissement ; car la raison ne se prive pas impunément des secours nécessaires de la foi ¹. Mais le mal a un autre principe.

Nous avons vu comment les êtres intelligents se distribuent sur l'échelle de la création : leur élévation est proportionnelle à la quantité des connaissances qu'ils possèdent, et à la forme simple sous laquelle ces connaissances existent. Or ces connaissances sont d'autant plus bornées que les êtres intelligents sont placés à une plus grande distance de Dieu, centre lumineux qui projette ses clartés sur tous les plans de la création spirituelle ². Le libéralisme, qui brouille les esprits avec le surnaturel, augmente la distance qui les sépare originairement de Dieu ; par là même il supprime la meilleure moitié de l'objectif sur lequel ils s'exerçaient la veille : ce n'est pas le moyen de leur donner de la santé. Alors les esprits subissent un rétrécissement ; ils perdent l'aptitude à s'élever en haut, à se déployer en large ; leur faiblesse se manifeste dans toutes les sphères où s'exerce leur activité. Toutes les questions scientifiques, morales et politiques, qui

¹ Livr. 1. chap. ix, x.

² Ventura : *La Raison philosophique*. Vol. 1. 7^e conférence.

ont un rapport nécessaire avec l'ordre religieux, sont mal résolues par eux, comme nous le verrons bientôt; jusque-là il n'y a pas lieu d'être surpris. Mais les questions indépendantes, supposé qu'il s'en rencontre beaucoup, se ressentent dans une certaine mesure de l'état maladif des esprits. Les esprits, énervés par leur divorce avec la vérité supérieure, ressemblent à des oiseaux qui n'ont qu'une aile; quand ils essayent de s'élever de quelques toises au-dessus de terre, ils tombent vite; ils vivent d'analyse : impossible de les faire aller au-delà ou plus haut. Le génie n'échappe pas à cette fatale conséquence; il a des chutes profondes, d'autant plus lamentables qu'un instant auparavant son essor était plus sublime. « Il y a un libertinage d'esprit « qui use l'âme, comme la débauche use les « sens ¹.

Le dernier mot de cette déchéance est que les esprits ne prennent les choses que par un côté, et encore par le plus petit côté. Un objet mutilé est la cause d'un jugement faux : « Per-
« cevoir un objet, c'est en embrasser d'un coup-
« d'œil et les parties constitutives et les relations.
« Une machine démontée présente d'une ma-
« nière distincte, sans doute, les pièces qui la
« composent; mais pour bien comprendre l'u-
« sage de ses parties, pour apprécier le concours

¹ Lamennais : *Pensées*.

« particulier qu'elles apportent au mouvement
« général, il faut qu'elles aient été remises en
« leur place..... Pourquoi voit-on des hommes
« intelligents s'enfoncer de raisonnement en
« raisonnement, avec une apparente vigueur
« de déduction, dans les extravagances les plus
« étranges? C'est qu'ils n'ont dû voir la question
« que par une de ses faces ¹ ? »

L'école que nous combattons est naturellement d'un avis opposé au nôtre. Pour elle la liberté est tout en toute chose; elle est donc dans son rôle en soutenant que le régime de la liberté favorise le développement de la force intellectuelle. « Je remarquerai que dans la circulation
« d'idées des gouvernements libres, dans cette
« fermentation publique de la pensée, il y a
« quelque chose qui, stérile pour le grand nom-
« bre, doit féconder le talent. Je doute qu'un
« pays puisse jouir longtemps de la faculté de
« tout dire, sans qu'il s'élève accidentellement
« des hommes de génie qui diront des choses
« admirables. C'est une épreuve du calcul des
« probabilités : c'est une chance établie sur l'im-
« possibilité morale que la pensée soit excitée de
« toutes parts, sans faire vibrer çà et là quelque
« corde nouvelle ². »

Si l'on se bornait à établir une certaine soli-

¹ Balmès : *L'Art d'arriver au vrai*. chap. xiii.

² Villemain : *Cours de la littérature française au xviii^e siècle*.
Vol. iv. pag. 406.

darité entre la liberté et les progrès que l'esprit humain peut réaliser dans certaines branches de la science, nous ferions quelques concessions, mêlées à beaucoup de réserves; car le génie a prospéré sous les régimes les plus divers. Tel siècle de tyrannie est resté sans rival dans l'histoire par les richesses de sa littérature; un autre, qui s'est déroulé à travers les orages de la liberté, est parfaitement indigent de gloire. Mais ne l'oublions pas : il s'agit ici du libéralisme, qu'il ne faut pas confondre avec la liberté; nous refusons à l'un ce que nous accordons à l'autre. Nous admettons que le despotisme de la routine, appuyée sur un trop grand prestige des maîtres, peut engourdir l'esprit humain et le retenir dans les langes. Dans ce cas, la liberté est féconde, parce qu'elle débouche une route fermée. Quand au contraire l'émancipation des esprits, dépassant toute mesure, va jusqu'au mépris des principes, à tout le moins jusqu'au brisement des synthèses, il n'y a aucun profit.

La même école, qui vante les influences du libéralisme sur l'esprit humain, appuie sa thèse sur le xviii^e siècle. On sait assez sa dévotion pour un siècle qui est son berceau, et dont elle s'efforce d'appliquer les doctrines, afin de porter le monde à une hauteur idéale. Il est impossible d'ouvrir un livre de littérature libérale sans y rencontrer, en style dithyrambique, l'é-

loge de cette époque fameuse¹. Les uns vantent le xviii^e siècle à cause de son impiété, parce qu'il a sifflé l'évangile, renversé les temples et égorgé les prêtres. C'est la tradition jacobine. Les autres le trouvent incomparable, parce qu'il a inventé la philanthropie ou l'amour général de l'humanité, sentiment inconnu la veille : il y aurait à dire. Le plus grand nombre le glorifie, parce qu'il est le siècle de l'analyse, c'est-à-dire du libre examen.

Le xvii^e siècle fut un siècle de synthèse et de synthèse chrétienne. C'est la vieille société, telle qu'elle sortit de tous les progrès de la civilisation, et des splendeurs des lettres élevées à une perfection qu'elles avaient rarement atteinte. La synthèse se manifeste partout, dans le *Discours sur l'histoire universelle*, dans les *Pensées de Pascal*, dans les lois de la gravitation de Newton, dans le calcul infinitésimal du même savant, et dans le gouvernement de Louis XIV, qui sans doute

¹ Son élan est très beau, très bon, très utile ; et s'il fallait se résumer, exprimer une opinion définitive, je me hâterais de dire que le xviii^e siècle me paraît un des plus grands siècles de l'histoire, celui peut-être qui a rendu à l'humanité les plus grands services, qui lui a fait faire le plus de progrès et les progrès les plus généreux ; appelé à prononcer dans sa cause comme ministre public, si je puis me servir de cette expression, c'est en sa faveur que je donnerais mes conclusions. (Guizot : *Histoire de la civilisation en Europe*. 14^e leçon. pag. 406.)

Le xviii^e siècle est un si grand siècle, si glorieux pour l'esprit humain, qu'il est fort naturel que toutes les écoles se le disputent. (Cousin : *Cours de l'histoire de la philosophie moderne*. Tom. III, 13^e leçon. pag. 6.)

serra trop les éléments de la chose publique. Les érudits savent que la théologie était alors en honneur : on la cultivait avec soin dans les universités du royaume. A Paris, la Sorbonne jetait un vif éclat ; ses professeurs groupaient autour de leurs leçons une jeunesse avide, et jalouse de cueillir la palme de la science sacrée. La théologie n'était pas un domaine réservé au clergé ; les laïques ne la dédaignaient pas. Les philosophes en tenaient compte dans leurs travaux, et ils ne concluaient jamais contre elle ; ils étaient capables d'être hérétiques, non pas libres-penseurs. Les solitaires de Port-Royal en sont la preuve. Ils faisaient marcher de front l'étude de la théologie, de la logique, de la grammaire, du droit et de l'histoire. Ce plan était bien conçu : il est une des raisons de leur supériorité, qui aurait été encore plus grande avec un peu plus de soumission au pape. La correspondance des écrivains laïques établit leur goût pour la théologie ; Descartes, Arnaud, Pascal, Racine, Corneille échangeaient des lettres avec les évêques et les moines sur des matières ecclésiastiques. Les gens du monde ne restaient pas étrangers à ce mouvement : les thèses de Sorbonne étaient suivies ; Condé argumentait contre les candidats. Alors Bourdaloue portait dans la chaire les doctrines épineuses de la grâce et de la prédestination. L'esprit charmant de madame de Sévigné n'était pas écrasé sous le poids de ces graves sujets ■

cette femme, qui en représentait bien d'autres, écrivait à sa fille, avec un enthousiasme difficile à comprendre aujourd'hui, qu'elle était allée en Bourdaloue, et que le prédicateur avait été sublime. C'est un signe du temps. La théologie donna aux esprits de la solidité, à la société de l'équilibre, et à l'époque un cachet de grandeur calme, qui n'était pas l'immobilité stérile.

Le xviii^e siècle fut un siècle d'analyse; nous acceptons le mot, parce que nous y trouvons sa condamnation. Avec l'analyse on poussa très loin l'observation scientifique. La nature fut sondée dans ses dernières profondeurs; on décomposa les corps; ainsi on jeta les bases d'une science nouvelle, la chimie. On étudia de plus près les caractères des animaux et des plantes, et on dressa des classifications plus complètes et plus logiques. Avec des instruments de précision on lut à travers les constellations, et on vérifia les lois du mouvement général, que d'autres avaient découvertes. Jusque-là l'analyse avait fait des merveilles. Ses résultats furent moins heureux quand on la tourna vers l'histoire, qu'on falsifia à plaisir; quand on l'appliqua à la religion, à ses origines, à sa constitution, à ses dogmes et à sa morale, qu'on calomnia avec fanatisme; quand on aborda les problèmes économiques, pour aboutir à des réformes hâtives et aux doctrines communistes; quand on dissè-

qua les facultés humaines, et que l'on conclut au sensualisme et au septicisme; quand on s'occupa de la société, et qu'on réussit à amener la guerre des classes; quand on contrôla les droits de l'autorité, dont on abaissa la majesté, pour mettre à sa place la masse souveraine. L'œuvre de l'analyse fut immense; mais c'était un désastre.

Cependant l'analyse précède toujours la synthèse; on ne décompose que pour recomposer. Où est la synthèse du XVIII^e siècle? Ses partisans ne veulent pas le priver d'une pareille gloire. Ils lui reconnaissent un caractère d'universalité¹; par là ils entendent l'universalité du libre examen, qui s'est étendu à tout, aux idées, aux faits, aux lois, aux institutions, pour tout éprouver et tout renouveler selon une conception rationaliste. Ceci est incontestable. Il ne manque qu'un trait au tableau éloquent de cette activité fiévreuse et superbe : elle a peu inventé et beaucoup démolé. Les partisans du XVIII^e siècle l'appellent un des siècles les plus féconds de l'histoire; ils le comparent aux époques les plus brillantes; ils comptent avec complaisance les

¹ Un second caractère qui me frappe dans l'état de l'esprit humain au XVIII^e siècle, c'est l'universalité du libre examen. Jusque-là, et particulièrement au XVI^e siècle, le libre examen s'était exercé dans un champ limité; dans le XVIII^e siècle au contraire, le caractère du libre examen, c'est l'universalité. (Guizot : *Histoire de la civilisation en Europe*. 14^e leçon. pag. 404. — Villemain : *Cours de littérature française*. Vol. II. 19^e leçon. pag. 87.)

systemes philosophiques qu'il a produits ou re-produits, et auxquels il a fourni des maîtres célèbres et de nombreux disciples. Ceci ressemble à une gaucherie : c'est avouer l'état fragmentaire des esprits, et par là même la misère du siècle. En bons avocats, ils se retrouvent au sein de la confusion ; ils font sortir des décombres une unité à laquelle personne ne s'attendait : c'est la philosophie ¹. Si nous comprenons bien, cette philosophie c'est le génie du siècle, un génie sceptique et railleur, las de porter le joug de la foi, et qui désormais ne veut relever que de lui-même ; un génie qui ne croit qu'à la science, et qui va essayer d'asseoir la société, arrachée du sein de l'Eglise, sur cette base nouvelle mais instable ; un génie irréconciliable avec la synthèse chrétienne, qu'il poursuivra avec acharnement, et qui ne s'arrêtera qu'après l'avoir détruite. Nous voyons l'unité du xviii^e siècle : elle est faite d'orgueil et de haine ; elle est ci-

¹ La philosophie du xviii^e siècle forme une grande expérience. Jamais, à aucune époque de l'histoire, il n'a paru en moins de temps un plus grand nombre de systèmes ; jamais plus d'écoles ne se sont disputé avec plus d'ardeur l'empire de la philosophie... Mais précisément parce que dans chaque pays de l'Europe a dominé un système particulier, comme il y a plus d'un pays en Europe, j'en conclus que par cela même nul système particulier n'a régné exclusivement en Europe, et que la philosophie européenne au xviii^e siècle est le triomphe d'une seule chose, d'une chose bien autrement grande que tous les systèmes, la philosophie elle-même. (Cousin : *Cours de l'histoire de la philosophie moderne*. Vol. III. 13^e leçon. pag. 6, 7.)

mentée avec du sang. L'Encyclopédie fut cette unité abstraite : la Révolution française devait être cette unité concrète.

Le germe de la maladie fragmentaire était déposé dans les esprits par une philosophie d'abord indépendante, en attendant de devenir hostile. Le mal, renfermé au début chez les savants et dans les classes supérieures qui la mettaient à la mode, s'extravasa lentement, et circula comme un virus dans les veines du corps social. Il fut longtemps contenu par les mœurs publiques, et par les restes de la vieille foi, qu'on ne pût pas extirper si vite de l'âme des multitudes. C'est pourquoi on trouve dans ce siècle des hommes de transition, qui cherchèrent à s'équilibrer, avec plus ou moins de succès, entre la tradition et le progrès, essayant de mêler dans leurs œuvres l'évangile et la philosophie.

Montesquieu est le représentant le plus distingué de cet esprit nouveau. Physionomie indécise, que le xviii^e siècle revendique, et que le christianisme est tenté de placer parmi ses apologistes, il s'exerça avec les *Lettres persanes* dans l'art du persiflage, arme meurtrière qui allait porter des coups terribles à la vérité dans l'Europe entière. Ici il est dans le mouvement de son époque. Le penseur sérieux apparaît avec l'*Esprit des lois*. Il fait de la jurisprudence et de l'histoire comme il présidait sa chambre au parlement de Bordeaux, avec une gra-

vité qui ne le sauve pas toujours de l'erreur. L'opinion applaudit ses travaux : l'Eglise fit de larges réserves. Il est travaillé d'un double esprit, qui compromet chez lui l'unité de vues, en laissant se déployer son talent. Il aborda le grand problème de la liberté, alors à l'ordre du jour, et qui était dans le fil de ses études. Il a écrit sur ce sujet brûlant des pages immortelles, qu'on ne se lasse pas de lire, et qu'on peut opposer avec avantage à la révolution. Malheureusement ici sa doctrine n'est pas sans mélange ; il lui manque la règle de la foi, qui l'aurait préservé de certains écarts. Sur ce terrain, il appartient à tous les partis, qui se le disputent, chacun avec de bonnes pièces à l'appui de ses prétentions. Montesquieu est un des ancêtres des esprits fragmentaires, honnêtes et nuisibles, qui aspirent à défendre la bonne cause, et prennent du service chez son ennemi, qui ont droit au respect de tous pour leurs intentions, et qu'on peut sans injustice ranger parmi les fléaux de leur patrie. Montesquieu avait perdu la synthèse chrétienne : il est le premier des libéraux délicats.

Montesquieu a eu une nombreuse postérité. A cent cinquante ans de distance, nous pouvons suivre les progrès de la maladie fragmentaire dont notre pays ne devait plus guérir. A l'heure qu'il est, elle a produit tous ses effets. Victimes impuissantes, si nous ne pouvons pas l'arrêter, nous pouvons du moins prendre de plus en plus

conscience de ses ravages, par l'étude détaillée de l'état des esprits, à un point de vue que nous croyons avoir assez précisé pour qu'il soit saisi par tout le monde, et qu'on suive avec aisance le côté historique et pratique de la question.

CHAPITRE VI

MANIFESTATIONS DE L'ESPRIT FRAGMENTAIRE A NOTRE ÉPOQUE

La maladie fragmentaire n'a pas échappé aux observateurs sagaces et impartiaux; plusieurs l'ont signalée; tous n'en ont pas indiqué la cause avec le même bonheur¹. Du reste il est facile de

¹ Voilà comment la Réforme, traversant de nombreuses transformations, devait arriver à ce rationalisme moderne, qui a exercé le fort tempérament des esprits européens; qui, ébranlant les axiomes fondamentaux des sciences morales, interrompit des travaux déjà voisins de leur couronnement; qui, condamnant les générations au labeur de Pénélope, détruit chaque nuit l'ouvrage de chaque jour; et qui n'admettant plus que des vérités relatives, décourage quiconque n'est pas assez insensé pour se dévouer aujourd'hui à des veilles dont le résultat demain sera mensonge. (Ozanam: *Mélanges*, Vol. II. pag. 271, 272.)

Mais en même temps que l'esprit d'analyse se développait et donnait des résultats dont il serait injuste de méconnaître la portée, l'intelligence se spécialisait outre mesure, se

vérifier le fait, car les signes ne manquent pas. Une maladie qui frappe les facultés de l'homme, et en rompt l'équilibre, doit se répercuter dans la littérature, expression fidèle de ces facultés. Si elle atteint le foyer de la vie intellectuelle, le nœud mystérieux qui relie l'ordre naturel et l'ordre surnaturel, elle exerce une influence sur toute l'économie de la science ; on ne peut pas lire un livre, et dans ce livre une page, qui n'en contienne le germe et n'en exhale l'odeur.

Il existe une littérature libérale. Hélas ! nous sommes tenté de croire qu'il n'y en a pas d'autre dans notre siècle ; tant la littérature catholique occupe peu de place, et tant elle est dédaignée, malgré les signatures qu'elle porte et le génie dont elle est ornée. La littérature libérale ne manque certes pas de talent ; il suffit de prononcer les noms de ceux qui l'ont créée, et de considérer l'étendue de leur érudition, l'élévation de leurs idées et la beauté de leur langage. Mais la misère de leurs œuvres ne ressort que mieux par son contraste avec les dons magnifiques dont ils sont doués. Chez eux rien n'est achevé ; aucune ligne de leur dessein n'est profilée jusqu'au bout ; toutes s'arrêtent en route : de là des con-

déshabitait de la méditation et de la pensée, et devenait peu à peu incapable de saisir les véritables rapports des choses comme d'établir la hiérarchie des sciences. (A. Bongenval: *La Réforme sociale*. Revue. 1 avril 1881.)

traditions et des entrelacements, qui fatiguent l'esprit, et font soupçonner un défaut de loyauté ; c'est un défaut d'unité qu'il faut dire. L'honneur des écrivains est sauf ; il ne faut accuser que leur tempérament libéral. Cousin, Jouffroy, Rémusat, Guizot, Villemain, Jules Simon, et d'autres encore, sont dans notre siècle les princes de la philosophie appliquée à l'histoire, à la politique, à la religion, à la poésie et à l'éloquence ; ils sont ceux qui représentent le mieux notre littérature, prise dans le sens le plus élevé : tous sont atteints de la maladie fragmentaire. Ne parlons que des morts, et des plus illustres.

Cousin est un brillant esprit ; mais on éprouve quelque embarras pour le classer. Il avait de l'envergure dans la pensée, et il était capable d'embrasser de vastes ensembles. Pour ne mentionner ici que ses œuvres philosophiques, nous avons son *Cours d'histoire de la philosophie*, qui ressemble à une synthèse, et qui aurait pu en devenir une, à la condition d'être éclairée. Malheureusement la lumière manque ; et dans ce magnifique cadre, l'écrivain entasse pêle-mêle des vérités admirables et des erreurs monstrueuses. Les *Fragments de philosophie*, destinés à faire suite au *Cours d'histoire de la philosophie*, caractérisent peut-être mieux que tout le reste le génie protéiforme de Cousin. Sans jouer sur les mots, ce qui ne convient pas dans une occurrence si grave, il s'est peint lui-même

par le titre de son ouvrage. De bonné heure il se débarrassa de la philosophie de la tradition, en lui faisant de temps en temps quelques révérences. Il se glorifie d'être cartésien ; et d'un maître trop vanté il ne garde que le principe révolutionnaire, en lui laissant ses doctrines. Tour à tour écossais, kantiste, alexandrin, hégélien, il enseigne selon les cas, et au gré des événements politiques, — comme si les conclusions scientifiques d'un professeur dépendaient des accidents de la rue, — les opinions les plus diamétralement opposées, avec une souplesse qui facilite ses évolutions, dans un langage riche de couleurs et de nuances, bien capable de séduire et d'entraîner son auditoire. Toutes ces ressources ne le sauvent pas des antilogies les plus cyniques : sous le procédé, l'acrobate se trahit.

Ses apologistes disent qu'il crut en Dieu, à la distinction du bien et du mal, aux idées fondamentales du vrai, du bien, du beau et de l'utile, qu'il a développées, dans une forme splendide, à la fin de sa carrière. Ils font valoir son spiritualisme, et la réfutation du sensualisme de Locke et des écoles du xviii^e siècle, qu'ils donnent avec raison comme la meilleure pièce du maître. Ils le représentent comme le généreux champion de la liberté, de la liberté morale d'abord, dont la liberté politique n'est que le rejaillissement dans les institutions nationales. En parcourant

les nombreux volumes sortis de sa plume féconde, on peut glaner des phrases, des paragraphes et des chapitres à l'appui de toutes ces thèses. Mais la critique a des réponses quelque peu gênantes.

En théodicée Cousin est panthéiste. Il a des Trinités à lui, tantôt psychologiques, tantôt ontologiques ou objectivés, dans lesquelles les mêmes éléments se rencontrent, selon des combinaisons chimiques qu'il est plus aisé d'indiquer que de comprendre. Son système historique, que nous avons exposé ailleurs ¹ est le fatalisme tout cru : c'était logique. Sa philosophie évoluée ² : c'était inévitable. Devant ces brutales doctrines, qui contredisent si ouvertement les premiers enseignements du maître, que restait-il du christianisme ? Les mots peut-être, qui entrent dans un vocabulaire nouveau, composé pour faire des dupes : les dogmes se sont évaporés. Que deviennent le Dieu véritable, l'âme humaine, la morale, la religion naturelle, le droit, la liberté, l'autorité et la société elle-même ? Tout le symbole du spiritualisme est anéanti par la plume du penseur que le spiritualisme reconnaît pour son représentant le plus distingué.

Cependant il y a un moyen de concilier ces antithèses : ce moyen c'est l'éclectisme. Cousin ne l'a pas inventé. Proclus, une des figures qu'il

¹ Livr. I. chap. v.

² Ibidem.

a le plus caressées, le pratiqua habilement à Athènes, au v^e siècle de l'ère chrétienne. Génie hospitalier, il donna à manger et à boire à tous les dieux de l'olympé; ami d'Orphée, il fit bon accueil à Pythagore; il emprunta à Platon, et il ne dédaigna pas Porphyre. A force de se dilater, sa philosophie se trouva encombrée de tous les systèmes connus; seul, le christianisme resta à la porte. Proclus avait droit aux préférences de Cousin; il eut en lui un de ses plus illustres disciples dans les temps modernes. Cousin reprit l'éclectisme pour son compte. De ce trop célèbre système, nous voulons retenir uniquement ce trait distinctif de sa physionomie, c'est qu'il est le contraire de la synthèse. La synthèse suppose l'unité : Cousin ne l'a pas, parce qu'il n'est pas chrétien. L'éclectisme est un bazar à compartiments innombrables, où Cousin, amateur et sceptique, se promène à son aise, et non sans profit. Il offre ses échantillons à ceux qui passent; ainsi il peut plaire à tout le monde. Applaudissez l'artiste; ne cherchez pas le philosophe : il n'y a qu'un arlequin masqué en libéral.

Après Cousin, nommons Guizot; mais traitons-le avec plus de respect : cet homme, en effet, s'impose au respect, même à celui de ses contradicteurs. Il est une preuve tristement solennelle que le talent doublé d'honnêteté ne suffit pas pour exécuter une œuvre tout à fait belle. Guizot est une âme religieuse; sa religion

est plus qu'un sentiment : on trouve chez lui la théologie naturelle intégrale, et des fragments de théologie chrétienne, tels que la divinité de Jésus-Christ, le baptême, dogme de la grâce avec quelques-unes de ses conséquences. Mais son symbole était brisé ; ce fait exerça une influence décisive sur ses travaux historiques, qui sont encore des travaux philosophiques. On connaît l'*Histoire de la civilisation en France* et l'*Histoire de la civilisation en Europe*. Guizot est là tout entier, avec sa vaste érudition, ses consciencieuses analyses, sa large manière de considérer les choses, sa puissance dans l'art de grouper les idées et les événements, l'élévation continue de son ton, la gravité magistrale de son style, et une impartialité d'intention à laquelle nous rendons hommage. La civilisation est une synthèse. Guizot la définit exactement, quand il l'appelle le développement de l'individu et de la société. Il énumère très-savamment les éléments de ce tout complexe : élément romain, élément germain, élément gaulois, propriété, lois, mœurs, littérature, formes politiques, rien n'échappe à son scalpel. Il n'a garde d'omettre l'Église chrétienne, mêlée à tout le reste, et qu'on rencontre à chaque pas dans les débris du vieux monde qui tombe, et dans la recomposition de celui qui le remplace. Il ne paraît pas animé de passion à son endroit ; très-souvent il est juste pour elle : il constate ses services, et la part considérable qui lui revient

dans l'œuvre sociale qu'il étudie. Malheureusement il ne comprend pas l'Église, parce qu'il est libéral ; cette erreur fondamentale est cause qu'il n'assigne pas à l'Église le rang qui lui appartient parmi tous les principes générateurs de la civilisation française et européenne. Gibbon a dit : Les évêques ont fait la France, comme les abeilles construisent leur ruche. D'après ce témoignage peu suspect, l'Église est la cellule, comme parlent les physiologistes, autour de laquelle se sont rencontrés tous les éléments de la civilisation moderne ; c'est elle qui est la force dont la dilatation a amené les développements des siècles chrétiens. Voilà la synthèse ; il n'y a plus qu'à la garnir.

Or Guizot, qui proclame en vingt endroits les bienfaits de l'Église envers la civilisation, lui fait un crime des moyens qu'elle a employés ; sans s'apercevoir qu'il veut les effets et non pas les causes. Le crime de l'Église c'est la violation de la liberté humaine au dedans et au-dehors : au-dedans par l'enseignement, au-dehors par la coaction et par son alliance avec les princes ¹.

On voit assez les conséquences qui découlent de cette philosophie.

Le séparatisme se dessine sur toute la ligne : l'Église chez elle, la science indépendante, l'insurrection hérétique de droit commun, les rois

1 Livr. I. chap. VIII.

maîtres de leurs Etats, et les peuples à leur merci : à moins qu'ils ne préfèrent prendre les armes pour se débarrasser de leur tyran. Ainsi, loin de reconnaître dans l'Eglise chrétienne le centre physiologique qui a servi de point de départ à la civilisation, Guizot n'est pas éloigné d'y voir un obstacle à ses évolutions normales, qui sans elle se seraient accomplies mieux et plus vite. Le progrès du XIX^e siècle consiste, selon lui, dans la rupture définitive de la civilisation avec l'Eglise. Déjà, dans une de ses leçons, il avait comparé la civilisation chrétienne et la civilisation de l'Europe moderne. Il est frappé du caractère d'unité immobile que présente la première, et de la variété de formes qu'on rencontre dans la seconde. Il se pâme d'aise en voyant cette société « variée, confuse, orageuse, où toutes les formes, tous les principes d'organisation sociale coexistent » ; il admire comment « ces forces diverses sont entre elles dans un état de lutte continue, sans qu'aucune parvienne à étouffer les autres, à prendre, seule, possession de la société ¹. » Ceci est très-clair : c'est le procès fait à l'unité au nom de la liberté ; on veut la confusion dans l'ordre, la lutte dans la paix, la fièvre dans la vie. Maintenant nous avons la clé des travaux de Guizot ; nous nous rendons compte des contradictions qui fourmillent chez cet esprit

¹ *Histoire de la civilisation en Europe*. 2^e leçon. pag. 32 et suiv.

puissant, et des défauts qui déparent les livres que nous venons d'analyser. Pour être libéral, Guizot s'est résigné à être fragmentaire, avec la prétention de bâtir des synthèses ¹.

Tandis que nous parcourons Guizot, nous pensons à Leibnitz. Ce rapprochement entre deux hommes qui ont appartenu à la même secte religieuse n'est pas dépourvu d'intérêt. Tenons compte des différences de génie, d'époque et de nationalité qui les séparent : reste celle des doctrines qui est surprenante.

Leibnitz admet la raison et la foi : elles sont pour lui deux sources de vérité, d'origine diverse et d'importance inégale ; il ne les oppose pas l'une à l'autre, il ne les isole pas : il indique leurs bornes respectives et signe leur contrat de mariage ¹? Il n'admet pas le droit de l'esprit humain à l'erreur ; l'erreur peut-être un péché, quand elle est vo-

¹ En proclamant la coexistence, dans l'histoire, des éléments catholiques, barbares et romains, la coexistence, dans la société, de la démocratie, de l'aristocratie et de la monarchie, M. Guizot garde sur leurs rapports le même silence. Et aujourd'hui encore, M. Guizot, après avoir parlé au public par la presse, du haut de la chaire, du haut du siège ministériel et du haut de la tribune, n'a pas encore révélé son secret sur les rapports mutuels des éléments qui coexistent dans la société, dans les gouvernements et dans l'histoire. Croyant qu'il ne lui reste plus rien à faire après avoir proclamé leur coexistence, il a complètement oublié leur hiérarchie. Or la hiérarchie, c'est l'organisation harmonique, et l'organisation harmonique, c'est l'ordre : la coexistence des choses sans hiérarchie, c'est le cahos. (Donoso Cortès. Vol. I. pag. 194 ; *La France en 1842.*)

² *Dialogue d'un disciple de Locke et de Leibnitz sur la foi et la raison.*

lontaine ; innocente, elle ne peut pas se prévaloir de sa bonne foi pour échapper à la répression ; quand elle n'est pas un crime, elle est un péril contre lequel la société doit se défendre : c'est ainsi qu'il entend la tolérance ¹. Il ne fut jamais l'avocat des perturbateurs. Vanini, sur lequel nos philosophes libéraux cherchent à nous attendrir ², ne lui inspire aucune pitié : il lui aurait fait grâce du feu, non pas du cachot ³. Il est plein de respect pour l'autorité de l'Eglise ; il distingue très bien les abus qui se sont glissés dans son gouvernement de l'influence légitime qu'elle a exercée, non-seulement sur les esprits par son enseignement, mais sur la marche de la civilisation ; il ne conclut pas à la séparation des deux puissances ⁴. Le pouvoir indirect des papes trouve en lui un défenseur ; il demande le relèvement de ce pouvoir nécessaire « quoiqu'il « n'y croie pas ». » L'organisation du saint empire romain, qui est l'expression de l'unité de toutes forces sociales, ne lui inspire que de l'admiration ⁵. Enfin il écrit que le naturalisme sera la dernière des hérésies ⁶. Ce dernier point ressemble à une prophétie.

¹ *Nouveaux Essais sur l'entendement humain.*

² Cousin : *Fragments de philosophie cartésienne.* pag. 1, 98.

³ *Lettres de Leibnitz.*

⁴ *Lettre à Thomas Burnet. — Annotations sur un ouvrage de Toland.*

⁵ *Deuxième Lettre à M. Grimarest.*

⁶ *Réflexions sur un traité du droit de suprématie par Césari-Furster.* — ⁷ *Lettre à Arnaud.*

En comparant les doctrines de Leibnitz avec celles de Guizot, on peut mesurer le chemin parcouru en moins de deux siècles par la maladie fragmentaire ou le séparatisme. Leibnitz est protestant; logique ou non, il échappe aux funestes conséquences de sa religion. La Réforme était encore théologique; les germes de dissolution qu'elle contenait étaient endormis; les esprits avaient rompu avec la papauté: ils restaient soumis à l'évangile; les consistoires étaient pour eux l'image de l'Eglise. Contradictions heureuses, qui entretenirent une orthodoxie bâtarde, et en firent un élément de conservation au sein des nations converties à l'hérésie. Leibnitz appartient à une époque de synthèse; il était dans l'erreur, il n'était pas libéral. Cette circonstance a laissé à son génie toute sa beauté.

Guizot appartient au protestantisme orthodoxe, qui, à vrai dire, se distingue à peine du protestantisme libéral: il n'y a plus là qu'une nuance. Mais Guizot est le fils de la révolution; avec toute la modération possible, il amalgame l'évangile et les principes de 89; ses œuvres sont le produit hybride de cette conjonction contre nature; on y trouve des qualités maîtresses à côté de difformités énormes. Son génie est blessé par le libéralisme.

Non-seulement les grands hommes du libéralisme ne s'élèvent pas jusqu'à la synthèse des

choses, mais ils ne la comprennent pas chez les autres. Une intelligence entière, d'une seule pièce, qui pose des axiomes et va jusqu'au bout de la déduction, qui ne reste pas dans les nuages, et qui, d'une main vigoureuse, s'efforce d'appliquer sa conception au monde, en le réduisant à l'unité : cette intelligence est pour eux un phénomène, qui provoque leur curiosité, quand elle n'irrite pas leur humeur. Pour n'en citer qu'un exemple : Villemain en face de de Maistre nous produit l'effet d'un naturaliste qui rencontrerait vivant, dans une forêt, un mégathérium gigantesque, débris d'une espèce perdue, qu'on ne retrouve qu'à l'état fossile, et dont la résurrection le glace d'effroi. Villemain est un littérateur exquis ; il a le tempérament doux et l'âme tournée vers la conciliation ; ses leçons portent l'empreinte de ces sentiments. Il trouve du bon dans le xviii^e siècle ; il n'est pas très dur pour Rousseau, dont il vante les mérites plus qu'il ne flétrit ses défauts. Miséricordieux envers les scélérats, s'il ne les absout pas, il demande qu'on ne leur fasse pas trop de mal : il a horreur de la peine de mort. Il juge la Révolution française en disciple respectueux ; s'il a des critiques pour ses procédés, il n'a pas pour ses crimes des haines vigoureuses. Il réserve sa haine pour de Maistre et pour l'école ultramontaine. Parce qu'il n'est pas impie, il n'en veut point au catholicisme ; mais il ne supporte pas sa synthèse.

Grégoire VII, grand artisan de synthèses; n'est pas mieux traité; tout le moyen-âge se lève devant notre professeur et lui fait perdre patience. Les lignes de l'édifice qu'il parcourt le déconcertent : tout est étrange, énorme, gothique enfin. Il se hâte de revenir vers le monde moderne : ici tout est divisé et subdivisé à l'infini ; il n'y a pas d'ensemble, il n'y a que des fragments : le philosophe libéral les remue aisément ; et il joue avec eux, parce qu'ils vont à sa main, et qu'ils n'effarouchent pas son regard ¹. Au pays de Lilliput, Gulliver rencontra des hommes si petits qu'il les avalait comme des mouches. Les citoyens de cette république grimpaient par des échelles le long de ses côtes ; il s'en débarrassa en secouant son habit. Les grandes figures des âges chrétiens, en passant à travers le libéralisme contemporain, voyagent en Lilliput : on les prend pour des monstres.

A la suite des maîtres, les esprits moyens se sont mis à produire ; la forme de leurs œuvres est une autre manifestation du mal fragmentaire qui nous ronge. Notre bagage littéraire est immense ; nous sommes le siècle le plus pape-rassier de l'histoire ; aussi l'imprimerie est devenue un excellent métier d'où sont sorties de grosses fortunes. Or cette fertilité, qui accuse la circulation d'une sève abondante, ne donne que

¹ *Cours de littérature française*. Vol. iv. 61^e leçon. pag. 382

des plantes courtes et des herbes maigres.

La critique est à la mode : critique d'art, de littérature et de mœurs ; si vous l'aimez, on en a mis partout. C'est elle qui remplit les revues, cette forme périodique de la pensée, qui est plus qu'un journal, qui n'est pas un livre, et qui va si bien à notre tempérament. La critique n'est pas chose nouvelle ; elle rend des services, lorsqu'elle possède un criterium de vérité. Seulement elle vit de détails ; elle excelle à détruire ; elle avertit, elle aiguillonne, elle désole : elle ne crée rien. Elle ne brille jamais davantage qu'aux époques de décadence ; quand la littérature est morte, c'est elle qui l'enterre.

La littérature positive accorde beaucoup à la spécialité. La monographie, autrefois réservée aux personnes, est maintenant usitée pour toutes les branches du savoir. Dans les recherches historiques, poussées si loin de nos jours, on trouve des monographies de races, de provinces, de familles, de corporations, de commerce et d'industrie. — L'archéologie, qui a tant d'attrait pour les âmes délicates, et qui semble être devenue l'asile de ceux que le présent mécontente, nous donne des monographies d'églises, de châteaux-forts, d'hôtels-de-ville, avec de minutieuses descriptions qui n'omettent pas même les mous-ses dont les vieux monuments sont tapissés. Les inscriptions, les dolmens, les tumuli ; les chartes poudreuses, les haches de fer ou de silex, col-

lectionnés dans les musées de l'Etat ou dans les cabinets particuliers, ont de nombreux amateurs, qui les étudient à la loupe et les discutent la plume à la main. — La philosophie, malgré sa gravité, s'en va elle aussi en fragments. On la fouille *per partes*; elle sort toute effilochée de la bouche des professeurs qui parlent encore d'elle dans nos écoles; elle a déserté l'in-folio pour la brochure; elle se montre page par page dans les colonnes des revues célèbres : tantôt c'est de la psychologie, tantôt c'est de la théodicée; aujourd'hui un peu de morale, demain un chapitre d'esthétique : de la philosophie jamais. — Nous n'ignorons pas les avantages de la division du travail; si tant et de si précieux matériaux étaient mis par un puissant cerveau au service d'une idée-mère, l'ensemble pourrait être majestueux. Or ce cerveau n'existe pas; en littérature, comme dans les usines de l'industrie, chaque ouvrier fait sa pièce : aucun ne connaît l'ajustage.

Le journal est la preuve la plus saisissante de l'état des esprits. Le journal c'est le morcellement de la pensée poussé jusqu'aux atomes. On y trouve un peu de tout : la politique, la religion, la morale, l'économie sociale, l'agriculture, la jurisprudence, l'histoire, la théologie, les sciences exactes, la chronique, le roman, les mots pour rire, les comptes-rendus des tribunaux, jusqu'aux réclames du charlatanisme industriel et marchand : rien n'y manque. Cependant il y

manque une chose : l'unité. Les questions y sont traitées avec rapidité, et par conséquent sans profondeur. A vrai dire, les grandes questions ne sont pas là chez elles ; le journal appartient aux événements, qui se succèdent dans un mouvement fiévreux ; la nouvelle y prime l'idée, ordinairement importune : à moins qu'elle ne résume les préoccupations du moment, ou que le style qui l'enveloppe n'en fasse une curiosité. Le journal naît chaque matin pour mourir le soir ; feuille éphémère qui se déploie entre deux soleils, il égaille les désœuvrés, il apporte des sensations aux natures vulgaires, il excite les pervers, il égare les rêveurs, quelquefois il éclaire les honnêtes gens : il n'entre pas dans sa destination de les rendre sérieux. Avec un peu de bonne volonté, on peut dégager du journal l'unité de vues, quand il exploite un système et qu'il poursuit un but. De là vient qu'il est un merveilleux instrument de propagande ; il popularise les doctrines, il ne les expose pas à fond. On comprend que les partis s'en servent, bons et mauvais, parce qu'il aide à vaincre ; c'est une arme de combat : ce n'est pas une pédagogie puissante pour former les esprits.

On devine ce qu'est un public placé depuis cent ans sous de pareilles influences. Ce public ne veut plus de livres proprement dits. *Habent sua fata libelli* ; chez nous le sort des livres est dur ; quand ils ne sont pas des pamphlets politiques ou des romans licencieux, ils ne s'adres-

sent qu'à des catégories restreintes. Ne parlons pas de la démocratie tapageuse, sotté et pédante, qui lit au coin des rues, dans les cafés et sur l'impériale des voitures ; elle a déjà sa littérature, qui menace chaque jour davantage de devenir nationale. Mais il y a encore des milieux de haute culture, habités par des esprits délicats et bons juges en matière de livres. C'est là qu'on sent l'affaiblissement intellectuel que nous reprochons à notre temps. La théologie n'y est plus comprise ; la métaphysique est une langue étrangère comme l'arabe et le sanscrit¹ ; la philosophie, c'est-à-dire la science des causes et des rapports, n'y est plus pratiquée. C'est une nourriture trop forte pour une génération énervée, qui s'est tournée vers les choses pratiques, qui ne veut ni remonter trop haut, ni prévoir trop longtemps à l'avance, qui vit dans le quart d'heure qui passe, et fait honneur aux œuvres palpitantes d'actualité qui en traitent.

Coïncidence étrange et douloureuse ! L'affaiblissement intellectuel se remarque chez nous, tandis que nous assistons à l'effort le plus considérable qui ait été jamais tenté pour élever le niveau des études, et faire un peuple qui laisse bien loin derrière lui ses ancêtres et leur gloire. De l'aveu des plus compétents, l'effort est stérile ; la

¹ Il n'y a plus de métaphysique ; Kant a déraciné l'ancienne métaphysique : on ne la prend plus au sérieux. (Vacherot : *La Métaphysique et la science.*)

science perd en profondeur ce qu'elle gagne en surface. Les livres, les délibérations parlementaires, les discours en plein air, les harangues d'académie, malgré la pureté du style, les rapports des congrès scientifiques trahissent une irrémédiable médiocrité. C'est l'anémie des esprits, qui résiste aux méthodes pédagogiques, comme celle des corps déconcerte les recettes de la médecine.

Les esprits ont besoin de toniques : nous en connaissons deux d'une vertu éprouvée, mais d'un emploi difficile. Le premier c'est le christianisme à forte dose, qui donne les principes, la raison des choses et leur enchaînement logique. Le second c'est la dialectique, trop négligée dans les écoles, et trop démodée chez les savants ; c'est une gymnastique qui développe la vigueur des facultés : le syllogisme résume toute son efficacité. Le syllogisme n'accepte que des idées clairement définies ; il les compte : trois, ni plus ni moins ; il les range en bataille ; et quand il serre une question, aucun aspect de cette question ne lui échappe. Ainsi la pensée est comme canalisée : elle suit une voie sûre, et elle aboutit toujours à une conclusion lumineuse. Mais le syllogisme est une synthèse ; il contraint la pensée, il la ramasse pour la réduire à l'unité. Le tempérament libéral des esprits ne s'en accommode plus ; on se répand en divagations et en peintures oiseuses ; on prend l'ac-

cident pour le principal, la cause pour l'effet ; on confond l'ordre moral et l'ordre physique, le droit divin avec le despotisme, la liberté avec la licence, la légalité avec la justice, l'impiété avec la raison, l'orgueil avec la dignité du caractère, l'égoïsme avec l'amour de la patrie. Les idées ont perdu leur valeur et les mots leur sens propre. Au sein du chaos ramené sur la terre, par les sophistes dans la spéculation, par les aventuriers dans la sphère politique, les opinions se heurtent, les erreurs se croisent, les malentendus se multiplient : les champions d'une même cause ont fait comme les autres et ont cessé de se comprendre. Aucune voix ne s'élève au-dessus de la tempête ; aucun signe de ralliement n'apparaît pour grouper à nouveau les esprits dispersés : c'est à cet état misérable que la maladie fragmentaire nous a réduits. Si quelqu'un nous demande ce qu'il y a de commun entre l'abandon de la méthode syllogistique et le libéralisme intellectuel, nous prierons notre aristarque de réfléchir avant de nous narguer. Cette réponse est suffisante ¹.

¹ Le Syllabus condamne, à la proposition XIII, l'opinion de ceux qui rejettent les principes et la méthode de la scholastique dans l'enseignement de la théologie, comme incompatibles avec les nécessités du temps et le progrès des sciences. — Combien d'esprits superficiels, qui demanderont ce que vient faire la scholastique dans une exposition dogmatique, parce qu'ils n'aperçoivent pas la liaison des choses. Cette proposition n'en est pas moins digne de remarque.

Nous sommes définitivement brouillés avec la synthèse, parce qu'elle nous écrase. Cependant nous avons la manie des généralisations : nous opérons sur une vaste échelle, qu'il s'agisse d'idées ou de denrées coloniales. En philosophie, nous avons étudié les synthèses françaises les plus célèbres ; nous savons ce qu'elles valent. Les synthèses allemandes se sont étalées à Paris ; des professeurs à la parole limpide ont essayé de les clarifier et de les acclimater dans notre pays. Mais cette algèbre, qui ramène toute l'économie des choses à une formule en deux mots, et qui serait un tour de force, si la condensation des idées pouvait, seule, devenir une synthèse, n'a pas tenté notre génie latin ; l'air et la lumière manquent dans ces cadres farcis d'érudition et vides de bon sens ; l'intelligence étouffe et elle se sauve à toutes jambes.

Nos synthèses sont d'un genre inférieur. Nous connaissons la synthèse administrative ou la centralisation, la synthèse électorale ou le suffrage universel, la synthèse scientifique ou le programme du baccalauréat, la synthèse de la locomotion et des communications instantanées, représentée par les réseaux des télégraphes et chemins de fer, les synthèses industrielles, financières et commerciales, où ces vastes associations qui absorbent l'argent, les bras et tout le trafic des deux mondes. Ces unités colossales naissent de l'excès même du morcellement ; elles

menacent la liberté de l'individu, qui tend de plus en plus à devenir un rouage passif des machines qu'on construit. En tout cas, ces unités ne remplacent pas l'unité des doctrines dans les esprits. Cette unité est brisée ; les autres n'en sont pas même l'image : peut-être sont-elles le châtiment qu'elle a laissé derrière elle en s'en allant.

CHAPITRE VII.

CONNEXION LOGIQUE DES ERREURS THÉOLOGIQUES, PHILOSOPHIQUES, POLITIQUES ET SOCIALES.

Les libéraux, très portés à désarticuler les idées, et à mutiler l'œuvre de Dieu et l'œuvre des siècles, se consolent de leur triste besogne en reléguant la religion dans une sphère que les uns appellent supérieure, que d'autres traitent de chimérique, que plusieurs entourent d'un respect spéculatif, qu'un plus grand nombre nomme avec un dédain suprême. Pour base d'opération ils conservent les vérités naturelles, où qu'ils croient telles, et ils les réputent suffisantes. Ils oublient deux choses : la première, c'est qu'en fait de doctrines il n'y a pas de vide ; toute négation se traduit par l'affirmation

de son contraire : l'idolâtrie remplace Dieu, la matière l'esprit, et le sensualisme la loi morale abrogée ; la seconde, c'est qu'une erreur n'est jamais seule : elle en engendre d'autres. Ceci s'entend surtout de l'erreur théologique, dont les contre-coups retentissent dans toute l'économie du monde intellectuel moral et social. Il faut mettre en lumière cette doctrine incomprise des libéraux.

La théologie, ou la science de la religion, précède toute autre science dans l'ordre des temps : la science proprement dite, ou l'étude des phénomènes et des causes secondes, n'apparaît que plus tard. En se manifestant à l'homme, Dieu enrichit son intelligence de principes généraux qui contenaient en germe toutes les connaissances ; mais il lui révéla surtout la théologie, en lui laissant le soin de découvrir le reste. Ainsi il lui fournit l'occasion de déployer ses facultés sur l'inconnu, et il lui abandonna la gloire de ses conquêtes. Evidemment Dieu a commencé par le commencement ; c'est-à-dire qu'il a semé les germes d'où sont sortis les magnifiques développements que nous admirons. Ce dessein s'accuse déjà dans la nature matérielle, ébauchée par sa main souveraine, et qui s'est achevée elle-même en obéissant aux lois qui la dominaient. Le même procédé doit se rencontrer dans les constructions spirituelles ; ici encore Dieu a pris le monde par où il faut. De là cette

conséquence, que la théologie n'a pas sur les autres sciences une simple prééminence chronologique ; elle doit être, elle est en réalité le foyer de la vie intellectuelle. Sans elle, les sciences en général, et les sciences morales en particulier, sont compromises : elles prospèrent dans son alliance ; elles s'obscurcissent en s'éloignant.

Si nous pénétrons davantage dans le cœur de la théologie, la légitimité de cette conclusion devient encore plus évidente. La théologie est la science qui règle les rapports de l'homme avec Dieu, de l'homme avec lui-même, et de l'homme avec l'homme. Ces trois rapports, très sacrés à divers points de vue, n'ont pas une égale importance ; il n'en découle pas pour l'homme les mêmes devoirs : il doit à Dieu l'adoration, à sa personne le respect, à son semblable la justice et la charité. Non-seulement il y a hiérarchie entre ces trois rapports, mais il règne entre eux une liaison logique, d'après laquelle ils subsistent ensemble ; si bien que le premier ne peut être supprimé sans que les deux autres ne cessent, parce qu'ils n'ont plus de raison d'être. En d'autres termes, retranchez Dieu, du moins le rapport de l'homme avec Dieu, aussitôt le reste du système s'évanouit : la vertu n'est qu'un mot, la philanthropie un accès de sensibilité, fondée sur le tempérament, et qu'on ne peut expliquer par aucun principe ; le monde est un syllogisme sans

majeure et par conséquent sans conclusion. Si au sein de cette absurdité monstrueuse les choses vont autrement, c'est une contradiction, qui nous sauve du désastre préparé par la philosophie athée.

Telle est la place de la théologie dans l'ensemble des sciences et des intérêts généraux. On conçoit aisément qu'elle ne saurait être altérée, encore moins supprimée, sans amener des perturbations en matière de philosophie, de sociologie, et de politique. Nous n'avons pas à prouver ici le rapport des erreurs philosophiques et des erreurs théologiques : nous avons déjà traité la question dans cet ouvrage ¹. Du reste qu'il nous suffise de dire sommairement que la théologie et la philosophie ne diffèrent entre elles que par la méthode ; la théologie s'appuie sur l'autorité sans exclure la raison ; la philosophie s'appuie sur la raison sans exclure l'autorité. L'objet de ces deux sciences est le même ; l'une et l'autre résolvent les problèmes de théodicée, d'anthropologie et de morale. Leurs conclusions sont semblables sans être égales ; il est donc logique que leurs erreurs soient identiques.

Le rapport de l'erreur théologique et de l'erreur politique et sociale vaut la peine qu'on s'y arrête, parce que ce n'est pas un rapport d'identité, mais de déduction et d'application, et que ce

¹ Livr. I. chap. V, XI.

rapport moins immédiat, quoique sensible, ne frappe pas les yeux myopes de nos contemporains.

C'est une vérité ressassée par les apologistes que la religion est la base nécessaire de la société. Sur ce point les païens sont d'accord avec les publicistes catholiques : depuis deux siècles qu'on écrit contre l'impiété philosophique, nous sommes accoutumés à voir défiler le vieux Plutarque à côté de saint Augustin pour établir la même thèse. En fait, la prospérité des peuples est toujours en proportion du respect qu'ils professent pour la religion, vraie ou fausse, pourvu que dans ce dernier cas des débris de l'antique révélation se mêlent aux fantaisies, souvent monstrueuses, introduites par l'esprit humain. Le vieux monde sombre dans les eaux du déluge quand le culte du vrai Dieu s'est effacé. L'ère patriarcale est une fleur de vertu éclosée de la sève de la tradition restaurée. Les Égyptiens et les Chinois sont placés parmi les peuples prospères par des économistes modernes, peu suspects de cléricisme ¹, parce que chez eux la famille a conservé ses lois primordiales, et que la morale n'a pas cessé d'être le principe du gouvernement. On sait assez comment les races occidentales s'effondrèrent, quand leurs cultes infâmes eurent fait pénétrer la corruption jusque dans

¹ Le Play : *La Réforme sociale*. Tom. I. Introduc. chap. 4, 5. — Livr. I. chap. 1.

leurs os. Nous rappelons ici à ceux qui auraient pu l'oublier que c'est le christianisme qui a tiré l'Europe du chaos de la barbarie.

Pour corroborer cette rapide démonstration, que nous indiquons du bout du doigt, parce qu'elle est partout, il faut remarquer que tous les partis politiques, dont les revendications violentes agitent les sociétés, sont des sectes avant d'être des armées : leurs émeutes sortent de leur théologie. Cette considération est surtout évidente au sein du christianisme. Au moyen âge, toutes les bandes qui menacent la civilisation naissante, qui en veulent à la propriété, au mariage, à l'honneur de la femme, à la papauté, à la royauté, sont les produits authentiques de l'hérésie manichéenne, grosse d'erreurs et de tempêtes. Le protestantisme naît dans les livres de Luther et de Calvin. Là il s'aligne méthodiquement en théorèmes et en scholies ; de temps en temps il s'échappe en diatribes et en grossières injures. D'abord l'écume de la haine ne coule que sur le parchemin ; elle ne salit que les *Propos de table*, indignes d'un antagoniste sérieux. Mais le lendemain les théorèmes étaient des glaives, et les injures devenaient des projectiles dans la gueule des canons. La guerre de Trente-Ans est l'épilogue des nouveautés théologiques des réformateurs du xvi^e siècle.

L'étude des réformateurs modernes conduit à

la même conclusion. On découvre dans leurs systèmes, et dans les applications qu'ils en font à la société quand ils sont les maîtres, l'invariable loi des rapports qui unissent les choses. A première vue, ils paraissent ne prendre le monde que par la surface : les problèmes si nombreux et si compliqués, qu'ils posent et qu'ils essaient de résoudre, ne dépassent guère la sphère des intérêts humains : au fond ils ont une théologie. Plusieurs l'exposent très savamment ; d'autres la supposent comme une prémisse nécessaire : tous ont la théologie négative, qui consiste à repousser les dogmes révélés, et de temps en temps les dogmes naturels. Ce que vaut leur théologie nous n'avons pas à le dire ici ; il y a longtemps qu'elle est jugée comme elle mérite de l'être : tantôt on lui a fait l'honneur d'une réfutation sérieuse ; tantôt on s'est contenté d'en renvoyer les auteurs aux soins des aliénistes : ce dernier parti est de beaucoup le plus sage. Qu'il nous suffise ici de constater un fait. Les réformateurs déduisent leurs doctrines sociales de leurs doctrines religieuses ; à ce point de vue ils appartiennent à la bonne école ; nous les louerions sans réserve, si leurs doctrines n'étaient pas abominables. Ils sont logiques : nous aurons bientôt l'occasion de leur rendre en détail la justice à laquelle ils ont droit.

Maintenant décomposons cette preuve en bloc ; et voyons par le menu le rapport des erreurs

théologiques et des erreurs politiques et sociales.

La civilisation païenne présente à l'observation trois plaies principales, qui sont : l'esclavage, le despotisme et la corruption.

Quelles en sont donc les causes ? Ces causes se résument dans la théologie païenne. Il y a en théologie deux questions capitales : la question de l'origine et la question de la destinée. L'humanité est prise entre les deux ; et elle ne saura jamais qui elle est, ni ce qu'elle vaut, avant de les avoir résolues. Le paganisme les résolut mal. Il trancha la question de l'origine par la négation du dogme de la création, et la question de la destinée par la négation plus ou moins absolue de l'immortalité de l'âme. Toutes les horreurs du paganisme, qu'on ne se lasse ni de peindre ni de flétrir, sont sorties de là. Le dogme de la création, tel que le catholicisme et la saine philosophie l'exposent, contient deux termes : le Dieu créateur et le monde créé. De ces deux termes découlent la Providence, la religion et la loi morale, dont les applications au monde humain fondent les droits et les devoirs, et d'où résulte l'harmonie sociale. La négation de ce dogme fondamental engendra des systèmes monstrueux, selon les hypothèses auxquelles s'arrêtèrent les esprits dévoyés. Les uns admirent l'éternité du monde, façonné par un dieu éternel ; les autres confondirent les choses dans l'unité : la cause et l'effet s'absorbèrent dans le Grand-Tout ; quelques-uns niè-

rent crument la cause, et s'en tinrent au fait, qui fut lui-même sa propre explication. De là le dualisme, le panthéisme et l'athéisme pur. A ces catégories maîtresses de la théologie païenne ajoutez les sous-genres, tels que le fatalisme, le matérialisme et l'atomisme, qui en sont les suites, ou plutôt des formes particulières, et vous aurez une faible image des doctrines qui pullulèrent dans les détritns du dogme de la création. — La question de l'origine ainsi tranchée, on devine comment celle de la destinée pouvait l'être : le néant placé aux deux bouts de la chaîne des êtres se répondait à lui-même.

L'œil le moins exercé aperçoit vite les conséquences sociales d'une pareille théologie. L'humanité coupée de son principe, et sans autre avenir que ses propres évolutions dans le temps, est elle-même son principe et sa fin. Elle est seule dans l'espace : donc elle est Dieu ; en tout cas elle est indépendante. Si elle institue une religion, elle en sera l'objet, de moitié avec la nature qu'elle a sous les pieds : elle s'adorera. Si elle rédige un code de morale, ses fantaisies en feront tous les frais. En pleine possession d'elle-même et de ses destinées, elle n'aura d'autres lois que ses concupiscences : l'orgueil, l'égoïsme, la cupidité, le sensualisme doivent se donner un libre cours : rien ne les limite ; rien ne les condamne : ils sont le droit et presque le devoir. Au milieu de ce déchaînement des passions,

malheur aux faibles : les forts ne leur feront pas quartier. Le riche livrera bataille au pauvre, qui deviendra esclave le lendemain de sa défaite. C'est encore la force qui décidera de tout dans la cité, dans la famille, et entre les peuples. Les choses se passeront dans l'humanité comme dans une cornue de laboratoire chimique : entre des molécules inégales par la naissance, le génie la richesse et la vertu, l'action et la réaction s'exerceront selon des lois mathématiques ; les affinités formeront des noyaux ou des centres, qui se juxtaposeront à d'autres centres. Finalement certains éléments seront absorbés, et disparaîtront dans la combinaison générale. Au-dessus de ces entassements abominables, apparaît le grand collecteur, ou l'État, le véritable Dieu du paganisme. C'est lui qui, en contenant le frémissement des esclaves opprimés, des citoyens sans droits politiques, des femmes exploitées, des enfants exposés, et des peuples insoumis, jusque dans les fers qui pesaient sur leurs bras, fit des races païennes des agrégats qui sont restés des nations : ces nations ont jeté quelque éclat dans l'histoire, malgré les conditions impossibles que la théologie athée leur avait faites.

Après cette peinture rapide, qui osera soutenir que les erreurs théologiques et les erreurs politiques et sociales ne se touchent par aucun point ?

Mais les libéraux ne sont pas convaincus par

un argument emprunté à l'archéologie. Ils disent tout bas que le christianisme a changé le monde, et qu'on n'a plus à redouter dans notre civilisation de pareils abus. Ils oublient le cas d'une société qui a cessé d'être chrétienne. Cette société, en renonçant dans différentes mesures à la théologie, qui a développé son tempérament et décidé de sa destinée, se cause à elle-même des maux cruels, qui la font rétrograder vers le paganisme. L'Europe moderne en est là. Étudions un peu partout, et surtout en France, la généalogie des erreurs dont nous souffrons.

Quelles sont donc nos erreurs politiques et sociales ?

Notre première erreur politique, celle qui engendre toutes les autres, c'est la souveraineté du peuple. Nous l'avons décrite ailleurs, avec toutes les nuances qu'elle présente chez les publicistes, selon l'école à laquelle ils appartiennent ¹.

Cette erreur fondamentale se compose de plusieurs autres qui sont :

L'erreur sur l'origine du pouvoir.

L'erreur sur la personne organe du pouvoir.

L'erreur sur les conditions qui doivent accompagner l'exercice du pouvoir.

¹ *Le Vrai et le Faux en matière d'autorité et de liberté.* Vol. 1. 1^{re} partie. chap. x et suiv.

Notre seconde erreur politique, c'est le libéralisme, ou la liberté mal entendue, avec toutes les variétés que ses partisans lui prêtent ; qui tantôt n'admet aucune limite, et tantôt en accepte dont elle se joue bientôt après, pour aboutir dans les deux cas aux excès de la licence¹.

Notre troisième erreur politique, c'est le développement excessif des droits de l'Etat, qui augmente chaque jour, et menace d'absorber dans son unité colossale tous les droits individuels. Ceci n'est pas seulement un fait ; c'est encore une doctrine : là réside le péril de la situation ; on peut réagir contre un fait qu'on subit : non pas contre une doctrine qu'on professe.

En matière d'économie sociale nous tombons aussi dans de très graves erreurs.

L'orgueil et la souffrance ont produit des théories tellement radicales, que leur application ramènerait le monde au chaos d'où il est sorti. Ces théories ne sont pas seulement anti-sociales ; elles sont contre nature, tant elles bouleversent les intérêts de l'humanité, tant elles méconnaissent ses instincts, tant elles font abstraction de son histoire. C'est le socialisme à tous les degrés, avec ses métaphysiciens algébristes, ses tribuns faméliques, ses organisateurs infatigables, ses journalistes à gages, ses banquets peu lacédé-

¹ Le Vrai et le Faux en matière d'autorité et de liberté. Vol. 1. 2^e partie. chap. iv, v.

moniens, ses clubs tapageurs, et ses funèbres annales.

En deçà de cet enfer social, l'ordre économique présente d'autres anomalies qui sont autant de périls.

La question du travail est devenue épineuse, même entre gens raisonnables ; toujours agitée, elle n'est jamais résolue.

L'équilibre de la production et de la consommation divise les meilleurs esprits, et tient dans l'angoisse les hommes d'Etat.

Les rapports du capital et du travail sont troublés ; le patron et l'ouvrier se regardent, toujours prêts à en venir aux mains.

En même temps le paupérisme, inconnu chez les nations chrétiennes, a fait son apparition ; et, en désolant nos cités industrielles, il y entretient des foyers d'émeutes qui éclatent périodiquement.

Voyons si notre théologie n'est pas pour quelque chose dans une situation si digne de fixer l'attention des hommes sérieux.

La souveraineté du peuple remplace chez nous la souveraineté de Dieu. S'il est un dogme compromis dans les esprits, et absolument étranger à nos mœurs, en attendant qu'il le soit davantage, c'est le dogme du règne social de Dieu¹. Il est

¹ Ibidem. Vol. I. 1^{re} partie. chap. XIV.

possible que l'athéisme spéculatif ne soit encore que le crime de quelques fous, relégués par l'opinion dans leurs officines scientifiques. Malheureusement ceux qui veulent se passer de Dieu, en croyant d'ailleurs à son existence, forment la majorité de la nation française. Ici encore la justice demande que nous distinguions plusieurs espèces de coupables. Les plus radicaux relèguent Dieu dans les astres et le chargent de présider à leurs mouvements : il n'a rien à voir dans le monde humain régi par la liberté. Plusieurs lui font place dans la conscience, en lui interdisant toute manifestation ; ils lui disputent même ses temples. Les plus sages lui abandonnent les temples ; ils lui ouvrent la porte de l'école et de l'hôpital, parce qu'il y a dans ces milieux des âmes qui aspirent vers lui, des innocences à protéger et des infortunes à soulager. Mais ils l'arrêtent là. La politique proprement dite, ou le gouvernement des intérêts humains, lui est soigneusement soustraite. Ils acceptent, sans l'avouer, son influence indirecte ; ils désirent que son souffle passe dans les institutions pour les vivifier : à condition qu'on ne verra nulle part la trace de ses pas. — Y a-t-il beaucoup de croyants qui échappent à la contagion de ce préjugé ? Calomnions-nous une classe de nos contemporains en étendant jusqu'à eux l'accusation que nous portons contre notre siècle en général ? — Quoi qu'il en soit, il est hors de doute que

l'erreur religieuse signalée ¹ ici a engendré l'erreur politique de la souveraineté du peuple. En effet, il faut un maître aux sociétés ; si l'on croit en Dieu et à sa présence réelle dans ses légitimes représentants, ce maître est trouvé. Si Dieu est supprimé, les sociétés sont ramenées à l'état de nature pure. Dans ces conditions, il est difficile d'assigner à l'autorité une autre source que la communauté : il est même difficile de lui donner une autre expression que la communauté elle-même².

Le libéralisme, autre plaie de notre civilisation, mais une plaie caressée et bien entretenue, se déduit logiquement de la souveraineté du peuple. Là où chaque individu possède une portion de la souveraineté, il est peu commode d'imposer des lois restrictives : Les souverains n'aiment guère à obéir. Cependant comme la collectivité, capricieuse et brutale, domine sans conteste l'individu et l'opprime quelquefois, il faut chercher d'autres sources au libéralisme.

Historiquement, le libéralisme découle de la *Déclaration des droits de l'homme*, qui mit à néant le règne social de Dieu. Philosophiquement, le libéralisme est le fruit de la négation du péché originel, et de la doctrine de la bonté native de l'homme, soutenue par Jean-Jacques

¹ Le Vrai et le Faux en matière d'autorité et de liberté. 2^o partie. chap. vii.

² Ibidem. 1^{re} partie. chap. xiv.

Rousseau¹. Avec un peu de théologie on voit aisément le rapport qui existe entre les deux erreurs. En effet, si l'homme est bon originellement, pourquoi le contraindre? Il porte en lui-même sa loi comme la plante a la sienne. Cette loi régit le développement normal de ses facultés; dès lors sa pensée est l'expression de la vérité, sa volonté est la règle de la justice, ses désirs sont généreux, ses colères sont saintes, tous ses actes sont légitimes. C'est ainsi, du reste, que se sont produites les premières manifestations de l'activité humaine, selon les partisans du système que nous exposons. L'état sauvage est le berceau de l'homme; cet état n'avait d'autre règle que la liberté. Il serait étrange qu'en se civilisant l'homme eût moins de droits que dans son enfance. C'est bien alors qu'on pourrait prétendre avec avantage que l'homme est bon par nature et que la société le déprave. — Que répondre à cette dialectique du mal? invoquera-t-on les conséquences funestes qu'elle entraîne? eh! qu'importent les conséquences, si elles sont bien tirées? Il faut savoir aller jusqu'au bout avec une intrépidité froide. Mais on s'arrête en route, parce que la société ne saurait supporter sans périr une pareille expérimentation. Toujours est-il que le libéralisme, plus ou moins muselé selon les temps et les lieux, a sa principale ra-

¹ *Lettre à Christophe de Beaumont, archevêque de Paris.*

cine dans l'erreur théologique que nous venons d'indiquer ¹. L'observation honnête a fait trouver cette piste à des laïques indépendants, qui rangent l'idée de la perfection originelle parmi les dogmes révolutionnaires ². Ce précieux témoignage mettra notre enseignement au-dessus de tout soupçon.

Reste la doctrine de l'exagération des droits de l'Etat, que nous avons déjà exposée dans cet ouvrage ³. Il ne faut pas demander comment cette erreur se concilie avec la précédente dont elle paraît être la contradictoire : nous n'avons pas à mettre les erreurs d'accord. Peut-être qu'elles s'équilibrent dans une certaine mesure ; ce qui expliquerait pourquoi toutes ensemble elles ne tuent pas les nations : qui sait si ce n'est pas là ce qui les sauve provisoirement ? Or, chez nous l'exagération des droits de l'Etat a bien des causes. Ce fait est relativement nouveau dans notre histoire : il commença avec Richelieu . mais, quoiqu'on en ait dit, il n'obtint ses véritables proportions qu'à la Révolution française ⁴. Quand les États-généraux cessèrent d'être convo-

¹ De tous les dogmes chrétiens, il n'en est pas que la franc-maçonnerie attaque plus radicalement que celui du péché originel. (*Les Sociétés secrètes et la société*. Tom. I. livr. 1. chap. 1. pag. 6.)

Le Play : *La Réforme sociale*. Vol. 1. Introduction. chap. II. pag. 15. chap. IV. pag. 23. — Taine : *L'Ancien régime*. chap. IV. pag. 307.

² Livr. 1. chap. VIII.

⁴ Tocqueville : *L'Ancien régime et la Révolution*. Livr. II. chap. II, III, IV.

qués périodiquement, que les provinces perdirent leurs prérogatives, que l'esprit municipal disparut peu à peu, étouffé sous la réglementation des délégués du pouvoir central, évidemment l'Etat profitait de toutes ces destructions. La Révolution acheva l'œuvre par la suppression de circonscriptions purement nominales, par l'abolition des ordres, et par les lois successorales qui devaient démembrement les héritages et porter un coup sérieux à l'esprit de famille. Dans ces conditions, l'Etat eut beau jeu ; il prit la place de toutes les puissances brisées.

Cependant il existait une barrière capable d'arrêter ses envahissements ; c'était l'Eglise. L'Etat, accoutumé à compter avec elle, se mit à l'affaiblir. Louis XIV inventa le gallicanisme, et il fut assez heureux pour le faire voter par une partie du clergé de France. Le mystère c'est que des hommes de la valeur de Bossuet aient favorisé cette funeste entreprise. Alors l'Etat resta chrétien quand même ; et peut-être faut-il chercher dans cette circonstance la cause de leur complicité : cela peut bien excuser leur conscience, mais ne sauve pas leur génie. L'Etat moderne est allé jusqu'au bout ; Louis XIV laissa en partie les *Quatre Articles* dans les cartons de la chancellerie ; lui les a pris au sérieux, et il les applique à la rigueur. Non content d'être despote, il s'est sécularisé, pour mieux se soustraire à des in-

fluences qui s'exerçaient autrefois jusque sous les entraves dont était chargée l'Eglise : il semble avoir pris ses précautions pour ne pas se préserver de l'abus de la force. Aujourd'hui comme hier l'étonnement du spectateur est grand, tandis qu'il assiste aux applaudissements dont l'opinion publique accompagne tous les excès de l'Etat. C'est elle qui frappe l'Eglise d'ostracisme, elle qui réclame à grands cris qu'on la chasse de partout, sans se douter qu'elle prépare ainsi à la société une tyrannie sans frein. Notre siècle se vante de mettre des contre-poids à l'autorité : on sait assez quels ils sont et ce qu'ils valent ; des expériences répétées l'ont appris aux plus incrédules. Ceux qui souffrent des tendances de l'Etat moderne sont à plaindre ; mais ils l'ont bien voulu. Le pis est qu'ils ne soupçonnent pas la cause de leurs cruelles destinées.

Les désordres du monde du travail ont des causes multiples, que nous n'avons pas à exposer ici. Nous les admettons : seulement nous rangeons parmi ces causes, et au premier rang, l'oubli de plusieurs dogmes catholiques, qui fondèrent, pendant une longue période, la paix relative dont nos pères ont joui. Le socialisme, avec toutes ses divisions, est né de la négation des dogmes de la rédemption et de la solidarité humaine. Il y a cela au fond des doctrines des réformateurs. Prenez leurs livres : ils en veulent

à la douleur, qu'ils appellent un abus effroyable, et dont ils font retomber la responsabilité sur l'organisation de la propriété et du travail, sur les lois qui les protègent, et sur la barbarie des forts coalisés contre les faibles. Voilà l'acte d'accusation. Nous faisons la part aussi large qu'on voudra aux abus sociaux, à l'égoïsme des riches, à l'imperfection des lois; mettons en ligne de compte la conspiration des classes privilégiées, qui cependant n'a jamais existé. Eh ! bien, qu'on se hâte de changer tout cela. L'œuvre accomplie, il restera encore un fait inéluctable, devant lequel les plus hardis novateurs s'arrêteront impuissants : ce fait c'est la douleur. D'où vient-il ? Du péché. Que veut-il ? Des larmes et du sang. Le Christ en croix est la grande expiation des siècles coupables ; l'humanité est attachée avec lui à cette croix, où elle partage sa douleur, en attendant de partager sa gloire. Ceci est vrai ; c'est sublime, c'est fécond : avec cette foi la résignation germe dans les cœurs, la douceur tranquille se répand sur le front des victimes ; l'humanité souffre, mais elle est soumise, parce qu'elle expie et qu'elle espère. Quelle économie de colères, de haines, d'absurdités de tout ordre et de violences révolutionnaires, réalisée par le dogme catholique ! Pourquoi l'a-t-on arraché de l'âme du pauvre peuple ?

La doctrine de la solidarité humaine découle

à la fois de la création et de la rédemption, dans lesquelles l'humanité se retrouve tout entière avec son unité infrangible. Les inégalités que Dieu a établies dans son œuvre étonnent seulement ceux qui ne réfléchissent pas. Ces inégalités étaient nécessaires pour la constitution de la société, qui ne s'accommode pas de parties trop semblables. Elles ne sauraient être taxées d'injustice ; car, outre que Dieu est maître, il a eu soin de relier ces parties entr'elles, et de mettre les unes à la charge des autres. D'après cette loi, les rois portent les peuples, les riches les pauvres, et les patrons leurs ouvriers. C'est sur cette donnée chrétienne que reposaient les anciennes corporations, qui n'enrichissaient pas l'ouvrier, mais ne l'abandonnaient pas à ses propres forces. Turgot, en brisant les corporations, mit l'ouvrier à la merci du patron. La solidarité chrétienne fut remplacée par le principe brutal de l'offre et de la demande. Maintenant l'ouvrier est une marchandise, qui subit les fluctuations de la hausse et de la baisse, qu'on achète quand elle est bonne, si on en a besoin, qu'on délaisse quand elle est avariée ou qu'elle n'a pas de cours. Ce régime, digne du paganisme, est préconisé à l'heure où la fraternité révolutionnaire est affichée partout. Cette coïncidence méritait d'être signalée. Après cela ne soyons pas surpris des cris de désespoir du faible délaissé.

Les problèmes que soulève la question de la production et de la consommation, ne sont ni moins délicats ni moins redoutables. On se plaint généralement de la rupture d'équilibre entre les deux éléments de la prospérité sociale : on produit trop et on ne vend pas assez. L'industrie s'est développée au détriment de l'agriculture : l'émigration des campagnes vers les villes, le luxe, l'instruction primaire répandue sans précaution, et par-dessus tout l'introduction des machines dans le travail moderne, expliquent le phénomène. Cependant il y avait un remède à tous ces maux : c'était le repos du dimanche, qui a une portée économique considérable. Ce repos n'est plus dans nos mœurs ; on l'a rayé de nos lois. Subissons en silence les effets de notre irrégion ¹.

Le paupérisme est une résultante ; il devait apparaître dans sa hideuse réalité comme le fruit naturel des maximes répandues dans

¹ L'école d'Adam Smith et de J. B. Say range l'économie politique parmi les sciences naturelles, et la sépare complètement de la morale. C'est une erreur profonde. Quand la science touche à l'homme, par quelque bout qu'elle le prenne, elle s'égare si elle s'isole de la morale, parce que dans l'homme tout se tient. Les nouvelles écoles ramènent l'économie politique à la morale, mais à une morale de leur façon, qui n'est pas le Décalogue, et ne se distingue guère de la morale dite civique dont l'État est la plus haute expression. Combien d'écrivains modérés, et même religieux, qui sécularisent l'économie politique sans s'en douter. Tant le libéralisme rationaliste nous a envahis. — Voir sur ce sujet *Les Doctrines économiques depuis un siècle.* par M. Charles Perin.

les esprits, et des désordres sociaux que ces maximes ne pouvaient pas manquer d'entraîner après elles. Les classes ouvrières, grisées de souveraineté et sûres de l'avenir, se sont déshabituées des bonnes pratiques : l'épargne en particulier, qui fut si longtemps une des vertus de leur race, a été délaissée : elle suppose l'humilité ; elle a pour corollaire la mortification. Or l'humilité et la mortification font partie de la morale chrétienne, inséparable des dogmes d'où elle découle, et qui ne pousse qu'à l'ombre du temple, arrosée par la grâce et fécondée par les rayons de l'Eucharistie. La pauvreté, que le christianisme ne saurait empêcher tout à fait, rencontra toujours sur son chemin la charité pour consoler sa détresse et soutenir son courage ; elle peut compter sur son secours, qui est acquis à toutes les infortunes. Seulement elle devrait se résigner à l'accepter ; mais on sait qu'elle la repousse avec orgueil ; elle ne veut manger qu'un pain de justice : c'est toujours la logique des théories séparatistes.

Maintenant la connexion logique des erreurs religieuses et des erreurs politiques, économiques et sociales est solidement établie par l'analyse des idées et par l'étude des faits. Nous n'espérons pas convertir tout le monde à cette doctrine ; car le libéralisme a accoutumé les esprits à considérer séparément les choses que nous mettons en synthèse.

Ceci est la raison dernière de deux dispositions de nos contemporains : ils ne remontent jamais à la cause première du mal ; ils écartent les solutions radicales. La littérature libérale présente invariablement ce double caractère. Nous sommes repliés sur nous-mêmes depuis l'ère révolutionnaire ; nous sommes devenus maniaques à force de nous observer ; semblables à un malade, qui du matin au soir se tâte le pouls, regarde sa langue, et compte les battements de son cœur. Nous souffrons : c'est le plus clair de notre supériorité. Eh ! bien, à part les écrivains de l'école catholique pure, quels sont les publicistes qui ont assez d'élévation de pensée pour donner aux aperçus théologiques la place qu'ils doivent occuper dans leurs dissertations ? Ils exploitent à satiété les abus de l'ancien régime ; selon leurs préférences politiques, ils attribuent les fautes des gouvernements et leur chute à des causes qui entrent dans le cadre de leurs croyances. Les uns voient le mal dans une mauvaise gestion financière, les autres dans l'assiette de l'impôt, plusieurs dans l'influence exclusive des classes dirigeantes, quelques-uns dans la loi électorale, ou dans l'ignorance des masses. Tantôt ils accusent la monarchie, tantôt la république ; entre temps ils dissertent sur le refroidissement des cœurs et l'abaissement des caractères ; ils ont écrit sur ces sujets des traités de morale qui figurent assez

bien à côté de ceux de Sénèque. Là s'arrête leur philosophie. La théologie politique et sociale est complètement démodée : c'est l'affreuse théocratie, cette loque qu'on agite devant les yeux des peuples modernes, pour les irriter contre l'Église, et les jeter par réaction sous la bannière de la franc-maçonnerie. De Maistre, de Bonald, le Lamennais de la Restauration, Donoso Cortès, Balmès lui-même, malgré la modération naturelle de son esprit, ne trouvent pas grâce devant nos hommes d'État. On relègue les morts dans les cabinets de lecture; on procure des loisirs aux survivants, pour qu'ils puissent à l'aise continuer leurs glorieux travaux, que la postérité lira peut-être, mais dont le siècle présent n'a que faire. Que des politiques rationalistes les traitent ainsi, c'est logique. Mais il est triste que des conservateurs, et même des catholiques, les tiennent en suspicion, et les étouffent dans le silence, quand ils ne les attaquent pas en face.

L'absence de synthèse empêche ensuite nos contemporains d'adopter des solutions radicales pour nous guérir des maux qui nous désolent. Les prétextes ne manquent pas : le malade ne supporterait pas le traitement; son tempérament n'admet pas des remèdes énergiques; l'opinion n'est pas préparée aux coups-d'État de la théologie; l'Église a tout à perdre et rien à gagner dans des expérimentations qui ont déjà

échoué plusieurs fois; vaincue, elle serait persécutée : maîtresse, elle serait attaquée avec acharnement, et tôt ou tard mise hors la loi. Voilà la monnaie courante des revues et des journaux. Il faut convenir que ces considérations ne sont pas très toniques, et qu'elles ne contribueront pas à faire remonter l'esprit public à son ancien niveau. Nous saurions gré à nos publicistes conservateurs de regretter le règne social de Dieu, et d'aspirer à le ramener sur la terre, quoique ce rétablissement soit aujourd'hui très difficile. Or, non contents de désespérer, et de se parquer dans les bornes étroites d'une situation anormale, ils exagèrent le dessein de leurs adversaires, pour les compromettre dans le débat; oubliant, de bonne foi sans doute, que si tout le système chrétien ne peut pas être relevé, il y a des parties encore applicables à la société moderne, et qu'il ne faut pas laisser indéfiniment dans nos musées nationaux. Avec cette conviction et un peu de courage, un certain bien serait possible. Ce qui se passe dans des pays célèbres par leur libéralisme, et dont nous ne cessons de vanter les institutions, en est une preuve irréfragable¹.

¹ L'État de New-York, aux Etats-Unis, vient de voter un code qui édicte des peines contre la provocation en duel, la tentative de suicide, le blasphème ou la profanation du nom de Dieu, de Jésus-Christ et du Saint-Esprit, enfin contre la violation du dimanche. Selon les cas, les peines varient de cinq jours à sept ans d'emprisonnement, et de dix

A la méthode chrétienne, tempérée par les nécessités du temps, on préfère les petits moyens. On court au plus pressé ; on croit faire acte de sagesse, et on favorise le progrès de la révolution qui procède tout autrement. La politique des principes est finie : nous en sommes à la politique des expédients. On sait assez comment les gouvernements la pratiquent ; chaque parti les imite de son côté : le succès qu'on obtient est la mesure de l'estime qu'on s'accorde. Maintenant que tout se décide au scrutin, depuis les droits de Dieu jusqu'aux traités de commerce et aux tarifs des lettres, l'art suprême consiste à racoler des voix. Les habiletés parlementaires, la corruption d'État, les réclames des journaux et les manœuvres électorales sont des échantillons de notre nouvelle manière. La scène est envahie par une race d'hommes inconnus autrefois, sans conscience, sans honneur, sans patriotisme, qui font de la politique un métier pour vivre, et, quand ils sont plus ambitieux, une échelle pour arriver aux dignités lucratives. Ce sont les politiciens, cette vermine de la république américaine¹, qui a franchi l'Atlantique et a pénétré dans nos mœurs gangrenées. Assurément nous n'établissons aucun rapprochement

dollars à mille dollars d'amende. Ceci arrive en l'an de grâce 1882. Qu'en pensent les libéraux conservateurs des bords de la Seine ?

¹ Claudio Jannet : *Les États-Unis contemporains*. chap. vi.

entre cette classe d'hommes méprisables et les libéraux auxquels nous nous adressons. Mais nous sommes forcé de dire que ces honorables citoyens ne répugnent pas à l'emploi de moyens secondaires, dans un but élevé, nous le reconnaissons, et qui donne à leur vie une distinction et des mérites que nous voudrions sans mélange. Au nombre ils cherchent à opposer le nombre ; au parlement les victoires sont à ce prix. Ils ont un goût décidé pour les unions conservatrices, ces digues bâties à la hâte sur le bord des eaux débordantes, véritable *opus tumultuarium*, fait de toutes pièces, qui résiste un jour à l'action du courant, et tombe de lui-même au lendemain du péril conjuré et sans cesse renaissant. Ils ne savent pas attendre, ni creuser sur le ferme les fondements de l'ordre social, ni commencer ce que d'autres continueront après eux, ni se résigner à des mécomptes apparents, et réels si l'on veut, mais d'où pourrait sortir un avenir meilleur. Cette méthode leur est antipathique ; ils la dédaignent pour leur compte ; ils la critiquent chez les autres. C'est un mal spécifique, que nous appelons fragmentaire, et qui est la racine de leur libéralisme. Les événements leur ont donné de rudes leçons ; ils ne savent pas su profiter. Que nous sommes loin du traité de la *Politique sacrée* de Bossuet ! Machiavel a écrit le livre *Del Principe*, qui est depuis plus de trois cents ans le manuel des habiles ; il a enseigné aux po-

litiques à mal faire : est-il permis de retourner Machiavel et d'y puiser l'art de bien faire? Cet usage à rebours d'une doctrine immorale sauvera les intentions de ceux qui l'adoptèrent : il ne sauvera pas notre société française.

CHAPITRE VIII.

LES SOLUTIONS INCOMPLÈTES DU LIBÉRALISME.

Nous étudions toujours le libéralisme au point de vue intellectuel.

A côté des erreurs radicales qu'il engendre, se placent les solutions incomplètes auxquelles il s'arrête. Quand il est absolu, il va jusqu'aux extrémités que nous avons déjà décrites; s'il est modéré, il conserve les idées générales de l'humanité, qui sont la base nécessaire des choses; mais il les diminue. « La philosophie éclectique
« (libérale) n'est pas fausse, puisqu'elle n'a pas
« pour fondement une erreur; mais est insuffi-
« sante, parce que la vérité sur laquelle elle se
« base est une vérité incomplète ¹. » On sait com-

¹ Donoso Cortès : *Essai sur le catholicisme, le libéralisme et le socialisme.*

ment s'opère cette mutilation. Tantôt on nie une vérité, et alors elle est plus qu'incomplète; c'est l'erreur totale. Tantôt on affirme une vérité; mais on supprime le rapport de cette vérité avec une autre; et c'est cet isolément qui la rend incomplète. Ce dernier cas est celui du libéralisme fragmentaire : c'est le plus fréquent et peut-être le plus dangereux. Ici encore nous écartons les solutions incomplètes de l'ordre purement philosophique, parce qu'elles ont été déjà exposées; et nous traiterons de celles que présente l'ordre économique, moral, politique et social.

La propriété est un dogme naturel, contesté seulement par le communisme. Or il y a deux notions de la propriété : la notion libérale et la notion chrétienne; elles ne coïncident pas par tous les points. Les libéraux conçoivent la propriété comme la manifestation de la personnalité humaine; ils ne lui assignent qu'un principe : le travail. Ils croient en Dieu, et à la création assez ordinairement; néanmoins jamais ils n'ont songé à rattacher la propriété à des doctrines religieuses : le rapport qui existe entre elles leur échappe. La propriété sort de la liberté par le travail ¹. Cette définition est vraie, mais incomplète; elle n'assure suffisamment ni la propriété, ni sa communication. Le tra-

¹ Thiers : *La Propriété*. Livr. 1. chap. 14.

Jules Simon : *La Liberté*. Vol. 1. 2^e partie. chap. 11. pag. 298.
— Vol. 2. chap. 11. pag. 3.

vail est un titre très respectable; il semble créer la propriété, qui devient ainsi un prolongement des facultés de l'homme. Cependant il présente d'apparentes injustices ; car tantôt il crée la propriété et tantôt le salaire, propriété des misérables ; quelquefois il ne va pas jusque-là, et il traîne à sa suite la détresse. D'ailleurs le travail, titre unique de la propriété, ne désarme pas la jalousie ni la passion qu'elle engendre ; car la propriété est le plus souvent le résultat du travail accumulé de ceux qui ne la possèdent pas. Que répondra le maître aux ouvriers qui lui diront : C'est notre sueur qui a fécondé ton champ ; et tu en prends les fruits. Enfin le droit strict, même quand il découle de la personnalité, ne console pas les déshérités de la fortune de la tristesse que leur cause la rigueur de leur destinée.

La définition libérale de la propriété n'en assure pas mieux la communication. On peut toujours déduire un droit d'un autre : le droit de propriété emporte à la rigueur le droit de donner, de vendre, d'échanger, de louer, d'affermir. Nous disons à la rigueur ; car on pourrait embarrasser certains docteurs du libéralisme sur le droit de tester, qu'ils ne refusent pas au père de famille, et qui se concilie mal avec quelques-unes de leurs maximes ; si bien qu'ils se hâtent d'appuyer le testament sur la loi civile. Il est moins aisé de déduire un devoir d'un droit.

Comment s'y prendra-t-on pour établir que le propriétaire doit communiquer son bien, non-seulement à l'ouvrier qui travaille, mais encore au pauvre qui ne travaille pas ? Le premier a droit au salaire ; le second a-t-il droit à l'aumône ? Avec la définition libérale de la propriété, il n'y a pas de réponse à cette question terrible. Le communisme en fait une qui n'est pas au gré de tout le monde : il oppose le droit de vivre au droit de propriété ; l'un vaut l'autre ; peut-être même que le premier l'emporte sur le second. Entre ces deux droits la philosophie des économistes n'établira jamais une paix durable. La propriété ne doit rigoureusement ni le travail, ni l'aumône. Dès lors il ne reste au misérable que la lutte pour l'existence : il demandera le partage forcé ; au besoin il l'opèrera les armes à la main.

La notion chrétienne de la propriété résoud mieux le problème. Ici la propriété a une source plus élevée que l'homme, et un titre plus fort que le travail. Dieu est le grand propriétaire de la terre, parce qu'il en est le créateur ; l'homme en est l'usufruitier, de droit divin : il est chargé de la mettre en valeur et de faire les fruits siens¹. On voit de suite dans ce système la part de Dieu et la part de l'homme : a Dieu la mise de fonds ou le

¹ Domini est terra et plenitudo ejus (psal. xxiii.) — Cœlum cœli domino ; terram autem dedit filiis hominum (psal. cxiii).

sol, les forces vitales de la nature et les facultés intellectuelles et physiques de l'ouvrier ; à l'homme la gloire du travail, qui justifie la possession du sol et en augmente les revenus. Ainsi l'homme se taille dans le domaine de Dieu un domaine personnel ; il ne perd rien dans cette société, et voyez ce qu'il gagne. Quand la propriété est appuyée sur le droit de Dieu et sur le droit de l'homme, elle est plus sacrée ; et elle devient inviolable. Dieu qui l'a créée se charge de la défendre, en écrivant le septième commandement du Décalogue sur la borne des héritages. Devant cette intervention solennelle, le pauvre accepte mieux un plan qui n'est pas seulement le fait de l'homme heureux ; tandis qu'il se révolte devant les succès du travail, qui n'est après tout qu'une force conquérante, il se résigne à la volonté de la Providence qui gouverne le monde. Plus solide, la propriété se communique avec plus de bonté et plus d'abondance. Donner est un devoir, parce que Dieu le veut : car il a fait du riche le trésorier du pauvre ; retenir est un crime, parce que l'économie de son amour est troublée : car il a établi que la vie ne s'arrêterait pas en route, mais qu'elle arriverait jusqu'au plus petit de ses enfants. Cette doctrine explique les invectives éloquentes des Pères de l'Église contre les mauvais riches ; elle est la raison dernière des merveilles de la charité chrétienne, dont l'histoire est si touchante, et que nous ne parcourons jamais

sans émotion et sans orgueil. En sécularisant la propriété, les libéraux se sont privés de tous les bénéfices du christianisme. Il ont multiplié les gendarmes pour effrayer les voleurs; ils ont eu recours aux taxes légales pour contraindre l'égoïsme des riches et calmer la colère des prolétaires. Toutes ces mesures ne les ont pas sauvés des assauts du communisme.

Le travail, unique principe de la propriété, est un des sujets sur lesquels les libéraux exercent leur verve avec le plus de complaisance : Le travail, disent-ils, est la mise en œuvre du génie de l'homme ; il est l'instrument de ses victoires ; par lui l'homme a créé la science, il a fertilisé la terre, il a dompté les éléments, il a adouci les conditions de la vie et augmenté la somme de ses jouissances : il est la raison dernière du progrès. En même temps le travail est moralisateur ; ce résultat s'ajoutant à tous les autres achève le magnifique tableau que certains publicistes en tracent chaque matin ¹. — Nous ne nous inscrivons pas en faux contre ces assertions. Néanmoins il ne faut pas chanter le travail sur la lyre ; il convient de le voir de près et tel qu'il est. Or, si les résultats généraux du travail sont splendides, nous ne devons pas oublier qu'il fait des malheureux. Le travail des mains, malgré sa no-

¹ Jules Simon : *La Liberté*. Vol. II. 2^e partie. chap. III.

blesse, est moins séduisant que celui de l'esprit : le commun des mortels préférerait gouverner des empires que casser des cailloux. Il y a le travail dirigeant et le travail dirigé, le travail qui développe la santé et le travail qui tue, le travail en chambre et le travail dans les mines et dans les égouts, le travail qui enrichit et le travail rivé à la misère, le travail glorifié et le travail obscur, sans autre témoin que le maître, sans autre récompense qu'un modique salaire. Nous comprenons sans peine les répugnances de l'humanité pour un travail cruel, les révoltes des esclaves dans l'antiquité, et les protestations des prolétaires dans les temps modernes.

L'Église était parvenue cependant à réconcilier l'ouvrier avec sa dure destinée. Sans négliger les améliorations qui se sont peu à peu introduites dans le régime de l'atelier, elle avait placé la théologie du travail à côté de la philosophie du travail : son succès fut immense. Elle avait cherché dans le travail de Dieu le prototype du travail de l'homme : cette ressemblance élevait déjà le travail à une hauteur sublime. Ensuite elle avait présenté les douleurs du travail comme une conséquence du péché ; elle en fit une espèce de sacrement expiatoire, que le plus grand nombre acceptait avec amour, parce que la conscience y trouvait la paix. Enfin elle montrait l'avenir à ceux qui portent ici-bas le poids du jour et de la chaleur. Cette théologie, peu prisée des libé-

raux, n'a guère cours dans le monde du travail. On sait assez ce qui en résulte.

Les autres aspects de la science économique ne sont pas mieux envisagés. Les libéraux ont à résoudre comme tout le monde les problèmes multiples que la révolution a posés : les rapports du patron et de l'ouvrier, les salaires, les heures de travail, le travail des femmes et des enfants, le repos périodique, les crises et les chômages, la concurrence de la grande et de la petite industrie, la moralité de l'atelier, etc. Ils n'admettent pas les solutions socialistes ; ils font le procès en règle aux violents, et il faut reconnaître qu'ils dépensent dans cette campagne beaucoup d'éloquence. En général ils brillent dans la réfutation des erreurs monstrueuses dont leur dilettantisme ne s'accommode pas. Mais ce n'est pas tout de déblayer le terrain : il faut construire. Ici ils sont moins heureux ; ennemis irréconciliables des systèmes socialistes, ils ont une horreur presque égale pour l'économie chrétienne.

Une école s'est formée de nos jours, qui ne part pas des principes chrétiens, qui a adopté la méthode d'observation, par opposition à la méthode abstraite ou de parti pris, qui est un héritage de la révolution ; cette école a étudié l'économie politique dans l'histoire ; son autorité c'est le genre humain. Dieu a béni cette école d'honnêtes gens et de savants impartiaux,

qui a conclu, sans y viser, au régime chrétien, et qui exerce à l'heure présente l'apostolat du bon sens, en introduisant dans la science économique les vieilles doctrines qu'on en avait bannies, le Décalogue, le repos du dimanche, des formes d'association qui se rapprochent du patronage chrétien, et bien d'autres pratiques excellentes, qui mènent à la paix sociale si elles ne l'établissent pas tout à fait¹. Les libéraux respectent le fondateur de cette école; ils n'acceptent pas ses conclusions.

Les libéraux déclament contre l'organisation du travail sous l'ancien régime; jurandes et maîtrises, monopoles, statuts, privilèges, octrois et douanes, rien ne trouve grâce à leurs yeux. La Révolution française a remplacé ces coutumes surannées par la liberté de l'atelier; c'est sa gloire, et les libéraux ne lui marchandent pas les applaudissements pour ce fait. Placés entre l'économie socialiste et l'économie chrétienne, c'est à leur tour d'en présenter une qui soit à l'abri des reproches qu'ils adressent aux deux autres. Or, une seule idée résume toutes leurs doctrines sur la matière: cette idée c'est la liberté; avec la liberté, ils espèrent définir tous les droits, équilibrer les intérêts, réconcilier les antagonismes, régler la production, développer la consommation, guérir les inconvénients de la concurrence, et apaiser la guerre du travail.

¹ Le Play : *La Réforme sociale*.

Dans ce superbe plan le christianisme n'a rien à voir ; tout au plus si on y mêle un peu de morale philosophique, et un petit grain de philanthropie dont les blessés de la grande bataille pourront avoir besoin. Tout est là : c'est simple et fécond. Que n'a-t-on découvert plus tôt la panacée¹ !

A cet enthousiasme des libéraux, que nous voulons croire sincère, nous n'opposons qu'une réponse tirée de la situation économique de notre pays : la solution de la liberté, sans autre, n'en est pas une. Les difficultés renaissent à chaque instant, et le péril grandit à mesure qu'on avance. Pour prévenir les secousses, qui en réalité ne cessent pas, on s'épuise en expédients : liberté de coalition, augmentation des

¹ Le plus énergique ressort du progrès, le seul peut-être, c'est la liberté. Rien n'a été créé que par elle, même dans les siècles d'oppression. Vous ruinez l'humanité, vous dis-je, en l'enchaînant ; mais vous faites pis que de la détruire, vous la dégradez. Quelle est ma première affaire sous le ciel ? C'est d'honorer l'humanité en moi, le grand et sacré caractère de l'humanité, la liberté, qui est le sceau de Dieu sur mon âme. O cité du travail, cité de la liberté, cité de Dieu ! faut-il que les hommes poussent l'aveuglement jusqu'à chercher le bonheur de l'État, sa gloire, sa justice, en dehors de sa liberté ! Il n'y a qu'une réforme à faire : ce n'est pas de renoncer à la liberté, c'est de l'achever. Hélas ! jusqu'ici vous ne l'avez qu'entrevue. Vous marchez avec les corporations, avec les patentes, avec les monopoles, avec des statuts, avec des privilèges, avec des douanes, avec des droits prohibitifs, avec des inquisitions. La Constituante a proclamé la théorie de la liberté ; il reste à l'expérimenter dans la pratique. Le communisme tourne le dos à la vérité. Ils veulent enchaîner le travail : émancipez-le. (Jules Simon : *La Liberté*. Vol. II. 2^e partie: chap. III. pag. 125, 126.)

salaires, élargissement des droits politiques, caisses de secours, pensions de retraite, flatte-ries éhontées, promesses enchanteresses, mira-rages et trompe-l'œil : aucun moyen n'est épargné ; aucun moyen ne réussit. La question ou-vrière est le boulet attaché au pied des libéraux qui veulent se passer de Dieu.

Ils montrent la même insuffisance, ils tombent dans d'égales contradictions à propos du ma-riage ; grave et délicate question, qu'ils traitent avec respect, sans sauver l'intérêt qu'ils défen-dent. Quand ils ne sont pas chrétiens, ils regar-dent le mariage comme un fait naturel, qui a ses racines dans l'amour. Ils distinguent l'amour de l'appétit brutal du sexe : leur spiritualisme va jusque-là ; mais ils ne remontent pas jusqu'à Dieu. Le mariage n'est pas à leurs yeux une in-stitution divine positive ; ils passent sous si-lence la scène de l'Éden décrite dans la Genèse ; l'homme et la femme, inclinés l'un vers l'autre par une attraction originelle, font tous les frais d'une union sur laquelle la société repose. C'est un acte auguste, qu'il convient d'entourer de ga-ranties, et qu'il ne faut pas livrer aux passions déshonorantes. Les libéraux dont nous parlons savent gré au catholicisme d'avoir élevé le ma-riage à la dignité de sacrement ; ils décrivent la poésie de ce rite ; ils en déduisent les avantages ; ils n'y croient pas cependant : ils ne sont que peintres et philosophes. N'en déplaise à leur sen-

sibilité, en chassant Dieu du mariage ils le ravalent, malgré les fleurs dont ils le couvrent ¹.

Maintenant voici le comble : le mariage est un fait humain, un fait d'amour et de liberté : néanmoins il est indissoluble. Le divorce est plein d'inconvénients : la stabilité des foyers, l'éducation des enfants, la faiblesse de la femme, les bonnes mœurs, la paix sociale, tout réclame impérieusement qu'il ne s'introduise pas dans les lois. Nous applaudissons à l'éloquence des libéraux quand ils défendent l'indissolubilité du mariage. Seulement nous leur demandons de démontrer que le divorce est contraire au droit naturel, c'est-à-dire qu'il s'oppose absolument au but du mariage : ils n'y parviendront pas.

Ils ont une autre difficulté à résoudre, d'autant plus grande qu'elle sort de leurs principes. C'est l'amour qui est la cause du mariage, l'amour libre sans doute, car on ne le conçoit pas contraint et se donnant malgré lui. Or, la liberté peut défaire ce qu'elle a fait, et l'amour retourné s'envoler vers un hymen plus doux. En droit, ceci est sans réplique ; en fait, cette éventualité est inévitable. Nous serions curieux d'entendre le sermon qu'un moraliste libéral adresserait aux époux qui plaident en séparation, et

¹ Jules Simon : *La Liberté*. Vol. 1. 2^e partie, chap. 4.

qui, le lendemain de la sentence du juge, se disent un éternel adieu. Les victimes, car souvent il y en a deux, seraient autorisées à entonner un hymne à la liberté; si cet argument ne touchait pas notre moraliste éploré, elles pourraient l'inviter à goûter de leurs tortures avant de les condamner, ou lui demander une solution autre que sa phraséologie sur la sainteté du foyer, la dignité paternelle, la chasteté de la femme et la prospérité de la patrie.

Ici revient l'ordre surnaturel, qui explique l'origine de l'union conjugale, les caractères magnifiques dont elle a été revêtue, et la force que les époux puisent dans le sacrement pour en accomplir saintement les devoirs, et en porter les douleurs avec courage. Quand la théologie catholique a ainsi développé toute l'économie du mariage, elle peut conclure logiquement à son unité, à sa perpétuité, et lancer l'anathème sur les téméraires qui veulent briser un lien que Dieu a formé. Mais les libéraux n'ont pas ce droit. En hommes de bon sens, en politiques sages, ils combattent la polygamie et le divorce. Pendant qu'ils débitent leurs leçons, le flot de la corruption monte toujours; il vient un moment où ils sont emportés avec l'institution dont ils n'ont pas compris la sainteté, parce qu'ils l'ont étudiée à la lumière de leur faible raison. Quand la révolution triomphante ramènera le divorce, ils voteront peut-être contre la loi au

parlement; ils l'auront préparée par leurs doctrines fragmentaires ¹.

Nous avons cherché vainement dans les livres des libéraux modérés une doctrine satisfaisante sur le pouvoir politique et sur les autres bases de l'ordre social. Nous en avons dégagé ces deux idées, qui sont banales chez les conservateurs : l'autorité est nécessaire, la liberté est sainte. La question est de savoir quel sens ils attachent à ces deux choses et comment ils les concilient.

En général les libéraux font de la critique : ils dogmatisent peu. Ce caractère particulier de leurs écrits apparaît surtout dans l'étude du pouvoir politique. Ils réfutent largement le despotisme par la philosophie et par l'histoire. Comme ils visent à une haute impartialité, ils infligent les mêmes censures au despotisme de l'ancien régime ou de droit divin, et au despotisme révolutionnaire ou de droit populaire. Soit dit en passant : ils maltraitent un peu trop la tradition ; leurs tableaux sont chargés ; il y a chez eux du préjugé ou de la passion ; sous ce rapport, ils sont déjà sujets à révision. Pourtant il faut en convenir, ils disent plus d'une vérité ; la misère humaine se mêle aux meilleures institutions ; il n'est pas étonnant qu'ils la rencontrent jusque dans les bons siècles. Ces réserves

¹ Jules Simon : *La Liberté*. Vol. II. 2^e partie, chap. 1.

faites, nous avons les mêmes sévérités pour le despotisme ; ici nous sommes avec nos adversaires.

Les libéraux établissent ensuite leur théorie sur le pouvoir politique. Notre première déception c'est de ne pas y trouver trace de théologie. L'origine du pouvoir n'est pas abordée de front. Cependant le sujet en valait la peine. — Est-ce par horreur de la métaphysique? — Mais ils sont philosophes et spiritualistes ; ils ont rédigé des traités sur Dieu, sur sa providence et sur les lois générales qui gouvernent le monde. — Craignent-ils de mêler Dieu à des questions brûlantes? — Dieu est chez lui partout. — Peut-être n'osent-ils pas exposer des idées démodées. — La vérité est de tous les temps : il faut oser la dire, même quand est impopulaire. Si en écartant la question d'origine ils ont voulu esquiver une difficulté, ils sont habiles ; mais ils nuisent beaucoup au prestige de l'autorité en cachant les rayons qui couronnent sa tête. Qui sait s'ils écrivent pour la fortifier contre la révolution?

Quoiqu'il en soit, puisqu'ils sont les champions de l'autorité, condition indispensable de l'ordre, ils sont contraints de nous dire ce qu'ils en pensent. Or, pour eux l'autorité est un simple fait naturel ; ils ne la demandent ni à la philosophie ni à la tradition ; ils la constatent parmi les éléments sociaux : tel est leur point de départ. Evidemment la matière n'est pas creusée ; les

scholastiques étaient plus puissants dans leurs investigations. Ces pauvretés s'étalent dans les leçons de maîtres suivis par notre jeunesse française ; elles sont formulées en beau style, dans des volumes dont les éditions se multiplient. Notre siècle a un tempérament bien débililé pour aimer ces viandes fades.

Telle quelle, l'autorité réside quelque part. Les libéraux se décident à nous le dire : « La « souveraineté nationale est le vrai¹. » Ce principe est absolu ; ils ne distinguent pas entre la source de l'autorité et le canal qui la transmet ; Dieu n'y est pour rien ; la nation est la dernière raison du fait : c'est l'hérésie révolutionnaire dans toute sa crudité. Nous verrons à l'aide de quels condiments les libéraux s'efforcent d'empêcher cette sauvage doctrine de produire ses effets ordinaires.

En face de l'autorité il y a la liberté. Comment se comportent ces deux droits ? quel est leur ordre logique et hiérarchique ? C'est ici que la philosophie des libéraux montre la corde. Le droit initial c'est la liberté ; car Dieu a créé l'homme libre, de l'aveu des absolutistes eux-mêmes. L'autorité est un droit secondaire ; elle n'est légitime que parce qu'elle est nécessaire, et dans la mesure où elle est nécessaire ; ainsi l'autorité a, dans l'analyse des éléments sociaux,

¹ Jules Simon : *La Liberté* : Vol. 1. Introduction. chap. III.

tous les caractères d'un accident. Nous avons toujours pensé que la société a commencé par l'autorité, comme la plante par la racine. La raison en est simple : sans autorité il n'y a pas de société ; or, la cause préexiste à l'effet. Il n'échappera pas à nos lecteurs que les libéraux sont les partisans résolus du droit divin en matière de liberté, tandis qu'ils n'osent pas prononcer ce mot quand il s'agit de l'autorité.

On devine les conclusions qui découlent de pareilles premisses. La liberté et l'autorité coexistent ; mais l'autorité ne doit pas dominer la liberté ; c'est le contraire qui est la règle. Le crime de l'autorité consiste à empiéter sur les droits de la liberté, qui sont à peu près indéfinis. Plus une société est maîtresse d'elle-même, plus l'individu y naît et y demeure indépendant, plus elle est grande et prospère. L'autorité, nécessité qu'il faut subir à cause des imperfections de la nature humaine, est destinée à décroître graduellement, à mesure que le progrès des idées et de la morale se développera ; jusqu'à ce qu'on arrive à une harmonie qui tiendra en l'air par sa vertu propre. En attendant, on laisse à l'autorité une action répressive, pour combattre le mal qui se produit ; on lui refuse l'action préventive qui l'étoufferait dans son œuf ¹.

¹ Ibidem. passim.

On peut prendre M. Jules Simon pour le type des libéraux modérés. Son procédé est celui de Guizot, Villemain, Laboulaye, Cousin. etc.

Cet exposé très exact, parce que nous l'avons pris dans les œuvres des libéraux classiques, provoque des réflexions de plus d'un genre. On y remarque d'abord des définitions vagues, qui n'en sont pas, des déductions imparfaites et décousues, qui ne satisfont pas, enfin des lacunes considérables et des erreurs graves. En traitant du pouvoir politique, les libéraux, fidèles à leur méthode, aspirent à prendre une moyenne entre le catholicisme et la révolution, et à se mettre en équilibre entre ces deux termes extrêmes. Ils n'y réussissent pas. Quand ils présentent l'autorité comme un fait naturel, sans la rattacher à son principe, ils lui portent un coup mortel. Cette autorité banale se confond avec la force, sous laquelle on se courbe, parce qu'on ne peut pas l'éviter ; la conscience ne préside plus à l'ordre public ; alors les gouvernements perdent leur meilleur point d'appui. Devant cette autorité dégradée la révolution aura beau jeu.

Ici les libéraux nous arrêtent pour nous rappeler que la loi morale domine l'autorité et la liberté, et que la souveraineté nationale doit respecter la tradition et compter avec l'expérience ¹. Voilà les correctifs ; il nous paraît qu'ils arrivent trop tard, et qu'ils n'arrêteront pas des conséquences fatales. Abaisser l'autorité dans sa conception même ; lui faire le procès

¹ Jules Simon : *La Liberté*. Vol. II. 3^e partie, chap. II.

dans l'histoire, ramasser avec soin, et non sans malveillance, toutes ses fautes; mêler dans le dossier des pièces fausses ou exagérées aux pièces authentiques; puis, quand on a flagellé la majesté, et qu'on l'a livrée aux huées de la populace, se retourner vertueusement vers la liberté à laquelle on a dressé un autel, la prier de ne pas abuser de sa souveraineté, et la menacer de la loi, qu'elle est invitée à rédiger elle-même, si elle dépasse les lignes d'ailleurs incertaines du devoir : est-ce là de la philosophie sérieuse? Nous ne doutons ni du talent, ni de l'honnêteté, ni du patriotisme des libéraux que nous réfutons. Mais les hommes ont beau être distingués; ils sont toujours pris dans l'engrenage des doctrines ou erronées ou incomplètes qu'ils professent.

Voilà cent ans que ces équilibristes de l'ordre politique occupent la scène. Quel est leur rôle? Ils préparent toutes les révolutions; ils ne profitent d'aucune. Ils ont leur part de gloire le lendemain de la victoire : c'est un triste butin que celui-là. Ils entrent en participation du pouvoir que l'émeute a arraché des mains royales ou impériales; mais leur triomphe est de courte durée. A mesure que la révolution avance et se montre avec ses véritables instincts, ils tendent à déchoir; jusqu'à ce qu'un matin on les renvoie à leurs chères études, où ils peuvent à l'aise reprendre le fil de leurs abstractions; à moins qu'ils ne parviennent à garder en silence un coin

du parlement, ou qu'ils ne portent à la tribune des discours encore élégants mais peu écoutés.

Les libéraux mettent leur espoir dans la loi. La loi est le frein qu'ils imposent à l'autorité pour qu'elle ne soit pas oppressive, et à la liberté pour qu'elle ne soit pas séditieuse. Ils ont compromis l'autorité : d'où tireront-ils la loi ? comment assureront-ils son règne ? Ils ne craignent pas de la définir : L'expression de la volonté générale. Rousseau l'avait dit avant eux : ce n'est pas neuf, ce n'est pas juste, ce n'est pas sage, c'est logique. Nous regardons comme un châtiment pour un écrivain moraliste d'être obligé de revêtir la défroque d'un révolutionnaire à moitié fou. Si les libéraux n'étaient pas aveuglés par leur doctrine, s'ils n'avaient pas horreur de la science catholique, si au lieu d'entrer dans la clientèle de Rousseau, ils avaient ouvert la *Somme* de saint Thomas d'Aquin, ils y auraient trouvé la vraie notion de la loi, que le docteur angélique définit : « Un ordre de la raison, « tendant au bien général, promulgué par celui « qui a soin de la communauté ¹. » Puisque la loi est un ordre de la raison, elle ne laisse pas de place au caprice et à l'utopie, encore moins à l'erreur ; puisqu'elle tend au bien général, elle n'est pas une arme dans la main d'un parti pour en écraser un autre ; puisqu'elle est pro-

¹ 1^o 2^o Q. 90. A. 4. C.

mulguée par le chef de la communauté, on peut se rassurer : elle ne portera pas la trace des confusions que la multitude laisse partout après elle.

Quand la loi est l'expression de la volonté générale, tout change. Si la volonté générale se prononce contre le sens commun, contre la religion, contre les bonnes mœurs, contre le droit individuel, la loi sera absurde, impie, immorale, tyrannique. Les libéraux nous garantissent-ils la rectitude et l'équité de la volonté générale? — Si la volonté générale est travaillée par l'esprit de secte, si les sophistes l'égarent, si les mauvais gouvernements la corrompent et gênent sa liberté, la loi se ressentira de ces infernales propagandes. Les libéraux ont-ils des moyens de préserver un pays de ces entraînements? — Si la volonté générale varie du matin au soir, la loi sera instable et toujours à refaire. — Enfin parce que les manifestations de la volonté générale sont difficiles à constater, et qu'on peut aisément se tromper en interrogeant le sphinx populaire, une volonté despotique, collective ou individuelle, se cachera derrière la volonté générale qui n'existe pas ; et on arrivera à cette étrange situation d'un pays dont on a confisqué la souveraineté, et qui, croyant n'obéir qu'à lui-même, obéit en réalité à un farceur habile : celui-ci exploite la volonté générale, en répétant qu'il gouverne en son nom.

Les libéraux répondent à nos objections en disant que toute législation humaine est subordonnée à la législation divine, et toute loi humaine à la loi naturelle ¹. En doctrine, ils se séparent donc des libéraux athées ou panthéistes, pour lesquels il n'y a rien au-dessus de la volonté générale exprimée par la loi ; en pratique, il s'en rapprochent plus qu'ils ne pensent. Ne nous laissons pas séduire par les mots. Sur les lèvres des philosophes libéraux, la loi divine n'a pas le sens de loi divine positive, encore moins celui de loi évangélique : la loi divine n'est pour eux que la loi naturelle. C'est quelque chose sans doute. Seulement n'oublions pas que pour eux cette loi se réduit aux manifestations de la conscience individuelle ; elle n'a en dehors du moi humain aucun organe officiel. La loi morale est gravée dans le cœur de l'homme par le doigt du Créateur ; mais il faut que l'éducation développe cette donnée primordiale. Le libéralisme n'admet pas l'éducation morale du temple ; il atténue autant qu'il le peut celle de l'école, s'il ne la supprime pas radicalement ; il ne reste que l'éducation du foyer et celle du forum ; à certaines époques, celle-là est très douteuse ; celle-ci est toujours pervertissante. La loi morale ne peut pas s'effacer du cœur de l'homme ; ne peut-elle pas s'obscurcir ? Nous nous adres-

¹ Jules Simon : *La Liberté*. Vol. II. 3^e partie, chap. II.

sons à des philosophes qui savent l'histoire ; l'histoire répond à notre question. Nous prions les libéraux de nous dire ce que devient la loi morale à travers les orgies sanglantes des révolutions qui jalonnent les siècles. Elle est écrite sur la bannière des saintes causes que les héros déploient avec vaillance. Mais les saintes causes succombent souvent ici-bas ; alors la loi morale trouve un dernier asile dans les poitrines déchirées des victimes que l'armée triomphante égorge avec colère : n'en demandez pas nouvelles aux bourreaux. Aujourd'hui la loi morale ne subit-elle aucune éclipse dans nos grandes cités, folles d'orgueil et perdues de sensualisme ? Les statistiques du crime répondent pour nous : la réponse est effrayante. De Saint-Pétersbourg à Lisbonne, de Vienne à Paris et à Londres, les masses sans foi ni loi ont perdu les notions les plus élémentaires de la morale : leurs idées sont fausses, leurs instincts abjects, leurs aspirations bêtes ou scélérates ; le dévouement, le sacrifice, le patriotisme sont pour elles des mots vides de sens ; les tribuns les mettent en mouvement sur un signe de leur doigt. A l'heure sinistre des émeutes, que les libéraux viennent prononcer à leur oreille le nom sacré de la loi morale. Nous verrons le succès qu'ils obtiendront.

Si la loi morale a encore quelque efficacité dans les relations privées d'homme à homme, si elle prévient le vol et l'assassinat, dans une

proportion qui diminue hélas ! chaque jour, en politique elle n'a pas la même puissance. Les libéraux ont beau répéter dans leurs leçons qu'il n'y a pas deux morales, l'une à l'usage des individus, l'autre à l'usage des nations ; ils n'empêcheront pas la politique d'obéir à des principes particuliers ; ils ont contribué à créer le préjugé, qui est devenu universel : ils n'y changeront rien. Ici l'opinion exercera une action irrésistible ; les majorités s'embarqueront toujours sur les grands courants ; et elles iront jusqu'au bout. Les consciences délicates entraînées par le nombre se sentiront rassurées ; tout paraîtra juste quand tout le monde l'aura voté. Maintenant que peut la loi morale pour prévenir les excès de la liberté déchaînée contre l'autorité ? Rien ou presque rien. Dès lors la loi perdra son caractère auguste : elle ne sera plus la loi mais la légalité. Ainsi détournée de son but, la loi sera le dernier instrument, et non pas le moins terrible, dont se servira la révolution triomphante.

Nous avons passé en revue les principaux problèmes économiques, domestiques, politiques et moraux, agités dans notre siècle. Les solutions libérales nous ont paru insuffisantes, quand elles ne sont pas radicalement fausses. La vogue dont elles jouissent ne doit pas faire fléchir nos convictions, absolument fondées parce qu'elles s'appuient sur la foi chrétienne.

L'impuissance d'une école, composée d'hommes doués de facultés supérieures et animés d'un dévouement sincère envers les intérêts de leur pays, n'est pas la moindre preuve de la nécessité du christianisme pour créer la science sociale.

La littérature libérale est abondante, mais elle est creuse ; elle nie plus qu'elle n'affirme ; elle affirme le néant qu'elle couvre de déclamations emphatiques ; quand on la serre, on devine qu'elle ne contient que du vent et qu'elle sème des tempêtes. La littérature libérale a de l'esprit, et du cœur quelquefois : elle manque de sens commun. Elle prendra rang dans l'histoire à côté d'un certain nombre de systèmes de science sociale, qui ont illustré leurs auteurs, en provoquant la censure des juges austères, et les plaisanteries des gens qui rient de tout. Cependant il y a une différence entre les chimères des anciens et les utopies des modernes. Pour le bonheur du monde, les premières restèrent dans les cartons des philosophes : on ne les lit guère qu'en grec et en latin ; les secondes ont été vulgarisées par les gazettes et appliquées aux institutions ; nous payons cher les expériences. Encore si les écrivains libéraux en profitaient ! Hélas ! les superbes sont toujours superbes ; plus nous tombons, plus ils vantent leur système. Tant l'erreur est obstinée ; surtout quand la bonne foi l'accompagne, et qu'elle s'abrite sous le chaste manteau de la vertu.

CHAPITRE IX.

CARACTÈRE FRAGMENTAIRE DU LIBÉRALISME DANS L'ORDRE MORAL.

Dans l'ordre moral pratique, la synthèse se fait homme : elle s'appelle le caractère. Comme il y a la synthèse dogmatique, ou l'unité de doctrine, ainsi il existe une synthèse morale, qui est l'unité d'action. Cette dernière résulte de convictions nettes et profondes, d'un but élevé et bien arrêté, qui dépasse le niveau de l'intérêt personnel, et d'une ligne inflexible, suivie avec courage et persévérance, à travers les conflits d'opinions, les embûches du mal et les triomphes passagers de l'erreur. Ceci est une définition idéale, que certaines âmes réalisent, malgré l'humaine faiblesse, et dont plusieurs se rapprochent plus ou moins.

C'est l'honneur de la vérité de produire des hommes d'une seule pièce, chez lesquels la tête, le cœur et l'action sont d'accord, et conspirent ensemble pour un dessein dont l'exécution donne à leur physionomie une expression, et à leur vie un cachet qui permet de les rapporter à un type connu. Ces hommes se rencontrent surtout aux époques synthétiques, quand la raison privée, la famille, l'école, les mœurs, l'opinion publique, et l'État, qui résume tous ces éléments, obéissent à un même principe supérieur, tel que la foi. C'est l'influence du milieu qui décide de la valeur de l'individu; il n'y a que les natures exceptionnelles qui y échappent.

Quand Labruyère a écrit ses *Caractères*, les hommes étaient des hommes; ils présentaient à l'analyse les désolantes contradictions que tous les moralistes ont relevées. Il n'a pas fait grâce à ses contemporains; il a enfoncé son scalpel dans les plis et les replis de leurs passions; il les a suivis à la ville, à la cour, dans la conversation, à l'académie, en chaire, à table, au bain, à l'armée, au conseil, dans les ambassades et dans les coulisses de l'intrigue. Que de misères signalées! que de petites sifflées! quels traits à l'emporte-pièce! que d'ironies sanglantes! que de caricatures réussies! que de charges immortelles, parce qu'elles restent vraies dans leur exagération même! Voilà les hommes du grand siècle. Mais

il y a un portrait que Labruyère n'a pas tracé, parce que l'original lui a manqué : c'est celui d'un homme public en mosaïque, qui jongle sur la scène, et manie dextrement des doctrines contraires, aux applaudissements des spectateurs qui admirent sa souplesse, et avec grand profit pour sa fortune et pour sa vanité. Étant donné les circonstances, cette manière de politique devait sortir des imperfections de notre espèce ; à cette époque, la sève humaine ne l'avait pas encore produite : l'organisation sociale s'y opposait.

Parce que le christianisme est la plus haute expression de la vérité, et que l'application de son enseignement met la vérité partout, mieux qu'aucune autre synthèse, il a suscité des caractères sublimes, qui se détachent en relief parmi les plus grands dont l'histoire ait gardé le souvenir. Malgré les contradictions accidentelles que la critique, souvent suspecte, peut relever derrière eux, — car ils appartiennent quand même à l'humanité, — ils offrent le spectacle d'une unité substantielle, qui arrête le regard et enlève la sympathie. S'ils s'écartent de la voie droite, ils y rentrent avec humilité : s'ils éprouvent des défaillances, ils se redressent avec courage. Il est vrai que leur grandeur morale a un principe supérieur ; raison de plus pour les citer en exemple, car ils ne prouvent que mieux comment la synthèse morale résulte de la synthèse des doctrines et des milieux.

Nous avons dit que le mal absolu se rapproche autant qu'il le peut de la synthèse dogmatique ; il ne faut donc pas être étonné s'il a produit des caractères. Nous ne voulons pas les surfaire. Les héros de l'antiquité ne gagnent pas à être vus de près : on rencontre parmi eux des poseurs qui font pitié derrière la toile ; il y a loin de leurs discours à leurs actes : Plutarque les a embellis, sans les sauver du jugement sévère de la postérité. Les faux caractères sont de tous les temps ; aujourd'hui comme autrefois l'erreur remplit le monde de masques ridicules ou odieux, que le vulgaire prend au sérieux : peut-être même que les travestissements ne réussissent jamais mieux que dans les démocraties, parce que les sots font l'opinion. Comment deux tribuns, heureux dans leurs affaires, peuvent-ils se regarder sans rire ? Cependant à côté des grotesques il y a des monstres : les monstres sont presque des caractères, parce qu'ils sont presque des unités. Ils ont la haine du bien et le fanatisme de sa destruction ; leur vie est une aspiration continue vers ce but, et un effort concentré pour l'atteindre. Cette œuvre infernale absorbe leur facultés et dévore leur énergie. Quand ils ont détruit le monde divin, — leur succès n'est jamais complet, — ils songent à organiser le monde satanique. Sur leur chemin, ils rencontrent l'ordre établi et les puissances qui le défendent. Ecrasés par les lois, jetés dans les lointains exils et dans les

géoles sombres, ils sortent des supplices pour reprendre la tâche interrompue. Ils blanchissent à la peine; et en mourant, ils lèguent l'idée à leurs complices chargés de la répandre. Cette attitude de Titan a quelque majesté; ce rôle soutenu jusqu'au bout ne manque pas d'une certaine grandeur. Luther, Marat, Robespierre, Danton se rapprochent de cet idéal. Plus près de nous, Proudhon, Barbès, Blanqui, Mazzini appartiennent au même type. Ces têtes, qui sortent d'un nuage sanglant, sont sculpturales; le temps qui passe sur elles respecte leurs lignes; en les contemplant, on ne cesse pas de frémir.

Le libéralisme, qui brise les synthèses dogmatiques, anéantit les caractères. Il a enrichi la galerie humaine d'un modèle nouveau. En fouillant les vieilles décadences, on pourrait découvrir les éléments de ce modèle; dans le christianisme il était encore inédit. Ici l'unité est remplacée par la variété et l'immobilité par l'évolution. Les contradictions sont partout : rien d'humain n'évite tout à fait cette fatalité; mais chez les doctrinaires les contradictions sont des inconséquences; chez les libéraux elles sont logiques.

Le libéral est donc un homme fait de morceaux, comme un vase composé des fragments de plusieurs autres. Non-seulement il est divers dans sa constitution : sa constitution varie encore d'heure en heure. On ne trouve en lui que l'unité de son système; or, son système consiste à

n'avoir pas d'unité. On connaît la définition de l'homme inégal : « Un homme inégal n'est pas
« un seul homme ; il se multiplie autant de fois
« qu'il a de nouveaux goûts et des manières dif-
« férentes ; il est à chaque moment ce qu'il n'é-
« tait pas, et il va être bientôt ce qu'il n'a jamais
« été ; il se succède à lui-même. Ne demandez
« pas de quelle complexion il est, mais quelles
« sont ses complexions ; ni de quelle humeur,
« mais combien il a de sortes d'humeurs. Ne
« vous trompez-vous pas ? est-ce bien *Eutichrate*
« que vous abordez ?¹ » Transportez l'inégalité
dont parle Labruyère du tempérament de
l'homme privé au tempérament politique de
l'homme public, et vous aurez un petit crayon
du libéral. Darwin, malgré sa science et sa vo-
gue, n'a pas pu acclimater encore sa théorie du
transformisme. La fixité des espèces a dans tous
les instituts de l'Europe des partisans obstinés.
On répond au savant anglais par le métissage,
qui explique les cas les plus bizarres constatés
dans la nature. Le libéral sauve le transformisme
d'une déroute complète ; car, grâce à lui, il de-
meure établi que si le singe ne peut pas devenir
un homme, un homme peut devenir un singe.
Aucune intention irrévérentieuse ne se mêle à
cette comparaison : nous ne l'employons que
parce qu'elle rend notre pensée.

¹ *Caractères*. chap. ix. De l'homme.

Avec une pareille formule, les meilleurs caractères se détrempent. La lutte les épouvante, et ils sont disposés à toutes les transactions. Tous les amalgames sont possibles; les plus répu gnants sont acceptés; on s'étonne de la facilité avec laquelle on s'y accoutume. Alors l'éclectisme philosophique franchit les bancs de l'école et s'incarne dans un parti politique. « Cousin se « mit à parader avec le mal; et le mal fit quel- « que fortune, car il se trouvait à l'usage des « politiques qui s'étaient enchevêtrés entre l'an- « cien régime et la révolution. Plusieurs vin- « rent donc à son aide; et l'éclectisme se trouva « bâclé en quelques mois. Cette philosophie « nouvelle, qu'il s'agissait d'élever sur les ruines « et avec la substance des religions et des phi- « losophies, vint aboutir à un misérable syncré- « tisme politique, et se réduire à cette formule : « Prenez une dose de monarchie, une dose d'a- « ristocratie et une dose de démocratie; vous « aurez la Restauration ou le Juste-Milieu, et ce « sera l'éclectisme ¹. » L'éclectisme des idées amène nécessairement celui des personnes. Le libéralisme, ou l'ordre panaché d'esprit révolutionnaire, est devenu le noyau d'un groupe qui se dilate sans cesse, et où des hommes, arrivés de tous les points de l'horizon, différents d'origine, de religion, de doctrines politiques, so-

¹ Pierre Le Roux : *De l'Électisme*.

ciales et économiques, conviennent que chacun aura le droit de penser comme la veille; mais qu'en pratique, il n'y aura ni monarchiste, ni républicain, ni catholique, ni juif, ni luthérien, ni rationaliste, ni positiviste, ni matérialiste, ni spiritualiste : il n'y aura que des libéraux.

Pour répondre aux critiques de l'adversaire, les libéraux ont élevé leur tempérament à la hauteur d'une théorie. On connaît leur plaidoyer. Donc ils se piquent d'avoir l'intelligence de leur temps; ils ont tâté l'esprit public dont ils savent les goûts et les tendances, qui se résument dans la haine du passé, et dans une aspiration irrésistible vers un avenir inconnu mais pressenti : ainsi ils savent de quel côté il faut regarder. Ils s'adjugent modestement toute sagesse en matière politique ; elle consiste pour eux dans l'observation des faits sociaux, plutôt que dans l'analyse et l'application des idées pures, toujours peu comprises du grand nombre, et qui ne profitent ni à la prospérité nationale ni à la popularité de ceux qui les vulgarisent. Débarrassés de l'idéologie — lisez des principes ; — bien décidés à ne pas dépasser le plan horizontal de leur époque abaissée, ils cherchent le possible, le seul objet digne des méditations de l'homme d'État. Au lieu d'étudier les maîtres dans l'art du gouvernement, chaque matin ils ouvrent leur fenêtre pour interroger le vent qui passe, et lui demander des nouvelles

de l'opinion, cette reine du monde, qui n'est jamais plus puissante qu'aux époques révolutionnaires. Par là ils se tiennent au courant des transformations sociales; ils en saluent toutes les phases avec une dévotion qui rappelle celle des Hindous, lorsque prosternés à terre ils adorent les avatars du Wishnou trois fois saint.

Quand on leur reproche les bigarrures de leur système, et qu'on les accuse de mobilité, ils déclarent vertueusement qu'ils servent leur pays; c'est dans le patriotisme qu'ils vont chercher l'unité d'action. Ils font peu de cas des accidents; ils ne s'attachent qu'à la substance; les accidents passent en se succédant avec rapidité; il ne dépend de personne de les solidifier; ce serait là une entreprise téméraire et contraire aux lois fatales de la vie; mais la substance reste, et c'est elle qu'il faut aimer. La barbarie ou la civilisation, l'ordre ou l'anarchie, la foi ou l'impiété, la monarchie ou la république, des héros ou des hommes de proie, des sots ou des citoyens de génie: ce sont là autant d'accidents que subissent les nations les plus prospères; il faut savoir se résigner. Par dessous ils distinguent l'image sainte de la patrie; et ils se donnent à elle dans tous les états qu'elle traverse.

Voilà les prétextes des libéraux. Il n'y a pas là autant d'esprit pratique qu'on pense. L'esprit pratique évite les abstractions; mais ce n'est pas

pour aboutir à des négations, encore moins pour commettre des apostasies. L'esprit pratique tient compte du possible, sans se renfermer dans le quart d'heure qui passe ; car il songe au lendemain, et il ne s'aventure pas sans boussole sur des eaux dangereuses. Quant au patriotisme, il est beau lorsqu'il est vrai. Le patriotisme se distingue de l'indifférentisme ; pour les âmes élevées la patrie est tout, mais tout n'est pas la patrie. La patrie a une physionomie historique, un génie, une vocation ; si tous ces traits s'effacent, ce n'est pas la patrie : c'est une mascarade, tantôt sanglante, tantôt grotesque, toujours odieuse ; il n'y a ni mérite, ni prudence à s'attacher à sa fortune ; on ne sert pas la patrie : on la trahit.

La conduite fragmentaire des libéraux a d'autres causes ; nous les étudierons ailleurs ; on sait qu'elles ne sont pas toujours glorieuses. Le désintéressement, qui est la pierre de touche des grandes natures, leur fait souvent défaut. Nous n'étendons pas ce soupçon à tous les libéraux. Dans leurs rangs il y a des caractères ; s'ils ne sont pas nombreux, c'est pour nous un motif de plus de les saluer avec respect : respect à l'honnête homme, quel qu'il soit, et d'où qu'il vienne. Les mobiles indignes écartés, nous assignons aux variations des libéraux une cause qu'ils acceptent d'avance : cette cause, c'est le libéralisme.

Pour céder toujours et ne résister jamais, ils subissent d'abord l'influence de leur formule, qui fait place au vrai et au faux, et les contraint, bon gré mal gré, de se partager entre ces deux forces, abritées sous la même légalité. Quelque réserve qu'ils fassent en faveur de leurs convictions intimes, ce n'est pas impunément qu'ils se livrent à certaines manipulations ; ils y respirent des vapeurs empoisonnées, qui détendent le ressort de leur virilité. « Le bien et le mal, le vrai « et le faux, directement opposés, coexistent en « nous ; nous portons en nous les idées et les « sentiments les plus contradictoires. Nous flot- « tons, nous chancelons sous leur empire, divers « et combattus. Nous essayons, tantôt de rejeter « absolument les uns ou les autres, tantôt de les « oublier également, et de vivre au jour le jour, « sans pensée, sans dessein. Vains efforts ; le « problème pèse sur les âmes, les agite ou les « lasse, les jette dans l'égarément ou dans l'i- « nertie¹. » C'est un prince du libéralisme qui a écrit ces lignes. Alors il avait quitté la scène ; peut-être qu'en regardant de loin il voyait mieux les choses, et qu'il commençait à abdi-quer ses vieux préjugés. Ce n'était probablement qu'un éclair de bon sens dans le crépuscule qui a enveloppé jusqu'à la fin sa puissante tête.

Les libéraux subissent ensuite l'influence de leurs alliances. Le proverbe qui dit qu'on

¹ Guizot : *Méditations* : De L'état des esprits.

ressemble à ceux qu'on fréquente doit recevoir ici une interprétation mitigée. Le pacte laisse à chaque associé la liberté de ses opinions spéculatives : cette séparation de l'idée et de la pratique est déjà étrange ; mais passons. Puisque l'idée n'est rien, la valeur personnelle est tout ; on s'accoutume ainsi à mettre l'homme à la place des doctrines. Quelle chute ! Si l'homme de l'erreur est estimable, l'homme de la vérité n'est-il pas exposé à ressentir une répulsion moins vive pour l'erreur même ? ne lui accordera-t-il pas les bénéfices de la tolérance, qu'en bonne règle on doit aux personnes seulement ? Cependant il faut agir ; en politique c'est l'action qui importe. L'unité indispensable à l'action ne peut s'obtenir que par de mutuelles concessions. Qui paye les frais de cette unité factice ? La vérité : c'est un premier inconvénient. Mais il n'y a pas que la vérité qui se fragmente ; à son tour le caractère se brise : c'est un second inconvénient.

Il existe une théorie, professée à divers degrés et à différents points de vue, par l'immense majorité des libéraux : c'est la théorie du progrès. Elle porte dans leurs traités le nom de « principe de la mobilité progressive de la loi : » elle est un des axiomes de la politique moderne. Ils l'opposent à la tradition, qui, selon eux, consacrait l'immobilité¹. On voit de suite

¹ Jules Simon : *La Liberté*. Vol. II. 3^e partie, chap. II. pag. 245.

les conséquences de cette théorie : la société moderne, secouée et déracinée par des parlerments, en permanence, roulera dans de perpétuelles révolutions légales. Les libéraux, qui ont prévu l'objection, essaient d'y répondre ; c'est sans succès. Pour le moment la question n'est pas là. Mais que deviendront les convictions, qui supposent des points fixes et qui vivent de la substance des choses, au milieu de cette marche en avant, qu'on donne comme le criterium de la vérité ? Le progrès amènera des palinodies chaque matin. Là où il n'y a plus de convictions, le caractère s'efface ; là où les convictions sont retournées, quand suivre le torrent devient un dogme, quand remonter le courant est réputé une erreur, en tout cas une folie, le caractère devient une contradiction : à moins qu'on ne le fasse consister à dire comme tout le monde, et à subir avec résignation les faits accomplis. Mais le caractère, c'est croire, c'est combattre, c'est souffrir, c'est vaincre, c'est mourir. Après cela, il est bien évident que le libéralisme, avec sa théorie progressive, ne peut que le tuer.

Enfin les libéraux sont exposés à l'action délétère du milieu qu'ils créent et des événements qu'ils provoquent. C'est une espèce de choc en retour dont il faut tenir compte dans cette analyse. Une société libérale réagit sur ceux qui l'ont faite et qui la gouvernent ; elle achève de leur enlever la force morale, qui avait peut-être

résisté à leur système. Dans une société pareille,
les esprits désemparés flottent à tout vent de doctrine; on assiste journallement aux défaites de la vérité et aux victoires du mensonge. C'est une société à rebours. Devant ce tableau changeant, les âmes les mieux trempées n'échappent pas au scepticisme. « C'est la
« plainte universelle de notre temps que l'in-
« certitude universelle. Qui ne s'est effrayé
« d'entendre ces mots funèbres : anarchie des
« intelligences, désordre moral, mort des croyan-
« ces? L'esprit humain, en effet, n'a jamais
« paru plus incertain et plus actif à la fois. Im-
« pétueux et flottant, il passe et repasse rapide-
« ment par l'incrédulité et le fanatisme. Il se dé-
« goûte de ses œuvres avant de les avoir finies,
« se désabuse de ses systèmes avant de les avoir
« éprouvés; il dénigre ce qu'il crée, et par-
« tout s'acharne à détruire. Il n'admire que la
« grandeur des ruines qu'il a faites, et regarde
« à peine le monument qui s'élève. L'architecte
« déprime ce qu'il construit; car, en toutes
« choses, l'art ne se distingue plus de la criti-
« que. De là cette stérilité et cette impuissance
« dont notre époque s'accuse avec une sorte
« d'orgueil. De là ces dédains qu'elle adresse à
« la raison dont elle est si vaine, et la défiance
« qu'elle témoigne envers elle-même. L'esprit
« humain se juge en s'exaltant, et le mal qu'il
« dit de lui ne l'empêche pas d'abuser de ses

« forces, et de frapper sans cesse en se déclarant incapable de réparer ce qu'il aura brisé. « Témérité folle ou folle humilité¹ ! » Le scepticisme ne rend pas intransigeant. Pourquoi lutter quand on doute ? A quelle idée se dévouer quand on les méprise toutes, ou qu'on les prend pour des équivalences selon les temps et les lieux ? Le scepticisme, qui est commode pour les natures superficielles et blasées, est encore accommodant. Avant tout il veut la paix, la paix avec le bien, la paix avec le mal ; il est disposé à la signer à tout prix. Quel bon voisin il est pour tout le monde ! comme on lui délivre un certificat d'urbanité ! Il sourit à toutes les opinions ; seul, le dogmatisme lui fait froncer le sourcil et le met presque en colère : c'est une nuance qu'il n'accepte pas.

Ce libéral octogénaire est célèbre dans son pays depuis soixante ans. Dieu lui fit la grâce de naître quand les souffles de la liberté agitaient déjà les plis du drapeau national. Il grandit au bruit du canon d'Austerlitz et de Wagram. Dès lors il aurait essayé ses forces ; mais l'opposition n'était nulle part : elle s'était réfugiée dans les salons. Notre jeune aspirant se glissa deux ou trois fois chez madame de Staël, et applaudit les épigrammes de cette femme indépendante : à cette époque il aurait accepté l'empire libéral. La Res-

¹ Charles de Remusat : *Essais de philosophie*. Introduction.

tauration le trouva homme et déjà prêt pour l'action. Tour à tour journaliste, professeur, et secrétaire des notabilités parlementaires, il allait du *Constitutionnel* au *Globe*, risquant quelques articles dans ces deux feuilles opposées d'esprit ; plus tard il devait entrer dans les bureaux du *National*. En attendant son heure, il se dédommageait en suivant derrière la porte les luttes des partis. Peu disposé en faveur de Villèle et de Martignac, il penchait vers Royer-Collard, l'austère docteur, et vers Molé, l'équilibriste incomparable, dont la souplesse le ravissait. A mesure que l'opposition grandissait, ses convictions élastiques se dilataient dans le sens des événements. Foy et Casimir Périer furent ses hommes ; le lendemain de l'expulsion de Manuel, il prit parti pour le tribun. Il fut assez heureux pour assister à la chute d'un trône, et faire son coup de feu dans la bataille : la barricade fut le marche-pied qui le porta au pouvoir. Alors il s'opéra en lui un changement à vue. Les premiers fils d'argent sillonnaient sa noire chevelure ; il sembla que les premiers rayons de bon sens brillaient sur son front ; il devint solennel dans sa pose et sentencieux dans ses discours. Le révolutionnaire de la veille fit de l'ordre à outrance : il vota les répressions sanglantes et les lois qui muselaient la presse ; il refusa la liberté d'enseignement écrite dans la Charte ; la situation exigeait le sacrifice de son libéralisme : il l'accomplit stoïquement. Après

dix-huit années d'un régime dont il ne pouvait pas dire du mal, car il lui devait sa pairie et plusieurs ministères, il acclama la république qui lui succédait, afin de sauver son pays une fois de plus. Entre la monarchie constitutionnelle et la république il n'y avait qu'une nuance; en passant de l'une à l'autre, il gardait son identité, qu'il n'osait pas appeler de la fidélité. Il harangua le peuple du haut de son balcon; il vota des deux mains l'abrogation des lois qu'il avait rédigées; il caressa le socialisme, et dans les commissions il alla jusqu'au droit au travail. C'était hardi, mais nécessaire : le patriotisme demandait cette évolution. Le Césarisme triomphant lui donna vingt ans de vacances, pendant lesquels il étudia peu et conspira beaucoup. Il regrettait la liberté, et peut-être le pouvoir dont il avait goûté les amertumes. Au lendemain de Pharsale, il ne se serait pas montré irréconciliable, s'il avait été traité moins brutalement. Il devait donner la preuve de son bon caractère en acceptant un portefeuille de la même main qui l'avait jeté dans l'exil.

Cependant la république, qui sortit de nouveau de sous les pavés de Paris, réservait de beaux jours à sa vieillesse. Député et sénateur, ministre chaque semestre, il la suivit dans toutes ses phases sans se démentir un instant; il la servit modérée et tolérante; il la défendit violente et despotique. Catholique sincère, en tout cas phi-

losophe respectueux des droits de tous, marguillier de sa paroisse, et membre du bureau de bienfaisance, où il siégeait à côté de son curé, après avoir donné des gages à l'Église, il la livra à la maçonnerie. Sa voix fut acquise aux lois les plus iniques et aux mesures les plus irritantes. Il vit d'un œil sec la persécution sévir au nom de la liberté, les écoles chrétiennes se fermer, les cloîtres violés, la propriété privée mise sous les scellés. Il reniait tout son passé. On lui rappela ses articles de journal, ses discours de tribune, ses votes parlementaires, les consultations juridiques qu'il avait signées, les causes qu'il avait plaidées à la barre, les doctrines généreuses qui étaient tombées du haut de sa chaire, aux applaudissements d'une jeunesse enivrée par sa généreuse éloquence : on ne put pas le faire rougir.

Au bout de sa longue carrière, le libéral suppute ses succès. Tout a été profit pour lui. Sa poitrine est couverte de la plupart des Ordres de l'Europe ; il est académicien et administrateur des grandes compagnies financières ; la corbeille de la Bourse l'a favorisé autant que l'urne électorale et les caprices des majorités : il est riche. Il compte ses ambassades et ses présidences sans y réussir, tant elles se sont répétées. Les Romains gravaient sur les amphores de Falerne le nom des consuls de l'année ; on pourrait faire un calendrier de cave avec ses ministères, et connaître plus

tard avec exactitude l'âge du Château-Margot, du Champagne et du Clos-Vougeot. Ne demandez pas ce qu'il est, mais ce qu'il n'est pas. L'Égypte avait taillé dans le granit ses Panthées, qui résumaient les symboles et les attributs de toutes les divinités. Notre siècle a produit un homme politique, qui est le bizarre assemblage de toutes les opinions. La langue française le désigne par un nom dérivé du grec, comme celui des statues du Nil. Les gens bien élevés l'appellent un libéral.

L'état de la France décida de sa dernière évolution : il mourut comme il avait vécu, adorateur de la victoire. Il fut porté en terre par les fils de ceux qu'il faisait fusiller cinquante ans auparavant, couvert des couronnes de la révolution, qu'il avait combattue quand elle était défaite. Les deux extrémités de son existence, en se rencontrant, formèrent comme un cercle vicieux, qui devint le nimbe peu glorieux de sa mémoire. Il dut lui en coûter de quitter la scène. Malheureusement pour lui la métempsychose indienne n'était qu'une légende : si cette doctrine avait été vraie, il se serait consolé de ses évolutions libérales, désormais impossibles, en parcourant, au pays d'outre-tombe, une série sans fin de métamorphoses progressives. La mort en le couchant dans son cercueil lui donna une attitude définitive. Personne n'y avait réussi auparavant.

CHAPITRE X

CARACTÈRE FRAGMENTAIRE DU LIBÉRALISME DANS L'ORDRE SOCIAL

L'unité nationale est un intérêt de première importance. On en connaît les éléments : le même sol, le même gouvernement, la même langue, le même génie.

Mais ce n'est là que l'organisme externe de l'unité nationale : l'unité sociale en est l'âme. Ces deux unités ne coexistent pas toujours ; quand l'une manque l'autre est compromise. La société est le faisceau de tous les individus qui la composent, et l'expression en chair et en os des idées qu'ils professent et des sentiments qui les animent. L'unité sociale est donc la résultante de l'unité dogmatique et de l'unité morale précédemment décrites, et dont nous avons déploré

la perte dans notre siècle. C'est assez dire que cette grande unité est entamée un peu partout. Le mal apparaît dans les doctrines sociales, dans les mœurs qui en proviennent, et dans les institutions qui consacrent les unes et les autres.

Il y a trois principales manières de faire de l'unité sociale : le catholicisme, le jacobinisme et le libéralisme proprement dit. Le catholicisme réussit à fonder l'unité sociale partout où il est appliqué, en déduisant de la foi les doctrines, les mœurs et les institutions. Au xvi^e siècle la civilisation était très homogène dans toute l'Europe, et tendait à le devenir encore davantage : la cause du mouvement en retour est connue de tout le monde¹. Depuis, l'unité sociale s'est conservée chez les diverses nations dans la proportion des influences catholiques. Celles qui, en se séparant de la papauté, gardèrent dans l'hérésie et le schisme les maximes chrétiennes en matière d'organisation sociale, ont présenté jusqu'à ce jour le spectacle consolant d'une véritable prospérité. Ce phénomène, contraire en apparence au catholicisme, s'explique par lui et tourne à sa gloire. L'Angleterre, les États scandinaves, la Prusse et la Russie sont dans ce cas. A l'heure qu'il est, la plupart de ces pays sont en train de nous donner le démenti, sans infirmer notre ar-

Balmès : *Le Protestantisme comparé au Catholicisme*.
Vol. III. chap. LXIV. pag. 271.

gumentation. L'unité sociale par le catholicisme disparaît peu à peu : bientôt elle ne sera plus qu'un souvenir historique.

Le jacobinisme est très jaloux de l'unité sociale. C'est une de ses habiletés d'accuser ses adversaires, le catholicisme surtout, de briser cette unité sacrée, en suscitant dans les entrailles de la patrie deux races irréconciliables, qui s'appellent les libres-penseurs et les cléricaux. Sa vertu indignée dénonce la vaste conspiration ourdie dans l'ombre, et les périls qui menacent l'avenir de la France. Nos oreilles sont familiarisées avec ces déclamations, tantôt furibondes, tantôt contenues par une modération hypocrite. Si le crime existe, il n'est pas notre fait. Donc le jacobinisme, héritier de l'Église, mais non pas son continuateur, aspire énergiquement à l'unité sociale. Il déduit les doctrines, les mœurs et les institutions des principes de 89, interprétés à sa façon ; il ne manque pas d'audace ; il est peu délicat sur le choix des moyens ; son moule est prêt ; il veut y jeter la masse nationale, et la tirer de là faite à son image et à sa ressemblance. Il y a dans son passé des essais infructueux ; s'il mène à bonne fin sa nouvelle tentative, nous étoufferons dans son étreinte brutale ; et si notre gorge peut laisser passer un soupir, nous nous écrierons qu'il y a trop d'unité comme ça.

Reste le libéralisme tempéré. C'est à lui que

nous nous adressons à propos d'unité sociale. Nous lui refusons la puissance de la créer ; après avoir échoué dans toutes les synthèses, il ne saurait réaliser celle dont les autres ne sont que les matériaux.

D'abord avec le libéralisme il n'y a plus de doctrines sociales. Nous appelons de ce nom l'ensemble des principes qui, chez tous les peuples, ont servi de base à l'organisation nationale, et que nous désignons en France sous le titre de *Maximes du royaume*. La religion, le bon sens, la tradition avaient formé, en se mêlant, ces principes, dont le respect a valu à l'Europe de longs siècles de paix et de gloire. Le libéralisme les a calomniés et démodés ; on ne peut plus en parler sans irriter les fanatiques, et sans faire sourire les sages. Il est vrai qu'il a la prétention de les remplacer par ses propres doctrines ; mais ces doctrines sont ordinairement fausses, comme nous l'avons surabondamment démontré ; elles sont, de l'avis même de leurs partisans, vagues et équivoques. Voilà pourquoi les interprétations abondent autour d'elles : chaque école leur donne un sens particulier ; elles semblent destinées à diviser les esprits ; on ne saurait donc les prendre au sérieux, malgré la faveur que notre temps continue de leur accorder. Nous n'avons pas à revenir sur ce sujet. Mais nous fournirons à nos lecteurs deux moyens de constater l'état des âmes touchant les doctrines sociales : le premier

c'est l'étude du classement des partis politiques dans les parlements; le second c'est le dénombrement des journaux qui circulent et des nuances qu'ils reflètent.

Le parlement est l'image de la société, qu'il représente avec plus ou moins de fidélité. Il a succédé aux anciens Etats-généraux, auxquels il ne ressemble guère. Aux Etats-généraux, les trois ordres, travaillés quelquefois par des dissensions intestines qui naissaient de la rivalité des intérêts, étaient d'accord sur les doctrines sociales qui n'étaient pas discutées. Les abus se glissaient dans le gouvernement : on s'efforçait d'y remédier ; la chose publique n'était pas mise en question. Le parlement moderne est partagé sur toutes les matières : politique, religion, morale, administration, police, économie sociale, armée, associations, réunions, presse, relations internationales : autant de problèmes qui exercent la sagacité de nos hommes d'Etat et la verve de nos orateurs de tribune. Le parlement a des ailes et un centre, comme une armée rangée en bataille : il combat contre lui-même. A l'aile droite siège la tradition, à la gauche la révolution, au centre l'une et l'autre. La droite se divise à son tour : elle est extrême ou modérée ; la gauche l'imite, de peur de paraître inférieure : elle contient des utopistes du premier et du second degré ; le centre obéit aux lois qui régissent les ailes, et il tire de son unité

souple et élastique une droite et une gauche : ce qui lui donne deux visages, tournés vers l'Orient et l'Occident. Ces grandes divisions ne rendent pas suffisamment le plan parcellaire du parlement. Chaque division a ses subdivisions, qui se divisent à leur tour ; on arrive aux atomes. Alors les partis sont exprimés par des noms propres et non pas par des idées ¹.

L'étude des journaux n'offre pas un moindre intérêt. A vrai dire, ce phénomène n'est que la manifestation du précédent : le parlement c'est la discussion parlée ; le journal c'est la discussion

¹ Les nations les plus chrétiennes de l'Europe épouvantent par le nombre de partis qu'elles renferment. Pour lire avec intelligence les comptes-rendus de leurs assemblées délibérantes, une étude préalable de l'échiquier politique est nécessaire.

L'Espagne, qu'on pouvait croire moins avancée, comprend : 1^o les carlistes, intransigeants, unionistes, dissidents. 2^o les alphonсистes, ultramontains, modérés. 3^o les conservateurs libéraux, fraction intransigeante, fraction opposée. 4^o les dynastiques libéraux, centralistes, campistes, constitutionnels de droite, constitutionnels de gauche. 5^o les radicaux indéfinis. 6^o les possibilistes. 7^o Amis de Carvagal. 8^o les économistes. 9^o les progressistes démocrates. 10^o les démocrates historiques. 11^o Les fédéraux intransigeants. 12^o les fédéraux autonomistes. 13^o les internationalistes. Total : 13 partis et 24 fractions. (*L'Univers*. 24 avril 1881.)

La statistique n'est pas plus rassurante pour la France, l'Italie, la Belgique, le Portugal et la Suisse. Décidément les races latines sont en pleine décomposition : les vers s'y sont mis. Il n'y a rien de comparable au monde, excepté les sectes protestantes aux États-Unis. Des deux côtés, c'est le même principe qui a amené le même résultat. Les peuples du Nord se sont laissé inoculer le virus ; ils ne tarderont pas à en ressentir les terribles effets. C'est déjà commencé.

écrite. Qui comptera les journaux qui se disputent l'opinion, et la quantité d'exemplaires qui pleuvent chaque matin sur les multitudes ? Sous ce rapport, les nations ne sont pas également favorisées. On s'est accoutumé à les classer d'après le chiffre des journaux qu'elles impriment, comme on les juge d'après les kilomètres de chemin de fer qu'elles construisent. Cette aune ne donne pas la vraie taille des nations : mais elle est usitée dans notre système métrique. Journaux du soir et du matin, de tout format, de tout esprit et de tout prix : là retentissent les clameurs de l'opinion ; là s'opère le choc des systèmes ; là se vident les querelles de parti. Ils peuvent servir à mesurer ce qui reste de doctrines sociales dans un siècle. A ce signe reconnaissons que les nôtres sont bien morcelées. Pour nous consoler, on nous répond que tous ces fragments sont reliés entre eux par le libéralisme, philosophie sociale large et généreuse, qui rend l'unité à ceux qui l'ont perdue. A notre grand regret, nous ne voyons pas trace d'unité dans cet amas confus de doctrines contradictoires. Le libéralisme est l'exposition universelle des idées sociales. Chacun y étale ses formules, et les fait valoir de son mieux, avec une bonne foi qui admet des nuances. Les uns ont du succès ; les autres restent dans l'ombre. Ce spectacle amuse certains hommes ; il en charme plusieurs parmi les plus délicats ; s'ils aiment

la variété, qu'ils la goûtent à leur aise ; mais qu'ils ne nous parlent pas d'unité¹.

Le libéralisme s'est posé, à son origine, en pacificateur : cette promesse est affichée partout. Or le caractère des mœurs contemporaines c'est l'antagonisme. Il est à l'état latent, quand il n'éclate pas ; il est aigu ou modéré, violent ou hypocrite ; mais il existe, entre le gouvernement et la nation, entre le peuple et les classes dirigeantes, entre le capital et le travail, entre le libre-penseur et le catholique ; on le constate encore de riche à riche, de pauvre à pauvre, de marchand à marchand : peut-être qu'il n'apparaît dans aucune couche sociale plus âpre et plus implacable que chez les démocrates, ces prôneurs de fraternité, qui ouvrent les bras à tous les partis pour que la réconciliation s'opère sur leur sein : en réalité, pour attiser le feu de la discorde, et tirer quelque profit du trouble des esprits.

¹ Monsieur Emile Ollivier, génie mitoyen, partisan de la Révolution française avec de légères réserves, ami de l'Eglise avec de larges restrictions, avocat habile dans la discussion, théologien incompetent, pamphlétaire violent, historien passionné, conseiller du pape, redresseur de torts, guérisseur de maux, pacificateur partial, homme d'Etat hybride et conservateur douteux, a écrit toute sorte de choses contestables. Il soutient en particulier que « la grandeur véritable de la Révolution française est d'avoir fait un seul peuple uni où il y en avait deux hostiles. » (*L'Eglise et l'Etat au Concile du Vatican*. Tom. II. pag. 495). Le trop libéral publiciste n'a pas bien compté : dans ce peuple il y en a dix. Le nombre augmente chaque jour.

Ne soyons pas surpris de l'impuissance du libéralisme pour amener la paix sociale. Il développe dans les âmes le sentiment du droit individuel ; il l'exagère même, et le pousse jusqu'à l'orgueil. Il est naturel qu'un pareil sentiment isole les personnes, brise les liens qui les contenaient en groupes harmonieux, renverse la hiérarchie humaine, et fasse germer des aspirations voisines de la folie. Dans ces conditions, le monde est un camp ; sa paix est une paix armée. Chaque citoyen a le fusil sur l'épaule la nuit et le jour ; il garde sa foi, sa tranquillité et sa vie, comme il garde sa maison et sa vigne. Ce sont là les douceurs que le libéralisme nous réservait. Mais on s'accoutume à tout. L'homme moderne est toujours menacé, toujours inquiet, toujours sur le qui-vive : cependant il aime son siècle et son pays. Il n'est pas éloigné de croire que jamais les nations n'avaient joui d'une si grande somme de félicité. De là les dithyrambes de la satisfaction bourgeoise entre deux révolutions.

La forme fragmentaire du libéralisme se trahit encore mieux dans les institutions sociales. La constitution, ou la déclaration des droits, règle les rapports de l'État souverain avec l'Église et avec la nation. Quand la constitution est dogmatique, dans le sens catholique ou dans le sens jacobin, les rapports que nous venons de mentionner sont réglés logiquement. Si la

constitution est libérale, dans l'acception moderne du mot, ces rapports ne sont jamais soumis à des principes fixes et nettement délimités.

L'union de l'Église et de l'État, avec la subordination de l'État à l'Église pour le spirituel, est une institution bien définie; elle est entière; elle a son histoire, et les misères qu'on y glane n'empêchent pas qu'elle ne soit glorieuse. La suppression de l'Église, ou son absorption par l'État, sont deux systèmes connus, et qui ne manquent pas de précision. Le libéralisme ne veut pas de l'union de l'État avec l'Église, parce qu'il veut l'État laïque, à l'abri des influences de la théologie; la suppression de l'Église, ou son absorption par l'État, lui paraissent des moyens trop violents — il n'ose pas les employer. Qu'il soit donc séparatiste — son génie ne lui permet pas de l'être carrément. Nous ne pensons pas qu'il ait peur de sa solitude : il est trop infatué de sa sagesse pour croire qu'il a besoin de l'Église; mais il a peur d'une Église trop libre. En conséquence il signe avec elle des concordats chargés de clauses équivoques : s'il lui accorde des immunités qui ont leur prix, il réserve son droit de police, et il rentre par cette fausse porte dans la place. Il multiplie les réglementations; il surveille le clergé, son enseignement, ses revenus, ses immeubles, ses assemblées, ses fondations, et jusqu'aux cérémonies de son culte. C'est ce

régime qu'il décore du titre pompeux de liberté de l'Eglise. Nous connaissons des libéraux sincères que cette tyrannie déguisée irrite, parce qu'elle blesse leur doctrine¹. Pour nous, nous ne voulons relever ici que les contradictions du libéralisme, qui ne pousse aucune idée à bout, et qui s'arrête à mi-côte, convaincu qu'il résout les problèmes avec un tact infini².

La question des rapports de l'Etat avec l'Eglise est fondamentale ; si elle est mal résolue, toutes les autres s'en ressentent. Les rapports de l'Etat libéral avec la nation ne comprennent guère que des questions de liberté. Parmi ces libertés, les plus célèbres, parce qu'elles sont chères à notre siècle, s'appellent la liberté d'enseignement, la liberté de conscience et des cultes, la liberté de la presse, la liberté de réunion et d'association : il y en a d'autres ; mais bornons-nous aux principales ; elles suffisent à notre démonstration.

La liberté appartient en principe à la vérité. L'Etat libéral en étend le bénéfice à tou-

¹ Laboulaye: *Le Parti libéral*. pag. 10-11 et suiv.

² Monsieur Emile Ollivier, avec son système de *l'indépendance réciproque de l'Eglise et de l'Etat*, a la prétention d'aplanir toutes les difficultés. Son système mène à une horrible confusion, dont il convient quelque peu. Cela ne l'empêche pas de s'appuyer sur le témoignage de saint-Thomas de Fénélon, et autres écrivains recommandables. (*L'Eglise et l'Etat au concile du Vatican*. Tom. I. pag. 73 et suiv.)

toutes les doctrines. Quoi de plus simple que de laisser dire et de laisser faire? Mais l'Etat libéral s'est ravisé : il a craint pour l'ordre public, et il a mis des freins aux libertés octroyées un instant auparavant. Ces libertés diminuées ne ressemblent qu'à moitié à des libertés. Ne valait-il pas mieux promettre moins et tenir un peu plus? Ce jeu de bascule, qui consiste à retirer d'une main ce qu'on accorde de l'autre, manque de loyauté; il donne aux institutions un caractère équivoque; il amène dans la pratique d'inextricables embarras. On veut concilier l'ordre et la liberté : ce dessein est louable et digne d'hommes d'Etat sérieux; mais on ne concilie que l'ordre véritable et la liberté légitime. Les données du problème, tel qu'il est posé par l'Etat libéral, impliquent des antilogies inconciliables.

Admettons cependant l'hypothèse, qui est malheureusement la situation depuis cent ans. Comment procédera l'Etat pour discerner les doctrines qu'il veut légaliser ou tolérer? Depuis sa séparation, sinon absolue au moins relative, avec l'Eglise, il a perdu la compétence dogmatique, parce qu'il est un pouvoir purement externe, et qu'il ne règle que les actions. S'il revendique la compétence, il lui manquera le criterium : la difficulté est au moins égale. Les libéraux tirent l'Etat d'embarras en distinguant la religion naturelle des religions positives. Ils

poussent encore plus loin la désagrégation des idées : ils séparent le dogme de la morale ; et parce que la morale, réduite à sa plus simple expression, suppose au moins une base philosophique, ils séparent la morale de la métaphysique : c'est leur langage ; poussés à bout, ils avouent cruellement qu'ils professent la morale indépendante, d'où découle la morale civique, dernier produit d'une école aux abois, qui dissimule mal la gêne qu'elle éprouve et le peu de goût qu'elle a pour la vérité intégrale¹. Ces subtilités ne sont pas des solutions.

Voyons l'Etat libéral à l'œuvre. Il craint l'Eglise presque autant que la révolution violente : l'Eglise, parce qu'elle menace ses prétendus droits, la révolution, parce qu'elle est un péril pour l'ordre ; il chicane avec la première ; il observe la seconde : nous n'osons pas dire qu'il la combat — en tout cas c'est de biais — et entre ces deux forces qui se disputent le monde on sait de quel côté il penche.

En matière d'enseignement, après avoir proclamé la liberté, l'Etat libéral débuta par le monopole. Il a fait attendre quarante ans la liberté

¹ Cette théologie désossée, qu'on trouve dans tous les livres des écrivains libéraux, a abouti à la sécularisation du serment, qui a fait l'objet d'un projet de loi voté par une Chambre française en 1882. Jusque-là on jurait par le créateur du ciel et de la terre. Désormais le citoyen affranchi jurera sur son honneur et sur sa conscience. Ici la sottise le dispute à l'impiété.

de l'enseignement primaire, plus de cinquante ans la liberté de l'enseignement secondaire, plus de soixante dix ans la liberté de l'enseignement supérieur. Ces libertés précieuses lui ont été arrachées pièce à pièce ; il les fit payer cher par les conditions qu'il y mit ; toujours garrottées, ces libertés sont à la veille d'être étranglées.

L'Etat libéral est maître d'école. La jalousie de métier et la défiance vis-à-vis de l'Eglise expliquent les mesures qu'il prend chaque jour pour chagriner l'enseignement indépendant. S'il ne l'aime pas, qu'il le supprime — la lettre de la constitution s'y oppose et la diplomatie également. S'il le déteste, qu'il le persécute ouvertement — ce mode répugne à la douceur de son tempérament, sinon à la délicatesse de ses sentiments. Longtemps il a respecté le principe de la liberté de conscience, et il a entretenu des écoles confessionnelles, entre lesquelles les religions reconnues avaient le choix ; cependant il ne se préserva jamais d'un certain goût pour l'instituteur laïque, qu'il opposait au curé de campagne pour balancer son influence. Peu à peu il a abandonné cette attitude presque impartiale, et il a évolué vers l'école neutre, un concept maçonnique, qu'il a accepté à moitié, et dont il dissimule la laideur sous les bandelettes de son formalisme : étrange école, qui n'est pas confessionnelle, qui n'est pas même religieuse, puisque l'enseignement du dogme en est banni, et qui pré-

tend n'être pas irréligieuse, puisqu'elle se renferme dans un silence respectueux. Mais la charade est devinée. Si l'on nous accusait de mettre à la charge de l'Etat libéral les excès du jacobinisme, nous répondrions que les libéraux ne sont pas innocents du crime ; car les uns l'ont voté, et les autres se sont dérobés, pour n'avoir pas à le combattre en face ¹.

La presse est peut-être le terrain le mieux choisi pour étudier le caractère fragmentaire des institutions modernes. C'est ici la suprême confusion du libéralisme et le triomphe de l'apologétique chrétienne. La liberté de la presse est la conséquence logique de la liberté de penser ; l'Etat libéral l'a inscrite dans la constitution ; il professe pour elle un respect absolu. Il n'a pas édicté de peine contre ses détracteurs ; il se contente de les livrer aux sifflets de l'opinion publique. Mais comment dirige-t-il la force qu'il a créée, et qu'il paraît redouter ? Quand les philosophes libéraux arrivent au pouvoir, parce qu'ils ont célébré en style pompeux les bienfaits de la presse, ils se hâtent

¹ Quelque soit l'avenir des lois tyranniques que le parlement français a votées contre l'enseignement catholique, dans les années 1880, 1881, 1882, ces lois appartiennent à l'histoire. Elle contiennent des moralités que nous laissons à nos lecteurs le soin de déduire. Ces pièces sont à ajouter au dossier du libéralisme, et bien propres à dessiner nettement son génie captieux. Si l'Europe devait revenir un jour de son aveuglement, elle pourra faire des réflexions sérieuses sur ses anciens entraînements.

de lui lâcher la bride, pour la dédommager de la compression qu'elle a trop longtemps endurée. C'est pourquoi ils se mettent à abroger les lois préventives et répressives qui la régissaient. Si la prudence ne leur permet pas de prendre ce moyen radical, ils ferment les codes, et l'anarchie des idées passe devant les prétoires où la justice n'habite plus. Mais la presse est une vieille pécheresse qu'aucune aventure ne convertit : c'est son essence d'abuser de la liberté, et de forger elle-même les chaînes dont on la charge. A l'heure des réactions, l'Etat libéral, toujours fidèle à son programme, se donne un démenti, pour sauver la situation, et ramener un peu de calme au sein de la tempête. Alors les mesures fiscales vont de pair avec les précautions administratives et les rigueurs judiciaires, afin de contenir la presse. On la soumet à l'autorisation préalable, au timbre et au cautionnement ; on frappe un impôt sur le papier, on augmente les droits de transport, on interdit la vente des journaux sur la rue ou dans les gares de chemin de fer : les saisies, les procès, les amendes, les suspensions, les interdictions, les emprisonnements se multiplient. La presse est une bête fauve, que les chiens forcent dans les taillis, et que les chasseurs officiels criblent de coups. Les inquisiteurs du moyen âge n'étaient pas plus sévères pour les hérétiques ; du moins les inquisiteurs étaient logiques : l'évangile était la loi sociale ; ils pro-

tégaient ceux qui s'y soumettaient ; ils traitaient les rebelles comme ils le méritaient.

L'Etat libéral ne peut pas en dire autant. Ici encore il suit son tempérament éclectique, et il prépare le triage des doctrines. Il livre à la presse la métaphysique, pour laquelle décidément il professe un suprême dédain. La métaphysique signifie les principes en tout genre : principes religieux, moraux et sociaux ; tout vient de là et tout y revient ; le monde est bâti sur la métaphysique, qu'il ne faut pas confondre avec des pointes d'épingle. Ordinairement l'Etat libéral réserve les matières politiques et économiques — il faudrait indiquer clairement où commence et où finit ce domaine inviolable. La morale est aussi l'objet de quelques précautions : il faut sauver les mœurs. Cependant le crayon a des audaces que la civilisation ne saurait supporter ; la caricature a des méchancetés très préjudiciables aux tiers ; c'est encore un abus, qui, dans un pays bien administré, doit être puni. A travers cette législation draconienne nous voyons des entailles faites à la liberté de la presse, telle que l'Etat libéral la conçoit et la promulgue : nous y voyons surtout une magnifique application de l'esprit fragmentaire dont nous accusons le libéralisme. Sacrifier la métaphysique, c'est-à-dire les principes, et prétendre sauver les vérités politiques, économiques, morales et sociales, qu'est-ce donc, si ce n'est l'absurde

en théorie et l'inextricable en pratique? comment des écrivains qui outragent le ciel respecteront-ils la terre? comment concilieront-ils l'impiété et la moralité? de quels secours seront-ils pour l'Etat, quand ils auront ébranlé l'Eglise? Avec de pareilles distinctions, les lois sur la presse seront inintelligibles ou inapplicables; il se formera autour d'elles une jurisprudence qui défiera la sagacité des plus habiles, et préparera des tortures aux magistrats assis dans les cours de justice.

Du reste, et c'est ici le point capital, aucune mesure n'aura raison de la presse, tant qu'elle gardera les droits que l'Etat libéral lui reconnaît. Après avoir ravagé la sphère de la métaphysique, elle fera fatalement irruption dans la sphère sociale. Pour briser les liens qui gênent son action, elle fera des révolutions; et sur les ruines fumantes de l'ordre, elle reprendra à nouveau les lois de son existence, et en inspirera la rédaction. A chaque retour offensif elle élargira ses voies; elle en viendra à demander qu'on abolisse le délit de la pensée, et que la responsabilité n'existe que lorsque l'effet aura suivi la pensée exprimée¹. Qui oserait dire que c'est la dernière limite de ses prétentions? si la pensée n'est pas un délit, pourquoi l'acte serait-il un crime? Ici

¹ Le projet de loi sur la presse déposé au parlement français en 1881, contient cette effroyable maxime. (Voir au *Journal officiel*.)

la philosophie chrétienne ne peut pas mesurer la profondeur de l'abîme dans lequel roule l'État libéral, et auquel il n'échappe qu'au prix de mille contradictions.

La liberté de réunion et d'association est un autre cauchemar de l'Etat libéral. Il l'annonce solennellement ; et il en recule toujours l'octroi ; cette échéance lui donne des frissons. L'Eglise et le club sont côte à côte ; il s'agit de donner satisfaction à tous les deux. La sagesse politique ne permettait pas de prendre un pareil engagement ; car l'Eglise et le club ne se valent pas : on ne peut pas les rapprocher sans sacrilège, ni les placer sur la même ligne sans injustice. L'égalité accordée à deux associations si différentes est une conception malheureuse : l'Etat libéral en subit les conséquences. Pour justifier la protection qu'il accorde à l'Eglise, il invoque les concordats ; — on lui répond qu'il doit les dénoncer. Pour refuser l'autorisation à des cultes nouveaux, il dit qu'il n'en reconnaît que trois ; — on lui dit d'en reconnaître quatre. S'il s'oppose à des réunions publiques, il fait valoir l'absence d'une loi qui régisse la matière ; — on lui crie de la présenter. Quand il interdit les associations, on lui oppose les confréries et les ordres religieux ; — il reste sans réplique. Il n'a qu'une ressource : gagner du temps et endormir les enragés par le mirage d'un avenir qui n'arrive jamais. Cependant l'orage gronde dans la presse,

à la tribune, et dans les réunions électorales. L'Etat libéral se sent débordé : il se tire de l'impasse par un coup de théâtre. Pour faire taire le club, il persécute l'Eglise ; à la même heure il prohibe les processions et les attroupements sur la voie publique ; il frappe les conférences de Saint-Vincent-de-Paul, et il envoie la police dans les loges maçonniques ; il ferme quelques tripots que le désespoir des familles lui dénonce, et il arrache les religieux de leurs couvents, malgré les lois qui les protègent, et les arrêts de la magistrature qui consacrent leurs droits ; il empêche quelques congrès socialistes, et il dissout sans motif les cercles catholiques, où l'ouvrier trouvait des plaisirs légitimes et la moralité par-dessus le marché. Au milieu de cet abattage brutal, dans lequel le bien et le mal sont confondus, l'Etat libéral croit faire preuve d'une haute impartialité ; c'est ce qu'il appelle tenir la balance entre les partis, éviter les extrêmes, et faire régner l'ordre. Il se tourne vers la révolution, et lui demande si elle est satisfaite. Il n'ose pas interroger l'Eglise : c'est la victime ; cependant il est tenté de lui dire que ses protestations sont de l'ingratitude ; car il pouvait la tuer, et il s'est contenté de lui couper les bras et les jambes ; sa modération mérite d'être appréciée. A toutes les questions indiscretes qu'on lui adresse, à tous les rapprochements gênants qu'on établit entre ses doctrines et sa pratique,

il oppose, non sans quelque majesté, la force des choses. Cette raison n'est pas bonne, car il fallait prévoir le cas. Si le cas n'a pas été prévu, où est la capacité politique? s'il l'a été, qu'est devenue l'honnêteté du caractère?

Arrivé là, l'Etat libéral s'est assez déjugé. La fatalité des principes qu'il professe le force de temps en temps d'aller plus loin. Sous la pression irrésistible de la révolution qu'il a armée lui-même, il devient le complice des méchants : il favorise leurs entreprises, il ferme les yeux sur leurs prévarications, il leur ouvre la porte des carrières, il met à leur disposition les ressources du budget. Alors l'iniquité est triomphante ; les bons citoyens, traités comme des parias et étrangers dans leur patrie, cachent leur douleur dans l'ombre, et s'estiment heureux de n'être pas égorgés. C'est à ce prix que l'Etat libéral calme les violents, et ajourne sa chute, pourtant inévitable. En effet, l'habileté n'est pas un principe : elle n'est qu'une base chancelante, qui se dérobe tôt ou tard sous les pieds de ceux qui s'y fient.

Ce rapprochement entre le programme de l'Etat libéral et son gouvernement, ses variations sans nombre, ses palinodies cyniques, ses injustices, qui n'ont pas même l'excuse de la conviction, et que l'instinct de la conservation ne saurait autoriser, renferment de graves enseignements. L'Etat libéral ne préside pas à une so-

ciété, mais à des fragments humains, qui s'agitent dans un même cercle, improprement appelé société. Il ne préside pas à une société stable et identique, mais à une série de sociétés qui sortent l'une de l'autre, en se contredisant, et qui se ressemblent uniquement par le nom qu'elles portent et par le sol qu'elles occupent. Leur histoire est tourmentée : les époques en sont heurtées ; c'est un travail qui se défait sans cesse et toujours à recommencer. Les libéraux sont gens d'esprit et d'une verve intarissable ; entre temps ils se passent la facétie. Ils se consolent de nos changements, en disant que le mouvement est la vie. Ils oublient qu'il y a deux mouvements, celui qui édifie, et celui qui détruit, un qui est la vie, l'autre qui mène à la mort. En tombant dans cette confusion, ils se montrent naïfs : plus probablement ils sont sophistes.

Il demeure prouvé que le libéralisme ne peut s'élever à la synthèse, ni dans l'ordre intellectuel, ni dans l'ordre moral, ni dans l'ordre social. En brisant l'unité dans ces trois sphères, il a assuré son règne.

LIVRE III

De deux autres principes générateurs
du libéralisme.

L'illusion et la défaillance.

CHAPITRE I

L'ILLUSION LIBÉRALE

Le libéralisme est le fait qui résume le mieux notre temps; il sera sa caractéristique dans l'avenir. Quand on mesure sa surface, on trouve qu'il enveloppe le monde; si l'on sonde sa profondeur, on constate qu'il a traversé toutes les couches sociales. Il est plus qu'un fait; il est une époque. Il est une des trois grandes époques qui partagent l'histoire des nations chrétiennes : de Néron à Constantin, le catholicisme travaille à la conquête d'une société qui le repousse; de Constantin à la Renaissance, il comble de ses bienfaits une société qui l'accepte; depuis, il ne cesse de perdre du terrain au milieu de cette même société, qui est lasse de ses influences, et qui s'y

soustrait chaque jour davantage. Ce dernier mouvement, c'est le libéralisme.

Une pareille diffusion d'erreur est presque sans exemple. Peut-être faudrait-il faire une exception pour l'arianisme, hérésie subtile et captieuse, qui surprit tout l'empire devenu chrétien, et lui arracha, quand il s'aperçut qu'il était tombé dans les filets de dogmatiseurs déloyaux, un gémissement dont saint Jérôme a pris note. Du moins la surprise ne fut pas de longue durée; les âmes se redressèrent, et protestèrent avec indignation contre des formulaires perfides : elles réagirent vigoureusement contre une secte qui n'avait triomphé qu'à l'aide de malentendus. D'autres hérésies eurent des chances égales : néanmoins elles n'échappèrent pas à la lutte; leur habileté consista à diviser les nations en deux camps d'inégale puissance; là se borna leur succès; il était déjà trop grand.

Le libéralisme nous semble encore plus heureux. Les bons et les méchants sont ses adeptes; et ils feraient bon ménage, si les bons étaient seuls les maîtres. Le signe le plus grave de la situation réside dans cette particularité, que les honnêtes gens, gagnés à la cause, sont dans une bonne foi parfaite : ils ne doutent pas ; ils ne craignent pas ; ils sont calmes. S'ils se fâchent, c'est contre ceux qui s'obstinent à parler principes, et osent à tenir tête à l'opinion à la mode; incorrigibles maladroits qui

ne savent pas saisir l'heure des transformations nécessaires.

Les causes générales de ce fait sont assez connues. Le libéralisme est une nouveauté en philosophie et en politique ; il est en dehors des lois de la raison et des traditions du genre humain ; il y a là une source de séduction très grande. Le libéralisme est une erreur ; on sait quelle action l'erreur exerce sur notre nature : c'est un fruit défendu qui a une saveur spéciale. Mais il n'y a pas d'erreur qui corresponde mieux que celle-là à nos instincts, qui trouve en nous plus de secrètes intelligences, et y provoque de plus sauvages tré-saillements. Il y a de la métaphysique dans le libéralisme ; ce n'est pas par ce côté qu'il nous saisit. Mais il parle à l'orgueil, principe de tous les dérèglements ; il retentit par ses applications dans l'ordre pratique, ce qui excite d'autres convoitises qui ne sont pas plus nobles ; voilà les vrais motifs de la force presque irrésistible du libéralisme.

A côté des causes générales, il faut placer les causes particulières. Or les méchants font du libéralisme par esprit de secte : c'est une arme dans leurs mains sanglantes. Le gros du public s'y abandonne par défaut de réflexion : il suit le torrent. Enfin il y a une école composée d'hommes distingués et délicats, qui professent pour le libéralisme un attachement voisin de l'enthousiasme : c'est l'école de l'illusion. C'est

à elle que nous consacrons la plus grande partie, des développements de ce troisième livre.

L'illusion est quelquefois le mal du génie : presque toujours elle est celui des âmes généreuses. A ce point de vue, l'illusion a quelque chose d'attachant : la sympathie ne va pas à l'erreur pour elle-même, mais à ceux qui la commettent, parce qu'il est telle nuance d'erreur dont tout le monde n'est pas capable : elle suppose une élévation exagérée. S'il ne s'agissait ici que des hommes, nous ne prendrions pas les libéraux pour de profonds philosophes, ni pour des politiques de premier ordre, malgré le talent dont la plupart ont fait preuve ; cependant nous nous sentirions du goût pour leur distinction morale. Chez eux, en effet, le sentiment du droit est très développé ; ils en font une religion. Ils l'affirment dans son essence ; ils en assignent les origines ; ils en décrivent l'orageuse histoire ; ils en sont les champions intrépides, et ils élèvent des protestations magnanimes contre l'oppression triomphante. Du sentiment du droit naît en eux le respect de l'homme ; ce respect, ils l'imposent à leurs voisins : leur rêve est de le voir pratiqué sur la terre ; la liberté leur paraît le moyen d'assurer un intérêt aussi sacré. Certes, voilà des âmes qui résonnent à un très haut diapason. Pourquoi gâter de si belles lignes ?

L'illusion des libéraux a d'autres sources. L'une d'elles, qui n'est pas la moins grave, parce qu'elle s'appuie sur une fausse idéalité, c'est l'analyse incomplète des éléments logiques de la liberté. Cette analyse est faite : on la trouve dans les ouvrages des écrivains qui ont travaillé la matière, depuis saint Augustin jusqu'à Bossuet, autant chez les laïques que chez les théologiens. Tout à coup voilà une notion capitale qui disparaît des catégories de l'esprit humain. Nous l'avons inutilement cherchée dans la littérature libérale, toujours vague et confuse, souvent contradictoire, principalement sur la question qui nous occupe. Les libéraux ont fermé les livres ; ils se sont détournés de la tradition, pour définir à leur guise la liberté ; quand ils eurent forgé leur idole, après avoir caché ses lacunes sous des formules et ses difformités sous les tirades de leur rhétorique, ils se mirent à l'adorer. Les libéraux rationalistes nous ont accoutumés à leurs mésaventures, parce qu'ils se lancent dans l'inconnu sans autre secours que leur bagage scientifique ; ils devaient errer une fois de plus : nous sommes plus attristés que surpris. Les libéraux catholiques n'ont pas plus de précision ; chez eux, même absence de métaphysique. Plusieurs ont pris la liberté pour un bien absolu et un degré supérieur de l'être, sans distinguer entre la liberté du bien, qui est en effet une supériorité, et la liberté du mal, qui est un défaut, et une condi-

tion accidentelle de l'homme déchu qui s'épure dans l'épreuve. D'autres ne sont pas plus heureux quand ils confondent la puissance physique avec le droit, ni lorsqu'ils déduisent la légitimité de la liberté du mal de l'octroi que Dieu en a fait à l'homme ; sans apercevoir toutes les différences qui existent entre les deux termes de cette comparaison. La ligne de démarcation tirée entre leur libéralisme et un autre sauve à la rigueur chez quelques-uns les principes ; en pratique, elle ne sauve ni la clarté des idées, ni la fermeté des attitudes, ni la correction de la conduite.

Une autre source d'illusion pour les libéraux, c'est le jugement peu réfléchi qu'ils portent sur l'homme. Ils l'ont vu du fond de leur cabinet de travail, un télescope à la main ; c'est avec cet instrument, très propre à lire dans les étoiles, qu'ils ont étudié les fibres du cœur humain : ils y ont fait de vraies trouvailles, jusque-là inconnues des moralistes et des gouvernements. Leur anthropologie est une anthropolatrie peu déguisée. L'homme y est étudié en lui-même ; ses facultés sont décrites avec emphase ; ses droits sont portés jusqu'aux nues ; les résultats de son activité deviennent au bout de leur plume un poème épique, qui laisse bien loin derrière lui l'Illiade et l'Enéïde ; là tout se déroule en splendides panoramas, qui se superposent par plans progressifs, et qui forment un tableau éni-vrant, quand on les regarde à travers les ver-

res grossissants des publicistes libéraux. Quelle est cette manière de courtoiser l'humanité? on n'a donc renversé toutes les majestés que pour en dresser une autre sur leurs débris? Les majestés du passé étaient souvent abominables; plus souvent encore elles méritaient leur nom et leur prestige. La majesté abstraite de l'homme n'est pas tout à fait une fiction; sa majesté concrète supporte moins l'examen: on en convient assez généralement. Mais ne jugeons pas par comparaison. Où est l'homme des libéraux, cet homme presque infaillible, du moins à l'état collectif, vertueux par tempérament, désintéressé par instinct, et qu'il suffit d'abandonner à lui-même pour obtenir de sa sève les plus magnifiques épauvements? Cet homme n'est pas dans l'histoire. On a donc créé un homme nouveau pour les besoins de la cause: c'est l'homme moderne, issu des principes de 89, ayant pris conscience de lui-même, bourré de grammaire, de géographie et d'arithmétique, en possession de ses droits, et en faisant l'usage que l'on sait. Cet homme appartient aux libéraux: il sort du moule de leur cerveau; nous leur laissons volontiers la gloire de ce chef-d'œuvre et la responsabilité qui s'y attache. Or cet homme n'est pas le véritable: ce n'est pas l'homme de la Bible, pas même l'homme d'Aristophane, de Térence ou de Molière. Les libéraux en ont pris le type en eux-mêmes: mais leur générosité les a

trompés ; ils sont trop grands pour servir de type à l'humanité. Voilà des penseurs remarquables, qui savent Aristote et Cicéron par cœur ; qui ont fait des cours de psychologie dans leurs chaires, avec un succès de parole qu'un demi-siècle n'a pas fait oublier ; qui ont écrit des livres étincelants de couleur et de verve, encore maintenant à la mode parmi les délicats de la république des lettres : et quand on cherche dans leurs savantes analyses l'homme réel, on ne le trouve pas. On pourrait nous donner le démenti, en produisant dans le procès des pages qui honorent nos moralistes libéraux, et où l'homme est disséqué d'une main impartiale. Nous en convenons : seulement nous regrettons que le philosophe ne s'en souvienne plus quand il devient ministre ; et que l'homme, qu'il connaît si bien, soit relégué dans ses cartons, tandis que le mannequin du libéralisme occupe la scène, et décide des destinées de la chose publique.

Ici encore notre étonnement augmente, en voyant certains catholiques, inféodés au libéralisme, enchérir sur leurs coréligionnaires politiques par leur optimisme à l'endroit de l'homme : cet optimisme va jusqu'à la naïveté et à l'enfantillage. Ils aiment tant l'homme, qu'ils le flattent pour mieux le lui prouver. Passe encore de l'aimer : cette image de Dieu, qui est devenue sa conquête, et qui lui a coûté son sang, a des droits sur le cœur de tous ceux qui croient à ce Dieu, et

se dévouent ici-bas aux intérêts de sa gloire. Mais n'est-ce pas une étrange façon de l'aimer que de caresser ses passions, de méconnaître ses vices, et de lui tendre, sans le vouloir, des pièges dans lesquels il donnera à coup sûr? Cependant ces libéraux ont été élevés à bonne école : ils connaissent la psychologie de l'évangile, la plus profonde, la plus sûre, et dont les données sont toujours dans le vrai rapport avec les faits de l'histoire. Laisser l'homme dans l'évangile, c'est imiter l'erreur de ceux qui le laissent dans la philosophie ; pour les deux cas, le mal est le même : on livre le monde à un homme de fantaisie, qui ne tarde pas à le bouleverser.

Disons tout de suite que les circonstances dans lesquelles le libéralisme s'est produit explique partiellement l'illusion des honnêtes gens qui l'ont acclamé. Ces circonstances déjà décrites formaient une de ces situations suprêmes, comme il s'en rencontre de loin en loin dans les annales des nations ; et qui, en déconcertant tous les principes, met à l'épreuve les têtes les plus froides et les courages les mieux trempés. La victoire du mal fut alors si complète, que la résistance devint impossible aux plus décidés. Si le vainqueur offre des conditions de paix acceptables, la sagesse défend de les repousser. La question était toute politique ; dans les termes où elle se posait, elle était résolue d'avance. Or les faits accomplis ont

réagi sur la doctrine ; à leur tour ils sont devenus principes : insensiblement les esprits se sont accoutumés à leur donner ce caractère. Les libéraux rationalistes étaient sur leur terrain ; car pour eux, les faits dont nous parlons manifestaient les droits absolus de l'homme. Ces faits avaient beaucoup tardé à se produire ; la lutte avait été longue et cruelle entre le préjugé et l'idée nouvelle ; après des siècles, la justice triomphait ; les vainqueurs applaudissaient à ce grand événement. Les libéraux catholiques ne pouvaient pas aller jusque-là ; beaucoup se sont sauvés de ces excès, et n'ont pas dépassé les lignes de la théologie ; malheureusement tous n'ont pas eu la même discrétion, et plusieurs ont inspiré des craintes sérieuses pour leur orthodoxie. Pour les uns et les autres, à quelques exceptions près, il s'est formé un brouillard qui a enveloppé les frontières des choses, et dans lequel s'est produit le phénomène de la réfraction ; les idées ont pris des aspects fantastiques : la théologie et la politique ont cessé d'être distinctes. Dans ce milieu équivoque, qui n'était ni le jour ni la nuit, on a vu passer ensemble, unis par une fausse paix, les partisans des symboles les plus divers : leur signe de ralliement, c'était le libéralisme sans épithète. Avec tous ces trompe-l'œil, l'illusion était inévitable.

Quelles que soient les sources de l'illusion

chez les libéraux, on ne saurait la révoquer en doute. La preuve en est dans leur enthousiasme poussé jusqu'au fanatisme. Leurs livres sont comme la *Marseillaise* philosophique du libéralisme. En doctrine, ils le posent comme un axiome qu'on ne discute pas; en histoire, ils le voient partout, même là où il n'est pas. A les en croire, il existait la veille; il agitait les masses inconscientes; il se cachait sous des institutions à peine ébauchées, formes sublimes des institutions de l'avenir. C'est lui qui protestait contre les abus, lui qui introduisait toutes les améliorations utiles, lui qui suscitait les beaux caractères, les grands patriotes, incompris de leur temps, et auxquels la postérité a rendu justice; il est le résumé du travail des siècles: il a préparé l'enfantement de la société moderne, dernier terme et produit suprême de toutes les énergies cachées dans les entrailles de l'Europe; il a été à l'état prophétique avant de se réaliser dans les établissements des nations: comme si Dieu avait voulu le montrer de loin au monde, afin de le rendre digne d'un état si glorieux par les épreuves qu'il a traversées et les essais infructueux qu'il a vingt fois tentés. En politique, le libéralisme est une solution, devant laquelle disparaissent tous les maux pour faire place à tous les biens. L'alchimie du moyen âge poursuivit en vain la pierre philosophale: le libéralisme plus heureux l'a découverte pour les sociétés¹.

¹ Toute la littérature libérale témoigne de la vérité de nos

La liberté mal définie joue dans les œuvres des libéraux le rôle de Béatrix dans la *Divine Comédie* de Dante : elle en est l'unique inspiration. La liberté marche devant eux ; elle éclaire leurs investigations ; elle résout leurs doutes ; elle leur explique la signification des symboles ; elle juge les personnages : elle pèse leurs âmes ; elle leur assigne la place qu'ils doivent occuper dans l'éternité des temps.

La liberté les introduit dans l'enfer de l'histoire ; elle leur montre les esclaves chargés de fers et ensanglantés par la verge du maître. Elle déroule avec complaisance tous les abus de la féodalité, la taille, la corvée, la main-morte et le droit du seigneur. Elle dénonce la théocratie, le régime des âges barbares, où l'homme était opprimé au nom de Dieu ; Charlemagne est jugé sévèrement, et Hildebrand n'échappe pas à sa satire vengeresse. Elle s'arrête devant les bûchers de l'Inquisition ; elle flétrit les beurreaux ; elle salue les victimes avec sympathie : elle a des regards doux pour les hérétiques dont elle amnistie les crimes en voilant la laideur de leurs vices. Chemin faisant, elle assiste au mouvement des communes ; elle applaudit au réveil de la raison ; elle jette une couronne à Abailard et des fleurs

assertions. Au point de vue historique, nous indiquerons Augustin Thierry comme ayant décrit avec plus d'esprit systématique la préexistence du libéralisme, qu'il voit partout, même là où on le soupçonne le moins. (*Essais sur l'histoire du tiers-état. passim.*)

à Héloïse, la muse de sa théologie. Arrivée aux temps nouveaux, elle rencontre des spectacles qui provoquent sa verve. La lutte s'établit entre la tradition et la libre pensée : d'un côté Luther, Bayle, Voltaire et Rousseau; de l'autre des papes et des rois, Léon X, Charles-Quint, Louis XIV et Louis XV. Elle se mêle à la bataille, et elle en suit les péripéties : à l'heure du triomphe de l'impiété philosophique, elle entonne unehymne sauvage qui fait tressaillir les réprouvés.

La liberté passe ensuite dans le purgatoire social, région mélancolique placée entre des abus effacés et des espérances qui ne sont pas encore réalisées. Elle conduit les libéraux à travers les débris de l'ancien régime, condamnés mais encore subsistants, les religions d'Etat, le repos légal du dimanche, le droit électoral restreint, l'imprimerie soumise au brevet, la presse suspectée, le christianisme trop influent, l'école confessionnelle, la messe dite dans les camps, les évêques assis au parlement, le clergé salarié et le pape respecté. Elle parcourt le monde du travail; elle décrit les douleurs de l'ouvrier, son modique salaire, les chômages et le cortège des maux qu'ils entraînent; en face, elle montre avec colère le capital égoïste, qui courbe toute tête, qui défie toute concurrence, et ne laisse d'autre droit que celui de mourir de faim : elle prêche la guerre, quand elle ne sonne pas l'insurrection. Le passé est vaincu; le présent est triste; l'avenir n'est pas encore venu.

La liberté s'arrête là ; et ne pouvant pas introduire ses disciples dans le paradis humain, elle le regarde loin, elle l'indique du doigt, pour tenir les cœurs en haleine et empêcher les désespoirs. Alors elle devient sibylle : debout sur son trépied, elle a des transports qui sont presque des convulsions. Ecoutez : L'avenir est semé dans les facultés des nations ; la science s'efforce de le réaliser toujours davantage : ses progrès sont lents mais sûrs. L'avenir, c'est le triomphe du droit individuel et l'affranchissement de toute entrave ; c'est la richesse augmentée et bien distribuée ; c'est la souveraineté communiquée à tous, et s'exerçant sur tous et par tous ; c'est l'équilibre des intérêts, c'est la cessation des fléaux et des guerres, c'est la paix entre les classes, c'est la fraternité des peuples. Tous ces biens sont dans les plis du drapeau de la liberté. Les vents n'ont pas encore permis à ce drapeau généreux de se déployer tout à fait : demain il flottera ; et à son ombre, l'humanité, fatiguée de ses longues pérégrinations, s'assoiera pour respirer à son aise et régner sur un monde dompté.

Ceci ressemblera peut-être à une fantaisie, et paraîtra sortir du ton sérieux dont en philosophie on ne doit jamais se départir. Cependant nous prétendons écrire pour prouver une thèse, et non pas pour rire. Ceux qui parcourront, comme nous l'avons fait, les ouvrages des repré-

sentants les plus accrédités du libéralisme demeureront convaincus que, sous une forme romanesque, nous avons exprimé une réalité tangible. Nous résumons notre pensée en ces mots : la liberté est l'unique criterium des libéraux ; c'est à l'aide de ce criterium qu'ils étudient et qu'ils résolvent tous les problèmes ; il est le principe de tous leurs jugements et la source de toutes leurs illusions.

L'illusion est la raison dernière de l'enthousiasme des libéraux pour la liberté. Que Spartacus la célèbre au pied du Vésuve, en marchant contre la république ; qu'André Chénier lui dédie des strophes amoureuses au fond de son cachot ; que Rouget de L'Isle lui adresse un chant patriotique sous les murs de Strasbourg, en regardant par delà le Rhin l'ennemi qui s'avance : nous comprenons ce lyrisme ; il y a une liberté sainte qui passionne le cœur humain ; il y a une liberté inconnue dont on ignore les effets : ici il y a place à la fois pour le lyrisme et pour l'illusion. Mais que des philosophes, que des politiques — nous allions dire des catholiques — accoutumés aux froides analyses de l'école et aux rudes expérimentations du gouvernement, s'éprennent à ce point d'une liberté mal comprise, qui date de 89, provenance au moins suspecte, dont Béranger a été le poète, dont Paul-Louis Courier a été le pamphlétaire, que les révolutionnaires ont propagée, et qu'ils ont jusqu'à présent ex-

exploitée tous seuls : nous sommes ici devant un cas de pathologie intellectuelle, capable de fixer l'attention des savants. Nous voulons bien écarter chez les hommes auxquels nous nous adressons des mobiles indignes de leur caractère, et que leur vie consacrée au service du pays dément assez : nous n'avons pas affaire à des pervers, mais à des illuminés.

Ainsi s'explique la ténacité de l'erreur contemporaine. Nous ne savons pas si on naît libéral ou si on le devient ; ce qui est certain c'est qu'on le reste. On compte les conversions parmi les libéraux ; ils évoluent pendant leur vie parlementaire : ils passent d'une monarchie à une autre, et de la monarchie à la république ; mais dans leurs transmigrations ils emportent l'idole, et ils en ornent les demeures où ils fixent leurs pas errants. Evidemment il y a conviction chez eux, une conviction fautive, la plus indestructible de toutes, surtout quand elle est servie par une chaleur d'âme et une vigueur de volonté telles qu'elles se rencontrent dans les natures d'élite. Cependant nous connaissons leurs déconvenues ; ils les dévorent dans le secret de leur cœur ; ils les avouent dans la coulisse à leurs intimes ; mais les événements, plus forts que leur diplomatie, leur arrachent des cris de douleur. Alors ils deviennent pathétiques dans leurs plaintes ; et on n'assiste pas sans émotion au supplice de ces grands citoyens,

trahis par le sort, et qui meurent en jetant un dernier regard sur la liberté¹. Qui accusent-ils? Les hommes. Nous ne prendrons pas parti pour les hommes contre leurs protestations indignées. Ici chacun a ses souvenirs. Que valent les hommes en général? que valent-ils aux époques troublées? Il faudrait désespérer de notre race, si çà et là Dieu ne suscitait pas des âmes qui éclairaient nos ténèbres par leur doctrine, qui soutiennent notre force morale par leurs exemples, et assainissent l'atmosphère par les parfums de leurs vertus. Les libéraux honnêtes ont donc raison contre les hommes : par là même ils ont tort de ne rien rabattre de leur système politique. Est-ce que ce système n'est pas jugé? S'il n'était pas une erreur intrinsèque, il pourrait être mauvais par sa beauté même. S'il n'est pas fait pour les hommes, indignes d'un si glorieux régime, il doit être rangé parmi les utopies dangereuses. Les libéraux ne tirent pas cette conclusion, au moins avec une netteté et une déter-

¹ Si l'on veut mesurer le désenchantement des libéraux, on peut consulter : Tocqueville : *L'Ancien régime et la Révolution*. Avant-propos, pag. vii. et suiv. — Laboulaye : *Études morales*. pag. 118. — *La Liberté religieuse*. Préface. pag. x, xi. — Cantu : *Histoire universelle*. Vol. xviii. pag. 35-401. Vol. xix. pag. 1 et suiv. — *Les Trente dernières années*. chap. iii. pag. 53. — Montalembert : *Les Moines d'Occident*. Préface. pag. xi. Vol. i. pag. 27, 28 etc. 258, 260 etc. Vol. iv. pag. 292. — Thureau-Dangiu : *Le Parti libéral sous la Restauration*. passim. — Jules Simon : *La Liberté*. Vol. i. *Introduction*. pag. 33, 34. Guizot : *Méditations*. — Charles de Rémusat : *Essais de philosophie*. — Jouffroi etc.

mination suffisantes. Ils aiment la liberté ; ils l'aiment pour elle-même ; déconcertés aujourd'hui, ils espèrent dans le lendemain. Ils s'efforcent de porter le monde à leur niveau ; et tandis que le monde désesparé se débat au sein de la tempête, les libéraux toujours fidèles saluent l'étoile de la liberté qui le ramènera au port. Leur illusion est incurable.

CHAPITRE II

ILLUSION DES LIBÉRAUX SUR LA VALEUR DU LIBÉRALISME

Nous avons dit ailleurs la valeur relative et accidentelle du libéralisme¹. Quand le pacte libéral est loyalement accepté et pratiqué en conscience par les partisans de la vérité et de l'erreur, il en résulte une situation qui n'est pas l'idéal des catholiques, mais qui est préférable pour eux à la persécution. On aurait tort d'abuser de cet aveu, qui marque la limite extrême des concessions théologiques, et qui n'engage aucun principe. Ceci posé, nous affirmons que le libéralisme ne contient aucun élément logique

¹ *Le Vrai et le Faux en matière d'autorité et de liberté.*
Vol. II. 3^e partie, chap. XII.

et essentiel de bien, et qu'on ne saurait appuyer sur lui l'espoir d'une régénération sociale.

L'illusion des libéraux nous étonne. Pour nous en rendre compte, nous avons supposé quelquefois qu'ils comparent le libéralisme à un état pire que celui qu'il réalise, et qu'ils sont dupes d'une confusion d'idées. Malheureusement cette hypothèse est contraire à la réalité. Cependant ils pouvaient aisément échapper à ce mirage. Une analyse philosophique, même superficielle, devait leur apprendre que les effets sont toujours semblables aux causes ; et qu'en déchaînant dans la société toutes les passions qui bouillonnent au fond du cœur humain, on ne peut pas sagement attendre de bons résultats. Ici il ne faut pas du génie pour apercevoir la connexion fatale des erreurs et des catastrophes : le bon sens le plus élémentaire suffit ; mais le bon sens, qu'on rencontre à chaque coin de rue, est absent du cabinet des hommes d'Etat : ils lui préfèrent l'esprit de système.

Les catholiques libéraux sont inexcusables ; car, dans la situation équivoque que les événements nous ont faite, la direction ne leur a pas manqué. La papauté n'a pas cessé depuis cent ans d'élever la voix sur cette question. La papauté adresse au monde, tantôt des définitions dogmatiques, tantôt des certitudes théologiques ; souvent elle se contente de donner des avertissements : Au lieu de dissenter subtilement sur

le caractère des documents pontificaux, de se livrer à des chicanes d'école sur leur vrai sens et sur la nuance d'erreur qu'ils visaient, et de faire passer au voisin des censures qu'on aurait pu garder pour soi avec grand fruit ; au lieu de distinguer entre une doctrine et un élenchus théologique, entre des brefs cathédraux et des brefs de chancellerie ; au lieu de séparer la révolution de la civilisation moderne, pour esquiver le coup, il eût été plus édifiant et plus sage d'accepter avec docilité les leçons de la papauté, n'eussent-elles que la valeur de simples avertissements. Mais quand le Syllabus de 1864 déclare que la liberté civile de tous les cultes et le plein pouvoir laissé à tous de manifester ouvertement et publiquement leurs opinions jettent plus facilement les peuples dans la corruption des mœurs et de l'esprit, et propagent la peste de l'indifférentisme¹ : ceci est plus qu'un avertissement ; c'est la formule solennelle d'une vérité morale et sociale, acceptée par tous les siècles, et uniquement répudiée par le libéralisme. Il valait la peine de la recueillir avec respect et d'en faire la règle de sa conduite.

Les libéraux rationalistes n'admettent pas l'autorité doctrinale de la papauté ; nous les renvoyons à Montesquieu. Ce publiciste, qu'ils ai-

¹ Syllabus. prop. 79.

ment à citer, enseigne que la vertu est la base des gouvernements libres¹. Il en donne cette raison évidente, que la vertu des citoyens doit suppléer la loi, dont les répressions sont nécessairement plus rares là où règne une plus large liberté. Où feront-ils germer cette vertu indispensable à la chose publique? S'ils espèrent la moissonner dans les sillons où ils versent chaque jour des semences de mort, dans des écoles sans Dieu, dans des armées sans culte, dans des journaux licencieux ou séditieux, dans des théâtres immoraux ou dans les loges maçonniques, ils se trompent étrangement. La vertu, la vraie, non pas celle que dans certains milieux on décore de ce beau nom, demande d'autres conditions pour naître et pour mûrir. Nous serions très-curieux de connaître quelques échantillons de vertu libérale, et le procédé à l'aide duquel on obtient ces merveilleux produits, sans rapport avec les essences d'où ils sortent. La nature a bien des secrets que la science ne lui a pas encore arrachés; pour notre compte, nous nous refusons à croire qu'elle possède la puissance d'opérer de pareilles métamorphoses. Les conséquences logiques du libéralisme sont donc certaines; on peut les prophétiser longtemps à l'avance, alors même que les faits ne seraient pas déjà une démonstration suffisante².

¹ *Esprit des Loix.*

² Il y a des esprits qui voient clair et vite, et formulent

L'illusion libérale peut être étudiée au point de vue politique et au point de vue moral. Nous distinguons ici ces deux aspects des choses, qui en réalité se mêlent dans la vie sociale. On connaît les idoles des libéraux en politique ; les plus célèbres sont : le suffrage universel, la liberté de la presse, la liberté de conscience et le parlementarisme.

Les libéraux écrivent sur le suffrage universel des énormités qu'il faut lire pour y croire. M. Edouard Laboulaye dit : « Le parti libéral accepte
« sincèrement le suffrage universel, comme ga-
« rantie de la liberté, comme moyen de gouver-
« nement, comme instrument d'éducation poli-

avec netteté et vigueur. Le comte Hemptinne, un des vaillants champions de la bonne cause en Belgique, est de cette race. Nous ne résistons pas au plaisir de citer un passage de son *Questionnaire politique*, si complet dans sa concision, et dont nous voudrions augmenter encore la publicité :

— Qu'en conclure pour les peuples qui acceptent les libertés libérales ?

— Qu'en laissant enseigner indifféremment la vérité et l'erreur, ils préparent infailliblement des générations en majorité mauvaises.

— Que deviendra la loi sous la pression de cette décadence sociale ?

— Puisqu'elle n'est que l'expression de la volonté générale, elle deviendra de plus en plus mauvaise, comme la volonté d'aut elle est l'expression, et se fera naturellement persécutrice du bien et protectrice du mal seul. Finalement, on en arrivera à un libéralisme plus logique : l'absence de tout frein, même de la part des hommes, l'anarchie complète, l'état sauvage, l'image de l'enfer. Et voilà le terme où doit aboutir la civilisation moderne, si la Providence n'intervient pas. (N^o 2. pag. 7, 8.)

tique ¹. » — M. Jules Simon enchérit sur ce jugement déjà si excessif : « La foule est compétente
« pour choisir ses représentants. Chacun de ses
« membres, pris à part, peut être un sujet médio-
« cre, une âme faible ; elle n'en est pas moins,
« dans la plupart des cas, le meilleur et le plus
« juste des juges. Plus l'eau est profonde moins
« elle est corruptible. A Athènes, à Rome, où le
« peuple choisissait ses représentants, on ne voit
« pas qu'il ait choisi si mal. Montesquieu, qui ne
« le flattait pas, déclare qu'il est admirable pour
« choisir ceux à qui il doit confier quelque partie
« de son autorité. La pratique moderne est d'ac-
« cord avec l'histoire. Malgré des erreurs qui ne
« sont que des accidents, c'est la capacité qui
« sort de l'élection, quand la loi ne gêne pas la
« manifestation du talent, et quand le talent ne
« fait pas la faute de s'abandonner lui-même ². »
Si M. Edouard Laboulaye et M. Jules Simon se rencontrent à l'Institut au lendemain d'un scrutin national, ils doivent échanger des réflexions quelque peu mélancoliques ; ils ont écrit de conviction ; mais que leur conviction est peu scientifique !

Il y a trente-trois ans que le suffrage universel fonctionne en France ; il faut plus que du courage pour le prendre au sérieux. Toujours dirigé — il faudrait dire exploité — tantôt par

¹ *Le Parti libéral*. 2^e Partie. x. pag. 134.

² *La Liberté*. Vol. II. 3^e partie. chap. II. pag. 243.

les pouvoirs réguliers, tantôt par les factions triomphantes, il sanctionne tous les faits accomplis, les crimes mieux encore que les événements heureux pour la patrie ; sa souveraineté se manifeste par les contradictions les plus révoltantes ; sous ce rapport, il est doué d'une fécondité inépuisable. Où sont les preuves de sa compétence en matière de politique transcendante, d'économie sociale, de questions techniques relatives à la pédagogie, à l'organisation de l'armée, etc ? A moins que ces problèmes difficiles ne soient résolus dans les clubs, ou au cabaret, au bruit des chansons bachiques, et au milieu des violences grossières de l'orgie. Car le parlement des buveurs précède celui des représentants du peuple, et le prépare ; on y élabore les projets de loi, on y émet des votes qui ne sont pas sans influence sur les résultats définitifs. Il y a là une étude de mœurs qui tente le pinceau, des scènes piquantes, et des couleurs qu'on ne trouve pas dans les compositions classiques. Avis aux photographes de l'ordre moral : il y a de l'argent à gagner. — Donner comme un axiome l'incorruptibilité du suffrage universel, c'est abuser de son lecteur : les courtiers électoraux se chargent de la réponse. Mais quand on vante son discernement et son goût pour les candidats distingués, c'est une ironie ou le comble de l'engouement aveugle. Depuis Aristide-le-juste et Scipion, jusqu'aux maré-

chaux de France, aux jurisconsultes éminents, aux orateurs de premier ordre, aux serviteurs désintéressés de la patrie, que le suffrage universel a dédaignés, leur préférant des aventuriers sans vergogne, des défenseurs de justice de paix, des empiriques de village, des notabilités cantonales, des marchands ramassés dans leur boutique, de temps en temps des faillis récidivistes et des forçats libérés : on sait ce qu'il faut penser de ce système, que les partis vaincus maudissent, et dont les vainqueurs se servent, en attendant de l'accabler de leur mépris, quand ils ne seront plus les maîtres, et que d'autres tourneront contre eux cet instrument de toutes les élévations et de toutes les chutes. Des philosophes de quelque valeur n'ont pas le droit d'acclamer la force brutale ; ils doivent laisser ce passe-temps, qui est souvent un métier lucratif, à la bohème politique et à la tourbe des carrefours¹.

Les écrivains libéraux ne professent pas un moindre enthousiasme pour la liberté de la presse. Ils condamnent les lois qui gênent son plein et entier exercice ; ils travaillent à dissiper le reste des préjugés qui survivent à l'ancien régime. Pour eux la liberté de la presse est

¹ Voir M. Claudio Jannet sur la pratique du suffrage universel en Amérique. Le défaut d'intelligence et de capacité chez les électeurs, les fraudes usuelles des partis, l'intervention de l'État et l'emploi de la force sont très bien décrits dans son ouvrage. (*Les Etats-Unis contemporains*. chap. v.)

de droit naturel, parce qu'elle est l'expression de la liberté de penser, qui est de droit naturel. — Il n'y a pas de société au monde capable de résister à l'usage d'un pareil droit. — La liberté de la presse forme la conscience sociale, qui proteste contre les abus, et les réprime quand elle ne les prévient pas. — Cette conscience est sans orientation, lorsqu'elle est sans principes fixes; elle varie comme une horloge mal réglée; manœuvrée par la presse, elle est une conscience sans conscience. — La liberté de la presse éclaire l'opinion. — Il serait plus vrai de dire qu'elle la fait, ce qui signifie qu'elle l'égaré ordinairement. — La liberté de la presse rend les élections libres. — Il n'y a pas de liberté là où règne l'erreur; et l'erreur est partout où il y mensonge et cabale, partout où s'exercent les influences d'une presse sans loyauté. — La liberté de la presse défend l'individu contre les abus du pouvoir; elle est la garantie de la propriété, de l'inviolabilité du domicile et de la personne des citoyens; elle veille à la porte des tribunaux, et elle assure la justice des arrêts. — A moins que la presse, devenue vénale, ne se fasse la complice du despotisme, et qu'elle n'applaudisse aux décrets iniques, aux exécutions odieuses, aux spoliations sauvages, aux ostracismes et aux égorgements, en tressant des couronnes aux bourreaux, et en réservant pour les victimes les accusations injustes, les défis, et les dédains qui

achèvent leur supplice. Cela s'est vu : cela se voit encore chaque matin. Les intérêts énumérés plus haut trouvent dans les institutions des siècles chrétiens des garanties qui valent mieux que la prose des folliculaires, toujours à la merci des gouvernements qui passent, ou avides d'une popularité chère aux âmes banales, quoiqu'elle passe plus vite encore. — La presse est le forum des peuples modernes. — Il serait plus exact de dire le champ de foire des peuples modernes, car on y trafique des convictions et des doctrines, de la morale, de la religion, et du patriotisme, comme si ces saintes choses étaient des denrées et des produits manufacturés. — La liberté de la presse profite à la diffusion des vérités religieuses et morales : l'Eglise y trouve un merveilleux instrument d'apostolat. — La liberté de la presse sert mieux encore à répandre l'erreur et la corruption ; l'Eglise n'a pas besoin d'elle pour évangéliser le monde : ses missionnaires suffisent à cette noble tâche. Dans ce cas, l'Eglise paye bien mal les services de la presse, puisqu'elle l'a mise vingt fois à l'index. — La presse, moniteur officiel de la Bourse, crée le crédit public ; elle provoque les réformes industrielles et commerciales ; elle vulgarise les découvertes utiles ; elle est le centre des associations de tout ordre, et, en rapprochant les esprits, en additionnant les efforts individuels, elle prépare des résultats considérables, que les peuples

se hâtent d'appliquer pour adoucir les conditions de leur existence. — On pourrait disserter encore sur les bienfaits de la presse à ces divers points de vue, malgré l'appui peu désintéressé qu'elle prête aux affaires véreuses, aux utopies et au charlatanisme. Mais nous ne confondons pas les écrits périodiques, qui traitent des questions de science, d'économie, d'administration, d'art et d'agriculture, avec la presse dévergondée qui se déchaîne contre Dieu et son Eglise, et qui ne respecte pas davantage l'ordre humain et ses bases nécessaires. C'est sur cette presse que tombent nos anathèmes. — Cependant c'est la liberté de la presse qui fait les pays prospères, moraux, paisibles, et qui peuvent envisager l'avenir sans inquiétude, tels que l'Angleterre, la Hollande, la Suisse et la Belgique. Au contraire, les peuples arriérés, pauvres, corrompus, violents et serviles sont ceux où la presse est muette, comme l'Espagne, Naples avant l'annexion, et la Russie encore maintenant. — Que de répliques provoque cette plaidoirie ! Les peuples anciens n'ont pas connu la liberté de la presse ; cependant ils obtiennent l'estime et même l'admiration des libéraux. Les peuples modernes n'en ont pas joui avant 1789 ; il faudrait en conclure que leur grandeur a la même date ; cette opinion n'est pas admise de tout le monde. Quant aux peuples modèles cités plus haut, leur prospérité a d'autres causes que la li-

berté de la presse, telle qu'on l'entend de nos jours. Les mines de houille et de fer, la supériorité de l'outillage industriel, et le plus vaste commerce de l'univers, sont pour quelque chose dans la richesse de l'Angleterre. La Hollande doit en partie la sienne à ses colonies, et à la pêche de la baleine et du hareng. La Belgique compte parmi les éléments de son bien-être ses charbonnages et ses fabriques de tissus. La Suisse ne pardonnerait pas à ceux qui la vantent d'oublier ses gras pâturages et ses fromages exquis. Est-ce que ces avantages naturels disparaîtraient si la liberté de la presse était supprimée? On parle de moralité: à quel niveau est-elle montée chez les peuples en possession d'une liberté sans frein? Les statistiques ne sont pas rassurantes sur la moralité de la cité de Londres, de Birmingham et de Manchester; celle des gueux en Belgique, et celle des radicaux de Genève, de Berne et de Bâle sont suffisamment connues. Si on nous oppose l'Amérique, nous cacherons notre visage dans nos deux mains. La paix sociale n'est pas non plus le fruit ordinaire de la liberté de la presse. Nulle part elle n'est parfaite. L'Angleterre a sur les bras les fenians irlandais; la Belgique, la Suisse et la Hollande ont affaire aux socialistes. Là où règne une paix relative, on la doit à la constitution nationale, au régime successoral, aux mœurs publiques, à l'esprit de tradition, beaucoup plus qu'à la liberté de la presse.

Les abus de la liberté de la presse n'embarassent pas les libéraux. — Il y a, disent-ils, des abus partout. Les chemins de fer déraillent et font des victimes; qui a songé à supprimer les chemins de fer? — En principe, on ne supprime pas une chose bonne à cause des inconvénients qu'elle entraîne; s'il s'agit d'une chose mauvaise, le cas est résolu autrement; dans l'hypothèse d'une chose indifférente mais dangereuse, la réponse est subordonnée à la proportion du danger qu'elle présente. Si les chemins de fer écrasaient chaque jour 90 0/0 des voyageurs qu'ils transportent, sans que la science des machinistes pût remédier à cet inconvénient, les chemins de fer seraient condamnés, et on reviendrait au coche des anciens. — Précisément le remède aux excès de la presse est connu; on en a découvert deux : le premier, c'est la loi; le second, c'est la presse elle-même. — Nous ne parlerons pas du remède tiré de la loi : nous avons développé ce sujet ailleurs¹. Mais il est intéressant de savoir comment la presse corrige la presse; c'est la méthode homeopathique : que vaut-elle? Préconisée par Tocqueville, dans son célèbre ouvrage sur la démocratie², elle n'a pas tardé à être acclamée par l'école libérale. A dire vrai, Tocqueville n'en est pas le père; l'honneur

¹ *Le Vrai et le faux en matière d'autorité et de liberté.* Vol. II. 2^e partie. chap. IX.

² *De la Démocratie.* tom. I, pag. 221.

de cette trouvaille revient aux doctrinaires de la Restauration. Accoutumés à l'emphase des formes classiques, ils comparèrent la liberté de la presse à la lance d'Achille, dont la fable raconte qu'elle guérissait les blessures qu'elle faisait. Cette splendide métaphore a servi de vêtement au plus affreux sophisme des temps modernes. La trop fameuse lance a passé des mains des doctrinaires aux héritiers de leur politique ; encore maintenant les libéraux la tournent contre ceux qui attaquent leur symbole. Cependant on peut vérifier à la lumière des faits l'arme magique, pour voir si elle mérite sa réputation. On prétend neutraliser l'effet des journaux en les multipliant. Ceci peut s'entendre de deux manières : si on multiplie les bons journaux, à la condition qu'ils auront des lecteurs, — ce dont nous ne répondons pas, — on pourra neutraliser l'effet des mauvais ; mais si ces derniers se multiplient encore plus, croit-on que leur poison s'affaiblira en se divisant ? Ne faut-il pas plutôt admettre que la dose se développera, et qu'il ne circulera que mieux dans le corps social, quand il aura plus de canaux pour se répandre ? Ici l'argument décisif c'est l'expérience. Depuis soixante ans la liberté de la presse n'a pas cessé d'augmenter ; les organes de publicité ont suivi la même progression : le fléau a-t-il perdu de son intensité ? Les résultats répondent pour nous. Voyez l'état des ames, ces peuples ingou

vernables, travaillés d'un mal mystérieux, inquiets et remuants, qui ne croient qu'aux fables, qui ne respectent que la force, qui n'obéissent qu'à l'intérêt, et dont il faudrait désespérer si Dieu ne les avait pas fait guérissables. La liberté de la presse n'est pas étrangère à tous ces abaissements. Après cela qu'on ne nous parle plus de la lance d'Achille; qu'on la suspende à quelque panoplie, comme souvenir d'une guerre au moins ridicule, à côté de l'épée de Don Quichotte, si elle existe encore¹.

La liberté de conscience est un autre principe cher aux libéraux. Elle provoque les mêmes réflexions que la liberté de la presse. Nous n'ajouterons qu'un mot. Nous ne croyons pas faire un honneur immérité aux libéraux en supposant qu'ils ne revendiquent la liberté de conscience que pour donner à la conviction religieuse plus de valeur, et à sa manifestation par le culte une dignité qu'elle perdrait sous le régime de la con-

¹ En essayant de réfuter les arguments des libéraux en faveur de la liberté de la presse, nous n'avons prêté à nos adversaires aucun argument fictif. Nous les avons empruntés à peu près mot à mot à leurs ouvrages, comme on peut s'en convaincre en parcourant *La Liberté* de M. Jules Simon. Vol. II. 3^e partie. chap. II. — *Le Parti libéral* de M. Edouard Laboulaye. 2^e Partie. XVII. Ces arguments sont familiers à tous les écrivains de l'école : le journalisme les a vulgarisés.

M. Claudio Jannet répond à la théorie de Tocqueville sur les abus de la presse guéris par la presse. Il est digne de remarque que les deux publicistes tirent leurs opinions contradictoires du régime de la presse en Amérique. (*Les Etats-Unis contemporains*. chap. IX. 1.)

trainte. Sans rappeler ici les réserves nécessaires que nous avons mises à leur thèse, nous convenons que leur but ne manque pas de noblesse ; mais ils sont dupes d'une illusion, que nous appellerions glorieuse, s'il n'y allait pas des plus sérieux intérêts de l'humanité. Ils ont compté sur la conscience humaine, sur ses inspirations infaillibles, sur ses directions sûres : ils ont cru à sa religion, qui est une partie de sa raison, et ils ont pensé qu'on pouvait l'abandonner à elle-même, comme on livre la voile d'un navire aux vents favorables : ils se sont trompés. La liberté a faussé la conscience humaine : elle lui a fait embrasser toutes les folies, caresser toutes les insanités ; elle l'a mise à genoux devant tous les autels, depuis celui de Vénus jusqu'à celui de Mammon : l'athéisme a été le dernier mot de la liberté. Les libéraux ne voulaient pas aboutir à ce crime, qui déshonore notre nature, et déssole leur philosophie. Pourtant il y a de la logique là.

Le parlementarisme, la forme synthétique du libéralisme, est peut-être l'idée qui réunit le plus d'adhésions, celle qui a provoqué le plus d'espérances, et à laquelle on reste le plus fidèle au lendemain des déroutes de la liberté. Cette faveur s'explique ; car par un côté, le parlementarisme est très acceptable. En effet, la participation du pays à ses propres affaires, — dans une juste mesure, — est une loi sociale,

en vigueur chez tous les peuples prospères. Mais le parlementarisme, tel que nous le pratiquons, fausse la vraie notion de la souveraineté ; voilà pourquoi il a préparé à ses partisans de si amères déceptions. La division des pouvoirs et leur pondération harmonieuse, qui rendent la tyrannie impossible, la représentation nationale sortant librement des entrailles de la patrie, la libre discussion de la tribune, la publicité des séances, l'initiative parlementaire, la presse devenue l'écho de tous les systèmes, et faisant retentir dans les dernières couches de l'opinion les combats de la parole : quel rêve ! Mais les assemblées ne peuvent pas plus se passer de doctrines religieuses que les rois : peut-être même que, lorsqu'elles ont brisé ce frein salutaire, elles s'emparent dans des écarts plus terribles, parce que la responsabilité, en se partageant, n'est pour personne. L'histoire des rois est écrite ; elle est même devenue un roman dans notre siècle épris de libéralisme, et qui s'est complu dans les procès ardents contre les grands hommes du passé. On a relevé tous les abus, dénombré les crimes, les exactions, les oppressions et les meurtres. Maintenant c'est aux assemblées souveraines de rendre leurs comptes ; il y a cent ans qu'elles gouvernent : quel usage ont-elles fait des prérogatives que les peuples leur ont conférées ? C'est une histoire sanglante que la leur. En exagérant le contrôle, elles ont étranglé l'autorité dirigeante avec le

lacet de leur procédure chicanière. Au nom de la liberté, elles ont entendu et applaudi les théories les plus absurdes et les projets les plus funestes. Que d'outrages elles ont votés à Dieu ! que d'injustes mesures envers la religion n'ont-elles pas sanctionnées ? combien de fois le droit, assassiné par la parole des sophistes et trahi par la lâcheté des neutres, n'a-t-il pas succombé à leur barre ? que d'impôts vexatoires et écrasants n'ont-elles pas inscrits au budget officiel ? que de sang innocent n'ont-elles pas versé par délibération ? Elles auraient tort de vanter leur patriotisme, car vingt fois elles ont fait passer l'intérêt personnel avant l'intérêt public. Qu'elles ne nous parlent pas de leur désintéressement : on sait que sous la main de l'État elles ne sont pas des chambres de législateurs, mais trop souvent des antichambres de courtisans. Le despotisme césarien n'était plus qu'un souvenir dans l'Europe chrétienne : elles l'ont remplacé avantageusement par le despotisme des majorités, qui ne savent ni trembler ni rougir. Une majorité formée d'avance a son siège tout fait : elle ouvre les portes de la curie aux candidats agréables ; elle en bannit tous ses contradicteurs ; elle étouffe les voix importunes sous ses clameurs grossières, quand elle ne préfère pas écouter leur éloquence avec dédain ; ni la justice de la cause, ni la force du raisonnement, ni les maux du présent, ni les périls de l'avenir ne sauraient prévaloir sur l'obs-

tion de son-parti pris. S'il le faut, pour les besoins de sa politique, la majorité ne recule pas devant le cynisme des apostasies : elle baffou les principes qu'hier elle portait aux nues ; les démentis les plus humiliants ne lui coûtent rien, pourvu qu'elle écrase une minorité qui n'a que la vérité pour elle, et qui succombe fatalement sous le nombre. La majorité étant souveraine et ses votes sans appel, la résignation est la dernière ressource des opprimés. Maintenant nous nous tournons avec tristesse vers les libéraux parlementaires, et nous leur demandons : Messieurs, qu'en pensez-vous ?

Les illusions des libéraux, déjà si graves en matière politique, ne le sont pas moins au point de vue moral.

Par une confusion dans laquelle ils tombent souvent, les libéraux placent sur le même rang la liberté et le libéralisme ; et ils accordent à ce dernier une valeur qui n'appartient qu'à la première. Ainsi, ils sont très épris de l'élévation du caractère ; ils la louent partout où ils la trouvent, chez les anciens comme chez les modernes. Nous en avons connu parmi eux qui ont réalisé pendant leur vie la grandeur morale qu'ils admiraient dans les autres ; ils ont laissé des exemples bons à imiter. Ils surent garder une belle attitude en face des pouvoirs publics et des abus de la force ; désintéressés devant les honneurs qu'on mettait à leur portée, vaillants jus-

qu'à l'héroïsme à l'heure du danger, ils sont morts dans leur simplicité, sans avoir goûté les douceurs de l'autorité, qu'ils respectèrent assez pour ne pas l'outrager par d'indignes complaisances ; grands quand même, parce que leur personnalité n'eut pas d'autre socle que leur mérite. Or l'amour de la liberté suffit pour produire des caractères ; la vraie liberté, c'est l'indépendance de l'âme, qui a le sentiment du droit et le courage du devoir ; et qui, en s'appartenant, sait demeurer dans l'ordre, soumise à Dieu, aux lois, à la règle des mœurs et à la hiérarchie sociale. La discipline n'étouffe pas les caractères ; le despotisme lui-même ne les courbe pas. Quand les institutions ont disparu sous le bon plaisir d'un seul, ce sont les caractères qui les suppléent : il y a encore des hommes là où l'on ne croyait trouver que des esclaves.

Un publiciste peu suspect établit magnifiquement cette vérité, en traitant de l'ancien régime : « Il faut bien se garder, d'ailleurs, d'évaluer la « bassesse des hommes par le degré de leur « soumission envers le souverain pouvoir : ce « serait se servir d'une fausse mesure. Quelque « soumis que fussent les hommes de l'ancien régime aux volontés du roi, il y avait une sorte « d'obéissance qui leur était inconnue : ils ne savaient pas ce que c'était que se plier sous un « pouvoir illégitime ou contesté, qu'on honore « peu, que souvent on méprise, mais qu'on su-

« bit volontiers parce qu'il sert ou peut nuire.
« Cette forme dégradante de la servitude leur
« fut toujours étrangère. Le roi leur inspirait
« des sentiments qu'aucun des princes les plus
« absolus qui ont paru depuis dans le monde
« n'a pu faire naître, et qui sont même devenus
« pour nous presque incompréhensibles : tant la
« Révolution en a extirpé de nos cœurs jusqu'à
« la racine. Ils avaient pour lui tout à la fois la ten-
« dresse qu'on a pour un père et le respect qu'on
« ne doit qu'à Dieu..... Pour eux, le plus grand
« mal de l'obéissance était la contrainte ; pour
« nous, c'est le moindre. Le pire est dans le sen-
« timent servile qui fait obéir. Ne méprisons pas
« nos pères : nous n'en avons pas le droit. Plût
« à Dieu que nous puissions retrouver, avec leurs
« préjugés et leurs défauts, un peu de leur
« grandeur ! On aurait donc tort de croire que
« l'ancien régime fût un temps de servilité et de
« dépendance ; il y régnait beaucoup plus de li-
« berté que de nos jours ; mais c'était une espèce
« de liberté irrégulière et intermittente, toujours
« contractée dans la limite des classes. . . Ainsi
« réduite et déformée, la liberté était encore fé-
« conde. C'est elle qui, dans le temps même ou
« la centralisation travaillait de plus en plus à
« égaliser, à assouplir et à ternir tous les carac-
« tères, conserva dans un grand nombre de par-
« ticuliers leur originalité native, leur coloris et
« leur relief, nourrit dans leur cœur l'orgueil de

à soi, et y fit souvent prédominer sur tous les
« goûts le goût de la gloire ¹. »

Avec le libéralisme rien de pareil. En ce temps-là les hommes surexcités par l'orgueil s'échappent en dehors de leurs orbites naturelles, et ils s'aplatissent en tourbillonnant. Ils croient se donner la grandeur qui leur manque en insultant ceux qui la possèdent : ils l'abaissent pour la mettre à leur taille, mais sans succès. Ils sont vulgaires, impertinents et sots. Ils parlent sans cesse de la liberté : ils l'adorent ; en attendant ils se courbent sans foi et sans amour sous tous les pouvoirs d'aventure, sortis des clubs et des brasseries, qui consentent à les promouvoir aux charges publiques, et à payer grassement leurs services. De pareils hommes ont mauvaise grâce à railler leurs ancêtres. Ce n'est pas sans quelque surprise que nous voyons certains libéraux prendre le change sur des choses si disparates.

Par suite de la même illusion, certains catholiques sont portés à croire que le chrétien a besoin du libéralisme pour déployer toutes ses facultés, et atteindre toute sa beauté morale. Ici encore ils confondent le libéralisme avec la lutte qu'il provoque assez ordinairement. Nous ne répéterons pas les avantages de la lutte ; nous ne rappellerons pas qu'elle a quelquefois des effets

¹ De Tocqueville : *L'Ancien régime et la Révolution*. Liv. II. chap. XI.

diamétralement opposés à ceux qu'on en espère, et que d'ailleurs elle est de droit commun sur la terre, et tout près de ceux qui l'aiment comme de ceux qui s'en passent volontiers ¹. Mais nous ajouterons une réflexion nouvelle, à savoir, que la lutte n'est pas la conséquence nécessaire du libéralisme. C'est par là qu'il commence; en déchaînant des forces contraires, il produit des chocs, à la grande joie de ceux qui craignent l'uniformité de la paix, parce qu'elle est corruptrice. La crise dure longtemps; en dernière analyse, le système chéri va aboutir au scepticisme de l'esprit et à l'indifférence du cœur : la doctrine l'enseigne et les faits l'établissent. Voilà le profit le plus net de la discussion à outrance. Dans ce cas, de beaucoup le plus fréquent, lorsque la lutte a engendré la lassitude, et la diversité des opinions le dégoût, que devient notre pauvre nature, même quand on l'étudie chez les hommes supérieurs?

Or les hommes supérieurs ne sont pas l'humanité: ils sont des exceptions. Les masses donnent mieux la mesure de l'humanité. Nous affirmons, sans craindre le démenti, que les masses ont tout à perdre dans les conflits de doctrine, et au milieu des courants d'idées qu'ils ne tardent pas à développer. Les masses vivent de foi. La foi est un principe simple et fécond; c'est la tra-

¹ *Le Vrai et le Faux en matière d'autorité et de liberté*
Vol. II. 3^e partie. chap. VII, XI, XII.

dition interprétée par l'autorité légitime. Avec la foi, les masses restent unies, compactes et capables d'une vigoureuse résistance. Attaquées par les tyrans impies, elles se dressent; atteintes par des édits de proscription, elles ne se rendent pas : elles savent mourir. Depuis les Macchabées jusqu'aux Vendéens, les résistances héroïques sont nombreuses dans l'histoire ; de nos jours, les Polonais et les paysans du pays basque les ont renouvelées. Au lieu de la guerre, supposez le libéralisme ; remplacez la foi par le raisonnement : aussitôt les masses se désagrègent et s'en vont en poussière. Depuis un siècle on en fait l'essai sous nos yeux : où en sommes-nous ? qui oserait prêcher une croisade à nos sociétés énervées et railleuses ? si on soumettait notre Occident au régime russe, comme les Ruthènes, qu'advierait-il ? Les succès de l'Etat moderne, hypocrite et oppresseur, le disent assez.

Achevons notre pensée ; elle est trop juste pour la taire, même à moitié.

Donc aujourd'hui les masses sont à la mode ; elles sont l'objectif de toutes les préoccupations, et le pivot sur lequel tournent les combinaisons politiques. On cherche l'intérêt du grand nombre : c'est la formule. On accuse l'ancien régime d'avoir négligé les masses, qui furent la classe sacrifiée ; on travaille à les venger d'une injustice séculaire ; autrefois elles n'étaient rien :

maintenant elles seront tout. — Passons. — Secourir les opprimés, ce fut toujours le programme des grandes âmes; on serait trop heureux de voir ces belles traditions se continuer chez nos contemporains. Seulement nous prions les libérateurs, qui ont arraché les masses de la servitude féodale, de ne pas les vouer à celle de l'erreur, la pire des servitudes. Nous entendons la clameur des libéraux, accusés d'escamoter la liberté et d'organiser l'oppression des faibles; cependant nous ne les calomnions pas. En face des systèmes débités par une littérature sans frein, devant la propagande infernale de la révolution, qui dispose des moyens les plus puissants pour séduire les âmes, surtout quand elle a la main au timon des affaires, et qu'elle s'appuie sur un budget opulent et sur la distribution des fonctions politiques, qui défendra les masses? qui les sauvera de l'erreur et des maux qu'elle traîne après elle? Elles ne peuvent pas se sauver toutes seules : il leur manque la science pour discerner les sophismes, le temps pour se livrer au labeur de la pensée, et la vertu pour résister aux appâts des passions qu'on sait si bien exciter en elles. C'est en vain qu'on leur procure l'instruction à forte dose : l'instruction, telle qu'on la donne, ne sera jamais, quoiqu'on en dise, une arme de combat. Les questions qui agitent le monde moderne dépassent la portée intellectuelle des masses : aucun programme

scolaire ne changera cette proportion. Ceux qui parlent autrement par conviction sont des utopistes ; ceux qui feignent de le croire par calcul sont des égoïstes et des bourreaux.

Ainsi les masses seront fatalement les dupes de quelques hommes de proie, auxquels l'audace tient lieu de génie et l'ambition de patriotisme. Autrefois il y avait autour d'elles des protections naturelles, élevées par la Providence qui prend soin de tous ici-bas : la famille était organisée ; l'école était chrétienne ; l'État croyait en Dieu et veillait sur sa gloire ; l'Église surtout était la mère des petits, et elle les couvrait de ses ailes avec une touchante tendresse. Le libéralisme a jeté à bas toutes ces barrières ; chaque matin il achève de détruire ce qui en reste. Le sort des masses est fixé d'avance. Après cela comment s'étonner de leurs emportements et des ruines qu'elles sèment !

Nous tombons dans une étrange contradiction. Notre sensibilité démocratique s'émeut devant des tableaux souvent chargés : quand on nous raconte qu'un patron abuse de ses ouvriers, qu'un chef a brutalisé un soldat dans une caserne, qu'un maître a frappé son élève pour le corriger, qu'un gouvernement a écrasé le droit sous la force, nous élevons bien haut nos protestations généreuses. Chaque matin on trompe les masses sous nos yeux ; on compromet leur félicité dans le présent et dans l'avenir. Nous

n'approuvons pas ces excès ; nous flétrissons ceux qui les commettent ; mais notre libéralisme, satisfait quand même, déclare que le mal est sans remède ; il se console avec la théorie des compensations.

Cette disposition explique pourquoi nous ne comprenons guère plus le rôle historique de l'Église. Pour elle, l'hérésie était plus qu'une erreur : elle était un crime, un crime social. L'État partageait sa manière de voir ; et le novateur était traité comme le larron et l'assassin. Ceci est une cause perdue au XIX^e siècle : nous n'en faisons mention que pour en dégager une idée. Nous portons un vif intérêt aux victimes de l'Inquisition ; nous maudissons ce tribunal sanguinaire, auquel le roman a prêté ses couleurs, de peur qu'il n'épouvantât pas suffisamment notre imagination. Il n'entre pas dans notre sujet d'insister sur ce point. Si nous voulions plaider pour l'Inquisition, dépouillée des abus dont elle n'est pas responsable, nous répéterions les excellents arguments qu'ont développés avec beaucoup d'éloquence les publicistes catholiques. Mais surtout nous ferions ressortir les services qu'elle a rendus aux masses, en les préservant des erreurs qui menaçaient leur foi. Alors la question se pose ainsi : d'un côté, c'est un esprit rebelle, ivre d'orgueil, impatient de dominer les consciences et de leur imposer ses conceptions, toujours singulières et quelquefois sinistres ; de l'autre, les

peuples : les peuples chrétiens d'abord, c'est-à-dire trois cents millions d'âmes répandues sous tous les cieux du globe, avec les trésors de génie, de vaillance et de gloire que la nature leur a départis, et les dons surnaturels, les vertus miraculeuses dont la grâce les a enrichis ; les peuples non chrétiens ensuite, appelés comme les autres à la lumière de la foi, et en route vers ce terme bienheureux, aidés par leurs aînés, qui dissipent leurs ténèbres et aplanissent les sentiers devant leurs pas. C'est le mouvement de la vie catholique, hier encore victorieuse en Occident, et conquérante en Orient : il vaut la peine de ne pas la compromettre. Les libéraux rationalistes sourient en écoutant cette théologie ; les libéraux catholiques la comprennent ; c'est à eux que nous l'adressons. Les intérêts que nous venons d'exposer sont très inégaux : entre les deux, l'Eglise n'a pas hésité. Pour nous, si épris des droits du plus grand nombre, nous sacrifions d'un cœur léger les masses aux prétendus droits de quelques pédants égarés. Le libéralisme le veut ainsi. — Soit. — Mais de grâce, qu'il cesse de nous assourdir des déclamations de sa philanthropie de parade.

Voici une autre nuance de la même illusion.

Les honnêtes gens du libéralisme se consolent avec la célèbre distinction de la *Thèse* et de l'*Hypothèse*¹. Cette distinction n'est pas une pure

¹ *Le Vrai et le Faux en matière d'autorité et de liberté.*
Vol. II 3^e partie. chap. I, II.

subtilité scholastique; elle domine la controverse dont elle indique le double aspect : elle restera. Penser comme il faut et faire comme on peut, c'est une maxime de haute sagesse; on fait de la métaphysique dans sa chambre : dès qu'on ouvre sa porte, on aperçoit les circonstances, souvent plus fortes que notre bonne volonté. Cette distinction n'est admise que des catholiques ; c'est pour eux qu'elle a été introduite.

Seulement dans nos rangs on ne sent pas assez vivement la gravité de la distinction établie entre la *Thèse* et l'*Hypothèse* au point de vue des symptômes. Là-dessous il y a toute une situation. Cela signifie que le monde a secoué le joug de l'évangile, et que désormais il ne peut plus supporter la vérité intégrale. Ce mouvement de recul nous ramènerait au point de départ, presque au paganisme, si par une heureuse inconséquence, nous ne gardions les fruits de l'évangile, sauf à en rapporter tout l'honneur à notre raison et à notre activité victorieuse. C'est un désastre comparable aux plus fameuses défections qu'ait subies l'Eglise : peut-être qu'il les surpasse toutes, car il s'étend peu à peu, et nul ne peut dire où s'arrêteront ses dernières conséquences. Nous devrions porter le deuil de l'*Hypothèse*, et ne pas nous en servir avec une sérénité voisine de la joie.

Il y a pour cela de sérieux motifs. L'*Hypothèse* qui marque une décadence, quand on com-

pare le présent au passé, est un péril si on regarde vers l'avenir. C'est la *Thèse* qui a fait le tempérament des peuples chrétiens : l'*Hypothèse* le détruira. Au point de vue théologique, nous avons abandonné la société en tant que société : les droits de Dieu sur cet être abstrait nous laissent calmes ; nous les récitons : nous ne les sentons plus. On s'accoutume à tout. Notre zèle est tourné vers l'individu : nous sommes persuadés que, lui sauvé, tout est sauvé. Bon gré mal gré, il faut bien que l'apostolat se renferme provisoirement sur ce champ quelque peu étroit ; mais si le succès diminue chaque jour, sachons-en la cause.

Il y a deux lois que la science admet comme certaines : l'unité des organismes vivants et l'influence des milieux. Quand il s'agit d'un végétal, on ne prend aucune de ses parties isolément, si ce n'est par un procédé d'analyse qui ne dure que le temps de l'observation. S'il est question d'un animal, chaque membre est étudié dans son rapport avec le membre voisin ; le scalpel ne divise que les natures mortes ; encore même est-ce pour mieux saisir les secrets de l'unité chez les sujets vivants. Dans les deux cas, on n'a garde d'oublier les milieux où se meuvent les êtres qu'on étudie : le sol, l'altitude, l'air et la lumière sont pris en sérieuse considération. Cette méthode, bonne en histoire naturelle, doit être suivie en théologie.

L'individu doué d'intelligence et de volonté est un élément rattaché à un organisme qu'on appelle la société; il ne saurait s'en séparer sans folie, en supposant que cet effort pût aboutir. Ainsi soudé à la vie générale, il en partage la destinée assez ordinairement, quand il n'est pas assez fort pour échapper aux conséquences de la solidarité. Quoi qu'il fasse, il est dans un milieu qu'il n'a pas créé et qu'il subit plus ou moins : on est toujours un peu de son temps. Si donc la société est chrétienne, l'individu l'est aussi : il respire la vérité comme l'atmosphère; il se chauffe aux rayons des vertus publiques comme il se dilate aux feux du soleil. Tel est le bénéfice des siècles de foi : on n'est pas seul à croire et à pratiquer l'évangile. En temps d'*Hypothèse* tout change ; la société se renferme dans sa spécialité ; l'individu fait pour son compte. Le libéralisme déchaîne à la même heure des forces contraires ; le vrai et le faux se croisent en tout sens, se mêlent dans des combinaisons sans nombre. L'individu, placé au centre de ces mouvements illogiques, participe bientôt de l'indécision générale ; le doute commence ; le froid le gagne ; la résistance dont il est encore capable l'honore ; mais il reste exposé à des chances terribles.

Les publicistes sérieux, surtout s'ils sont catholiques, ne négligeront pas ce côté des choses quand ils écriront la philosophie des si-

tuations. M. Auguste Nicolas l'a parfaitement saisi : « Il est de notre nature déchuë que nous
« soyons faibles contre le mal ; que dans une
« telle lutte, celui-ci l'emporte sur le bien et
« que les croyances individuelles succombent
« sous l'incroyance publique. C'est une illusion
« de croire que les individus chrétiens referont
« la société chrétienne ; il est plus vrai de dire
« que la société non chrétienne défait les indivi-
« dus chrétiens ¹. »

On ne peut donc fonder sur le libéralisme aucune espérance solide. L'honnêteté de l'âme, autant que la perspicacité du talent, a arraché cet aveu à l'infortuné et sympathique Jouffroy. Ce témoignage, qui nous vient des frontières de la philosophie libérale et sceptique, est bon à recueillir : « C'est là le secret des continuel désap-
« pointements qu'ont éprouvés depuis quarante
« années parmi nous les amis des libertés pu-
« bliques. Chacune de ses libertés nous a paru
« tour à tour le bien après lequel nous soupi-
« rions, et son absence la cause de tous nos
« maux ; et cependant nous les avons conquises
« ces libertés, et nous n'en sommes pas plus
« avancés, et le lendemain de chaque révolution
« nous nous hâtons de rédiger le vague pro-
« gramme de la suivante. C'est que nous nous
« méprenons ; c'est que chacune de ces libertés

¹ *L'Etat sans Dieu*, pag. 16.

« que nous avons tant désirées, c'est que la li-
« berté elle-même n'est pas et ne saurait être le
« but où une société comme la nôtre aspire.....
« Toute liberté est pour un peuple un moyen
« d'aller à sa fin, et surtout une garantie qu'on
« ne l'empêchera pas d'y aller. Aucune ne fait
« partie de cette fin elle-même, et il en est exac-
« tement de l'ordre comme de la liberté. La fin
« d'une société est également étrangère et su-
« périeure à ces deux choses ¹. » Il manque un
trait à ce tableau : c'est que la liberté, que Jouf-
froy appelle si justement un moyen et non pas
une fin, n'était pas assurée à ceux qui l'avaient
conquise si péniblement. Le loyal écrivain ne l'a-
vait pas prévu.

A son exemple, les libéraux, témoins et vic-
times du désastre, confesseront-ils qu'ils se sont
trompés ? Rien ne l'indique. Dans l'impasse où
le libéralisme a mis les peuples chrétiens, il n'y a
plus qu'une chance de salut : les miracles di-
vins ².

¹ *Cours de morale.*

² Donoso Cortès : *L'Eglise et la Révolution*. Vol. 1. pag. 359.

CHAPITRE III

ILLUSION DES LIBÉRAUX SUR LA FORMULE « L'ÉGLISE LIBRE DANS L'ÉTAT LIBRE »

Nous n'avons pas à traiter ici la grande question des rapports de l'Église et de l'État, mais seulement à décrire la situation des esprits, et à constater la déconvenue générale, surtout du côté des catholiques libéraux.

La doctrine de l'union nécessaire de l'Église et de l'État est une doctrine perdue pour les libéraux, même pour ceux qui se piquent de quelque respect envers les choses de la foi. Le respect est un des mobiles qui les poussent à demander la séparation des deux pouvoirs : ce point est devenu un axiome de leur politique. Aujourd'hui il existe sur ce sujet une opinion compacte, qu'on peut appeler l'opinion du siècle¹.

¹ Jules Simon : *La Liberté*. Vol. II. 3^e partie. chap. II. 4^e partie. chap. I. — Edouard Laboulaye : *Le Parti libéral*. 1^{re} Partie. IV.

Les catholiques suivirent longtemps le mouvement des idées nouvelles avec anxiété. Leur foi les obligeait à les repousser ; et Dieu suscita parmi eux des apologistes qui tinrent tête à l'erreur à la mode. Mais bientôt ils se laissèrent séduire. Pour rester orthodoxes, ils ont distingué le droit du fait ; et en déclarant qu'ils parlaient en hommes politiques et non pas en théologiens, ils n'ont cessé de réclamer la séparation de l'Église et de l'État. De là est née la célèbre formule : *L'Église libre dans l'État libre.*

Ainsi deux écoles, séparées par des antagonismes dogmatiques irréconciliables, se sont rencontrées sur le terrain de l'action, et ont conspiré ensemble vers un même but, l'une au nom de l'incompétence de l'État en matière de religion, l'autre au nom de l'intérêt catholique, c'est-à-dire à cause des périls que le régime politique chrétien présentait pour l'Église. En professant la séparation de l'Église et de l'État, les libéraux rationalistes ont voulu sauvegarder le principe de la liberté de conscience, pour eux d'abord, et, nous aimons à le croire, pour les autres ; les libéraux catholiques se sont proposé de garantir la liberté de l'Église, qui n'a besoin que de n'être pas gênée pour exercer toute son influence. Les uns et les autres ont espéré mettre par là un terme aux conflits des deux puissances, et assurer par conséquent la paix sociale.

Ont-ils réussi ? Quelque réponse qu'on fasse à cette question, il faut convenir que les profits n'ont pas été égaux des deux côtés ; avec cette circonstance étrange, qu'ils sont en raison inverse des sacrifices que chacune des parties contractantes a accomplis. Les libéraux rationalistes ont conquis le droit de penser, de parler et d'écrire, sans avoir à craindre ni les arrêts des tribunaux, ni les saisies officielles de leurs ouvrages. Voilà soixante ans qu'ils ne sont plus inquiétés ; leurs affaires s'en trouvent bien : nous doutons que celles de la république chrétienne soient aussi prospères. L'Église a moins à se louer du régime auquel elle est soumise, et qu'elle subit comme un pis-aller plutôt qu'elle ne l'accepte comme une situation normale. Séparée de l'État, en ce sens qu'elle n'exerce plus sur lui aucune action directive, elle est demeurée par les concordats, qui lui reconnaissent une existence civile, un rouage de l'administration publique : sa résignation est payée par une pension alimentaire. L'État moderne a abusé de la formule, loyale mais téméraire : *L'Église libre dans l'État libre* ; il en a profité pour retirer à l'Église tous les avantages de sa protection, et pour la priver de tous les bénéfices de la liberté ; il l'a répudiée et il l'opprime. En s'adressant au comte de Cavour, Montalembert disait : « Dans vos discours du 27 mars et du 9 avril, vous me met-
« tiez en cause. Dans le premier, vous annoncez

« qu'une fois à Rome vous proclamerez ce grand
« principe : *L'Église libre dans l'État libre*. Vous
« me faites ainsi l'honneur imprévu d'emprun-
« ter la formule dont je me suis servi en vous
« écrivant, il y a quelques mois... Dans le se-
« cond, vous me citez parmi les précurseurs du
« libéralisme que vous souhaitez aux catholi-
« ques. Vous me donnez ainsi le droit de vous
« répondre; vous m'imposez même le devoir de
« vous arracher des mains une arme que vous
« m'aviez prise, et de ne pas laisser abuser d'une
« doctrine que j'aime pour des fins que je dé-
« teste. En voyant déployer ce drapeau si nou-
« veau dans vos mains, je reconnais le mien et
« je me sens ému. Mais en cherchant qui le porte
« et la tactique qu'il recouvre, je me sens
« trompé et je m'indigne¹. » Infortuné grand
homme ! qui a sans doute racheté ses erreurs
par ses souffrances, et à qui Dieu a épargné
le spectacle écœurant des applications extrêmes
de sa trop célèbre formule.

Pour que les espérances attachées par les li-
béraux, et par les catholiques en particulier, à la
séparation de l'État et de l'Église se réalisassent,
deux conditions étaient nécessaires : il fallait d'a-
bord créer l'État neutre ; ensuite l'État neutre
devait exécuter avec fidélité ses engagements.
Étudions l'une après l'autre ces deux conditions.

¹ *Deuxième Lettre au comte de Cavour* Paris. 13 avril.
1861.

Premièrement, l'État neutre est-il possible? Avant tout, il faut remarquer que cette expression est un euphémisme, comme il s'en rencontre tant dans la langue du libéralisme : l'État neutre, c'est l'État sans Dieu.

A la rigueur, l'État sans Dieu est possible. Si sous cette forme il est un être purement négatif en matière de religion, il sera impuissant à remplir la mission que la Providence lui a donnée. L'ordre chrétien écarté, il faut le remplacer par un autre : les solutions nouvelles ne se trouvent pas aisément, supposé qu'on puisse les rencontrer en dehors de la religion. « Telles sont ces « questions, qu'il faut absolument que les na- « tions, comme les individus, y aient une ré- « ponse, pour organiser leur vie et se créer un « système de conduite. Comment voulez-vous « que des gens qui ne savent ni comment ni à « quelles fins ils sont sur la terre sachent ce qu'ils « ont à faire de la vie? Et comment, voulez-vous « que, ne sachant ce qu'ils ont à faire de la vie, ils « sachent cependant comment ils doivent consti- « tuer, organiser, régler la société? Quand on « ignore la destinée de l'homme, on ignore celle « de la société; quand on ignore la destinée de la « société, on ne peut l'organiser. La solution du « problème politique est donc dans une foi morale « et religieuse. Cette foi nous manque, et tant « qu'elle ne sera pas trouvée, toutes les révolu-

« tions matérielles imaginables ne pourront rien
« pour la société¹. »

Mais comment croire à un être purement négatif en matière de religion, même quand cet être est une collectivité? Ce n'est pas impunément que l'Etat veut se passer de Dieu: dès qu'il a consommé sa rupture, il se déprave. Ce résultat, assez imprévu à une époque où les esprits se sont détournés de l'étude de la grande théologie, aurait pu être pressenti des catholiques, car ils avaient tout ce qu'il faut pour échapper aux surprises sur ce point. C'est une doctrine de foi, que la nature humaine, déchue par le péché de sa sainteté originelle, a besoin d'un secours divin pour se relever et pour se soutenir à la hauteur de ses devoirs². Les païens, privés par leur faute de la grâce, n'étaient pas seulement inférieurs aux Juifs, inondés des clartés de la révélation et soutenus par les cérémonies du culte national; ils étaient inférieurs à l'humanité: voilà pourquoi leur histoire fait horreur. Si l'Etat moderne se soustrait à l'action de l'ordre surnaturel, il subira les mêmes déchéances; pour vouloir être sans Dieu, il sera contre Dieu. Alors que devient sa prétendue neutralité³?

Certains catholiques distinguent entre l'indi-

¹ Jouffroy : *Cours de droit naturel* ;

² Liv. I. chap. X.

³ Monseigneur Pie : *Instruction sur le Libéralisme*. Tom. V. pag. 588.

vidu et l'Etat. — Ils n'ont pas ce droit : l'ordre surnaturel est nécessaire à toutes les créatures intelligentes et libres. Quoique les destinées de l'individu et de l'Etat ne coïncident pas par tous les points, quoique la grâce ne leur soit pas communiquée par les mêmes moyens, ils restent soumis à la grâce, qui est la loi de la vie universelle depuis Jésus-Christ. — Ces mêmes catholiques insistent, et ils disent que la grâce arrive indirectement de l'individu à la société, parce que la société n'est que la somme des individus qui la composent ; d'où il suit qu'une société formée d'individus chrétiens est chrétienne elle-même. — Ici ils tombent dans l'erreur contemporaine, qui consiste à confondre la société et l'Etat. L'Etat, c'est l'autorité dirigeante ; la société, c'est la masse dirigée. Nous admettons les influences de la société sur l'Etat, influences qui s'exercent par l'opinion, par l'élection, et par des voies souvent plus redoutables. Malgré tout, l'Etat n'est pas identique à la société, dont il subit les secousses, tantôt salutaires, tantôt funestes. On voit bien vite la conséquence. Puisque l'Etat n'est pas la société, il pourra arriver que l'Etat s'isole de la société qu'il gouverne, qu'il ne représente pas ses aspirations, et qu'il travaille par les moyens presque irrésistibles dont il dispose à lui en donner de différentes, avec un succès trop réel. Ceci, hélas ! est plus qu'une déduction logique. Donc l'Etat n'est pas tout le monde ;

c'est un homme, ou une oligarchie ; et si, sous ces deux formes, l'État est sans Dieu, s'il ne pratique aucun culte, il se dépravera, tout comme l'individu se déprave en coupant ses communications avec la source de la vie morale.

Quoique l'État soit distinct de la société, nous admettons dans une certaine mesure que l'État sort de la société à laquelle il préside, et que souvent il lui ressemble. Donc pour réaliser l'État neutre, il faudrait auparavant admettre une société neutre. Cette supposition est contre nature. Le sentiment religieux est le trait le plus caractéristique de l'humanité ; Dieu l'a gravé si profondément dans ses entrailles, qu'il peut s'altérer, non pas périr radicalement. Si cette monstruosité s'est jamais rencontrée chez un individu, il est permis de soutenir qu'on ne l'a jamais constatée dans une société : en plein polythéisme, le monde resta religieux. Le rêve de notre temps, c'est l'indifférentisme en matière de religion : on a vu un progrès dans ce qui n'est qu'une honteuse décadence, Nous avouons avec douleur qu'on a réussi en partie à l'établir dans les mœurs, après l'avoir semé dans les théories. Les philosophes sont fiers du tempérament nouveau qu'ils sont parvenus à donner à notre génération. Les hommes d'État, hier encore, savouraient avec délice la pensée que les antagonismes dogmatiques étaient démodés, et que désormais une

guerre de religion serait impossible ; à ceux qui leur parlaient de cette chance dans l'avenir, ils répondaient par un sourire. Nous ne nous faisons pas illusion sur notre situation ; cependant nous affirmons que, sous la couche de glace dont on nous a couverts, il y a deux éléments vivaces qui résistent encore : le premier, c'est le bien, réfugié dans l'âme d'une minorité, méprisée mais indomptable ; le second, c'est le mal, incarné dans le fanatisme de secte, qui épie l'heure de ses manifestations. Le pouvoir est le point de mire du bien et du mal, parce qu'il est l'instrument du triomphe. Si le bien s'empare du pouvoir, l'Etat favorisera les honnêtes gens ; si c'est le mal, l'Etat les persécutera : dans aucun cas, il ne sera neutre.

Les catholiques qui caressent l'utopie de l'Etat neutre nous paraissent avoir bien mal choisi le moment. Chez les peuples enfants, l'Etat est une forme de pouvoir rudimentaire : il n'intervient que rarement dans les affaires des particuliers. Alors la vie de famille est presque tout : la vie publique occupe la plus petite place. Le chef de l'Etat n'est qu'un juge de paix, qui use de son autorité quand on l'invoque. Les peuples avancés, surtout ceux qui tombent, ont des institutions plus savantes. La centralisation est la forme de gouvernement qu'ils préfèrent, parce que leurs vices et leurs divisions semblent la rendre nécessaire. Alors l'Etat est tout ; il veut rassembler sous sa main toutes les forces vives

de la nation, pour mieux les diriger. Pensez-vous qu'il négligera les religions ? On sait le contraire. Il est indifférent à l'endroit de leurs dogmes, de leur morale et de leur culte ; de pareils intérêts lui paraissent indignes de ses soins : il se déclare incompetent. Mais les religions sont des forces : dans ce cas il n'est pas neutre ; il les surveille, parce qu'il les craint ; il les inquiète, parce qu'il est jaloux ; il les combat de front, quand elles font de l'opposition à sa politique. Si cette religion s'appelle l'Eglise catholique, si elle affirme sa divine origine, son indépendance des pouvoirs humains, avec la prétention de diriger les esprits, et indirectement le mouvement des choses du monde, soyez sûr qu'en face d'une religion pareille l'Etat sans Dieu ne sera pas neutre. Il laissera faire le protestantisme ; il donnera un blanc-seing au judaïsme : il réservera pour l'Eglise le privilège de ses défiances, de ses antipathies et de ses vexations. Dans les siècles de foi, quand l'Eglise unie à l'Etat trouvait chez les princes chrétiens des protecteurs de ses canons, elle eut beaucoup à souffrir de la part de ces alliés, souvent compromettants et toujours incommodes : les luttes du sacerdoce et de l'empire remplissent ses annales. Les inconvénients du régime ne l'empêchèrent pas de rechercher l'union du spirituel et du temporel, parce que la nature le demande, et qu'en somme, il y avait plus de profit que de perte. Les libéraux

ont exploité ces souvenirs pour les besoins de leur cause : les catholiques se sont abusés en les suivant sur ce terrain. Comment croire que l'Eglise pourra très bien s'entendre avec l'Etat sans Dieu, quand elle a eu tant de peine à vivre avec l'Etat chrétien !

En résumé, l'Etat neutre est possible ou impossible, selon le sens qu'on attache à ce mot. Si l'Etat neutre signifie l'Etat sans Dieu, malgré la difficulté que présente la pratique de l'athéisme légal, surtout dans un pays qui est encore chrétien ; sans nous dissimuler les périls qui menacent une pareille institution, nous convenons qu'un pareil Etat est réalisable. Si l'Etat neutre veut dire l'Etat indifférent en maître de religion, qui demeure systématiquement étranger aux affaires des cultes, leur permettant de vivre selon leurs lois, et d'exercer sans gêne toute leur action sociale, cet Etat est une chimère, principalement vis-à-vis de l'Eglise. Donc, en principe, les catholiques libéraux n'avaient pas le droit d'attendre d'heureux résultats de la formule : « *L'Eglise libre dans l'Etat libre.* »

Passons au fait.

Depuis cent ans, la lutte de l'Eglise et de l'Etat est le côté principal de la politique, non seulement en Europe, mais dans le monde entier. Dans cette lutte, l'Etat libéral déploie un acharnement qui rappelle les plus mauvais jours de l'histoire, quoique sa haine se dissimule assez

souvent sous les dehors de la légalité. L'État libéral a trouvé dans les cartons des gouvernements d'ancien régime les maximes gallicanes et josphistes ; et, avec une déloyauté qui nous étonnerait, si nous connaissions moins son génie et le but qu'il poursuit, il s'est hâté de profiter de cet outillage suranné, en le perfectionnant, pour mieux combattre les droits de l'Église et augmenter sa servitude. Depuis Pie VI, qui assista à l'ouverture des hostilités, jusq'à Léon XIII, qui règne au plus fort de la crise, les pontifes romains n'ont pas un instant détourné leur sollicitude de cette situation. Parmi les monuments de leur administration, il faut surtout parcourir les Lettres encycliques ou apostoliques et les Allocutions consistoriales, pour saisir les proportions très-exceptionnelles de la lutte, sur le terrain des rapports de l'Église et de l'État : véritable champ clos, où les pontifes apparaissent avec toute leur majesté, et où ils arrivent à une très haute éloquence : tant sont sacrés les intérêts en jeu ; tant est imminent à leurs yeux le péril qui les menace. Pie IX mérite une mention spéciale dans la série de ces pontifes intrépides. Pendant trente-deux ans, il n'a pas cessé d'élever sa voix, pour affirmer les droits de l'Église, et pour protester contre les principes de l'État libéral et ses intrusions sacrilèges. Ses Lettres encycliques contiennent surtout la doctrine ; ses Allocutions consistoriales nomment les coupables,

décrivent leur astuce, flétrissent leur tyrannie : tout le drame de la politique libérale y est tracé avec précision et peint avec des couleurs chaudes. L'avenir lira ces grandes pages, avec une admiration qui ajoutera encore au prestige dont est entourée déjà la mémoire de ce pape fameux.

L'Etat libéral fait le siège de l'Eglise en règle : il l'attaque par tous les côtés à la fois. Il lui a disputé ses immunités, et bientôt il l'en a dépouillée : immunité du for, immunité du service militaire. Il a supprimé pour elle la liberté de réunion et d'association ; il a interdit la tenue des conciles ; il a dispersé les congrégations religieuses ; il a ruiné les établissements de charité ; il a dissout les cercles catholiques d'ouvriers, et jusqu'aux confréries abritées dans le temple. Il a banni l'Eglise des écoles officielles ; il a fermé les écoles qu'elle avait bâties elle-même, soumettant à une inspection inquisitoriale celles que son bon plaisir laissait encore debout. Pour mieux paralyser ses influences sociales, sous le fallacieux prétexte de garder ses propres droits, il l'a exclue brutalement de tous les conseils publics, des bureaux de bienfaisance, de l'administration des hospices, des comités de l'instruction publique, et, autant qu'il l'a pu, des assemblées parlementaires, où chaque jour elle est attaquée par des ministères hostiles et par des majorités violentes. Il est intervenu jusque dans la construction des édifices destinés au culte, par une réglementation minutieuse et

vexatoire. Il a privé le peuple chrétien des pompes qui lui sont chères, en interdisant la rue aux manifestations religieuses. Il a imposé silence aux cloches, comme si cette voix importunait son athéisme. Il a sécularisé les cimetières, — blessant ainsi le principe de la liberté de conscience, qu'il a toujours sur les lèvres quand il y trouve son compte : — comme s'il voulait réaliser jusque dans la mort les amalgames impies que son indifférentisme est parvenu à introduire dans les lois et déjà dans les mœurs. Il a fait la guerre aux saintes images ; il a abattu les croix et les madones qui ornaient les places publiques ; il a arraché le crucifix de l'école et de l'hôpital ; il a poussé le fanatisme jusqu'à débaptiser les carrefours et les rues, dont les noms rappelaient la touchante origine, et la foi des ancêtres qui les avaient inventés. Il a aboli ou réduit le service religieux partout où il a pu, à la caserne, sur les navires, dans les asiles de la vieillesse, et au chevet des mourants.

Après avoir banni l'Eglise de ce qu'il appelle son domaine, l'Etat libéral a fait irruption dans les choses sacrées, pour montrer qu'il est chez lui partout. Il a voulu contrôler l'enseignement théologique, et imposer des doctrines officielles. Il a rangé parmi les délits toute quête non autorisée ; et il vient faire les siennes dans les assemblées des fidèles, sous le regard d'un Dieu auquel il ne croit pas. Il a opposé le mariage civil au

mariage chrétien, avec la prétention d'élever le contrat à la hauteur d'un sacrement. Il a voulu être représenté dans l'administration paroissiale ; et, non content de forger des lois tracassières sur les fabriques, il a entouré celles-ci d'une jurisprudence entortillée, qui met chaque matin l'Eglise à la merci d'un maire ou d'un préfet. Le droit d'administrer la propriété ecclésiastique n'a pas satisfait son ambition ; et vingt fois dans un siècle il l'a placée sous le séquestre, renouvelant l'odieuse confiscation, aujourd'hui rayée de tous les codes, et qui rappelle la barbarie raffinée du bas-empire. Quand il eut dépouillé l'Eglise, il l'indemnisait en l'inscrivant sur le budget des cultes ; à l'heure qu'il est, il la menace de lui retirer ce morceau de pain, qui pourtant est à elle ; demain il en fera voter la suppression par ses séides disciplinés dans les loges.

L'État libéral est demeuré gallican vis-à-vis de Rome. Louis XIV ne pratiqua pas à la rigueur toute la politique des *Quatre Articles* ; l'État libéral a ajouté ce qui manquait au despotisme du grand roi. Tandis qu'il ouvre les frontières et qu'il établit le libre-échange, autant pour les idées que pour les grains, les huiles, les fruits, les vins et les articles manufacturés ; tandis qu'il dispense les aventuriers et les nomades de la formalité du passe-port ; il arrête au passage les rescrits et les bulles, jaloux d'apposer son visa à ces pièces signées par le vicaire du Christ. I

exige que les évêques se fassent autoriser avant d'entreprendre le voyage *ad limina* ; et sa police surveille leurs mouvements quand ils partent ou qu'ils arrivent. Il a créé une juridiction spéciale, devant laquelle comparaissent fréquemment ces coupables d'un nouveau genre, et où leurs actes, leurs circulaires, leurs mandements, leurs catéchismes ont quelquefois l'honneur d'être blâmés. En lisant cet exposé, rapide mais exact, des rapports de l'Eglise et de l'Etat, on se croirait transporté à un autre âge ; cependant ce n'est que le procès-verbal, tout sec, des abus de l'Etat libéral vis-à-vis de l'Eglise. Ceci se passe au lendemain de 89, qui a aboli toutes les tyrannies, disent ses partisans enthousiastes.

Maintenant il est facile de vérifier toutes nos accusations, en étudiant la situation de l'Eglise, en Europe d'abord, et ensuite dans le reste du monde.

La France est la fille aînée de la révolution, comme elle est la fille aînée de l'Eglise ; après avoir donné le signal de tous les crimes d'Etat, elle a pris l'initiative des réparations équitables : chez elle les extrêmes se touchent. Là, l'Eglise est restée soumise au Concordat de 1801, dont elle bénit l'auteur : mais elle porte les chaînes des Lois organiques, contre lesquelles elle ne cesse de protester. Les gouvernements, qui se succèdent à courte échéance, n'ont pas pris vis-à-vis d'elle la même attitude : les meilleurs ont

été défiants ; plusieurs ont été tracassiers. La Révolution de 1848 l'étonna par sa modération et par sa justice : car elle respecta ses temples ; elle élargit sa sphère d'activité, et lui octroya la liberté de l'enseignement secondaire, qu'elle avait en vain réclamée pendant quarante ans. Un instant, la République de 1870 sembla avoir rompu avec la tradition jacobine : en même temps qu'elle se débarrassait des hommes de proie, qui avaient déchiré le sein de la patrie et préparé ses désastres, elle réorganisait sur une nouvelle base l'aumônerie militaire ; elle accordait à l'Église la liberté de l'enseignement supérieur, avec des garanties plus grandes d'impartialité dans la composition du jury d'examen. C'était la république des honnêtes gens, qui, sous cette étiquette de convention et pleine de périls peu compris, restauraient de leurs mains généreuses l'édifice national. Tous les cœurs se livraient à l'espérance ; l'avenir se levait comme l'aurore de la félicité et de la paix : on oubliait déjà un passé malheureux. Mais la vraie république reprit bientôt le dessus, et se mit à l'œuvre avec l'audace que donne un succès inattendu. Tandis que nous écrivons ces lignes, elle désigne l'Église à la haine des partis ; elle déchaîne contre elle les violences aveugles des foules ; elle soudoie les journalistes ; elle excite le zèle de ses employés ; elle met sur pied toutes ses magistratures ; elle fouille l'arsenal des lois pour y trouver des armes ;

et elle en fait de nouvelles pour combler les lacunes des anciennes. Ce sont les libéraux de la veille qui mènent cette odieuse campagne. Fidèles à leurs engagements envers les bandes qui les ont portés au pouvoir, ils respectent la liberté du mal, de plus en plus maîtresse de la situation : ils lui accordent même des primes d'encouragement. Quand il s'agit de l'Église, la liberté n'est qu'un mot de passe, destiné à tromper les simples, et à assassiner les droits de la conscience chrétienne.

L'Italie occupe le premier rang dans l'histoire des nations apostates. En renversant le pouvoir temporel du pape, elle a fait à l'Église la blessure la plus grave qu'elle ait encore reçue dans la bataille contemporaine. Montalembert lui demande compte, avec une éloquence indignée, de son programme de liberté religieuse.

« Vous dites que votre système veut la liberté en
« toutes choses... la liberté complète dans les rap-
« ports de l'Église et de l'Etat. Vous promettez
« au Pape, à l'évêque des évêques, le respect et
« la liberté, à la seule condition de le dépouiller
« complètement de son temporel. Mais comment
« aviez-vous traité les évêques ses frères, qui
« n'ont pas de temporel, et qui sont déjà vos sujets,
« comme vous prétendez qu'il le devienne? Vous
« aviez un archevêque à Turin : qu'en avez-vous
« fait? Vous l'avez arraché de son siège épisco-
« pal et déporté sans jugement en France. Vous

« en aviez un à Cagliari : où est-il ? Déporté à
« Rome. Vous aviez un cardinal archevêque à
« Pise : je le cherche, et je le trouve déporté en
« Piémont. Vous aviez un cardinal archevêque à
« Naples ; de quel respect, de quelle liberté
« jouit-il ? Chaque jour nous le voyons outragé
« impunément dans son palais par des hordes
« d'émeutiers ; et quand il interdit la parole à
« des prêtres qu'il juge indignes, votre autorité
« civile les fait remonter en chaire. Sont-ce là les
« gages qui doivent rassurer les fidèles du monde
« entier sur le sort futur de leur père, et le Pape
« lui-même sur la liberté future de son minis-
« tère ?... Dans tous les pays de votre domination,
« l'Église entravée, insultée et dépouillée, les
« évêques exilés, les écrivains emprisonnés,
« les journaux catholiques ruinés, les prê-
« tres outragés et traqués, les monastères
« fermés et profanés, les religieuses arra-
« chées de leurs cellules violées : voilà vos
« titres à notre confiance et à notre recon-
« naissance. Vous êtes depuis dix ans l'au-
« teur ou l'agent de la persécution, de la spolia-
« tion, de l'incarcération, de l'usurpation, de la
« violence ; et, tout ruisselant d'oppression et
« d'iniquité, vous osez bien nous regarder en
« face et nous tendre la main, en nous disant :
« Voici la liberté¹ ! »

¹ *Deuxième Lettre au comte de Cavour.*

La Belgique est née d'un pacte libéral. Depuis cinquante ans et plus, l'Église pratique en conscience la Constitution de 1830, usant des droits qu'elle lui donne, et respectant ceux qu'elle accorde aux autres cultes. On sait comment les gueux payent sa fidélité. Sans parler des violences de la rue, et des outrages odieux et grossiers envers la religion catholique, les gueux arrivés au pouvoir ont tourné contre l'Église l'arme déloyale et cruelle de la légalité. L'enseignement officiel devenu l'instrument principal de la politique anti-religieuse, par l'introduction des libres-penseurs dans le personnel scolaire ; resserrement continu de l'enseignement libre par les entraves mises à l'existence et au développement des écoles chrétiennes, au moyen du refus du droit de fondation et de dotation, et du retrait des subventions accordées sur le budget ; pressions administratives de tout genre pour déterminer les familles à envoyer leurs enfants dans les écoles officielles ; exploitation des besoins du pauvre à cette même fin ; abolition de l'enseignement religieux dans les écoles moyennes et les collèges communaux ; suppression des collèges patronnés ; confiscation des bourses d'étude catholiques au profit des établissements de la libre-pensée ; création d'écoles laïques pour les jeunes filles ; croisade contre les couvents ; exclusion systématique des catholiques des fonctions publiques ; violation du décret

de prairial sur les cimetières ; loi inquisitoriale sur le temporel des cultes et sur les fabriques d'Eglise ; expulsion des religieuses des hospices ; pénalités contre la liberté de la chaire ; projet de suppression des exemptions du service militaire accordées aux séminaristes ; interdiction des processions et des pèlerinages ; défense de sonner les cloches : voilà l'histoire de l'Etat libéral en Belgique, de 1857 à 1877¹. Depuis cette date, il a ajouté à sa gloire des pages nouvelles : les écoles primaires ont été neutralisées ; le représentant du Saint-Siège a été chassé du royaume, en même temps qu'on rappelait l'ambassadeur de Rome. La liberté devient à chaque instant la licence, et n'existe que pour le parti qui gouverne. L'Eglise opprimée attend des jours meilleurs.

La Suisse, ce pays légendaire de la liberté, déshonore la civilisation par la guerre implacable qu'elle fait à l'Eglise. Les radicaux de Genève, de Berne et de Bâle se montrent dignes de leurs coreligionnaires politiques dans le reste de l'Europe. Nous rappelons à la mémoire de ceux qui l'ont peut-être oublié la rupture violente des relations diplomatiques entre la Suisse et le Saint-Siège, par le renvoi du nonce ;

¹ Nous empruntons ces détails statistiques à un article de la *Revue catholique de Louvain* de l'année 1877. L'auteur, M. Jules Camauër, est un jurisconsulte distingué et un écrivain remarquable.

l'exil de M^{sr} Lachat des cantons de Berne et de Soleure, et celui de M^{sr} Mermillod du territoire de la Confédération ; l'expulsion de quatre-vingts prêtres par le gouvernement bernois, la dissolution des corporations religieuses, le sequestre mis sur leurs biens, les catholiques chassés et dépouillés de leurs églises, les prêtres jetés en prison sous le plus futile prétexte ; l'appel adressé à tous les mauvais prêtres du monde, pour administrer les paroisses veuves de leurs pasteurs légitimes ; les subventions scandaleuses votées à tous les apostats, et la sanction civile accordée à leur mariage ; les temples crochetés, les vases sacrés enlevés des tabernacles, le mobilier saisi et confisqué au profit de l'Etat, malgré les protestations impuissantes des ayants droit. Ces scènes de vandalisme se passent de l'autre côté du Jura ; elles se répètent si souvent que nous finirons par nous y accoutumer.

Dans la Péninsule ibérique, l'Etat libéral, encore contenu par l'esprit catholique des populations, à déjà porté plus d'une atteinte aux droits de l'Eglise. En Portugal, le droit régalien gêne les rapports des évêques avec le Saint-Siège : la pratique des chancelleries se modèle sur ce passé funeste. En Espagne, la révolution a vidé les couvents, et vendu à l'encan les biens du clergé séculier et régulier. Le Concordat de 1851 et l'Annexe de 1860 ame-

nèrent un régime réparateur. Ils n'avaient pas encore produit tous leurs effets, lorsqu'en 1868 les libéraux, maîtres du pouvoir une seconde fois, reprirent leur œuvre néfaste, en proclamant la liberté de conscience, dont aucune classe de citoyens ne sentait le besoin, et qui avait pour fin, dans leur pensée intime de ravir à l'Espagne son unité religieuse, principe de sa gloire et de sa force, car elle contient dans l'unité politique des provinces différentes de race, de génie et même de langage. En même temps que les vainqueurs de l'émeute militaire octroyaient à la nation des libertés dangereuses, ils redoublaient de tyrannie envers l'Eglise. Ils supprimèrent par décret toutes les communautés religieuses créées après 1837 ; ils apportèrent de grandes restrictions à la faculté d'enseigner, laissée aux communautés qu'on épargnait ; ils fermèrent les maisons des Jésuites qui avaient été rétablies ; ils abolirent enfin les conférences de saint Vincent-de-Paul. La Providence est venue interrompre à nouveau l'œuvre libérale. La restauration de la monarchie avec Alphonse XII a rendu à l'Eglise une paix relative. Mais l'Etat reste libéral : déjà il donne des signes peu rassurants pour l'avenir. Malgré la bonne volonté de celui qui le dirige, on peut craindre dans ce pays le retour offensif des vaincus de la veille.

L'Allemagne est hostile à l'Eglise depuis Lu-

ther. Le libéralisme n'a rien changé aux traditions rancuneuses de l'hérésie. L'Autriche a gardé le beau rôle, en demeurant une puissance catholique. Elle a essayé de se faire pardonner son joséphisme par le Concordat de 1856, inspiration de l'âme de l'empereur François Joseph, digne rejeton des Hapsbourg. Mais ce Concordat n'a pas duré : la coalition des libéraux l'a remplacé par les Lois confessionnelles, où l'Eglise a des droits amoindris. N'est-ce pas là un symptôme alarmant ? L'esprit catholique des provinces lutte avec succès contre les docteurs de Vienne, qui rêvent d'étouffer l'Eglise dans une vigoureuse centralisation rationaliste. Réussiront-ils ?

Le reste de l'Allemagne, moins la Bavière et quelques autres États secondaires, gravite autour de la Prusse, qui débuta par l'hégémonie intellectuelle, avant de placer par la victoire l'empire de la Confédération sous sa main. La Prusse est sectaire ; elle aime sa religion officielle, son culte évangélique, qu'elle protège et qu'elle opprime sous l'étreinte de sa réglementation : elle déteste l'Eglise. Après lui avoir fait place dans ses institutions, et avoir signé un concordat avec Rome, elle ne tarda pas à la chagriner. Un moment elle a paru regretter les violences dont elle avait usé envers les évêques dans l'affaire des mariages mixtes ; peu jalouse sans doute de la gloire de faire des confesseurs de la foi. La Constitution de 1850 était libérale : elle soula-

gea les consciences, et amena la paix sociale. En 1871, la Prusse triomphante a remercié le Dieu des combats des grâces qu'il avait répandues sur ses armes, de Berlin à Versailles, en instituant le *Culturkampf* qui se résume dans les fameuses Lois de mai, et dont l'application continue encore aujourd'hui à désoler les diocèses de ce malheureux pays. Quinze millions de catholiques sont privés de leurs droits ; plusieurs sièges épiscopaux sont vacants : trois cents paroisses sont sans prêtres ; les populations sont exposées à toutes les séductions de la libre pensée : c'est encore un échantillon de l'esprit de justice dont est animé l'État libéral¹.

L'Angleterre et la Russie, qui occupent les deux extrémités de l'Europe, n'ont pas la même politique ecclésiastique. L'Angleterre est entrée résolument dans la voie des réformes libérales. En réservant sa protection pour l'église établie, elle a permis à l'Eglise romaine de vivre à côté d'elle ; elle assiste à ses développements, sinon sans jalousie de secte, au moins avec résignation aux lois existantes. Ainsi elle répare un passé plein de crimes ; ainsi elle commence un avenir meilleur ; Dieu la bénira, et la reconnaissance des catholiques des deux mondes applau-

¹ Au commencement de l'année 1882, le gouvernement prussien, battu aux élections et mis en minorité dans les parlements du royaume et de l'empire, adoucit la rigueur des Lois de mai, dont elle maintient le principe, pour gagner les voix des catholiques, et faire voter ses projets.

dira sa gloire. Pourquoi faut-il qu'elle soit moins généreuse pour l'Irlande, cette île-sœur, que son égoïsme affame encore, et dont elle rêvel'anéantissement ? pourquoi ne pas s'attacher cette race, si vaillante et si religieuse, par un bill agraire, qui, en lui faisant des conditions économiques équitables, couronnerait dignement les libertés précieuses qu'elle lui rendit un jour à la voix d'O'Connell ?

La Russie fait horreur. La civilisation chrétienne l'a jugée ; Dieu la châtie par le nihilisme ; le sang des Tsars est la rançon du sang des martyrs, qui coule des bords de la Vistule aux steppes glacées de la Sibérie. Mais la Russie n'a rien à voir dans la question : ce n'est pas à elle que nous faisons le procès. Elle n'a jamais proposé la fameuse formule : « *L'Eglise libre dans l'Etat libre.* » Elle a égorgé les saints : elle n'a pas menti.

De l'autre côté de l'Atlantique, c'est encore la comédie libérale qui se joue. La Nouvelle-Grenade a foulé aux pieds tous les droits de l'Eglise, par une série de lois et de mesures cruelles, dont on trouve la peinture éloquente dans une Allocution consistoriale de Pie IX¹. Le même pontife, écrivant plus tard une Lettre encyclique à l'archevêque de Santa-Fé-de Bogota et à ses suffragants, leur disait : « Vous n'avez pas né-

¹ *Allocution* du 27 sept. 1852.

« gligé de vous élever résolument, tant de vive
« voix que par écrit, contre tous ces attentats et
« ces décrets iniques et sacrilèges, et de défendre,
« avec un courage que rien n'a pu ébranler, la
« cause et les droits de l'Eglise. Cette conduite a
« excité la colère du gouvernement ; il a sévi
« avec fureur contre vous, contre tous les ecclé-
« siastiques qui vous sont soumis, et qui sont de-
« meurés fidèles à leur vocation..... Vous avez
« été presque tous persécutés, saisis par la force
« armée, séparés avec violence de vos troupeaux,
« jetés dans les fers, condamnés à l'exil et rele-
« gués dans des régions dont le climat est mor-
« tel..... Les vierges consacrées à Dieu, après
« avoir été toutes brutalement chassées de leurs
« monastères par ce même gouvernemnt, et ré-
« duites au plus extrême dénuement, ont reçu
« l'hospitalité chez de pieux fidèles..... Les
« temples saints et les couvents ont été dépouil-
« lés, souillés, convertis en casernes ; les orne-
« ments et tous les objets sacrés ont été enle-
« vés, le culte divin supprimé ¹..... »

Le Mexique est entré dans la même voie. La révolution a importé dans ce pays, d'un génie si catholique, tous les faux dogmes politiques, la liberté des cultes, la liberté de la presse etc. Ces libertés n'ont guère profité à l'Eglise ; car l'Etat s'est hâté de rendre des décrets attentatoires à

¹ *Lettre encyclique aux évêques de la Nouvelle-Grenade.* 17 sept. 1863.

ses droits : c'est ainsi qu'il a aboli le for ecclésiastique, qu'il a dissout les ordres religieux, qu'il a défendu aux évêques d'adresser des mandements aux fidèles, et d'en ordonner la lecture dans les temples ; il a encore confisqué les biens ecclésiastiques ; pour couronner tous ces crimes, il a puni de la prison et de l'exil les justes protestations que les prélats élevèrent contre tant d'iniquités ¹.

Dans l'Amérique méridionale, l'histoire d'une république est l'histoire de toutes les autres : partout les mêmes principes, partout les mêmes pratiques, et partout la même oppression libérale de l'Eglise. « Nous ne sommes pas accablés
« d'une moindre affliction à la vue des maux si
« grands par lesquels, dans la plupart des ré-
« gions de l'Amérique méridionale, autrefois sou-
« mises au royaume d'Espagne, l'Eglise est
« opprimée et tourmentée d'une manière si dou-
« loureuse par la puissance civile. Dans ces con-
« trées, la puissance laïque ne craint pas de
« s'arroger le droit de présenter des évêques,
« et d'exiger d'eux qu'ils prennent l'administra-
« tion des diocèses avant d'avoir reçu de ce Saint-
« Siège l'institution canonique. Dans ces mêmes
« régions, les évêques ne peuvent pas librement
« condamner les écrits non catholiques, ni pro-
« mulguer les Lettres apostoliques sans l'agré-

¹ *Allocution consistoriale* du 13 déc. 1856.

« ment du gouvernement. La liberté d'acquérir
« des propriétés est enlevée à l'Eglise ; l'exécu-
« tion des grâces accordées par le Saint-Siège est
« empêchée ; la méthode d'études à employer
« dans les séminaires est soumise à l'autorité ci-
« vile..... Dans d'autres parties de l'Amérique
« méridionale, la puissance laïque a poussé la
« témérité au point de soumettre à son autorité
« les choses de leur nature les plus sacrées, les
« plus spirituelles, et qui dépendent uniquement
« de l'autorité des évêques ¹. » Dans ces plaintes
discrètes du Pontife, où les ménagements pour
les personnes s'unissent à une juste sévérité en-
vers les erreurs et les excès qui les déshono-
rent, on devine les luttes que l'Eglise a soute-
nues dans ces derniers temps au Venezuela, en
Colombie, et au Brésil. La république de l'Equa-
teur est arrivée à une triste célébrité : on sait
comment.

Aux Etats-Unis, l'Eglise est libre en droit et en
fait. C'est une des causes des développements mer-
veilleux qu'elle a obtenus en moins d'un siècle.
Mais à mesure que le catholicisme devient une force
sociale, par son expansion propre et par l'émiet-
tement des sectes protestantes, le péril grandit
pour lui. Des esprits sagaces pressentent un
avenir qui mettra l'Eglise, aux Etats-Unis, dans la
condition où elle se trouve dans notre vieille Eu-

¹ *Allocution consistoriale* du 13 déc. 1856.

rope. Le radicalisme maçonnique a déjà posé la question scolaire, et l'a résolue dans le sens de la neutralité confessionnelle. Les établissements publics sont purgés peu à peu de directeurs catholiques. Les fonctions salariées sont réservées, dans un esprit de secte, aux protestants, contrairement à la pratique suivie auparavant. La presse dénonce l'Église ; elle travaille à rendre son influence sociale suspecte. Certains chefs de parti, qui ont été aux affaires, et qui peuvent y revenir, sont connus pour leurs préjugés anticatholiques. D'autre part, le sentiment religieux diminue dans les masses ; on s'accoutume à considérer le christianisme par son côté utile, c'est-à-dire par les services qu'il rend à l'ordre social ; et cette estime, purement politique, se concilie avec le scepticisme dogmatique et l'indifférentisme pratique le plus absolu. C'était inévitable, malgré les espérances contraires avec le laisser-aller accordé à toutes les lubies théologiques, et à tous les cultes extravagants ou immoraux qui ont poussé dans la corruption générale des mœurs. Tôt ou tard l'État, qui est la résultante de l'opinion publique dans un pays libre, subira le contre-coup d'une situation pareille : il deviendra intolérant là comme ailleurs. Le libéralisme américain, en faisant place à la tyrannie, sera la dernière déception des libéraux trop crédules¹.

¹ Claudio Jaunet : *Les États-Unis contemporains*. chap. 18 xi.

Cette revue des rapports de l'Eglise et de l'Etat libéral dans les deux mondes peut se résumer, à peu d'exceptions près, par un mot : persécution. Les caractères de cette persécution sont saisissants. D'abord son universalité, non pas successive mais simultanée ; un jour Pie IX déplorait dans une même Allocution consistoriale les épreuves de l'Eglise en Corée, au Tong-King, en Sardaigne, et dans le grand duché de Bade¹. C'est ensuite l'identité des principes qui y président, des formes qu'elle revêt, et du but qu'elle poursuit et qu'elle atteint assez ordinairement ; de là cette conclusion, qu'elle est l'effet d'un mot d'ordre, et qu'il y a quelque part un centre dirigeant, dont l'action se fait sentir partout. C'est enfin cette circonstance très particulière, que la persécution est le contraire du programme officiel des gouvernements ; ce qui autorise à croire que le libéralisme n'est qu'un moyen.

Nous connaissons les persécutions païennes, grecques, romaines, coréennes, chinoises, japonaises, annamites ; nous étions familiarisés avec les persécutions hérétiques, ariennes, semi-ariennes, pélagiennes, iconoclastes, gnostiques, luthériennes, calvinistes ; ces persécutions remplissent l'histoire ; plusieurs sont toujours anciennes et toujours nouvelles, parce qu'elles naissent de l'antagonisme naturel des doctrines et de ceux qui

¹ *Allocution consistoriale*. 17 déc. 1860.

les professent : quand elles recommencent sous nos yeux, nous sommes attristés, non pas étonnés. Mais voici que la persécution libérale vient s'ajouter aux précédentes : c'est nouveau ; c'est imprévu ; c'est déconcertant¹. Ceux qui ont signé le pacte libéral, non pas de gaité de cœur, nous aimons à le croire, mais par la nécessité des temps, ont sacrifié une portion des droits de Dieu pour mieux sauver les droits de l'homme : ils ont échoué. La conscience individuelle, malgré les textes écrits et les gloses des charlatans officiels, demeure à la merci de l'Etat libéral. Nous ne dirons pas que la persécution est un châ-timent, puisque nous nous adressons à d'hon-nêtes gens qu'on a trompés, et qu'on ne sau-rait sans injustice traiter en coupables. Mais si le libéralisme n'est pas un crime, il n'en reste pas moins une erreur ; dès lors la persécution qu'il engendre peut être appelée la revanche de Dieu.

¹ César Cantu : *Les Trente dernières années*. pag. 352.

CHAPITRE IV

ILLUSION DES LIBÉRAUX SUR LA VALEUR MORALE DES RÉVOLUTIONNAIRES

L'illusion des libéraux porte d'abord sur les doctrines, ensuite sur les personnes. Ici l'illusion des libéraux consiste à croire que la révolution n'est pas anti-chrétienne par essence, mais par circonstance ; qu'on peut traiter avec elle sur la base de l'égalité des droits entre le catholicisme et la libre pensée ; et que les parties contractantes, réconciliées sur ce terrain neutre, seront fidèles à leurs engagements. Nous avons vu comment l'Etat libéral trahit l'Eglise : les doctrines ont leur influence dans ce lamentable résultat ; n'oublions pas les personnes, car l'Etat libéral c'est quelqu'un : en France, il s'appelle le jacobin. Nous avons décrit la physiolo-

gie du jacobin ¹ : il nous reste à prouver qu'il est une race.

Les deux synthèses du bien et du mal, qui ont pour expression, la première, l'Église, la seconde, l'hérésie païenne et révolutionnaire, ont produit deux races rivales, qui courent dans l'histoire comme deux fleuves dont les eaux ne se mêlent pas, la race chrétienne des deux Testaments, et la race hérétique ancienne et moderne. Les libéraux modérés, rationalistes ou catholiques, ont l'air de n'admettre ni les synthèses ni les races qui en sortent ; du moins nous n'avons jamais trouvé dans leurs écrits une forte empreinte de cette théologie. Ils analysent les phénomènes avec talent ; ils les rapprochent avec plus d'ingéniosité que de logique, et les groupent sous des formules fantaisistes, qu'ils décorent du titre pompeux de lois : en réalité, ils les enfilent sans saisir leur génération ; et parce que la science des causes leur est étrangère, ils cachent leur misère sous la décevante théorie de l'évolution ou du progrès : ils ne vont jamais plus haut. Quoi qu'il en soit, nous avons vu comment ils traitent les synthèses subsistantes : ils s'efforcent de les foudre dans une doctrine moyenne, où elles se touchent par leur extériorité, sans jamais arriver au parfait équilibre : les synthèses restent. Si les libéraux ne croient pas

¹ *Le Vrai et le Faux en matière d'autorité et de liberté.*
Vol. 1. 2^e partie. chap. v.

aux races, ils se trompent ; s'ils espèrent les réduire en pâte, pour les jeter dans leur moule, cette attente est vaine.

La race chrétienne est encore debout, après six mille ans d'existence, appuyée sur l'Écriture et sur la tradition, belle de la beauté de Dieu même, qui l'a tirée de son cœur, qui l'a baptisée dans son sang, qui l'a ornée des dons surnaturels, qui lui a fait une conviction ferme, des lèvres éloqu岸tes, et une âme héroïque pour tous les bons combats. Elle est vivante, malgré les assauts qu'elle a subis et les pertes qu'elle a éprouvées dans son long et rude pèlerinage. Obstinée dans sa foi, elle garde son attitude ; elle poursuit son but, et traverse l'humanité de part en part, sans se désagrégier au souffle des systèmes, sans se souiller au contact de la corruption, sans défailir au sein de toutes les défaillances et de toutes les apostasies. Elle est d'une seule pièce, et ne cultive pas l'art des concessions savantes ; elle a l'amour des hommes, poussé jusqu'à la charité la plus sublime ; elle a la haine de l'erreur et du péché : elle l'entretient avec soin dans son cœur. Le libéralisme l'a entamée : nous lui faisons cet aveu mélancolique, qui n'est pas un hommage à sa puissance ; il est en voie de nous fabriquer la race des tièdes, race pâle et énervée. Nous déplorons ses succès ; mais nous l'avertissons que sous la couche de ceux qui cèdent, il y a le noyau de ceux qui

ne cèdent pas, et dont toutes ses habiletés n'auront pas raison.

Ici il s'agit principalement de la race hérétique, dont le jacobin est la variété la plus moderne. Nous trouvons chez le jacobin, comme chez le chrétien, les conditions de la race : la transmission par voie de génération physique ou morale d'un certain nombre de caractères qui distinguent le type d'un autre ; et la permanence du type à travers des métamorphoses que les circonstances de temps et de lieu expliquent : la race suppose donc l'unité, l'unité du principe générateur, l'unité de forme dans les êtres qui en procèdent. Les libéraux, surtout les rationalistes, pensent tout bas nous embarrasser en nous demandant le nom du père de la race hérétique : nous répondons qu'il s'appelle Satan ; s'ils sourient, nous maintenons notre dire et nous passons outre. Il n'est pas plus difficile de dégager l'unité de toutes les espèces d'hérétiques qui pullulent dans l'histoire : cette unité réside dans la haine qu'elles ont vouée à la vérité religieuse, et dans le but qu'elles poursuivent depuis le commencement du monde : le but, c'est la destruction de cette vérité. La théologie affirme cette unité ; l'étude des faits la confirme. Le jacobin est au bout de cette série lugubre d'esprits conspirateurs ; il en a les instincts : il est donc une race.

Le jacobin est une race impie, despotique et

malhonnête. La tradition du mal en déposa le germe dans notre pays; la Révolution la fit éclore.

Tocqueville est dans l'illusion, quand il soutient que l'essence de la Révolution, et son but propre, ce fut la réforme des abus de l'ancien régime, et l'établissement de conditions nouvelles dans l'ordre politique et civil; qu'elle ne déclara pas la guerre au christianisme en tant que religion chargée de régler les choses de l'autre monde, mais comme rouage d'un gouvernement abhorré, en possession de privilèges intolérables, responsable des crimes de la royauté, et met tant par ses résistances obstacle au triomphe des idées dominantes¹. L'éminent publiciste oublie une donnée métaphysique, que nous avons appelée l'antagonisme immortel du bien et du mal; cet antagonisme ne fut jamais plus profond qu'à l'époque qu'il étudie; sans ouvrir l'histoire, il l'aurait trouvé prophétisé à chaque page de l'Évangile. Ensuite il ne tient pas assez compte de trois faits décisifs. Le premier fait, c'est la conspiration philosophique, qui dépassa de beaucoup la sphère politique du christianisme; car elle ne se borna pas à demander la sécularisation des institutions nationales, par la séparation de l'Église et de l'État, par la proclamation de la liberté de penser et de l'égalité des cultes; elle

¹ *L'Ancien régime et la Révolution*. Liv. I. chap. II.

prit le christianisme par les bases, elle lui disputa ses origines, ses titres, ses droits, ses bienfaits historiques : elle en demanda l'anéantissement avec rage, au nom des droits de l'homme. Le second fait, c'est l'organisation savante de la franc-maçonnerie, qui alors enveloppait l'Europe entière, et qui joua dans les événements de la Révolution un rôle considérable. Aujourd'hui les statuts de la secte sont connus : sa liturgie est décrite ; ses symboles sont expliqués. Il n'est pas un esprit sérieux, au courant des mystères, qui ne sache l'objectif du travail souterrain auquel nous assistons : cet objectif, c'est l'oppression de l'Eglise d'abord, en attendant qu'on puisse s'en débarrasser pour toujours. Le troisième fait, c'est la survivance de la haine religieuse à la ruine du christianisme. Si, comme on le prétend, le jacobin n'en voulait qu'aux influences politiques de l'Eglise, quand cette Eglise eut déposé ses privilèges, qu'elle fut dépouillée de ses biens, asservie à la constitution civile, et plus tard chassée de ses temples, décimée par l'échafaud et par l'exil, sans autels, sans prêtres et sans fidèles, le jacobin aurait dû s'arrêter sur les positions conquises dont il jouissait sans partage. Il est vrai que cette Eglise ressuscita avec le Concordat de 1801 ; mais combien elle était inférieure à elle-même, et peu en mesure d'inspirer de la défiance à son bourreau ! Cependant elle resta en butte à la persécution.

Tocqueville convient que Napoléon triompha du génie libéral de la Révolution, et ne vint pas à bout de son génie anti-chrétien. Cela s'explique : L'Eglise avait cessé d'être une force politique ; elle restait une force sociale, par son enseignement, par son culte, par sa charité : autant de racines qu'elle avait jetées dans le sol de la patrie, et qui lui assuraient un avenir prospère. Le jacobin ne pouvait pas se contenter de cette défaite triomphante. Quant à la période d'accalmie, qui succéda aux chocs violents de la Révolution, et pendant laquelle l'Eglise, en s'éloignant des affaires publiques, grandit dans le respect et l'affection de toutes les classes, elle ne devait pas durer toujours. Si Tocqueville avait vécu plus longtemps ; s'il avait été le témoin attristé de la persécution, qui depuis un quart de siècle sévit partout avec tant de rigueur ; s'il avait vu à l'œuvre le sectaire italien, le radical de Berne, le gueux de Bruxelles, les docteurs d'Allemagne, et le jacobin de France ; s'il avait pu assister aux débauches de nos législateurs forcenés, qui arrachent une à une à l'Eglise ses libertés les plus précieuses et les plus chèrement acquises, il aurait mieux compris le génie de la Révolution ; au lieu de plaider la circonstance atténuante, il lui aurait voué toute la haine dont elle est digne ¹.

¹ Monsieur Emile Ollivier a écrit : « Entre la Révolution et l'Eglise il y a des passions, des malentendus et pas de dissentiment fondamental. Dans son essence, la Révolution n'est

Le jacobin nous pardonnera aisément de l'accuser d'impiété. Il se glorifie d'un pareil caractère devant les foules qu'il séduit ; sans se douter peut-être que l'impiété le rapproche de l'état sauvage. En fait, les deux choses se mêlent dans son tempérament, et contribuent à lui donner une physionomie restée légendaire, qui le met à part dans la galerie des esprits dévoyés.

Nous n'insistons pas sur le libéralisme du jacobin ; sous ce rapport, sa réputation est faite ; chaque fois qu'il reparait sur la scène, il s'efforce de la mériter davantage, et il y réussit. Comment pourrait-il aimer et pratiquer la liberté ? Le sentiment de la liberté est un sentiment noble, qui ne germe que dans les nobles cœurs ; il suppose le respect de soi et le respect d'autrui, le dévouement aux intérêts généraux, le culte des idées pures, le service désintéressé des faibles, un certain goût pour la morale, et un commencement de crainte de Dieu, sans laquelle la distinction naturelle aboutit rarement à de sérieux résultats. Cette fleur délicate peut-elle pousser dans l'âme ravagée d'un jacobin ? Conspirateur gradé, il a vieilli dans les antres des sociétés secrètes. Là, il s'est abreuvé d'orgueil, de haine et d'envie, ces puissants corro-

pas satanique, comme l'a affirmé Joseph de Maistre ; elle est la réalisation sociale et politique de l'idée évangélique. » (*L'Eglise et l'Etat au Concile du Vatican*, Vol. 1. Avant-propos), C'est décidément un cliché de l'école libérale.

sifs, qui usent vite les plus belles facultés ; là, il est devenu l'ennemi de Dieu, de la propriété, de la famille et de l'ordre ; il s'est accoutumé aux calculs sinistres ; il a étudié la tactique des émeutes ; il a composé ses formules et son visage ; il a épié, avec la ruse de la bête fauve, l'heure propice pour se ruer sur la société et sur tous les droits acquis, sans regarder les ravages qu'il causait, les deuils qu'il semait, et les blessures qu'il faisait à sa patrie. Nous nous croyons autorisés à dire que le jacobin n'a rêvé la liberté de l'erreur que pour mieux étouffer la liberté de la vérité, prêt à sacrifier sa liberté chérie aux exigences de son ambition. La liberté n'est pas son but : elle n'est qu'un levier dans sa main misérable pour détruire et pour régner.

On sait s'il se pique d'honneur. L'honneur créa dans l'Europe chrétienne la chevalerie, qui fit de l'amour une religion, qui prit la loyauté pour programme, et se rendit fameuse par ses gestes. En disparaissant comme institution, elle est restée chargée de poésie : les âmes généreuses lui ont voué le culte de leur admiration. Le jacobin a inventé un nouvel ordre de chevalerie, celui du dol et du mensonge. C'est une tradition de l'erreur : il l'a trouvée sur son chemin, et il la continue en la perfectionnant. Non content d'outrager le Décalogue, il blesse notre génie national ; car si nous sommes capables

d'entraînement, nous mettons jusque dans nos fautes notre franchise proverbiale ; ce trait particulier de notre physionomie nous fait trouver grâce devant l'opinion du monde, — souvent sévère, — et nous vaut des sympathies qui survivent à nos égarements. Le jacobin est un hâ-tard¹.

Voilà bien tous les éléments de la race. Selon nous, on est injuste envers le jacobin, quand on ne voit en lui que le représentant d'un parti. Un parti se compose d'individualités, sans autre cohésion que l'intérêt ou la passion politique, et sans aucun lien avec les sectes antiques ; il naît des circonstances, et il se modifie avec elles ; sa perversité n'est pas essentielle ; on peut espérer son retour à des doctrines meilleures. Le jacobin est un autre type : ceux qui l'adoucisent ne le connaissent pas. Nous sommes en présence d'un type qui résiste, sur lequel aucun dissolvant n'agit, et que l'analyse dégage de tous les amalgames : c'est le jacobin pur sang, ennemi irréconciliable de Dieu et de son Eglise.

Quelles sont les meilleures méthodes à lui opposer ? Il y en a deux qui furent pratiquées dans tous les temps : l'évangélisation et l'extermination. L'Eglise a employé la première avec succès contre tous les hérétiques : c'est la seule qui lui convienne, parce qu'elle

¹ M. Taine : *La Révolution*. Vol. II. chap. I.

préféra toujours, quoiqu'on en dise, la douceur à la violence, jalouse de ne devoir ses triomphes sur les esprits révoltés qu'à la grâce de Dieu et à la charité de ses apôtres. Ici elle n'a besoin d'être conseillée par personne. Depuis cent ans, elle ne cesse de poursuivre le jacobin de ses condamnations, qui tombent sur ses funestes théories, de ses avertissements, qui lui signalent des périls trop justifiés par les faits, et des appels de sa miséricorde, pour ramener dans son giron ce fils ingrat qui la persécute. Or rarement l'Eglise a raison d'une hérésie en bloc, surtout quand cette hérésie compte de nombreux adeptes, et qu'elle s'est incarnée dans les institutions d'un pays. Elle agit sur les individus ; et nul ne peut dire le nombre d'égarés qu'elle convertit et qu'elle sauve. Cependant l'hérésie reste.

Le temps se charge d'en avoir raison ; mais le plus souvent il est nécessaire qu'il soit aidé : l'auxiliaire indispensable du temps, c'est le justicier providentiel. Nous prions nos lecteurs de nous pardonner la brutale sincérité de notre opinion ; ce n'est pas sans quelque hésitation que nous nous décidons à l'exposer. Notre siècle est brouillé avec certaines maximes : c'est presque une témérité de les lui répéter. Eh ! qu'importe l'accueil qu'il nous fera, pourvu que notre plume traduise notre âme, de peur de paraître atteint de l'illusion que nous reprochons aux autres.

Donc c'est une loi de nature — que le mal qu'on

ne peut pas guérir doit être retranché : la médecine ampute le membre pourri ; la société extermine un parti inconvertissable. A cette loi de conservation sociale en correspond une autre, qui n'est pas moins certaine : c'est l'apparition des justiciers ; ils arrivent à propos pour sauver le monde aux époques critiques. Tantôt Dieu intervient directement ; alors les éléments, devenus les ministres de sa vengeance, se déchaînent contre les impies et les balayent de la scène : l'histoire est pleine de catastrophes monumentales. Tantôt les justiciers sont des hommes ou des peuples ; ils ont un mandat, et ils l'accomplissent avec une rigueur dont ils n'ont pas toujours conscience, mais dont les preuves sont partout. La nation juive est chargée d'exterminer les tribus gangrénées des deux Pentapoles de la Palestine. Quand elle prévarique, Dieu la livre au Philistin ; il lève sur elle la verge d'Assur ; en attendant que Titus vienne raser Jérusalem, brûler son temple, et effacer son nom de la carte du monde. Rome châtie les races opulentes et dissolues qui forment la ceinture de la Méditerranée, l'Égypte, la Lybie, la Mauritanie et Carthage, les royaumes de l'Asie-Mineure, et les cités voluptueuses de la Grèce. Rome succombe à son tour sous la framée des barbares, qui lui composent un supplice digne de ses crimes. — Les justiciers continuent leur rôle dans l'histoire de la civilisation chrétienne. Quand les barbares

sont baptisés, Mahomet menace le christianisme florissant. Charles-Martel arrête ses hordes impures dans les champs de Poitiers; en Espagne, Pélage descend des Asturies pour les combattre : ses successeurs ne s'arrêtent qu'après avoir jeté par delà le détroit le dernier fils du Croissant; saint Louis va l'attaquer en Asie et lui dispute le tombeau du Christ. Le gnostique albigeois rencontre Simon de Montfort du Rhône à la Garonne. Le luthérien et le calviniste comptent avec François I^{er}, Charles-Quint, Richelieu et Louis XIV. En somme, les défaites sont presque toujours des châtimens ; c'est la loi providentielle : c'est la condition de la durée des races et de l'équilibre de l'humanité.

Après des siècles de lutte, l'envie nous prit de renoncer aux moyens de défense, et de faire place aux impies dans nos institutions politiques. Ce fut un acte de démence, une honteuse trahison du droit de Dieu et de son Eglise. Jusque-là la justice et la vérité s'embrassaient dans la gloire des nations chrétiennes : alors l'erreur et l'évangile se donnèrent le baiser de paix. Cependant, malgré nos chimériques espérances, la loi de l'extermination s'est encore accomplie ; les justiciers se sont multipliés avec nos désordres : le jacobin a senti leur main terrible s'appesantir sur lui. L'échafaud, qui avait été dressé pour les nobles, les prêtres et les rois, dévora la fleur de cette horrible secte ; Bonaparte écrasa le reste sous son

despotisme nécessaire, et le jeta à la gueule du canon des coalisés : nous respirâmes pendant trente ans. Mais le jacobin conspirait dans l'ombre. En 1848, la France, prise à la gorge par l'ennemi héréditaire, rougissait de son sang les rues de sa capitale. En 1851, un autre Bonaparte nettoyait les boulevards, en tirant à mitraille sur les soldats de l'émeute. En 1871, les héroïques vaincus de Reischoffen, de Gravelotte et de Sedan quittaient les forteresses du Rhin, de l'Elbe et du Mein, pour reprendre sur la Commune triomphante ce Paris que le roi de Prusse n'avait pu qu'humilier. Le jacobin ne veut, ni mourir, ni se rendre.

C'est lui qui est le maître de céans. Sa superbe monte toujours, à mesure que son succès augmente. Il est implacable comme sa haine, grossier comme les foules qui l'acclament, insolent autant que nos contemporains sont lâches, tour à tour cynique et cafard, vide d'idées, plein d'envie, hableur, menteur, charlatan, et plus à son aise sur les tréteaux de la foire qu'à la tribune aux harangues. Mon Dieu, que la vie est cruelle sous le bâton des impies ! Des bêtes qui hurlent, des sots qui applaudissent, et des dupes qui restent tranquilles : que tout cela est dur ! Du fond de la fosse dans laquelle nous avons roulé avec toute notre gloire nationale, nous crions vers vous, Seigneur ! Ce n'est pas même la fosse aux lions : nous sommes en proie aux vipères, aux renards

et aux chacals. Combien de temps durera notre supplice ? d'où nous viendra le secours ? — Au dedans les justiciers ont disparu, sans laisser derrière eux des héritiers de leur courage. — Faut-il l'espérer du dehors ? Notre patriotisme s'émeut, en nous souvenant que notre délivrance serait au prix d'une défaite. Nous n'invoquons ni l'astuce italienne, ni la jalousie tudesque, ni l'égoïsme britannique, ni les représailles impossibles de la Sublime-Porte. Le Christ qui aime les Francs trouvera dans les trésors de sa miséricorde le salut qui échappe à notre faible sagesse.

Au lieu de l'évangélisation ou de l'extermination, les libéraux opposent au jacobin le libéralisme, un moyen terme, d'invention récente, et d'une vertu plus que douteuse : ici encore ils sont dans l'illusion. Ils ne sont pas éloignés de croire que le jacobin de 1870 n'est pas celui de 93. Ils admettent un travail lent de progrès et de civilisation, un adoucissement de tempérament, une certaine mesure dans la doctrine qui rapprochent chaque jour davantage le jacobin du point où toutes les nuances du libéralisme doivent se rencontrer et signer la paix. C'en est qu'un rêve. Pour être exact, nous accordons aux libéraux que le temps a produit un type de jacobin domestiqué. Celui-ci a de la science et de l'éducation, quelquefois de la fortune. Sa personne est soignée, sa pose est gracieuse et sa conversation correcte.

S'il écrit dans un journal, s'il discute au parlement, il respecte la langue et l'adversaire auquel il s'adresse. Il se pique d'une modération qui n'est qu'à la surface, et qui se concilie chez lui avec le radicalisme des principes et l'intolérance du caractère. Il a horreur du sang ; il a voté l'abolition de la peine de mort, et il ne demande contre personne le rétablissement de peines qui ne sont plus dans nos mœurs. La légalité est l'arme qu'il préfère : il la tourne avec perfidie contre les droits les plus sacrés, contre la propriété, la liberté individuelle, un culte gênant, une école rivale ; la légalité est dans ses mains le cordon des Osmanlis : il l'envoie à ceux dont il veut se débarrasser. Le trait saillant de son génie, c'est la haine de l'Eglise : en sa présence, il devient monomane ; il se possède moins ; son teint s'échauffe ; ses nerfs se crispent ; un peu d'écume paraît au coin de ses lèvres pincées. C'est le vieux jacobin, nouveau modèle.

Cet atroce faquin, qui foisonne à l'Institut, au barreau, dans la haute finance, dans la grande industrie, et bientôt dans l'armée et la magistrature, séduit les libéraux. Ils lui trouvent du bon ; ils lui font des avances ; ils cherchent avec lui un terrain de conciliation ; quand ils sont au pouvoir, ils le ménagent : ils respectent les positions dont il s'est emparé sans vergogne ; ils laissent dire son journal ; ils ferment les yeux sur ses agissements clandestins. Délicats à l'ex-

trême, ils sont les premiers à se soumettre à la loi ; toute leur ambition est d'en assurer le règne. Les rigueurs de leur administration sont réservées pour les honnêtes gens, surtout pour les catholiques, dont le zèle leur paraît compromettant. Leur secret espoir est qu'ils obtiendront le même traitement des maîtres du lendemain. On sait assez comment les choses se passent. Le jacobin devient diplomate quand il est vaincu ; il étonne par son libéralisme, dont les tirades sont au *Journal officiel* ; ses votes viennent confirmer sa parole ; il désarme les plus prévenus. Quand c'est son tour de gouverner, il subit une transformation à vue ; il tire alors son vrai programme ; et sous les feux croisés des protestations de ses victimes et de l'indignation publique, avec un front d'airain, à travers mille palinodies mal déguisées sous son style de sectaire, il en poursuit jusqu'au bout la réalisation. Tant pis pour ceux qui ont eu confiance.

Les libéraux visent à la popularité en vantant les principes de la révolution : ils déclarent très haut qu'ils en sont les partisans résolus. Ils s'éloignent d'autant des purs catholiques, de peur d'être confondus avec un parti abhorré, et réduit à l'impuissance par ses vertus mêmes ; ils ne craignent pas de leur livrer bataille, sans considérer qu'ils divisent les forces conservatrices, qu'ils font le jeu de l'ennemi, et qu'en aucun cas il n'est permis de tirer sur ses propres

troupes. Chaque matin la presse jacobine vomit sur le pays des erreurs extravagantes ; leur zèle ne croit pas devoir la contredire : ils auraient trop de besogne, et la résistance n'est pas sans péril. Mais si à leurs côtés une bouche chrétienne s'ouvre pour affirmer avec vaillance un grand principe, ou pour réfuter un mensonge odieux, leur intervention ne se fait pas attendre : c'est pour blâmer le courage, et pour embrouiller des questions claires comme le soleil. Quel est le bénéfice de cette politique, qui serait déloyale, s'il ne fallait pas admettre l'illusion chez les hommes auxquels ceci s'adresse ? Le jacobin profite de nos divisions avec habileté ; le lendemain de la victoire, il chasse les catholiques de partout : il ne fait pas grâce aux libéraux coupables comme les autres de cléricisme. Par son ordre, le suffrage universel les repousse ; la presse les crible de ses épigrammes et les dénonce aux défiances du pays ; les fonctions publiques leur sont interdites ; on les entoure d'embûches ; ils sont en butte aux tracasseries administratives ; dans la rue, la foule les insulte ; la caricature les travestit. La seule popularité qui leur reste vient de la chanson, dont les strophes insolentes portent aux quatre coins de l'Europe la nouvelle de leur déroute. Leçons amères, toujours répétées et toujours incomprises !

CHAPITRE V

DE LA DÉFAILLANCE COMME PRINCIPE GÉNÉRATEUR DU LIBÉRALISME

Le libéralisme est né d'une défaillance : cette défaillance, chaque jour plus sensible, est son point d'appui. Il faut parler avec indulgence de cet état des âmes : les proportions du mal l'expliquent sans le justifier. Mais nous contredirons en face ceux qui ont donné à la défaillance une forme scientifique, en l'élevant à la hauteur d'un principe que les esprits sérieux doivent accepter et pratiquer. Cette idée est contenue dans un certain nombre d'axiomes, qui circulent chez les libéraux ; on dit vulgairement : Il faut être de son temps ; on dit encore : Les fleuves ne remontent pas vers leur source. De là on conclut qu'il faut s'abandonner à l'opinion, au lieu de la combattre.

Il y a là-dedans du fatalisme ; cependant tous ceux qui tiennent ce langage n'appartiennent pas à l'école évolutionniste ; nous sommes sûrs des catholiques, qui néanmoins ne se préservent pas assez de cette philosophie malsaine. Nous avons réfuté plus haut ¹ le fatalisme dans le progrès ; nous repoussons également le fatalisme dans la décadence ².

La vie, qui est une force limitée, subit nécessairement du déchet : on constate cette loi sur toute l'échelle des êtres. Toutefois il faut établir une distinction importante entre les individus et les espèces. Les individus vivent peu ou longtemps : tous meurent. Au milieu de cette instabilité, dans le flux et le reflux des individus qui s'en vont ou qui arrivent, il y a quelque chose qui reste : ce sont les espèces ; la science plaide avec succès leur invariabilité et leur immortalité dans la nature. Ce qui est vrai en botanique et en zoologie n'est pas faux en anthropologie. La raison de ce double phénomène contradictoire est simple : l'individu a des âges auxquels correspondent des modifications inévitables ; il n'est pas toujours jeune, car il ne peut pas se survivre. Mais les espèces se renouvellent par la succession des individus ; les uns lui rendent ce que d'autres lui enlèvent : ainsi ils assurent leur perpétuité.

¹ Liv. I. chap. v.

² Le Play : *La Réforme sociale*. Introduction.

Tenons compte d'un caractère essentiel, qui différencie les espèces inférieures et les races humaines. Les premières sont régies par l'instinct; elles jouissent de la vie et n'en abusent pas. Les secondes sont libres; la vie ne leur appartient pas; mais Dieu l'a mise à leur merci : le suicide des races est possible comme celui des individus. Il suit de là qu'on ne constate pas dans les races humaines l'invariabilité qu'on trouve dans les espèces inférieures; à sa place il y a l'inconstance, des chocs formidables, des hausses et des baisses, qui donnent à leur histoire une physionomie très dramatique. Allons jusqu'au bout : après des alternances plus ou moins nombreuses et plus ou moins graves, les races disparaissent de la scène, soit qu'elles périssent entièrement, — ce qui est rare, — soit qu'elles perdent leur existence autonome, pour aller se fondre dans d'autres organisations politiques, plus jeunes et plus robustes, qui ont fini par les dévorer. Ce fait, qui n'admet pas d'exception, au moins sous la seconde forme indiquée, ne nous embarrasse pas pour réfuter le fatalisme des décadences ; car ce n'est qu'un fait. Les races mortes auraient pu vivre; leur chute est un châtement et non pas une loi.

Maintenant nous pouvons considérer le tableau de la vie des races humaines, et en tirer les enseignements qu'il contient. Nous voyons des époques critiques suivies d'époques de pros-

périté. Les causes qui amènent les époques critiques sont : l'affaiblissement du sentiment religieux, l'esprit d'innovation doublé du mépris des données traditionnelles, le développement exagéré du progrès matériel, le luxe, la corruption des mœurs, les perturbations politiques, surtout les hérésies et les schismes. Sous l'influence de ces diverses causes, les races tombent quelquefois si bas qu'elles paraissent ne devoir plus se relever. Mais dans l'ordre moral et social il y a des réactions salutaires, qui ramènent les races à leur point de départ, et leur préparent souvent des destinées plus belles, à peu près comme certaines maladies valent au tempérament une santé meilleure. D'où viennent ces réactions? D'un fond de bon sens, qui ne périt jamais tout à fait dans les races; de l'instinct de la conservation, qui fait qu'elles s'arrêtent sur le bord de l'abîme; de l'action sourde d'une classe, qui germe sous les ruines, et un jour les soulève : semblable aux racines d'un arbre déraciné par la tempête, qui finissent par se frayer un passage à travers les pierres, et jettent leur sève dans les airs. Chez les races chrétiennes, les réactions s'opèrent par le travail de l'Église sur les âmes. Ce travail se manifeste par une orientation nouvelle des esprits, et par la réforme des mœurs; ainsi sont remis en honneur des principes jusque-là impopulaires : de toutes les causes de restauration sociale, celle-ci est la

plus féconde. Il n'est pas téméraire de soutenir qu'une race qui resterait chrétienne ne connaîtrait pas de décadence ; et qu'en se retrem pant aux sources de sa foi, elle peut toujours se relever. On admire certaines races mutilées, dont les tronçons épars palpitent encore après des siècles, et que le malheur ne peut pas achever. Tel est le peuple juif, devenu cosmopolite ; tels les Maronites du Liban, les Arméniens, et cette infortunée Pologne, qui est tout, russe, autrichienne, prussienne, qui ne garde que son nom, sa gloire et son deuil, et qui s'obstine à espérer. Le sentiment religieux explique cette vitalité indestructible, qui éclate dans la mort même.

N'oublions pas la Providence : c'est un facteur important du problème que nous analysons. La Providence ne se désintéresse pas du sort des races qu'elle a créées ; elle les accompagne dans leurs transformations ; elle récompense leurs vertus ; elle punit leurs péchés, et elle les relève bien souvent avant de les abandonner à leur sens réprouvé. Parce qu'elle dispense ses dons à toutes les créatures avec une indépendance absolue, elle a donné à certaines races des destinées supérieures à d'autres. C'est pourquoi elle les surveille de plus près ; elle leur pardonne davantage ; elle fait plus de frais pour leur relèvement : — comme si elle avait besoin d'elles pour conduire le monde à ses fins ; — elle intervient di-

rectement, quand leur salut l'exige, afin de démontrer aux plus incrédules que c'est elle qui perd les races, et que c'est elle qui les ressuscite, si elle le trouve bon.

Cette grande philosophie est écrite dans l'histoire en traits étincelants : l'histoire est remplie de décadences et de restaurations. Pour rester dans les siècles chrétiens, quand l'univers succombe sous les invasions répétées des barbares, l'Occident est accablé de telles calamités ; le fer, le feu, la disette, les épidémies, les tremblements de terre font tant de victimes ; il y a dans les écroulements des palais et des institutions quelque chose de si sinistre, dans les âmes tant de désolation, qu'au fond de la Palestine saint Jérôme croyait entendre craquer la machine du monde, tandis que Salvien rédigeait à Lérins son traité du *Gouvernement divin*, pour ne pas désespérer tout à fait. Qui aurait cru que du mélange de ces races, les unes décrépites et les autres toutes neuves, les unes vaincues et broyées et les autres victorieuses, devaient sortir les peuples modernes, qui sont encore debout, avec des supériorités de tout genre sur les peuples païens, et qui, malgré leurs déchéances, n'ont pas encore envie de mourir ? — Au moyen-âge, l'ignorance, la corruption et la tyrannie de la force amoncellent des ténèbres si épaisses, que les peuples cessent de bâtir des maisons et de travailler les terres ; l'an 1000, ils se prépa-

rent au jugement dernier. Pendant le xi^e et le xii^e siècles, les désordres augmentent, la luxure déborde, l'anarchie est partout : au bout de cette sombre période s'épanouit la civilisation du siècle d'Innocent III, de saint Louis, de saint Thomas d'Aquin et de saint Bonaventure. On ne l'espérait guère.

La chrétienté ne resta pas à cette hauteur. Les chevaliers, les artistes et les saints, sans disparaître entièrement, furent remplacés par les perturbateurs politiques et religieux ; le clergé se relâcha ; la vie monastique se flétrit sur sa tige ; les hérésies et les schismes reparurent, plus redoutables que les anciens. Une fois de plus la chrétienté pencha vers son déclin : le concile de Trente ferma ses blessures, et lui prépara un avenir plein de gloire.

L'histoire de chaque nation présente les mêmes vicissitudes. Au xvii^e siècle, l'Angleterre est en proie aux horreurs de la guerre civile. Les partis religieux, que la réforme a mis aux prises, se déchirent avec fureur ; les partis politiques sont en présence et ne sont pas moins implacables. Cependant les partis religieux et les partis politiques entrent en combinaison ; la royauté est en état de siège : les ambitieux la traquent ; le parlement lui fait de l'opposition ; l'armée la trahit. Charles Stuart monte sur l'échafaud ; Cromwell paraît, suscité par le génie du mal, pour assassiner la nation après avoir assassiné le roi. La crise fut

longue, pleine de larmes et de sang : Monk la fit cesser ; et, en ramenant la royauté de l'exil, il donna à sa patrie la paix et la prospérité.

En France, au xiv^e siècle, tout est perdu. Charles VI est fou ; la reine Isabeau de Bavière est un monstre ; les factions d'Armagnac et de Bourgogne ensanglantent les provinces et désolent Paris, tandis que les Anglais gagnent toujours du terrain : déjà ils sont maîtres jusqu'à la Loire. Charles VII est à Bourges : insouciant et libertin, il passe son temps à la chasse, et se repose de ses fatigues sans gloire sur le sein d'Agnès Sorel. C'est alors que Jeanne d'Arc se lève pour refaire notre fortune et réparer des désastres sans nom. — Sous les derniers Valois, notre situation n'est pas moins compromise. Victorieux au dehors, nous gâtons nos succès par nos désordres. Le paganisme de la Renaissance coule à pleins bords : Catherine de Médicis a importé d'Italie le goût des arts, de la galanterie et de l'intrigue. Les mignons déshonorent la cour ; les guerres de religion se déchaînent ; l'aristocratie se divise ; les princes se rangent sous des étendards différents, et se combattent sur les champs de bataille ; après les tournois sanglants, mais loyaux, on égorge la nuit les rivaux qui dorment. La royauté sauve le trône et perd l'honneur. Le couteau des fanatiques joue un rôle considérable dans ce drame lugubre ; et, par de nouveaux crimes, il

châtie les crimes d'une politique insensée. Mais bientôt tout change ; le règne de Henri IV est un règne heureux ; celui de Louis XIII lui ressemble : tous les deux préparent celui de Louis XIV, qui marque l'apogée de notre grandeur nationale.

Après ces exemples, qu'il serait facile de multiplier, que vaut la fameuse formule des libéraux défaillants : Les fleuves ne remontent pas vers leur source ?

Maintenant ou en sommes-nous ? Nous ne sommes pas de ceux qui dissimulent la réalité sous des étiquettes de complaisance : nous sommes en pleine décadence. Des publicistes sérieux font remonter notre décadence jusqu'au milieu du xvii^e siècle ¹. Depuis cette date, tout a préparé le bouleversement de la constitution nationale, et le triomphe des préjugés déplorables qui ont trouvé leur formule définitive dans notre grande Révolution. Des réactions partielles se sont produites contre les excès de cette époque ; elles ont été plutôt des armistices qu'un succès décisif sur le mal qui nous ronge. L'esprit révolutionnaire a emporté toutes les digues que nous lui avons opposées ; chaque jour son lit se creuse davantage, et son cours devient plus impétueux : c'est l'effet de la vitesse acquise. N'en soyons pas surpris ; car, malgré quelques timides velléités de résistance, nous avons continué à développer les

¹ Le Play : *La Réforme sociale*.

causes qui ont coutume d'abaisser les nations. Le sentiment religieux diminue ; les pratiques essentielles du culte sont délaissées. On signale un mouvement heureux dans certaines couches des classes dirigeantes ; on en constate un contraire chez les gens de lettres et dans les masses populaires. Ce que les catholiques libéraux ont écrit sur ce sujet, dans un intérêt d'école, est pure fantaisie¹. Pour encourager ces funestes tendances, l'Etat travaille à effacer les derniers restes de notre foi ; on sait de quels moyens il dispose et quels avantages il obtient. Tandis que nous laissons Dieu, nous adorons les œuvres de nos mains, plus industrielles qu'artistiques, plus utiles que belles, et qui supposent plus de capitaux que de génie : sans nous douter que sous ces vastes entreprises l'âme nationale est captive, aplatie par le poids des matériaux que nous remuons. Unis dans l'erreur et dans les mauvaises pratiques, nous sommes divisés sur tout le reste. Cependant nos mœurs deviennent toujours plus asiatiques ; notre littérature, qui en est l'expression, de licencieuse qu'elle était, passe à l'état pornographique. De cette décomposition sociale est sortie une race de politiciens à faire horreur au diable, s'il ne trouvait pas chez eux de précieux collaborateurs. Mais le symptôme le plus grave, c'est notre foi obstinée dans l'évan-

¹ *Le Vrai et le Faux en matière d'autorité et de liberté.*
Vol. II. 3^e partie. chap.

gile de la Révolution ; cet évangile est un poison mortel de sa nature : si nous ne parvenons pas à le rejeter, nous en mourrons.

Cependant il y a des circonstances atténuantes. L'ignorance explique une bonne part de notre désastre social. Les chefs du mouvement savent ce qu'ils font ; ils ont des complices dans toutes les classes : ils sont inexcusables d'être pervers. Malgré les apparences contraires, nous ne pensons pas que la majorité du pays soit avec eux ; si les ouvriers des villes sont acquis à leur cause, les paysans résistent encore. On raconte bien que ces derniers s'ébranlent, et se rallient chaque jour aux idées dominantes : mais ils pêchent par erreur et non par malice. A qui fera-t-on croire que le paysan de la Bretagne, de la Vendée, de l'Auvergne et des Pyrénées, qui va à la messe et se confesse à Pâques, soit disposé à aider ceux qui en veulent au catholicisme et qui rêvent sa ruine ? Tout s'explique si l'on considère que la plupart des questions agitées par la politique contemporaine dépassent sa compétence ; qu'il sépare la politique de la religion, parce qu'il n'est ni philosophe ni théologien, et qu'il ne connaît pas les hommes auxquels il a affaire. Il est de leur part l'objet d'une propagande ardente, qui ne cesse pas, qui ne recule devant aucun moyen, et qui joint à un zèle, digne d'une meilleure cause, une habileté infernale, dont il ne peut pas déjouer les calculs.

Quand les révolutionnaires sont au pouvoir, ils exercent sur lui la plus irrésistible des fascinations, celle qui est inhérente à l'autorité. Le paysan catholique est élevé à l'école du respect : il ne sait pas ce que c'est que discuter l'autorité : il l'accepte ; quand il souffre, il la subit avec résignation : il ne s'insurge pas. Lui demander de distinguer entre le pouvoir de fait et le pouvoir légitime, entre l'exercice du droit de gouvernement et l'abus de la force, c'est le mettre dans un cruel embarras.

Nous sommes devant un étrange phénomène : un excellent principe, pris à rebours, produit des effets lamentables ; le respect de l'autorité donne des soldats à la révolution. Ceci bien compris diminue singulièrement la valeur morale du suffrage universel, qui change d'opinion en changeant de maître. Dans aucun cas, nous ne consentirons à prendre sur lui la mesure de la France ; malgré ses verdicts répétés, et ceux qu'il rendra encore, nous croyons que nous valons plus que lui.

Mettons en ligne de compte les défauts de notre tempérament national, notre goût de la nouveauté, notre impressionnabilité nerveuse, et cet esprit logique qui nous fait tirer d'une idée toutes les conséquences extrêmes, et nous pousse très-vite aux applications pratiques. Ces défauts ont pour correctif une grande élasticité, qui nous rend capables de retours soudains, et nous ramène de très-loin.

Notre organisation sociale aggrave encore nos chutes, et les fait paraître irrémédiables. La centralisation politique et administrative est excessive; l'amour des fonctions publiques, qui se développe avec l'enseignement primaire et secondaire, le régime parcellaire de la propriété, résultat de nos lois successorales et si cher à notre jalousie égalitaire, rendent de plus en plus rares les conditions indépendantes, et laissent le pays dans l'engrenage de la machine gouvernementale. Si l'État est jacobin, nous le devenons dans un trimestre; par la loi des contraires, l'État conservateur a toutes les chances de nous atteler à son char.

Le libéralisme, système dangereux pour tous les peuples, devait nous nuire davantage qu'à d'autres, parce qu'il nous a surpris en pleine transformation sociale. Nous avons rompu brusquement avec la tradition, en matière politique, civile, religieuse et économique : il est facile de détruire. Nous croyons avoir trouvé les bases de notre nouvelle destinée ; mais nous tâtonnons; nos essais sont infructueux. A la même heure, les développements de l'industrie bouleversaient les rapports des classes, changeaient les conditions du travail, déracinaient les populations et les mêlaient au sein des villes démesurément agrandies. Dans cette transition, qui dure encore, nous étions peu préparés au libéralisme, qui exalte la nature humaine, qui dé-

chaîne les passions, et qui renverse les barrières tutélaires. Pour toutes ces causes, notre siècle devait être fécond en désordres. Peut-être que nous profiterons de nos malheurs ; nous nous désabuserons d'une liberté sans frein ; nous croirons moins au progrès décevant ; alors nous chercherons le calme après l'orage, en nous rapprochant d'une religion dont on ne se passe pas impunément.

Une dernière réflexion à l'adresse des catholiques.

En France, le clergé n'est pas mort ; détesté des uns, suspect à beaucoup d'autres, il a encore les sympathies du plus grand nombre : la popularité accidentelle de la persécution ne doit pas nous faire prendre le change. Ce clergé a vu croître son action depuis le Concordat, assez pour faire peur à la Révolution, qui l'a dénoncé à l'opinion comme l'ennemi de la société moderne, et a ruiné les établissements qu'il avait fondés, parcequ'elle ne pouvait pas supporter la concurrence. Nous voilà donc avertis : si notre foi était chancelante, si nous supposions notre clergé dégénéré, sachons qu'il est encore en force : ceux qui le disent méritent d'être crus sur parole. Ce clergé a été, à l'origine, le principe de notre vie nationale : il peut être, après nos désastres, un principe de résurrection. Il nous a déjà tirés plusieurs fois de l'abîme ; il est digne de remarque que c'est lui qui nous a re-

levés dans les crises qui jalonnent notre histoire, et que nous avons énumérées. Qu'on le laisse faire, et on verra les prodiges qu'il est capable de renouveler à notre profit.

Enfin souvenons-nous de la vocation de la race française, et de l'alliance que Dieu a contractée avec elle. Dans le christianisme, cette race est devenue le peuple de Dieu ; Dieu a tout fait pour elle : elle a tout fait pour Dieu. Encore maintenant elle mêle beaucoup de bien à ses folies et à ses crimes : peut-être n'y a-t-il pas un autre pays qui lui soit comparable pour les services qu'elle rend à l'Église et à l'humanité. Elle est toujours une race généreuse en laquelle le monde espère ; elle étonne par son indomptable vitalité, et l'on ne comprend pas comment elle résiste aux secousses qu'elle ressent depuis cent ans. Elle est le pivot sur lequel tourne l'axe des choses humaines : tous les yeux sont fixés sur elle, pour savoir comment finira le drame de la révolution cosmopolite. Une pareille race n'a pas dit son dernier mot. Sommes-nous dupe de l'illusion de notre patriotisme ?

Pour tous ces motifs, la défaillance mise en maxime doit être repoussée : comme doctrine, elle est une erreur ; comme procédé, elle est une faute ; comme disposition morale, elle est un péché. Nous admettons, pour un instant, avec quelques publicistes, la fatalité des décadences ; mais nous ne connaissons pas l'époque à laquelle les

décadences sont sans remède. En deçà de ce terme, il y a place pour des restaurations qui durent des siècles, et pendant lesquelles les patries sont prospères, l'Église triomphe, et Dieu est glorifié. Les chances qui restent de préparer un pareil lendemain créent aux honnêtes gens, surtout aux catholiques, le devoir de déployer l'effort d'où il sortira. Dans l'hypothèse la plus défavorable, quand tout est perdu, la lutte du bien n'est pas inutile ; si elle ne peut pas prévenir un dénouement funeste, elle peut en retarder l'échéance : c'est assez pour que les âmes généreuses se dévouent à une entreprise qui semble frappée d'avance de stérilité. Si elles ne sauvent pas leur pays, elles consolent sa fin, et demeurent sa dernière gloire.

CHAPITRE VI

LA MALADIE LIBÉRALE

La défaillance scientifique se complique de la défaillance de tempérament. La première donne au libéralisme une clientèle de doctrinaires anémiques, qui raisonnent leur foi libérale, qui la défendent contre les attaques dont elle est l'objet, et suppléent la vigueur qui leur manque par l'obstination de leurs préjugés. La seconde assure au libéralisme une clientèle d'un autre genre : elle se compose de tous ceux qui n'acceptent pas ses principes, et qui les pratiquent. De là le libéralisme de théorie et le libéralisme de conduite. Nous donnons à ce dernier le nom de maladie libérale.

Cette maladie présente plusieurs formes. La première est la forme inconsciente; ceux qui en

sont atteints ne savent pas même ce que c'est le libéralisme; ils n'en connaissent ni la nature, ni les espèces, ni les origines, ni les phases, ni les périls, ni les effets; ils sont au nombre de ceux qui répètent encore, sans aucun esprit de secte, qu'on ne peut pas le définir. Cependant ils ont entendu le bruit des controverses que cette erreur soulève depuis déjà longtemps. La voix du Pontife romain, qui domine la tempête, est arrivée jusqu'à leur oreille, et ils se sont inclinés avec respect devant ses augustes enseignements. Les voilà en règle. Ils n'en font pas moins les affaires du libéralisme, par l'attitude qu'ils gardent devant la situation contemporaine, de la meilleure foi du monde, avec une tranquillité quelque peu agaçante.

On les distingue à plusieurs signes. Nous ne nous risquerons pas à chercher les traces de la maladie libérale sur leur visage : on ne juge pas les gens sur la mine. Il y a une sérénité béate, qui est le reflet de la paix intérieure, et la preuve qu'on dîne bien et que le sommeil n'est pas troublé par le cauchemar : c'est quelquefois un signe. Mais les symptômes suivants constituent un diagnostic plus sûr.

Les hommes dont nous cherchons à crayonner la silhouette, d'ailleurs difficile à saisir, sont doués à l'excès de l'esprit négatif ; irréprochablement corrects, ils sont jaloux d'éviter les embarras ; la question pour eux n'est jamais de sa-

voir ce qu'il faut faire, mais ce qu'il faut éviter. Que leurs amis se rassurent : ils n'auront pas la douleur de les rencontrer sur le banc des prévenus au prétoire ; que leurs adversaires avancent avec confiance : ils n'auront pas à forcer un défilé en passant sur leur corps. Le sage tient un juste milieu entre deux extrêmes : cela consiste à rester orthodoxe en se chauffant les pieds. Ils sont très-prompts à déclarer que l'action est au moins inutile, si elle n'est pas dangereuse ; ils déduisent avec une remarquable facilité les motifs qui militent en faveur de cette opinion ; ils ne sont frappés que par ce côté des situations : ils analysent beaucoup moins le côté opposé. — Au demeurant, ils ne se désintéressent pas de la lutte des doctrines autant qu'on pourrait croire : à ceux qui viennent solliciter leur concours, ils accordent une approbation sans réserve ; et parce qu'ils sont religieux, souvent pieux, ils s'engagent à prier Dieu pour le triomphe de la bonne cause. — Gall, qui a si savamment classé les bosses du crâne humain, a-t-il découvert, parmi ces symboliques protubérances, celle de la transaction ? Nous ne savons. Mais si cette faculté n'est pas indiquée sur le crâne de nos libéraux pratiques, elle est singulièrement en relief dans leur conduite. Ils croient aux principes, et ils les laissent dans leur table à travail. A leur avis, personne n'a tout à fait raison, personne n'a entièrement tort. Les bons

péchant au moins par l'inopportunité de leurs protestations, et par la vivacité avec laquelle ils soutiennent leur thèse. Les méchants sont en faute ; ils leur infligent un blâme mérité, avec le bénéfice des circonstances atténuantes : ils les défendent des noires intentions qu'on leur prête ; ils n'ajoutent pas foi aux récits exagérés qu'on fait de leurs exploits ; en tout cas, les ménagements leur paraissent préférables à l'attaque de front. Ils n'ont qu'une manière de juger les questions litigieuses, c'est de partager le droit par le milieu, et d'en donner la moitié à chaque plaideur ; ainsi ils n'en contentent aucun. Eh ! qu'importe ; ils ont la paix : c'est toute leur ambition.

Le type que nos libéraux inconscients comprennent le moins, c'est l'homme entier, qui parle comme il pense, qui agit comme il parle, et qui va droit son chemin sans se détourner. Ils ont vu des hommes pareils dans l'histoire : ils sont tentés de les mettre sur le compte de la légende. Quoi qu'il en soit, les héros ne leur paraissent pas sages ; les héros sont bons tout au plus à être peints à fresque, ou sculptés sur les panneaux d'un antique bahut : on ne saurait à notre époque les prendre pour modèle. Quant à leur côté quelqu'un est assez maladroit pour être chevalier, ils lui refusent le sens pratique. Leur idéal, c'est l'homme terre à terre, amorphe, atone, silencieux sans profondeur, inoffensif sans

amour, prudent par instinct d'égoïsme plutôt que par puissance d'esprit, qui ne détruit rien, qui n'édifie rien, et qui laisse faire autour de lui. C'est à lui qu'ils décernent les éloges ; c'est lui qu'ils proposent au choix de leurs concitoyens, lui qu'ils élèvent aux dignités, lorsque cela dépend d'eux. Aussi les programmes absolus leur vont médiocrement ; les grandes initiatives leur déplaisent : les natures ardentes sont traitées avec défaveur et condamnées avant l'événement : qui guerroye à tort, alors même qu'il remporte la victoire.

Pour justifier leur attitude, ils ont besoin d'espérer. Cette vertu ne leur coûte rien, car elle est chez eux le fruit d'un optimisme incurable. Ils interprètent favorablement tous les signes ; ils tirent des conclusions rassurantes de tous les phénomènes ; ils ne vont jamais jusqu'au bout d'une idée, et ne veulent pas admettre qu'elle recevra jamais une application intégrale. Ils disent que le mal n'est pas assez fort pour aller jusque-là ; que la civilisation est trop avancée, que les classes sociales sont trop éclairées et les mœurs publiques trop adoucies. Les écroulements auxquels ils assistent ne les déconcertent pas ; ils les regrettent ; mais considérant qu'ils pourraient être plus sérieux, ils trouvent dans cette circonstance une raison pour ne pas s'abattre. Il faut que la pierre qui se détache de l'édifice national leur tombe sur la tête, pour qu'ils se ré-

veillent, et qu'ils ouvrent les yeux sur un état de choses qu'ils s'obstinaient à voir couleur de rose ; encore sont-ils tentés de dire : Ce n'est rien. Effet de l'habitude.

En théorie, ils professent la supériorité du droit sur la force ; ils rejettent avec dégoût le matérialisme politique qui tire tout du nombre. En pratique, ils ne se tiennent pas à la hauteur de leur doctrine. Ils ont une frayeur excessive de l'opinion : la veille ils la gourmaudent avec des airs d'indépendance ; le lendemain ils se composent devant les chiffres du suffrage ; encore un peu de temps, et on les verra graviter vers les favoris de la fortune, leur trouver du talent, et bien augurer de leur avènement au pouvoir ; le fait accompli peut compter sur leur résignation, peut-être sur leur dévouement, à coup sûr sur leur silence. Ils manquent de fierté pour mépriser le succès de l'iniquité ou de l'intrigue ; ils ne savent pas se résoudre à rester à l'écart, enveloppés dans les plis de leur drapeau vaincu ; ils sont incapables de mesurer sans émotion les conséquences possibles d'une noble attitude.

Ils sont devenus byzantins. La subtilité remplace chez eux l'ampleur des convictions fortes ; ils sont féconds en distinctions ingénieuses ; ils découpent les idées, pour trouver des aspects de défense, qui permettent à leur conscience de ne pas anathématiser tout haut ce qu'ils condamnent, et de ne pas s'armer en guerre contre leur

temps. En cette matière, leurs trouvailles sont étonnantes ; ils ont créé toute une casuistique à l'usage de ceux qui veulent dormir dans l'orage ; cela suppose un esprit délié, non pas une âme généreuse. Cinq minutes de conversation avec eux sur les hommes et sur les choses de notre pays en disent plus long que l'étude la plus soignée ; cela démontre surabondamment que l'esprit bysantin, dont nous les accusons, n'est pas un raffinement de psychologue.

De là leur effacement. On ne les voit pas ; on ne les entend guère ; surtout on ne les sent pas ; ils glissent discrètement à travers des teintes crépusculaires ; ils n'ont pas d'amis ; ils n'ont pas d'ennemis : ils ont des chances. Leur journal a leur tempérament. Ils ont peu de goût pour le journal dogmatique, dont ils ne parlent jamais sans humeur, ce qui n'est pas dans leurs habitudes. S'ils ne vont pas au journal qui rit, s'ils ne se cantonnent pas dans un journal de faits divers, qui leur apporte le bulletin financier et la mercuriale des grains, ils choisissent celui qui n'a pas d'enthousiasme, qui est court sur les questions graves, qui cherche sa voie dans les régions moyennes, qui loue le bien tout juste, qui critique le mal avec réserve, qui évite l'éloquence comme le péché mortel, et ne se permet la métaphore que le dimanche. Nous sommes tenté de croire que ces gens-là ont un style : pourquoi pas, puisque le style c'est l'homme ? Le mot qui

revient le plus souvent au bout de leur langue ou de leur plume est le mot modération. Ils le soulignent à la lecture, pour prouver l'importance qu'ils lui donnent et le respect qu'il leur inspire. Appelés à critiquer une œuvre, ou à se prononcer sur un manifeste, ils en vantent la science, la logique et la beauté littéraire : mais ils n'ont garde d'oublier la modération avec laquelle la pièce est rédigée. Ceci est toujours le trait de la fin.

La maladie libérale affecte encore la forme réfléchie ou consciente. Ici les libéraux pratiques savent ce qu'ils font ; chez eux, il n'y a pas défaillance mais calcul. Ils professent la vraie doctrine ; cependant ils ne sont pas décidés à en être les martyrs ; parceque le libéralisme triomphe sur toute la ligne, ils comptent avec lui. Les prétextes ne leur manquent pas : on connaît les plus ordinaires. Derrière ces toiles d'araignée se cachent la lâcheté et l'ambition. Ceux qui possèdent veulent rester en place ; ils aiment les fonctions publiques, l'influence qu'elles donnent, surtout les émoluments qui en proviennent. La fonction n'est pas toujours du pain : se démettre ne serait pas de l'héroïsme ; hélas ! le simple souci de la dignité personnelle ne peut pas les y décider. Ceux qui ne sont pas encore arrivés, les candidats à la suite qui encombre toutes les carrières, languissent à la queue, et à certaines heures leur symbole com-

promettrait leur avancement : ils l'étouffent dans le silence ; heureux encore quand leur bouche ne renie pas ce que leur cœur confesse tout bas, car à tout prix ils veulent être sous-préfets. Les parvenus et les aspirants, très-nombreux aujourd'hui, nous ont accoutumés à leurs palinodies. Ils brisent leurs relations sociales ; ils ne saluent plus leurs amis en public ; ils vont s'inscrire dans les comités interlopes ; s'ils aspirent à la députation, leur profession de foi affichée aux coins des rues attriste ceux qui la lisent ; à moins qu'elle n'arrache un sourire ironique au jacobin qui passe. Au parlement ils sont lamentables : après avoir flotté au gré de tous les vents, ils tombent du côté où ils penchent, par peur ou par convoitise ; le *Journal officiel* garde leurs votes, qui suffisent à la honte de trois générations. On dit cependant qu'ils vont à confesse.

Nous nous adressons aux honnêtes gens défaillants et égoïstes, qui condamnent le libéralisme et qui le pratiquent : il nous est donc impossible de dissimuler que notre censure frappe surtout les catholiques. Pris en masse, ils sont très-éloignés de l'impiété ; ils veulent la religion ; ils se marient au temple ; ils font baptiser leurs enfants, et ils entendent qu'on bénisse leur tombe : cependant leur foi, encore entière, ne les empêche pas de trahir l'Eglise leur mère. Ce phénomène, qui n'est peut-être passans antécédent dans l'histoire, n'a pas échappé au regard pénétrant des libres-penseurs,

et ils s'en réjouissent. Nous ne parlons pas ici des catholiques qui en temps de persécution désertent les sacrements et ne vont plus à la messe : nous réservons nos sévérités pour ceux qui assistent aux fêtes, qui composent les confréries, qui suivent les processions, qui vont en pèlerinage, qui sont admis à la communion fréquente, et qui ont en face de la révolution une attitude plus qu'étrange. Ils prennent au sérieux la séparation de la religion et de la politique, cette perfide théorie inventée par l'esprit du mal. Aussi ils sont durs pour le prédicateur qui, en chaire, dénonce les erreurs contemporaines et les périls de la situation : ils disent qu'il a fait de la politique ; toute son éloquence échoue contre cette fine observation. Il ne sera donc plus permis de crier au loup ?

Ces néo-catholiques ont l'air de souscrire à la distinction maçonnique entre la religion et le cléricalisme ; à les entendre, la religion n'est pas menacée. L'expulsion des religieux, la fermeture des chapelles, la dissolution des collèges, en attendant la confiscation de la propriété ecclésiastique : tout cela, c'est la guerre au cléricalisme. La religion est intacte, car les curés restent, avec leurs vicaires, leurs fabriciens, leurs suisses et leurs bedeaux. A la vérité, les processions sont interdites : mais elles peuvent se déployer dans les vastes nefs des basiliques ; on démolit les croix : c'est pour leur assurer plus de respect

dans l'intérieur des édifices sacrés. Si jamais l'Eglise est séparée de l'Etat ; quand le clergé paroissial sera privé de son traitement, les catholiques en question trouveront qu'on nous ramène à la forme apostolique, la plus parfaite de toutes, et qu'il y a lieu de remercier ceux qui nous rendent un pareil service.

Sur le terrain politique, ils se comportent en conspirateurs. Dans les élections, ils s'abstiennent ou ils votent mal ; car c'est mal voter que de donner son suffrage au candidat anti-clérical ou douteux, qui proposera au parlement les mesures les plus désastreuses : ici le mandant et le mandataire partagent une grave responsabilité. Mais il n'est pas sûr que des lois attentatoires aux droits et aux intérêts de l'Eglise, telles que la laïcité de l'enseignement, le service militaire étendu aux clercs, la sécularisation des cimetières et des hôpitaux les scandalisent : ils répondront encore qu'on n'en veut pas à la religion. La preuve qu'ils ne sont pas très émus des maux de l'Eglise, que le Pape dépeint avec douleur dans ses Allocutions, et que les évêques déplorent dans leurs mandements, c'est qu'ils prennent part aux réjouissances publiques, instituées par un pouvoir persécuteur, et qu'ils ne trouvent pas mauvais que les cloches mêlent leur voix à la voix tonnante du canon : le tout, entre leur prière du matin et leur prière du soir, récitées avec une dévotion capable d'attendrir ceux qui en seraient témoins.

Ils continuent de donner leur obole aux conférences de Saint Vincent de Paul ; mais ils ne la refusent pas au jacobin qui la sollicite ; comme s'ils ignoraient que la charité officielle est devenue la rivale de la charité catholique, et qu'elle ramasse de l'argent pour acheter la voix du pauvre et le brouiller avec l'Eglise. On les rencontre aux enterrements civils, où ils font acte d'athéisme, pour répondre à une banale invitation. Ils assistent aux mariages civils, consacrant par leur présence la séparation du sacrement et du contrat, sans mesurer la portée de leur politesse, qui tourne à la ruine des dogmes catholiques. Est-ce sottise ? est-ce malice ? Dans le premier cas, il faut conclure que la race chrétienne n'est pas très-savante ; dans le second, qu'elle est pervertie : nous préférons dire qu'elle est énervée.

En somme, tantôt les âmes manquent de principes et tantôt de tempérament. Le défaut de principes a permis au libéralisme de devenir une doctrine ; le défaut de tempérament en a fait une règle de conduite. Que reste-t-il dans le monde moderne à la vérité intégrale ? — On croit assez généralement que cette disposition des âmes profite à la paix sociale : nous avons vu plus haut que le libéralisme ne parvient pas à la fonder. Alors même que le scepticisme des uns et l'effacement des autres produiraient ce résultat, nous le regretterions. Nous n'avons aucun goût pour la guerre ; comme prêtre et comme

citoyen nous ne saurions sans crime l'exciter ; cependant nous la préférons à une fausse paix, à une paix asphyxiante, dans laquelle la vie ressemble à la mort. Nous nous surprenons quelquefois rêver l'impossible : la tolérance pour les personnes et la haine pour l'erreur, une haine puissante, retentissante, éclatant en coups vigoureux, éloquente, militante, inexorable. et ne pratiquant pas l'art funeste des transactions. N'est-ce pas une illusion ? Nous écrivons ceci avec des souvenirs ; car la haine de l'erreur remplit l'histoire : elle a fait les grands siècles. Avons-nous des espérances ? Ceux qui allumeront dans leur cœur cette haine sainte, et qui y conformeront leurs actes, peuvent se préparer aux vengeances des méchants, aux dédains enfiellés des sages et à l'oubli des autres. L'heure est aux violences cyniques, d'une part, aux calculs étroits et aux apostasies correctes, de l'autre : les abandonnements sont sur toute la ligne. Dans cette agonie des âmes, la vie est trop courte pour croire que nous assisterons au triomphe de Dieu sur cette terre. Ce sera léternel honneur d'un petit nombre d'hommes de notre époque d'y avoir travaillé avec désintéressement.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE I

*Du premier principe générateur du libéralisme.
L'orgueil.*

PRÉFACE.	I
INTRODUCTION.	V
I. — De l'orgueil absolu de la pensée. — Libéralisme naturaliste	1
II. — Des lois essentielles de la pensée. — La raison.	23
III. — Des lois essentielles de la pensée. — La tradition.	49
IV. — Le génie et la tradition.	67
V. — Le progrès et la tradition.	89
VI. — Première application politique du libéralisme naturaliste. — L'anarchie.	145
VII. — Deuxième application politique du libéralisme naturaliste. — Le despotisme.	135
VIII. — De l'orgueil mitigé de la pensée. — Libéralisme rationaliste.	149
IX. — L'ordre surnaturel est la loi de la raison humaine.	165
X. — L'ordre surnaturel est la loi de la raison humaine (suite.)	193
XI. — L'Église est l'organe de l'ordre surnaturel.	217
XII. — L'Église des libéraux.	247

LIVRE II

*Du second principe générateur du libéralisme.
L'esprit fragmentaire.*

I. — La synthèse.	265
II. — La synthèse du bien.	270
III. — La synthèse du mal.	304
IV. — Incomptabilité des deux synthèses.—Carac- tère fragmentaire du libéralisme.	325
V. — Caractère fragmentaire du libéralisme dans l'ordre intellectuel.	343
VI. — Manifestations de l'esprit fragmentaire à notre époque.	364
VII. — Connexion logique des erreurs théologi- ques, philosophiques, politiques et so- ciales.	383
VIII. — Les solutions incomplètes du libéralisme.	443
IX. — Caractère fragmentaire du libéralisme dans l'ordre moral.	441
X. — Caractère fragmentaire du libéralisme dans l'ordre social.	459

LIVRE III

*De deux autres principes générateurs du libéralisme.
L'illusion et la défaillance.*

I. — L'illusion libérale.	481
II. — Illusion des libéraux sur la valeur du li- béralisme.	499
III. — Illusion des libéraux sur la formule : « <i>L'Église libre dans l'État libre.</i> »	533

V. — Illusion des libéraux sur la valeur morale des révolutionnaires	567
V. — De la défaillance comme principe généra- teur du libéralisme.	587
VI. — La maladie libérale.	603

FIN DE LA TABLE